00102187

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, etc.

Troisième et dernière Partie.

T. III.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE,

ADRESSÉE

A UN SOUVERAIN D'ALLEMAGNE,

PENDANT UNE PARTIE DES ANNÉES 1775-1776, ET PENDANT LES ANNÉES 1782 A 1790 INCLUSIVEMENT,

PAR LE BARON DE GRIMM

ET PAR DIDEROT.

Troisième et dernière Partie.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

F. BUISSON, LIBRAIRE, RUE GILLES-CŒUR, N° 10.

1813.

102187

00102187

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE,

CRITIQUE, etc.

JUILLET 1784.

On a donné, le lundi 28 Juin, sur le Théâtre de la Comédie italienne, la première représentation du *Dormeur éveillé*, comédie, en quatre actes, en vers, mêlés d'ariettes, représentée sur le Théâtre de la Cour au dernier voyage de Fontainebleau, et sur celui de Trianon ces jours passés, pour M. le comte de Haga. Les paroles sont de M. Marmontel et la musique de M. Piccini.

M. Marmontel a pris le sujet de cette comédie dans *les Mille et une Nuits*. Ces Contes, monument du génie et du goût des Arabes pour un genre de littérature qu'ils portèrent en Europe, ainsi que tant d'autres connaissances, dans les temps brillans de leur domination en Espagne, ont, à travers le merveilleux qui caractérise le

tour d'esprit de ces conquérans, des idées plaisantes et quelquefois très-philosophiques. *Le Dormeur éveillé* est un des meilleurs Contes de ce Recueil, et il n'en est point qu'on ait essayé d'adapter plus souvent au Théâtre. Le père du Cerceau traita ce sujet sous le nom de *Grégoire* ou *les Embarras de la Grandeur*. Cette pièce de collége eut le plus grand succès; elle fut jouée par les pensionnaires devant Louis XV, encore enfant, et devant le régent Philippe d'Orléans. Ce drame n'est pas sans mérite; l'intrigue est un peu faible. Les Jésuites se faisaient une règle de ne point employer des femmes dans leurs conceptions théâtrales, et sans amour il est très-difficile d'intéresser dans une comédie.

Les Italiens nous ont donné le même sujet sous le titre d'*Arlequin toujours Arlequin*. C'est une des pièces de leur répertoire qu'on revoyait avec plus de plaisir. Arlequin, enivré par les soins flatteurs d'un Prince qui cherche à désennuyer son ennui malade, est transporté pendant son sommeil dans le palais, et y est traité comme le petit Roi. La naïveté et la crédulité de ce personnage donnent lieu à des situations très-comiques, à des saillies très-gaies que produit assez naturellement la surprise d'Arlequin, se réveillant entouré de tant d'objets si neufs pour lui. Dans le court espace d'un acte, on lui fait remplir les fonctions les plus importantes de la royauté; il juge ses sujets, reçoit un ambassa-

deur, se voit attaqué par l'ennemi, se dégoûte bien vite du métier pénible de Roi, et revient à son premier état en quittant le trône pour se jeter dans les bras de Rosette, petite paysanne qu'il était sur le point d'épouser lorsqu'on l'a fait Roi. L'image du bonheur dont il avait joui près d'elle au milieu de ses amis et de ses égaux le rend bientôt à lui-même, et prépare d'une manière très-heureuse et très-philosophique le dénouement de la pièce.

Un auteur anonyme (1) avait traité le même sujet, il y a vingt ans, en opéra comique. M. de La Borde, alors premier valet-de-chambre du Roi, et depuis auteur d'un *Essai sur l'Histoire de la Musique*, d'un *Voyage en Suisse*, etc., avait fait la musique de ce petit opéra. Il ne présentait le Dormeur éveillé qu'au moment où il rentrait chez lui, se croyant calife, et voulant encore retourner au sérail où il avait laissé une odalisque dont il était devenu amoureux pendant le séjour qu'il y avait fait; Haroun lui accordait une belle esclave pour le consoler de l'amour qu'il a trompé d'un si beau rêve. Ce dénouement, moins intéressant et surtout moins vraisemblable que celui de la pièce italienne, n'était pas sans mérite; mais c'était la seule partie de ce drame qui fût supportable. Il n'a jamais été joué à Paris.

M. Marmontel a cru devoir suivre exactement

(1) On vient de nous apprendre que c'est M. Marmontel lui-même.

dans sa comédie la marche du Conte et en offrir tous les développemens; il a ajouté seulement aux personnages employés dans le Conte celui de Rose d'amour, jeune esclave d'Hassan, qui l'a élevée, qui l'aime et qui en est aimé.

Le dénouement est imposant par la pompe du spectacle qu'il amène, mais il n'est ni aussi naturel, ni aussi attachant que celui d'*Arlequin toujours Arlequin*, quittant le sceptre et la couronne pour vivre avec sa maîtresse et ses amis qu'il a regrettés sur le trône, et que l'excellence de son caractère et la bonté de son cœur lui font [illegible] à tout l'embarras d'une grandeur dont il [illegible] pas douté un seul instant. Aussi, à la première représentation, lorsque quelques amis de M. Marmontel ont demandé l'auteur, a-t-on entendu des voix demander le tapissier, dont les talens ont traité la partie du trône et des tapisseries qui paraissent au dénouement avec autant de magnificence que de goût.

Quant à la musique, M. Piccini a achevé de convaincre, par cette composition, tous ceux qui réfléchissent un peu sur cet art appliqué au Théâtre, que les paroles les plus lyriques, lorsqu'elles ne tiennent pas à la marche de l'action ou la suspendent, lorsqu'elles ne sont jamais en situation ou qu'elles la prolongent inutilement, laissent peu de ressource, même au plus grand talent. La musique n'est guère que la langue des passions; l'esprit est rarement de son ressort; elle n'en rend qu'imparfaitement les finesses, et

ses traits les plus délicats échappent à l'art de ses procédés. Le premier acte de cette comédie est celui qui a servi le plus heureusement le talent du compositeur; le morceau d'ensemble qui le termine et le délicieux rondeau *Viens, ma Rose, viens me rendre mon délire ou ma raison*, que chante Hassan au quatrième acte, sont dignes du talent de cet homme célèbre; le reste en général offrait peu de motifs propres à échauffer son génie; et si M. Piccini dans cet ouvrage a paru froid et même monotone, la faute en est presque toujours au caractère du Poëme. Les meilleures scènes de cette comédie étaient si peu susceptibles d'être embellies par la musique, que M. Piccini a supprimé à diverses reprises plus d'un tiers de sa partition, sans que l'ouvrage ait paru y rien perdre.

Les auteurs ont jugé à propos de retirer cette comédie à la sixième représentation.

CHANSON *de M. le marquis de Champcenetz à madame de Saint-Alban.*

*Sur l'*air *du vaudeville de* Figaro.

Sans te blesser, je veux te faire
L'éloge de la fausseté.
Si quelque temps j'ai su te plaire,
Je lui dois ma félicité.
Si d'abord, prenant son langage,
Tu consentis à m'écouter,
Je lui dois encor davantage
Quand tu juras de me quitter. (*bis.*)

Qu'une femme fausse est piquante
Lorsque son penchant la trahit!
Sa perfidie intéressante
Subjugue le cœur et l'esprit.
Rien n'alarme un amant habile,
Et le parjure est si commun!
Toi-même feins d'en aimer mille
Pour te venger d'en aimer un. (*bis.*)

Etre infidèle avec adresse
Est ce qu'on exige aujourd'hui.
L'inconstance est à la tendresse
Ce qu'est l'enjouement à l'ennui.
Avec la triste sympathie
S'endort la triste vérité.
Ton sexe est faux par modestie,
Le nôtre l'est par vanité. (*bis.*)

JUGEMENT *d'un habitant de la Garonne sur l'auteur du* Dormeur éveillé.

On n'est plus vrai ni plus habile,
Séloñ moi, qué cé jeune auteur :
Il nous annonçait un dormeur,
Et, sandis, il en a fait mille.

Mon Bonnet de nuit, deux volumes in-12. C'est encore une nouvelle production de la plume infatigable de l'auteur de l'*An* 2440, du *Tableau de Paris*, des *Portraits des Rois de France*, etc., etc. On y verra, comme dans toutes les autres, de la sensibilité, de l'esprit, du mauvais goût, des lieux communs et quelques manières de voir neuves et originales. Ce sont des rêveries et des rêves sur l'égoïsme, la royauté,

la cupidité, l'opulence, sur Mahomet, Sémiramis, Racine, Boileau, que sais-je? et le roman d'un monde heureux. Un des premiers chapitres est intitulé l'*Oreiller;* l'auteur y prouve que, pour être heureux, il faut être bien avec son oreiller, parce que l'édredon le plus doux se durcit sous la tête inquiète du méchant. Un autre moyen sans doute d'être bien avec son oreiller, ce serait de prendre quelquefois ce *Bonnet de nuit;* car les rêves qu'il contient pourraient bien inviter aussi souvent à dormir qu'à rêver. A travers les idées extravagantes et communes, dont cet ouvrage est rempli, l'on rencontre non-seulement beaucoup d'excellentes choses, mais encore d'utiles vérités exprimées avec une grande énergie, comme celle-ci: *Le mépris dans les grandes villes est comme l'air infect qu'on y respire; on s'y fait.* Tacite aurait-il voulu dire autrement?

On vient d'essayer encore sur le Théâtre italien deux sujets tirés des Contes de M. de Voltaire, l'*Éducation d'un Prince*, sous le titre du *duc de Bénévent*, comédie en trois actes et en vers libres, de M. Lieutaud, auteur d'*Héraclite*, pièce tombée l'année dernière sur ce même Théâtre; et *Candide*, sous le titre de *Léandre-Candide*, opéra-vaudeville, en deux actes, de M. Radet, déjà connu par quelques parodies, et du sieur Rosière, un des acteurs de la troupe.

L'*Éducation d'un Prince* n'a eu aucun succès; elle n'a été jouée qu'une seule fois; mais comme

on, en annonce tous les jours une seconde représentation, on suppose que l'auteur y fait des changemens. Il lui sera bien difficile de faire un bon drame de ce Conte si charmant. Les trois incidens qui préparent le changement du Prince sont, dans l'ordre naturel des choses; à une trop grande distance l'un de l'autre pour pouvoir être réunis avec quelque vraisemblance dans le court espace d'une comédie.

Il est peut-être assez curieux de rappeler que M. de Voltaire avait tenté lui-même de transformer son conte de l'*Éducation d'un Prince* en opéra comique; il l'avait fait pour Grétry, qui, à son retour de Rome, à l'âge de vingt-deux ans, avait passé une année près de lui, à Genève, occupé à lui donner des leçons de chant. Ce fut M. de Voltaire qui, sans aimer la musique, devina son talent et l'engagea à venir à Paris; c'est donc encore à l'auteur de *la Henriade* que nous devons celui de *Sylvain*, de *Zémire et Azor* et de tant d'autres compositions charmantes perdues pour nous, si ce grand homme n'eût pour ainsi dire forcé le jeune musicien à venir essayer son génie sur le Théâtre de la Capitale. M. de Voltaire dédaignait avec raison le genre de l'opéra comique; il avait fini cependant par céder aux sollicitations du jeune musicien, qui fut plus d'un an à Paris sans pouvoir trouver un Poëme à mettre en musique. M. de Voltaire, en envoyant son poëme de l'*Éducation d'un Prince* à Grétry, exigea qu'il tût son nom aux Comé-

diens. La pièce ayant été lue, selon l'usage, à ces Messieurs, ce nouveau coup d'essai des talens de l'auteur de *Zaïre* et de *Mahomet* fut jugé unanimement indigne du Théâtre d'Arlequin. Ces juges furent très-étonnés quand long-temps après ils surent quel était l'auteur de l'ouvrage qu'ils avaient ainsi dédaigné; ils voulurent en vain revenir de leur jugement; les amis de M. de Voltaire crurent qu'il pouvait encore lui rester quelque gloire sans qu'il eût essayé ses forces dans une carrière aussi sublime et aussi hasardeuse.

Léandre-Candide n'est, comme nous l'avons dit, que le dénouement de *Candide* mis en action et travesti en style de parade. Léandre-Candide retrouve dans une hôtellerie et Martin et l'angloss.

Cette bagatelle, assez platement écrite et plus froidement intriguée, a cependant réussi, grâce à la gaieté de quelques vaudevilles, au jeu de mots de quelques refrains dont l'indécence a fait le succès. On pardonne une polissonnerie lorsqu'elle est spirituelle; notre parterre, plus indulgent aujourd'hui, fait souvent grâce à une platitude uniquement parce qu'elle lui rappelle une polissonnerie.

On a donné, le 11 Août, sur le Théâtre italien, pour la première fois, les *Deux Rubans*, *ou le Rendez-vous*, opéra comique, en un acte.

Les paroles sont de M. Parisau, connu déjà par plusieurs bagatelles du même genre qui ont réussi. La musique est de M. de Blois, violon de l'orchestre de ce Théâtre.

Cette petite pièce est écrite avec gaieté. L'intrigue en est faible, mais les détails de la scène principale sont assez naïfs, assez piquans, pour faire pardonner l'invraisemblance de la situation qui les amène. La musique faible, sans originalité, n'a eu qu'un succès médiocre, et laisse concevoir peu d'espérance du talent de ce nouveau compositeur.

On a donné, le 13 Août, sur le même Théâtre, l'*Amour à l'épreuve*, comédie, en un acte et en vers, attribuée à M. Faur, secrétaire de M. le duc de Fronsac.

Cette petite comédie, dont le fonds manque également d'action et de vérité, présente cependant une espèce d'intérêt et du mouvement dans sa marche qui l'a fait réussir. L'auteur a eu l'art d'engager ses personnages dans des situations dont l'embarras est assez comique. Le style de ce petit ouvrage a paru en général agréable et facile; il décèle un talent exercé par l'étude de nos bons modèles.

Rapport des Commissaires chargés par le Roi de l'examen du Magnétisme animal, imprimé par ordre du Roi. Le Roi avait nommé, le 12 Mars, des médecins choisis dans la Faculté de

Paris, pour faire l'examen et lui rendre compte du Magnétisme animal pratiqué par M. Deslon; et sur la demande de ces quatre médecins, MM. Majault, Sallin, d'Arcet et Guillotin, Sa Majesté leur avait associés, pour procéder avec eux à ce travail, cinq des membres de l'Académie des Sciences, MM. Franklin, Le Roy, Bailly, de Bory et Lavoisier. Le nom des savans employés à l'examen et à l'analyse de cette prétendue découverte, et l'importance dont il était de constater ou d'anéantir l'existence de ce nouvel agent général de la nature, suffisaient pour fixer l'attention publique sur ce rapport. Il avait été provoqué, ainsi que nous avons eu l'honneur de vous le dire, par M. Deslon, au moment où M. Mésmer ouvrait une souscription à cent louis par tête, qui a été portée à près de trois cents personnes; ces initiés dans les secrets du Magnétisme animal en publiaient partout les miracles, et plusieurs en avaient répandu la manipulation dans la plupart de nos provinces.

Ce rapport, dans de pareilles circonstances, a été reçu avec le plus grand empressement; c'est un excellent modèle de la méthode qui devrait toujours diriger ces sortes d'ouvrages destinés à l'instruction publique. M. Bailly, chargé de la rédaction, a eu l'art d'embellir la sécheresse de la matière par le charme d'un style élégant et simple. Après avoir exposé rapidement la doctrine de M. Deslon sur l'agent que M. Mesmer prétend avoir découvert, il con-

duit ses lecteurs au traitement public du Magnétisme; il décrit les moyens employés à ce traitement : « Un baquet rempli d'eau d'où sortent » plusieurs branches de fer coudées et mobiles » que l'on s'applique directement sur la partie » malade; des cordes dont chacun s'entoure; la » chaîne que l'on fait en se tenant par les mains, » en appliquant le pouce entre le doigt index » et le pouce de son voisin; alors en pressant » le pouce que l'on tient ainsi, l'impression » reçue à la gauche se rend à la droite et cir- » cule à la ronde.

» Un piano-forté est placé dans le coin de la » salle; on y joue différens airs sur des mou- » vemens variés, et l'on joint quelquefois la » voix aux sons de cet instrument.

» Tous ceux qui magnétisent ont à la main » une baguette de fer longue de dix à douze » pouces. »

Tels sont les grands moyens employés pour produire ces phénomènes qui ont exalté tant de têtes. Les commissaires se sont assurés, au moyen d'un électromètre et d'une aiguille de fer non aimantée, que le baquet ne contient rien qui soit électrique ni aimanté; M. Deslon leur a déclaré de plus qu'il ne contenait aucun agent physique capable de contribuer aux effets annoncés du Magnétisme, et les commissaires s'en sont convaincus.

Le rapport développe ensuite la manière d'exciter, de diriger le Magnétisme.

Les malades, rangés en très grand nombre autour du baquet, reçoivent le Magnétisme par les branches de fer qui trempent dans le baquet et dont ils appliquent les pointes arrondies sur la partie malade, par la corde enlacée autour de leur corps, par l'union de leur pouce avec celui de leur voisin, par le son du piano-forté; ils sont encore magnétisés *directement* au moyen de la baguette et du doigt du magnétisant qu'il promène devant leur visage, dessus ou derrière la tête, en observant la direction des pôles. « Mais ils sont surtout magnétisés par l'appli- » cation des mains, par la pression des doigts » sur les hypocondres et sur les régions du bas- » ventre; application souvent continuée pen- » dant long-temps et quelquefois pendant plu- » sieurs heures. »

C'est alors surtout que les malades offrent ce tableau varié de différentes crises. Quelques-uns n'éprouvent rien, d'autres toussent, crachent, sentent une chaleur locale ou universelle, ou sont agités ou tourmentés par des convulsions. Ces convulsions se propagent; selon la nature des sujets, elles portent le trouble et l'égarement dans les yeux, font pousser des cris perçans, verser des pleurs, et occasionent des hoquets et des rires immodérés.

Tels sont les effets que les commissaires ont vu produire dans le traitement public, et ils ont observé que les femmes en général en étaient le plus susceptibles. Ils se sont occu-

pés à en démêler les causes, et le but essentiel de leurs premières expériences a été de s'assurer de l'existence de l'agent qui les produisait: ils n'ont pu la constater par le moyen des sens; ce fluide échappe à tous; et comme son action ne paraît et ne peut être aperçue que par celle qu'il exerce sur les corps animés, c'est par la recherche des moyens qui la préparent et par l'analyse des mêmes effets, sans le secours du Magnétisme, que ces observateurs en ont détruit l'illusion. Ils ont fait sur eux-mêmes leurs premières expériences, et se sont fait magnétiser à diverses reprises par M. Deslon, en observant de ne se point rendre trop attentifs à ce qui se passait en eux; *aucun d'eux n'a rien senti ou du moins n'a rien éprouvé qui fût de nature à être attribué à l'action du Magnétisme.* Ils se sont déterminés ensuite à isoler du traitement public huit sujets différens pour observer si le Magnétisme agissait sans le concours des effets que produisent naturellement l'imitation, l'imagination, si puissantes surtout sur des tempéramens faibles et sensibles, lorsque leur mobilité, si dépendante des nerfs, est encore excitée par des frictions faites sur les parties du corps auxquelles ces nerfs correspondent davantage ou qui sont le siége même des plus irritables.

Nous voudrions pouvoir rappeler ici toutes ces diverses expériences faites avec autant de soin que de sagacité et presque toujours en présence de M. Deslon. Ce qui en résulte, c'est que les

sujets les plus accoutumés à éprouver ces commotions, ces crises, ces convulsions, les seules preuves sensibles de l'existence du Magnétisme animal, isolés les uns des autres et surtout du traitement public, n'en ont point ou presque point éprouvé. Les enfans dont l'organisation délicate est si faible et si sensible, mais qui sont moins susceptibles de préventions, échappent par-là même au pouvoir du Magnétisme. Cette observation a engagé les commissaires à faire bander les yeux de diverses personnes qu'ils voulaient magnétiser ; la plupart alors deviennent insensibles au pouvoir du Magnétisme. Une seule femme, à qui l'on appliquait les mains sur les hypocondres, a dit y sentir de la chaleur, qu'elle allait se trouver mal, et s'est trouvée mal en effet. Revenue à elle et les yeux bandés, on lui a fait croire que M. Deslon, que l'on avait écarté, la magnétisait encore, et les mêmes accidens ont eu lieu. Les commissaires ont multiplié les expériences de ce genre sur des sujets choisis par M. Deslon, et sur une fille que sa vue seule, que l'idée même ou le sentiment seul de sa présence faisait tomber en crise. Cette fille, les yeux bandés, a éprouvé des convulsions affreuses lorsqu'on lui a dit que M. Deslon, que l'on avait fait écarter, la magnétisait, et a repris ses sens et est restée dans un état parfait de tranquillité pendant que M. Deslon, rentré dans l'appartement, la magnétisait à quelques pouces de distance. M. Deslon a

magnétisé ensuite un des arbres du jardin du docteur Franklin. Un jeune homme, sur lequel jusqu'alors ce genre de Magnétisme avait eu la plus grande puissance, n'a senti ses effets qu'en approchant des arbres qui n'avaient point été magnétisés, n'a rien senti auprès de celui qui l'était, et n'est tombé en crise qu'au pied d'un arbre distant de 24 pieds de celui qui l'avait été.

D'après une foule d'expériences aussi variées que curieuses, et d'après l'aveu même de M. Deslon, aveu qui honore son honnêteté, qui prouve du moins sa candeur, les commissaires déclarent qu'ils pensent que « l'attouchement, l'imagination, l'imitation, sont les vraies causes » des effets attribués à cet agent nouveau, » connu sous le nom de Magnétisme animal, » et que l'imagination surtout est la principale » des trois causes que l'on vient d'assigner au » Magnétisme.... » Ils finissent leur rapport en disant « qu'ils se croient obligés d'ajouter, » comme une observation importante, que les » attouchemens, l'action répétée de l'imagination pour produire des crises, peuvent être » nuisibles; que le spectacle de ces crises est » également dangereux à cause de cette imitation dont la nature semble nous avoir fait » une loi, et que par conséquent tout traitement » public où les moyens du Magnétisme sont » employés ne peut avoir à la longue que des » suites funestes. »

Tel est le résultat de ce rapport auquel a

bientôt succédé celui de la Société royale de Médecine, commise aussi par le Roi pour faire l'examen du Magnétisme animal. Ce rapport, semblable quant au fond et l'identité des faits, n'est pas présenté d'une manière aussi claire que celui dont nous venons d'avoir l'honneur de vous rendre compte. Les commissaires de la Société royale ont trop employé les opinions purement théoriques de l'art pour combattre celles de M. Mesmer, au lieu d'analyser sans aucun esprit de système et les faits et leurs causes. Le résultat de leurs recherches proscrit encore plus positivement l'usage du prétendu Magnétisme animal.

Ces deux rapports ont fait une grande révolution dans l'opinion publique. Les nombreux souscripteurs de Mesmer, dont l'amour-propre se trouve encore plus compromis par le ridicule que le public répand sur leur crédulité que par l'argent qu'il leur en a coûté, sont presque les seules personnes qui aient cru qu'il était possible, qu'il leur convenait au moins, de soutenir encore la prétendue existence du Magnétisme animal. Quant à l'inventeur de cette doctrine, tranquille au milieu de l'orage qui menace ses baquets, et bien sûr de conduire heureusement au port le produit net d'une opération imaginée et conduite avec un art qui le distinguera toujours des gens de son espèce, il serait resté volontiers dans une terre, à six lieues de

Paris, occupé à magnétiser un arbre qui fait de bien plus grands miracles que tous ceux qu'il a opérés à Paris; mais ses souscripteurs ont troublé sa tranquillité et l'ont forcé de renoncer à une impassibilité qui les livrait seuls au ridicule. Ils ont pensé avec raison qu'il importait à leur amour-propre de rendre au moins la chute du Magnétisme un peu plus imposante, et ils ont essayé d'en suspendre la rapidité par la lenteur des formes judiciaires.

En conséquence, M. Mesmer a présenté une requête au Parlement, où, en accumulant les récriminations contre le sieur Deslon, il se plaint très-justement qu'on ait prétendu juger le maître, l'inventeur de cette doctrine sublime sur les procédés imparfaits d'un élève infidèle: il demande à la Cour, « *au nom de l'humanité* » *dont il ose se croire en ce moment le ministre* » *et le défenseur*, de lui commettre tels magis- » trats ou supérieurs auxquels il soumettra l'état » de ses malades une fois constaté par des mé- » decins, sa manière de les traiter, les certifi- » cats qu'ils pourront donner des progrès de » leur maladie et de leur guérison, vérifiés par » des personnes à qui la confiance du public » soit nécessairement due; offrant de plus de » soumettre à leur examen un plan qui renfer- » mera les seuls moyens possibles de constater » infailliblement l'existence et l'utilité de sa dé- » couverte, etc. »

Cette requête faite très-adroitement (1), à quelque emphase près même fort bien écrite, a été reçue par le Parlement, qui, sans s'arrêter aux offres de M. Mesmer, lui ordonne d'avoir à communiquer ses procédés à quatre médecins, deux chirurgiens et deux apothicaires, pour sur leur rapport être ordonné par la Cour ce qu'elle jugera convenable.

Le parti pris par la Faculté de Médecine de proscrire par un décret le Mesmérisme et d'en défendre la pratique à ses membres, la réunion de trente médecins qui avaient étudié et pratiqué ce procédé, tant chez Mesmer que chez Deslon, et leur soumission de se conformer au décret, ont occasioné la récusation d'un Corps qui a déjà préjugé cette doctrine, et qui s'est

(1) On l'attribue à M. Bergasse, avocat en Parlement et premier élève de M. Mesmer. L'auteur a-t-il pu s'empêcher de sourire lui-même en écrivant la période que voici ? « Si le rapport des commissaires est » adopté..., le Magnétisme animal n'est plus qu'un prestige ridicule » qu'il faut proscrire avec indignation; le suppliant lui-même n'est » qu'un imposteur qu'il faut punir; ce n'est pas tout : trois cents » élèves environ qu'il a formés, et parmi lesquels se trouvent en » grand nombre des hommes faits pour être remarqués, soit par le » rang qu'ils occupent dans la société, soit par leurs qualités per- » sonnelles, soit par la réputation qu'ils ont acquise, soit par celle » qu'ils acquerront un jour, trois cents élèves, existant à Paris ou » dispersés dans les provinces et chez les Nations étrangères, ne sont » plus que les complices ou les dupes d'un charlatanisme dange- » reux..... »

Qu'il nous soit permis de rappeler à cette occasion la leçon du Roi à M. de La Fayette, l'un des trois cents adeptes. Dernièrement, lorsqu'avant de repartir pour l'Amérique, ce jeune héros fut prendre les ordres de Sa Majesté, *Que pensera Washington*, lui dit-elle, *quand il saura que vous êtes devenu le premier garçon apothicaire de Mesmer ?...*

déclaré par la partie de Mesmer. La Société royale de Médecine et l'Académie royale des Sciences se trouvent dans le même cas; il ne reste pour experts à choisir dans cette affaire que les chirurgiens et les apothicaires de Paris. Par ce fait de forme, les souscripteurs de Mesmer auront nécessairement la consolation de voir éteindre le Mesmérisme avant que le Parlement puisse prononcer sur cette grande découverte. Leur maître jouira en paix de près de trente mille louis, en objectant toujours à ses détracteurs l'insuffisance légale du rapport des différentes commissions; et quelques pauvres diables continueront à magnétiser quelques pauvres imbécilles, jusqu'à ce que le Gouvernement, attachant le sceau du ridicule à l'arrêt qui proscrira les baquets, ordonne de fermer tous ceux qui sont ouverts dans Paris, et ne permette d'en ouvrir qu'aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, sur les mêmes tréteaux où l'on amuse le peuple pour son argent avec des tours de passe-passe.

On vient de donner, le jeudi 26 Août, sur le Théâtre de la Comédie italienne, *Memnon*, opéra comique, en trois actes. Les paroles sont de M. Guichard, auteur du *Bucheron*, opéra comique, donné il y a vingt ans sur le même Théâtre. La musique est de M. Ragué, qui n'est connu par aucun autre ouvrage, mais que l'on dit élève de M. Sacchini.

Voilà le troisième Conte de Voltaire que l'on donne sur ce Théâtre depuis un mois. Il semble qu'on ait juré de faire expier sur la scène à ces Contes charmans tout le plaisir que l'on goûte à les lire ; Fréron, ressuscité avec sa haine contre Voltaire, n'aurait pu dépouiller plus adroitement ces conceptions ingénieuses, si piquantes et si philosophiques, de tout l'intérêt et même de tout l'esprit qui en ont fait les modèles d'un genre où personne n'a précédé ni atteint leur auteur. *Candide* et le *Duc de Bénévent* sont des chefs-d'œuvre, comparés à *Memnon*. Jamais drame n'a été conçu d'une manière plus invraisemblable et plus insignifiante ; on dirait que l'auteur a pris à tâche de fournir la carrière de trois mortels actes sans avoir daigné conserver un seul de ces traits saillans, un seul de ces mots heureux qui fourmillent dans chaque page de son original.

La composition de cette comédie ne méritait pas qu'un inconnu, armé d'un vieux manuscrit, vînt la disputer à M. Guichard à la dernière répétition. Il a prétendu qu'il avait fait cette pièce il y a dix ans, qu'il en avait égaré une copie, et que M. Guichard faisait représenter un ouvrage qui ne lui appartenait pas, puisque le manuscrit qu'il présentait était littéralement conforme à la pièce que l'on répétait. Les Comédiens, sans vouloir juger cette question de propriété, ont dit aux deux contendans de se pourvoir par-devant qui il appartiendrait,

se réservant de payer la part d'auteur à celui à qui l'ouvrage serait jugé appartenir. Le public a prononcé sur cette importante question, et les deux auteurs probablement n'oseront guère en appeler. On n'a pas manqué de leur appliquer ces deux vers qui terminent l'épigramme de Racine sur l'*Iphigénie* de Le Clerc et de Coras :

Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Quant à la musique de cet opéra, elle a paru presque continuellement une imitation plus ou moins servile de plusieurs morceaux connus, et notamment de deux ou trois airs de la *Colonie* de M. Sacchini.

Œuvres du marquis de Pompignan, quatre volumes in-8°; le premier contient les *Poésies sacrées* et les *Discours philosophiques*. Malgré l'oracle de Ferney, qui a prononcé si gaiement sur ces cantiques,

Sacrés ils sont, car personne n'y touche,

c'est de toutes les productions de M. de Pompignan celle qui fait le plus d'honneur à son talent, celle où l'on s'accorde à trouver non-seulement le plus de verve, mais encore la plus grande pureté de style.

Le second volume présente le volumineux recueil de ses *Odes*, de ses *Epîtres à l'Ami des Hommes*, ses Poésies diverses, avec le *Voyage de Languedoc et de Provence*, suivi d'une *Dis-*

sertation sur le nectar et l'ambroisie. Tout ce que renferme ce volume était déjà connu, à l'exception d'un grand nombre de poésies légères qui ne méritent guère ce nom; car il paraît difficile de concevoir quelque chose de plus gauche et de plus lourd.

On a rassemblé dans le troisième ses opéras, le *Triomphe de l'Harmonie*, *Léandre et Héro*, les *Désirs*, ballet héroïque, les *Héroïnes d'Israël*, *Jahel et Débora*, *Judith et Suzanne*, les *Adieux de Mars*, etc., tous opéras dans la forme la plus ancienne, par conséquent la plus ennuyeuse et la moins propre aux procédés de la musique moderne, et la fameuse tragédie de *Didon*, suivie d'un examen par M. de Grandval, et d'une lettre de M. l'abbé Vénuti, en faisant à l'auteur l'envoi de la Traduction italienne de *Didon*.

Le quatrième volume devrait être le plus intéressant, car il ne contient que les ouvrages qui n'avaient pas encore été publiés, les *Travaux et le Jour*, poëme extrait d'Hésiode, les *Géorgiques* et le sixième Livre de l'*Enéide* de Virgile, le *Voyage d'Horace à Brindes*, et les *Vers dorés des Pythagoriciens;* mais ces Traductions, annoncées avec tant d'éloges, ont paru remplies tout à-la-fois de sécheresse et de négligences. En comparant les *Géorgiques* de l'abbé Delille avec celles de M. Pompignan, on est étonné de la prodigieuse distance qu'il y a entre ces deux copies du même chef-d'œuvre; et ce qui est bien

digne de remarque, c'est que la plus élégante, la plus poétique, la plus facile est aussi la plus exacte et la plus fidèle. Pour en faire juger nos lecteurs, nous ne citerons qu'un des morceaux les plus connus de l'Episode d'Orphée et d'Eurydice; ce sont les derniers adieux de cette amante infortunée. Voici comme les a traduits M. l'abbé Delille :

Adieu ; déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais ;
Adieu, mon cher Orphée, Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante ;
L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi.
Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre, et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher, etc.

Voici comme la parodie M. le marquis de Pompignan :

Adieu ; mes bras en vain te cherchent loin de moi ;
Je suis ombre, sans force, et qui n'es plus à toi.
Elle dit, et n'est plus qu'une vapeur légère.
Orphée appelle encor cette amante si chère,
Il la suit ; mais lui-même il se voit repoussé
Du fleuve qu'Eurydice a déjà repassé.
Pour fléchir les enfers sa voix n'a plus de charmes,
Il unirait en vain ses accords à ses larmes ;
Pluton n'est pas deux fois attendri par des pleurs, etc.

SEPTEMBRE 1784.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous faire connaître les deux pièces de vers lues à la dernière séance publique de l'Académie française, le jour de la Saint-Louis. Il nous reste à parler du Discours qui a remporté le prix de l'éloquence, c'est l'*Eloge de Fontenelle*, par M. Garat, déjà connu par ceux de *Montausier*, de l'*abbé Suger*, et par un grand nombre d'articles intéressans dont il a enrichi depuis quelques années le *Mercure de France*.

L'auteur du nouvel Eloge, mécontent de la manière dont les premiers Discours avaient été lus par M. de La Harpe, a demandé à l'Académie la permission de lire lui-même. L'Académie a bien voulu faire pour la première fois une exception en sa faveur à l'usage établi. Un accent un peu gascon, un débit assez monotone, l'extrême difficulté de trouver des repos convenables dans des périodes de deux ou trois pages, même pour celui qui en a construit le pénible labyrinthe, n'ont guère mieux servi notre orateur que ne l'auraient pu faire les intentions peu bénévoles d'un lecteur étranger; mais souffre-t-on jamais autant du mal qu'on se fait soi-même que de celui qu'on éprouve de la part des autres? De quelque manière d'ailleurs que l'ouvrage eût été lu, les détails brillans dont il est rempli ne pou-

vaient manquer d'être applaudis; aussi l'ont-ils été vivement. Essayons d'en examiner ici le plus rapidement qu'il nous sera possible et les défauts et les beautés.

M. Garat débute par une interrogation au moins assez étrange: Qu'est-ce, dit-il, *qu'est-ce que Fontenelle?* Nous sommes tentés de commencer par la même figure. Qu'est-ce que ce Discours? Est-ce un éloge ou une critique, un discours oratoire, ou bien une dissertation purement littéraire? A en juger par le style tour-à-tour emphatique et sublime, mais ayant toujours la prétention du ton le plus élevé, l'intention de l'auteur a sûrement été de faire de l'éloquence; mais, à considérer la marche même du Discours, la distribution maladroite de toutes les parties qui le composent, la négligence et le décousu du plan, on pourrait présumer avec raison que c'est quelque ancienne analyse des OEuvres de Fontenelle que l'auteur s'est pressé de rhabiller avec toute la recherche, tout le faste de la rhétorique mise à la mode par M. Thomas; rhétorique qui suppose infiniment d'esprit et de philosophie, mais que M. de Voltaire avait pourtant l'irrévérence d'appeler du *galithomas*.

Quoi qu'il en soit, on est convenu assez généralement que le ton et le plan de l'ouvrage n'étaient pas d'accord, et que tant de pompe académique dans le style aurait exigé du moins plus d'ordre et de dignité dans l'ordonnance

même du Discours. On n'y trouve en effet aucun projet suivi, nulle gradation dans les mouvemens, pas même l'unité d'un parti pris, d'un intérêt quelconque. L'orateur, pour répondre à sa première question, qu'est-ce que Fontenelle? discute longuement le mérite de tous les écrits de cet homme célèbre, depuis les fameuses *Lettres du chevalier d'Her* *** jusqu'à l'*Histoire de l'Académie*, les compare l'un après l'autre avec les grands modèles qu'il négligea de suivre dans chaque genre, et finit par conclure que Fontenelle ne fut ni un bel esprit, ni un homme de talent, ni un philosophe, encore moins un homme de génie; « que, né dans le siècle des » beaux arts, il créa cependant le siècle de la » philosophie; qu'il exerça sur ses contempo- » rains un empire invisible, mais auquel on » ne résistait point; qu'il fit marcher toute la » France à sa suite, et toute l'Europe à la suite » de la France... » Ne voilà-t-il pas enfin pour nous consoler un assez beau cortége *dont la réserve de notre panégyriste* se permet de gratifier Fontenelle, après avoir essayé de le dépouiller d'ailleurs de tous les titres auxquels il semble que lui-même eût la témérité de prétendre?

En voulant apprécier avec une justice si rigoureuse les différens ouvrages de Fontenelle, comment M. Garat n'a-t-il pas senti la maladresse qu'il y avait à s'appesantir si fort sur ceux même qui méritaient le moins l'attention de sa critique? L'idée qu'il pouvait donner à ses audi-

teurs des *Eglogues* de Fontenelle n'était-elle pas assez peu intéressante par elle-même, sans qu'il prît encore tant de peine à les mettre en opposition avec celles de Théocrite et de Virgile? On ne saurait lui savoir mauvais gré d'avoir fait sur les *Dialogues des Morts* de Lucien un morceau aussi piquant par le fond des idées que par la grâce et la finesse de l'expression; mais est-ce après un morceau de ce genre qu'il fallait placer une analyse si détaillée, si froide et si fastidieuse de quelques-uns des nouveaux *Dialogues des Morts* de Fontenelle? Ce que le goût de M. G.... paraît oublier à tout moment, c'est l'étendue qu'il convient de laisser à chaque partie d'un ouvrage pour donner plus d'effet à l'ensemble. Il a mis perpétuellement en discussions, en tableaux, ce qu'il ne fallait présenter qu'en masses, en traits, en résultats; au lieu d'ordonner son sujet, il n'a été occupé que du soin de l'enrichir, et son Eloge nous rappelle ces statues dont le dessin négligé n'échappe point à l'œil attentif, quelque amples et quelque riches que soient leurs lourdes draperies.

Au lieu d'affecter tantôt l'emphase académique et tantôt la sécheresse et la sévérité d'un journaliste de mauvaise humeur, au lieu de s'arrêter à chaque instant pour disserter avec tant d'éloquence et de subtilité sur tous les lieux communs que pouvait embrasser l'Eloge de Fontenelle, au lieu de s'amuser à nous parler de la poétique de l'Idylle et de celle de l'Opéra, de

tant d'autres matières également rebattues, également étrangères au sujet principal, pourquoi M. Garat n'a-t-il pas employé la sagacité de sa philosophie, la profondeur de ses méditations, l'énergie de son talent à nous peindre à grands traits l'influence que l'esprit de Fontenelle eut sur l'esprit et les opinions de son siècle? C'était la partie la plus intéressante de son sujet, et c'est justement celle qu'il a traitée le plus légèrement.

Suffisait-il de dire que Fontenelle a créé le siècle de la philosophie? Il fallait le dire moins fort peut-être, et le prouver avec plus de détail, nous montrer cet homme extraordinaire dans les révolutions du goût comme dans celles de la philosophie, sans devancer de fort loin les progrès de son siècle, le précéder toujours pour ainsi dire de quelques pas, et obtenir par-là même un ascendant plus sûr et plus universel que ne l'obtient souvent l'homme de génie dont l'élan trop rapide ne laisse pas même au vulgaire des esprits le désir de l'atteindre, encore moins la force de le suivre.

C'est une observation dont on est tout étonné que M. Garat n'ait pas su tirer plus de parti, lorsqu'on voit combien lui-même en a senti la justesse : « Fontenelle, dit-il très-ingénieusement, Fontenelle paraît voir dans la vérité cette statue antique d'Isis couverte de plusieurs voiles; il croit que chaque siècle doit en lever un et soulever seulement un autre pour le siècle suivant. Il

connaît les hommes, et il les craint non-seulement parce qu'ils peuvent faire beaucoup de mal, mais parce qu'il est très-difficile de leur faire du bien; et il en trouve les moyens dans un art qui n'aurait jamais été sans doute celui d'un caractère plus énergique et plus impétueux, mais qui a fait servir sa timidité même et sa discrétion à un plus grand progrès de l'esprit philosophique.

Nous avons déjà indiqué les défauts qu'on a reprochés le plus généralement au style de M. Garat; il manque souvent de clarté et devient vague à force de vouloir être profond. Avec un talent infiniment précieux, ce jeune écrivain paraît ignorer encore et l'art de terminer heureusement sa période, et celui de restreindre à propos le développement même de ses idées. Il cherche toujours à rassembler en faisceau jusqu'aux plus subtiles ramifications de sa pensée, pour ne rien laisser échapper; il en franchit même l'étendue naturelle, et la liaison de ses phrases paraît quelquefois aussi arbitraire que leur enchaînement est long et difficile.

Nous nous dispenserons d'en citer des exemples; nous regretterions même de nous être arrêtés si long-temps à rappeler ici toutes les critiques qu'on a faites d'un ouvrage estimable à tant de titres, si ces critiques pouvaient faire oublier un moment le mérite essentiel qu'on ne saurait lui refuser, celui de porter presque partout l'empreinte d'un esprit ingénieux et profond, exercé

aux méditations les plus abstraites, et réunissant souvent à la faculté de concevoir des grandes pensées celle de les exprimer avec beaucoup de finesse et d'énergie. Pour en convaincre nos lecteurs, il suffira de mettre sous leurs yeux le sublime tableau que son imagination découvre en rassemblant les idées et les faits énoncés avec tant de simplicité dans les *Eloges* de Fontenelle.

« Les Etats défendus par des remparts nouveaux; les mers couvertes de vaisseaux qui » leur étaient inconnus; les principes de la » guerre et de la force des Empires changés » ainsi à-la-fois sur la terre et sur les eaux; l'Océan et la Méditerranée sondés dans toute » leur profondeur, et les écueils où se brisaient » les navigateurs marqués avec assez de préci- » sion pour servir de pierre numéraire à leur » route; les sources cachées dans les flancs des » rochers jaillissant de tous côtés à l'aspect de » quelques hommes, entrant avec eux, au bruit » des acclamations d'un peuple immense, dans » des cités qui n'avaient jamais été arrosées que » par les torrens du ciel; tous les royaumes tra- » versés par des canaux, par ces fleuves dont » l'homme est en quelque sorte le dieu, dont » il tient l'urne qu'il penche, qu'il relève, qu'il » détourne à son gré, suivant que l'agriculture » et le commerce lui demandent de retirer les » eaux, ou de les laisser couler; les ateliers, les » manufactures, les villes, les campagnes cou-

» vertes d'un bout de l'Europe à l'autre de
» machines nouvelles que l'homme semble avoir
» animées de son intelligence, qui exécutent
» avec régularité et promptitude tous les tra-
» vaux qu'il leur commande, et sont pour ainsi
» dire des esclaves créés par son génie; les
» végétaux de tout l'univers rassemblés dans
» quelques jardins où on leur a préparé la tem-
» pérature de tous les climats; nos champs om-
» bragés d'arbres, enrichis de fruits et de fleurs
» que la nature n'y avait point semés; l'art, qui
» veille sur nos jours, changé chez toutes les
» Nations, et la vie de cent millions d'hommes
» qui peuplent l'Europe confiée à de nouveaux
» principes, à de nouveaux instrumens, à de
» nouveaux remèdes; ces cités immenses, où se
» rassemble et se presse le genre humain avec
» tous ses besoins et toutes ses passions, en-
» tretenues dans le repos, dans l'harmonie et
» dans l'abondance par un ordre nouveau, dont
» les ressorts cachés agissent en silence comme
» ceux du monde physique; un nouvel empire
» s'élevant du milieu des glaces et des forêts du
» Nord, décoré, au jour même de sa naissance,
» de tous les arts, de toutes les lumières que
» le génie et les siècles ont perfectionnés sous
» les plus beaux climats; le globe enfin où
» l'homme demeure; l'homme lui-même, sa
» force, son intelligence, ses besoins, ses plai-
» sirs, tout est changé d'un bout du monde à
» l'autre; une cinquantaine d'hommes en moins

» d'un demi-siècle ont fait ces changemens; » jamais on ne prouva mieux que la plus grande » de toutes les puissances, c'est la pensée; ja- » mais on ne fit mieux sentir combien cette » puissance est bienfaisante.

» La réunion des éloges historiques d'un si » petit nombre d'hommes est peut-être le seul » tableau que l'Histoire moderne puisse oppo- » ser aux prodiges de l'Histoire ancienne; tou- » tes ces merveilles que la législation, unie aux » beaux-arts, opérait dans l'antiquité, cet em- » pire qu'elle exerçait sur la nature même pour » la soumettre aux besoins des peuples; ces » hommes si simples et si sublimes, si pauvres » et si heureux; tous ces phénomènes sont re- » produits en partie chez les modernes par les » sciences; on dirait que les grandes âmes et les » grands génies, détournés des hautes fonctions » de la société par la forme de nos gouverne- » mens, ont rassemblé toutes leurs forces sur » la nature, et que la puissance de l'esprit hu- » main, qui doit toujours se montrer quelque » part, qui chez les anciens était dans les arts » et dans la législation, a passé, chez les mo- » dernes, dans les sciences. »

L'Eloge de M. Garat eût-il encore plus de défauts qu'on ne lui en a pu reprocher, ce morceau seul ne devait-il pas lui assurer le prix?

Ce que notre panégyriste dit du caractère moral de Fontenelle n'offre pas autant de détails

intéressans qu'on aurait pu désirer ; mais voici une réflexion sur ce sujet qui nous a paru bien juste et bien touchante. « La générosité même » du philosophe (dit-il) a pris le caractère de » son âme ; quand on vient lui confier des be- » soins, des malheurs, il écoute attentivement, » mais ne paraît ni ému ni troublé... On dirait » qu'ayant aperçu d'une vue générale tous les » maux qui sont dans le sort de l'humanité, » aucun malheur en particulier ne peut assez le » surprendre pour l'émouvoir; que du premier » coup-d'œil qu'il a jeté sur l'espèce humaine, » son âme s'est pour toujours ouverte à la bien- » faisance, pour ne pas attendre que la pitié y » pénètre en la déchirant ; et tant de générosité » ne lui paraît pas même une vertu, il n'y voit » qu'une dette qu'il paye au malheur : *Cela se* » *doit*, dit-il, lorsqu'il ne peut empêcher qu'on » ne découvre ses bienfaits, trop nombreux pour » pouvoir toujours se cacher. La haine, que rien » ne peut toucher, a dit que ces vertus ne par- » taient point d'un cœur sensible. Eh bien ! je » ne chercherai point, si l'on veut, à prouver » que la sensibilité en était le principe ; mais » qu'y gagneront les ennemis de Fontenelle et » de la philosophie, si les âmes sensibles ne » peuvent en entendre le récit sans être émues » et attendries ? »

Toute la dernière partie du Discours de M. Garat a été souvent interrompue par les applaudis-

semens les plus vifs et les plus universels. Les vers de M. de Florian, lus aussi par lui-même, ont été moins favorablement accueillis.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous annoncer le prodigieux succès qu'ont eu les fragmens de l'Eglogue du *Patriarche*, lus par M. Marmontel; mais nous ne devons pas dissimuler que la conclusion du Lecteur sur les disparates de goût dont cet ouvrage fourmille a excité un murmure presque général. M. le secrétaire perpétuel, en déplorant le malheur qu'eut l'auteur anonyme de ne pas avoir été élevé parmi des hommes en état de l'avertir de son talent, observe que le goût qui lui a manqué est plus nécessaire aujourd'hui que jamais, que sans lui l'on a du génie; mais que *sans lui le génie est perdu.* Cette décision a paru révolter la moitié de l'assemblée; on ne peut nier au moins qu'elle ne fût assez déplacée après le succès d'un ouvrage si plein de talent et si dépourvu de goût.

Cette séance académique, remarquable par l'intérêt des ouvrages qui l'ont remplie, le fut encore par la présence de M. le comte d'Oëls, qui l'honora de l'attention la plus flatteuse, mais qui n'y reçut que cet hommage muet de l'enthousiasme public qui le suit dans tous les lieux où il se montre. On ne lut, on ne dit rien qui fût relatif à sa personne; seulement M. Marmontel, en remettant à la dame Le Gros, à la généreuse libératrice de Latude, le prix de vertu que la voix publique lui avait décerné depuis

long-temps, dit, en tournant ses regards vers la tribune où était placé M. le comte d'Oëls : « C'est » *en présence de la vertu couronnée de gloire* » que l'Académie a la satisfaction de remettre » ce prix à la femme obscure dont les soins » constans et désintéressés ont surmonté pen- » dant deux ans les plus grands obstacles pour » tirer un homme malheureux de la situation » la plus déplorable, etc. »

Quelque généraux que fussent les termes dans lesquels l'interprète de l'Académie s'est permis d'exposer la bonne action de la dame Le Gros, elle était assez indiquée pour en rappeler le souvenir à tous ceux qui se trouvaient dans cette assemblée, et ce souvenir ne pouvait manquer d'exciter un mouvement universel d'attendrissement et d'admiration. Jamais l'Académie ne trouvera une occasion plus intéressante de justifier aux yeux du public la confiance dont le fondateur de ce prix honora ses lumières et ses vertus.

On a donné, le mardi 7 Septembre, la première représentation de *Diane et Endymion*, opéra en trois actes. Les paroles sont de M. le chevalier de Liroux, et la musique de M. Piccini.

Ce Poëme n'a de commun avec la Fable dont l'auteur a emprunté le titre que les noms de Diane et d'Endymion; le sujet en appartient tout entier à M. de Liroux : c'est Endymion qui aime la bergère Isménie, et Diane, dont il a

dédaigné l'amour, qui veut s'en venger en perdant sa rivale. Ce plan, si ressemblant à celui d'*Atys* et de tant d'anciens opéras, a paru de l'intérêt le plus faible par la manière dont l'auteur l'a conçu. Son exposition, tout à-la-fois obscure et lente, ne saurait intéresser à l'amour de Diane pour Endymion, et la marche de toute l'action, dépourvue de mouvement, ne se soutient pour ainsi dire que par le retour forcé des mêmes situations.

Le monologue du second acte a été traité par M. Piccini avec une énergie, une sensibilité d'expression digne de la sublimité de son talent; l'air surtout, *Cesse d'agiter mon âme*, a excité des applaudissemens si universels et si prolongés, que l'actrice qui fait le rôle de Diane, mademoiselle Maillard, a été obligée de suspendre le récit qui suit cet air pour remercier le public. Jamais peut-être ce grand homme n'a déployé d'une manière plus étonnante toute la puissance de son art; et quel que soit d'ailleurs le sort de l'Opéra, ce nouveau morceau n'en sera pas moins du petit nombre de ces créations que le génie seul enfante et qui ne meurent jamais; c'est le plus bel air que M. Piccini ait fait en France.

Cet opéra n'a point eu le succès que devaient faire espérer des morceaux de musique dignes du grand talent d'un compositeur qui semble chaque jour perfectionner davantage l'application des moyens de son art au génie de notre

langue et aux conventions de notre déclamation théâtrale. On peut reprocher au poëte d'avoir altéré gratuitement la tradition de la Fable, sans se procurer des beautés nouvelles, qui seules pouvaient balancer l'avantage d'une action connue. Nous avons relevé les rapports trop frappans qui se trouvent entre la marche du nouvel opéra et celle d'*Atys;* mais ce reproche le cède encore à un autre plus grave, celui d'avoir conçu et exécuté ce plan de la manière qui pouvait y répandre le moins d'intérêt. L'exposition languit et manque de clarté. Endymion a-t-il répondu aux vœux de Diane? est-il ingrat ou infidèle? On l'ignore. La jalousie de cette Déesse étant tout le mobile de l'action, il fallait, ce semble, pour rendre cette jalousie intéressante, commencer par montrer toute la passion de Diane pour Endymion; il fallait le mettre en scène avec elle au commencement de l'action, et il n'y est jamais. Il ne reparaît qu'à la fin du troisième acte; on ne sait ce qu'il devient au second. L'Amour, descendant dans le temple de Diane, n'est pas dans l'esprit de la mythologie; le temple d'une Divinité était sacré pour une autre; et si l'Amour a eu assez de puissance pour dérober Isménie au courroux de Diane, on sent qu'il n'y a plus rien à craindre pour les deux amans; dès-lors plus d'intérêt dans le reste de l'ouvrage; le troisième acte ne peut plus offrir dans le rôle de Diane que les mêmes sentimens vagues d'amour et de jalousie, et le dé-

nouement qui le termine, la répétition d'un moyen déjà employé au second. La faiblesse du Poëme a nui et a dû nuire nécessairement au succès même de la musique; mais les beautés du premier ordre qu'y a prodiguées M. Piccini n'en ont pas moins été senties, et sont autant de nouveaux titres de la supériorité du génie de ce célèbre compositeur.

De l'Universalité de la Langue française, Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Berlin; par M. le comte de Rivarol, auteur de la *Lettre à un Président sur le Poëme des Jardins de M. l'abbé Delille.* Brochure in-8°, avec cette épigraphe :

Tu regere eloquio *populos*, o Galle, *memento.*

Ce ne sont pas ici des lieux communs de rhétorique ou de philosophie, c'est une question intéressante discutée avec beaucoup de raison et de sagacité; depuis long-temps nous n'avons rien lu qui nous ait paru plus digne d'être remarqué. A quelques idées, à quelques tournures près que l'ambition de paraître neuf et original a pu seule faire hasarder à l'auteur, nous connaissons peu d'ouvrages de ce genre tout à-la-fois plus finement pensés, plus ingénieusement écrits.

« Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? Est-il à présumer qu'elle la conserve? »

Voilà quelles sont les différentes parties de la question proposée par l'Académie de Berlin. On sent, ainsi que l'observe l'auteur, combien il est heureux pour la France que la question sur l'universalité de sa langue ait été faite par des étrangers; elle n'aurait pu sans quelque pudeur se la proposer elle-même.

M. de Rivarol commence par féliciter sa Nation de l'honneur que lui fait une telle question. « Proposée (dit-il) sur la langue latine, elle aurait flatté l'orgueil de Rome, et son Histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques. Jamais en effet pareil hommage ne fut rendu à un peuple plus poli par une Nation plus éclairée. »

Il ne s'agit plus de prouver l'universalité de la langue française, elle est reconnue, elle est hautement avouée par une des plus illustres Académies de l'Europe; et quoi qu'en puissent dire les Nations rivales, il n'y eut jamais en effet aucune langue dont la domination ait été plus étendue, et qui l'ait acquise par des moyens aussi propres au caractère de son génie et par-là même plus glorieux. La puissance de Rome, embrassant pour ainsi dire toutes les limites du monde connues alors, ne porta pas plus loin l'empire de la langue latine. Les conquêtes d'Alexandre, le charme plus puissant des arts inventés ou perfectionnés par les Grecs, ne rendirent pas l'usage de leur langue plus commun que l'est devenu celui de la langue française. Toutes les Cours de

l'Europe ne l'ont-elles pas adoptée? Les chefs-d'œuvre de notre Théâtre ne sont-ils pas entendus depuis Naples jusqu'à Pétersbourg, depuis Saint-Domingue jusqu'à l'Ile-de-France? N'est-ce pas enfin la langue qu'on a vue régner dans les négociations les plus importantes depuis les conférences de Nimègue jusqu'aux derniers traités faits entre la Porte et la Russie?

L'objet de la question proposée est de découvrir jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, la nature de son climat, le génie de sa langue et de ses écrivains, le caractère de ses habitans et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde, jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu combiner leurs influences et s'unir pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.

L'auteur observe d'abord qu'un commerce immense ayant jeté de nouveaux liens parmi les hommes, l'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'Histoire n'a rien à lui comparer; le nombre des Capitales, la fréquence et la célérité des expéditions, les communications publiques et particulières en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue.

« Ce choix (dit-il) ne pouvait tomber sur l'allemand; car, vers la fin du quinzième siècle et dans tout le seizième, cette langue n'offrait pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parlait, elle cédait toujours le pas à la langue

latine.... Observons aussi que l'Empire n'a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l'appelaient naturellement. Ce vaste corps n'eut jamais un chef qui lui fût proportionné...; et lorsqu'enfin la maison d'Autriche, fière de toutes ses couronnes, est venue faire craindre à l'Europe une monarchie universelle, la politique s'est encore opposée à la fortune de la langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à un sceptre héréditaire qu'à un trône où son fils ne pouvait monter, fit rejaillir l'éclat des Césars sur la Nation espagnole... A tant d'obstacles tirés de de la situation de l'Empire on peut en ajouter d'autres fondés sur la nature même de la langue allemande; elle est trop riche et trop dure à-la-fois. N'ayant aucun rapport avec les langues anciennes, elle fut pour l'Europe une langue-mère, et son abondance effraya des têtes déjà fatiguées de l'étude du grec et du latin.... D'ailleurs sa prononciation gutturale choqua trop l'oreille des peuples du Midi, et l'écriture gothique rebuta des yeux accoutumés aux caractères romains, etc.

» La monarchie espagnole pouvait, ce semble, fixer le choix de l'Europe. Toute brillante de l'or de l'Amérique, puissante dans l'Empire, maîtresse des Pays-Bas et d'une partie de l'Italie, les malheurs de François Ier lui donnaient un nouveau lustre, et ses espérances s'accroissaient encore des troubles de la France et du mariage de Philippe II avec la Reine d'Angleterre; mais tant

de grandeur ne fut qu'un éclair. L'expulsion des Maures et les émigrations en Amérique avaient blessé l'Etat dans son principe, et ces deux grandes plaies ne tardèrent pas à paraître. Aussi, quand Richelieu frappa le vieux colosse, il ne put résister à la France, qui s'était rajeunie dans les guerres civiles. Peut-être que sa décadence eût été moins prompte si sa littérature avait pu alimenter cette avide curiosité des esprits qui se réveillait de toutes parts; mais le Castillan n'avait point cette galanterie moresque dont l'Europe fut si long-temps charmée, et le génie national était devenu plus sombre... La folie des chevaliers errans nous valut *Don-Quichotte*, et l'Espagne acquit un Théâtre; mais le génie de Cervantes et celui de Lopez-de-Vega ne suffisaient pas à nos besoins. Le premier, d'abord traduit, ne perdit pas à l'être; et le second, moins parfait, fut bientôt imité et surpassé. On s'aperçut donc que la magnificence de la langue espagnole et l'orgueil national cachaient une pauvreté réelle... On peut dire que sa position fut un autre obstacle au progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule, et doit toujours revenir sur ses pas; aussi l'Espagne est-elle de tous les royaumes celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes lorsqu'il est une fois dépeuplé... Enfin la langue espagnole ne pouvait devenir la langue usuelle de l'Europe; la majesté de sa prononciation invite à l'enflure, et la simplicité de

la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la noblesse des désinences, etc.

» Mais comment l'Italie ne donna-t-elle pas sa langue à l'Europe? Centre du monde depuis tant de siècles, on était accoutumé à son empire et à ses lois. Les seules routes praticables en Europe conduisaient à Rome. Au milieu des ombres épaisses qui couvraient l'Occident il y eut toujours dans cette Capitale une masse d'esprit et de lumières; et quand les beaux-arts, exilés de Constantinople, se réfugièrent dans nos climats, l'Italie se réveilla la première à leur approche, et fut une seconde fois la grande Grèce. Comment s'est-il donc fait qu'à tous ses titres elle n'a pas ajouté l'empire du langage? C'est que de tous les temps les Papes ne parlèrent et n'écrivirent qu'en latin; c'est que pendant vingt siècles cette langue régna dans les Républiques, dans les Cours, dans les écrits et dans les monumens de l'Italie, et que le toscan fut toujours appelé *la langue vulgaire*..... Lorsque dans le siècle des Médicis Rome se décora de chefs-d'œuvre sans nombre, que l'Arioste et Le Tasse eurent porté la plus douce des langues à sa plus haute perfection dans les Poëmes qui seront toujours les premiers monumens de l'Italie et le charme de tous les hommes...; cette maturité fut trop précoce. L'Espagne, toute politique et guerrière, ignora l'existence du Tasse et de l'Arioste; l'Angleterre, théologique et barbare, n'avait pas un livre, et la France se débattait dans les hor-

reux de la Ligue. L'Europe n'était pas prête et n'avait pas encore senti le besoin d'une langue universelle.... Dès qu'on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, le commerce des Indes passa tout entier aux Portugais, et l'Italie ne se trouva plus que dans un coin de l'univers. Privée de l'éclat des armes et des ressources du commerce, il ne lui restait que sa langue et ses chefs-d'œuvre; mais, par une fatalité singulière, le bon goût se perdit en Italie au moment où il se réveillait en France. Le siècle des Corneille, des Pascal et des Molière fut celui d'un Cavalier Marin, d'un Achillini et d'une foule d'auteurs plus méprisables encore.... Enfin le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait quelle distance sépare en Italie la poésie de la prose; la langue de ses poëtes, outre la hardiesse des inversions et la fréquence des syncopes, a une marche plus rapide et plus ferme; mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur; son éclat est monotone; l'oreille se lasse de sa douceur, et la langue de sa mollesse.... Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine.... Tels sont les inconvéniens de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or c'est la prose qui donne

l'empire à une langue, parce qu'elle est toute usuelle; la poésie n'est qu'un objet de luxe. Malgré tout cela, on sent bien que la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Tasse ne périra jamais sans honneur. C'est dans ce climat fortuné que la plus mélodieuse des langues s'est unie à la musique des anges, et cette alliance leur assure un empire éternel, etc.

» L'Angleterre, sous un ciel nébuleux et séparée du reste du monde, ne parut qu'un exil aux Romains, tandis que la Gaule, ouverte à tous les peuples et jouissant du ciel de la Grèce, faisait les délices des Césars; première différence établie par la nature, et d'où dérive une foule d'autres différences....

» Par sa position et par la supériorité de sa marine elle peut nuire à toutes les Nations et les braver sans cesse... Son commerce, qui s'est ramifié à l'infini, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais; de sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une Nation puissante et éclairée les autres peuples joignent toujours un peu de haine mêlée de crainte et d'envie... Mais la France, qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête... Par sa situation elle tient à tous les États, et par sa juste étendue elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France

conserve et qu'elle soit conservée, ce qui la distingue des peuples anciens et modernes... Sa Capitale attire par ses charmes plus que par ses richesses; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des Nations; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du Nord et du Midi viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner par la guerre cet incroyable penchant de tous les peuples pour elle. Quand on règne par l'opinion, est-il besoin d'autre empire? etc. »

La partie du Discours de M. de Rivarol, dont nous venons de faire un extrait si étendu, est celle qui nous a paru offrir à-la-fois les vues les plus neuves, les plus intéressantes et les mieux développées. Nous indiquerons plus succinctement les raisons par lesquelles il prouve que si la langue française a conquis l'empire par les livres, par l'humeur et par l'heureuse position du peuple qui la parle, elle le conserve par son propre génie.

« Ce qui distingue notre langue des anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase... Cet ordre direct et nécessairement clair, le plus favorable par-là même au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations... Le Français, par un privilége unique, lui est resté seul fidèle, comme s'il était toute raison. Il est arrivé de là que cette langue, moins propre qu'aucune autre à la musique et aux vers,

a dû chercher toute son élégance et toute sa force dans la clarté et dans la facilité naturelle de sa Syntaxe... Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée... La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère; elle est plus variée que celle des langues du Midi, mais moins éclatante; elle est plus douce que celle des langues du Nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'E muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

» Les prospérités, les fautes et les malheurs de Louis XIV servirent également à la langue; elle s'enrichit, à la révocation de l'Édit de Nantes, de tout ce que perdait l'État. Les réfugiés emportèrent dans le Nord leur haine pour le Prince et leurs regrets pour la patrie, et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en français. »

En faisant l'extrait du Discours de M. de Rivarol, nous avons préféré de nous attacher à faire connaître tout ce qu'il renferme d'observations intéressantes au triste soin de relever les hardiesses et les négligences qu'on a pu lui reprocher avec raison. La seconde partie de son ouvrage n'est pas sans doute aussi soutenue, aussi approfondie que la première. Il n'est guère possible de justifier des métaphores aussi recherchées que celles-ci : *La pensée la plus vigoureuse*

se détrempe dans la prose italienne. Il est des expressions figurées qui sont *comme assises à la porte de chaque profession. La langue française sera toujours retenue dans la tempête par deux ancres, sa littérature et sa clarté.* Dire que *les Jodelle, les Baïf, les Ronsard lâchèrent le grec tout pur*, c'est sans doute encore employer une manière de parler fort triviale; mais les taches de ce genre sont rares dans cet excellent ouvrage, et se trouvent rachetées par une grande richesse d'idées et d'expressions. Dans le nombre des rapprochemens heureux que ce Discours offre pour ainsi dire à chaque page, nous ne pouvons nous refuser encore au plaisir de citer celui-ci :

« Si les langues sont comme les Nations, il est encore très-vrai que les mots sont comme les hommes. Ceux qui ont dans la société une famille et des alliances étendues y ont aussi une plus grande consistance. C'est ainsi que les mots qui ont de nombreux dérivés et qui tiennent à beaucoup d'autres sont les principaux mots d'une langue, et ne vieillissent jamais, tandis que ceux qui sont isolés ou sans harmonie tombent comme des hommes sans recommandation et sans appui. Pour achever le parallèle, on peut dire que les uns et les autres ne valent qu'autant qu'ils sont à leur place. »

VERS *de M. Palissot, pour être mis sou. le portrait de M. Mesmer, dessiné par P. s et gravé par Le Grand.*

Le voilà ce mortel dont le siècle s'honore,
Par qui sont replongés au séjour infernal
Tous ces fléaux vengeurs que déchaîna Pandore.
Dans son art bienfaisant il n'a point de rival.
Et la Grèce l'eût pris pour le Dieu d'Epidaure.

LE *Magnétisme démasqué, Épigramme faite sur-le-champ après avoir lu le Rapport de MM. les Commissaires nommés par le Roi, pour l'examen de cette vieille erreur renouvelée; par un Médecin du Dauphiné.*

Le Magnétisme est aux abois,
La Faculté, l'Académie
L'ont condamné tout d'une voix,
Et l'ont couvert d'ignominie.
Après ce jugement bien sage et bien légal,
Si quelque esprit original
Persiste encor dans son délire,
Il sera permis de lui dire :
Crois au Magnétisme . . . animal !

On a donné, le mardi 7 Septembre, sur le Théâtre de la Comédie italienne, la première représentation de *Fanfan et Colas*, comédie en prose, de madame de Beaunoir.

Cette petite comédie, dont les rôles principaux, surtout celui de Colas joué par mademoiselle Carline, ont été rendus avec une vérité rare, a eu le plus brillant succès. La conversion un peu

trop précipitée de Fanfan est le seul reproche que l'on puisse faire au plan de ce drame, qui offre d'ailleurs l'intérêt le plus touchant et d'excellens principes de morale mis en action avec beaucoup de simplicité. Le Gouvernement, pour encourager ce genre d'instruction, devrait peut-être décerner quelques prix aux auteurs qui présenteraient dans leurs pièces une morale aussi aimable et aussi facile à saisir, même pour l'âge le plus tendre. Les enfans que leurs mères s'empressent de mener à ce spectacle garnissent le devant des loges à l'année, tandis qu'elles-mêmes sont dans le fond, et depuis le commencement de la représentation jusqu'à la fin on les voit pleurer, avec un attendrissement que partagent tous les spectateurs. Il y a peu de tragédies qui fassent répandre autant de larmes; il n'y en a peut-être pas une dont la représentation puisse avoir une influence aussi utile sur les mœurs et dont l'impression puisse être aussi sûrement profitable. Aucun de ces enfans ne voit jouer *Fanfan et Colas* sans se bien promettre de ne jamais ressembler à l'un dans les premières scènes de cette comédie, et d'être toute sa vie aussi bon que l'autre. Si l'empire de l'exemple est si puissant dans tous les temps, combien ne doit-il pas l'être sur ce premier âge dont les impressions sont tout à-la-fois si flexibles et si profondes?

Madame de Beaunoir a été demandée par acclamation à la première représentation, et a paru. Le véritable auteur de la pièce est son

mari, connu par plusieurs comédies jouées sur nos Théâtres forains. Celle-ci avait été faite aussi pour un de ces spectacles; mais les Comédiens italiens, par les mains de qui passent ces sortes d'ouvrages et qui ont le droit d'en retrancher tout ce qui appartiendrait aux pièces de leur répertoire, ont demandé à la jouer eux-mêmes, et l'auteur y a consenti. M. de Beaunoir, depuis qu'il occupe une place à la Bibliothèque du Roi, a donné toutes ses pièces aux Boulevards, sous le nom de sa femme; on prétend que ses confrères l'ont exigé, et l'on n'en voit pas trop la raison. *Fanfan et Colas,* qui était destiné pour les Variétés amusantes, leur avait été présenté par sa femme et a paru sous son nom au Théâtre italien.

L'abbé Aubert nous pardonnerait-il d'oublier que le sujet de cette pièce est tiré d'une de ses Fables qui porte le même titre? C'est la seule dont on se souvienne. M. de Voltaire en avait déjà embelli l'idée dans son Conte de *Jeannot et Colin;* il l'avait égayé de toutes les grâces de son esprit. M. de Florian n'en a su faire qu'un drame assez triste. M. de Beaunoir a conçu ce sujet sous un point de vue plus simple, et lui a prêté le charme de la naïveté la plus sensible et la plus touchante.

Est-il quelque suite d'événemens assez intéressante pour nous excuser d'avoir pu différer si long-temps de parler de la perte irréparable dont l'Académie royale de Musique s'est vue

menacée vers la fin du mois dernier? Le jeune Vestris était revenu de Londres avec une extension de nerf au pied droit, qui, sans l'empêcher de marcher, le mettait dans l'impossibilité de danser, au moins de danser avec cette grâce, cette vigueur, cette précision qui laissent tant de distance entre ses rivaux et lui. La dernière fois que M. le comte de Haga fut à l'Opéra, dans la loge de la Reine, Sa Majesté désirant beaucoup que l'auguste voyageur eût le plaisir de voir encore avant son départ un des plus rares talens de ce Théâtre, elle envoya dire trois fois au jeune Vestris qu'elle le priait de danser comme il pourrait, ne fût-ce qu'une seule entrée. On n'avait pas manqué de prévenir la Reine qu'il avait répété le matin même, mais on s'était bien gardé d'ajouter que cette répétition avait fort augmenté son mal. Soit que ses réponses aient passé en effet les bornes de la bêtise ou de l'impertinence permise à un danseur, soit que l'envie et la malignité de ses camarades se soient chargées de les empoisonner, sur le compte qui en fut rendu à M. le baron de Breteuil, ce ministre jugea convenable d'envoyer le sieur Vestris à l'hôtel de la Force pour y demeurer jusqu'au moment où il se trouverait en état de reparaître et d'expier sa faute. A cette nouvelle, que de bruits, que de rumeurs, que de divisions dans Paris! Tout le monde se crut obligé de prendre parti pour ou contre; mais rien ne peut se comparer à la consternation de toute la maison Ves-

tris. *Hélas!* disait le dieu de la danse, le cœur navré et les larmes aux yeux : *c'est la première brouillerie de notre maison avec la famille des Bourbons.* A entendre le public, ou s'il est permis de s'exprimer avec moins de noblesse et plus de vérité, à entendre nos badauds de Paris, on aurait cru l'honneur de la Nation entière compromis; oubliant à quel intervalle se trouve même le premier des danseurs des dernières marches du trône, on eut la sottise de dire que le jeune homme avait désobéi aux ordres de la Reine, qu'il lui avait manqué de respect, qu'il fallait au moins le chasser du Théâtre et du royaume. D'un autre côté, les Vestris criaient à l'injustice, à la calomnie; le fils déclare que, si l'on ne lui rend pas sa liberté ou si l'on s'obstine à exiger une réparation honteuse, il ne remontera plus au Théâtre; le père menace de quitter la France avec toute son auguste maison; les pamphlets, les sarcasmes, les caricatures pleuvent de toutes parts. Enfin, après avoir vu les plus grandes puissances de ce monde intéressées dans cette illustre querelle, c'est la Reine elle-même qui a la bonté de calmer l'orage et d'engager M. le baron de Breteuil à ne pas donner à cette affaire plus de suite qu'elle n'en mérite, et à faire sortir de prison notre jeune étourdi, qui n'eut en effet d'autre tort que celui de n'avoir pas voulu se montrer à M. le comte de Haga sans être sûr de justifier l'opinion qu'on pouvait lui avoir donné de la supériorité de son talent. Au

lieu de l'envoyer en prison, disait M. le maréchal de Noailles, je l'aurais fait partir sur-le-champ dans une chaise de poste, avec un exempt qui l'aurait conduit à Stockholm, et ne l'aurait ramené ici qu'après qu'il aurait sauté pour le Roi de Suède tant que Sa Majesté aurait daigné le désirer.

Le jour où il reparut pour la première fois est un jour à jamais mémorable dans les fastes de l'Opéra; jamais assemblée ne fut plus nombreuse ni plus agitée; c'était tout le trouble, toute la confusion d'une guerre civile. Au moment où il entra sur la scène avec mademoiselle Guimard, moment attendu avec le frémissement de l'impatience, les uns d'applaudir, les autres de siffler et de crier comme des furieux : *A genoux! à genoux!* On avait eu beau choisir pour ce pas de deux l'air si touchant de *Monseigneur, voyez mes larmes*, et une pantomime analogue au caractère de l'air, le bruit des deux partis fut si fort que l'orchestre ne s'entendait plus lui-même. Notre jeune homme seul ne perdit ni son aplomb ni sa mesure, et jamais il ne dansa plus divinement. On avait donné à la garde la consigne de laisser au parterre la liberté de faire tout le vacarme qu'il jugerait à propos, mais d'empêcher les voies de fait; l'animosité des deux côtés était trop vive pour qu'on n'en vînt pas bientôt à cette extrémité. Le sergent, ayant vu qu'au défaut d'oranges on commençait à jeter quelques pierres sur le théâtre

et que plusieurs champions de cette noble querelle se prenaient aux cheveux, fit entrer ses grenadiers dans le centre du parterre, et l'exemple de quelques prisonniers emmenés au corps-de-garde eut bientôt rétabli l'ordre et la paix.

La seconde fois que le jeune Vestris reparut, M. le comte d'Oëls honorait le spectacle de sa présence. La scène fut beaucoup plus tranquille, et ce jour-là peut être regardé comme l'époque de sa réconciliation avec le public, ou plutôt avec ses camarades, qui sentirent bien qu'ils ne seraient pas les plus forts.

Vie de Benoît-Joseph Labre, mort à Rome en odeur de sainteté; traduit de l'italien de M. Marconi, lecteur du Collége romain, confesseur du Serviteur de Dieu. Un volume in-12, avec le portrait du nouveau Saint. Ce qu'il y a de plus clair dans les deux cent vingt pages employées à décrire les principales circonstances de la Vie du Serviteur de Dieu, ses mœurs, ses vertus et ses miracles, c'est qu'il reçut une éducation assez honnête, fut à portée d'embrasser plus d'une vocation utile, et ne se trouva propre qu'à celle de mendiant; qu'il fit plusieurs pélerinages en Suisse, en Italie, et passa la plus grande partie de sa jeunesse, dans les hôpitaux et dans les églises, à demander l'aumône pour lui et pour les autres. Nous ne prétendons discuter ici ni la sainteté de ses mœurs, ni l'authenticité des miracles opérés sur sa tombe; nous nous contenterons

d'observer que notre historiographe tâche de prendre le ton le plus simple et le plus raisonnable, qu'il ne cherche point surtout à exagérer le merveilleux des prodiges qu'il raconte, et que, s'il écrit en faveur de la superstition, c'est au moins avec toute la pudeur que peuvent inspirer les lumières du siècle. Il ne renonce pas même au titre de philosophe; car dans sa préface il dit très-expressément qu'en voyant de près l'évidence des preuves du christianisme, il n'est pas d'homme qui mérite plus que le chrétien éclairé de porter le nom de philosophe. A la bonne heure. Puissent désormais tous les confesseurs ne se montrer jaloux que de ce beau nom! Il naquit, le 26 Mars 1748, dans le diocèse de Boulogne-sur-Mer, et mourut à Rome le 16 Avril 1783.

Voyage du comte de Haga en France, recueilli et mis en ordre par M. le chevalier du Coudrai; un petit volume in-12, avec cette épigraphe :

Discite, Reges.

Annoncer le titre de cet ouvrage et le nom fameux de l'auteur, c'est en faire connaître assez tout le mérite. M. le comte de Haga n'a pas été plus heureux que M. le comte du Nord et M. le comte de Falkenstein; c'est une espèce de droit que toutes les têtes couronnées semblent condamnées à payer au sublime talent de M. le chevalier du Coudrai pour leur entrée en France.

« Je déclare hautement (c'est lui-même qui parle » avec sa franchise ordinaire), je déclare haute- » ment mon insuffisance et mon incapacité pour » un pareil ouvrage; mais je l'ai commencé et » je *dois* le continuer *dans les circonstances, c'est-* » *à-dire toutes les fois* que des têtes couronnées » honoreront de leur présence ma patrie. »

Que répondre à une déclaration si formelle, si modeste et si fière tout à-la-fois ?

Ma Conversion, par M. C. D. R. C. D. M. F., avec figures en taille-douce. Première édition, *dédiée à Satan.* Nous ne nous permettons de transcrire ici le titre de cet infâme Livre que pour annoncer à nos lecteurs que, quoique attribué au fils de M. le marquis de Mirabeau, auteur de l'ouvrage *sur les Lettres de Cachet et les Prisons d'Etat*, nous ne pouvons nous résoudre à croire qu'il soit de lui. C'est un code de débauche dégoûtante, sans verve, sans imagination, et il ne paraît pas croyable qu'un homme d'esprit ait avili sa plume à cet excès sans laisser même soupçonner l'espèce d'attrait qui aurait pu séduire son cœur ou son talent.

OCTOBRE 1784.

OBSERVATIONS *sur le Gouvernement et les Lois des États-Unis d'Amérique; par M. l'abbé de Mably.* Un volume in-12. Voilà donc à quoi se réduisent les plans de législation que le Congrès devait avoir fait demander si solennellement à M. l'abbé de Mably par ses ministres. Ce sont quatre lettres adressées à M. Adams, qui avait prié l'auteur de lui faire part de ses remarques sur les différentes constitutions que se sont données les États-Unis d'Amérique; mais qui ne l'en avait prié qu'en qualité de citoyen, sans avoir reçu pour cela aucune mission publique. Si l'on ne trouve dans ces lettres de notre moderne Lycurgue que des vues assez communes, des vérités assez triviales, on y remarque cependant en général des maximes plus modérées, une sagesse plus humaine et plus praticable, moins d'exagération et moins d'humeur que dans ses derniers écrits. Il veut bien avoir un peu de condescendance pour les faiblesses et les malheureux besoins de son siècle. Il souhaiterait sans doute que la nouvelle république eût le courage de renoncer aux richesses du commerce; il lui conseillerait volontiers de fermer ses ports ou de les abandonner sans regret aux peuples corrompus de l'Europe, pour se borner uniquement à la culture de ses terres; mais

enfin il ne l'exige pas absolument; il pousse même la complaisance au point de ne pas parler seulement du projet d'établir la communauté des biens. Il a la bonne foi de convenir encore que la démocratie n'est peut-être pas le gouvernement le plus désirable pour un peuple qui occupe trois à quatre cents lieues de côtes. Ceux qui connaissent le caractère et les principes de l'abbé de Mably doivent lui savoir fort bon gré de se prêter avec tant de bonhomie à la nécessité des événemens et des circonstances.

La première lettre n'offre que des réflexions générales et préliminaires.

Dans sa seconde lettre, l'abbé de Mably examine plus particulièrement les lois de Pensylvanie, de Massachusett et de Géorgie. La loi de Pensylvanie qui donne au peuple le droit de s'assembler, de consulter pour le bien commun et de demander à la Législature le redressement des torts qu'il croit lui être faits; cette loi, à force d'être populaire, lui paraît véritablement anarchique.

C'est pour la république de Géorgie que notre auteur avoue sentir un attrait particulier; elle lui paraît tenir un juste milieu entre la politique de Pensylvanie et celle de Massachusett, quant à l'élection de ses représentans. Tout ce qui le chagrine, c'est que durant la conférence des deux pouvoirs le comité soit assis et couvert, et que les représentans aient la tête nue, à l'exception de l'orateur de la Chambre; c'est

le monde renversé. « Je sais fort bien (dit-il) » qu'un chapeau de plus ou de moins ne prouve » rien chez un peuple vertueux...; mais chez » un peuple corrompu où la vanité et l'ambi- » tion ne travaillent qu'à saper les fondemens » de l'égalité, il n'en faudrait pas davantage » pour tout perdre. »

Parmi les objets importans relatifs à la législation des États-Unis d'Amérique dont s'occupe l'abbé de Mably dans sa troisième lettre, c'est la religion et le pouvoir militaire qui l'arrêtent le plus long-temps.

Il aurait désiré que la nouvelle république eût restreint un peu son extrême tolérance pour prévenir les abus qui en peuvent résulter. Il craint que de ce mélange de tant de doctrines diverses il ne naisse une indifférence générale pour le culte particulier de chacune de ces religions, et qu'il ne s'établisse enfin dans la multitude une espèce d'athéisme grossier qui hâte la ruine des mœurs.

Quant au pouvoir militaire, il approuve fort les lois faites pour le maintenir toujours dans une subordination exacte à l'autorité civile; mais les conseils qu'il donne lui-même à cet égard portent sur des vues assez vagues et se bornent presque uniquement à proposer l'exemple des Cantons suisses dont l'heureuse administration n'est, selon lui, que l'ouvrage du silence auquel ce peuple a condamné les pas-

sions les plus naturelles au cœur humain.... Le beau secret! Il est bien clair qu'on n'a pu le trouver qu'en rêvant à la Suisse.

La dernière lettre n'est pas la moins intéressante: on y expose les dangers auxquels est exposée la Confédération américaine, l'origine des troubles et des divisions qui la menacent, le meilleur moyen de les prévenir.

Si l'on s'attend à trouver ici de grandes déclamations contre le luxe et les richesses, on ne sera point trompé. L'auteur commente très-longuement l'opinion du docteur Brown sur la nécessité des mesures que doit prendre tout bon législateur pour donner des bornes au commerce et le fixer dans cette heureuse médiocrité qui, suivant lui, peut encore s'associer avec quelques vertus. Il blâme en conséquence très-hautement toutes les lois qui tendent à encourager le progrès des arts, des sciences, du commerce, des manufactures et de l'industrie.

« Il y a long-temps qu'on a dit que les commerçans n'ont point de patrie, et qu'ils la vendront avec leur liberté à qui voudra l'acheter. Voyez dans quelle dégradation sont tombées les Provinces-Unies des Pays-Bas; ce n'est plus que l'ombre vaine d'une république. »

La partie de cet ouvrage qui nous a paru tout à-la-fois la plus raisonnable et la mieux approfondie, c'est la fin de cette dernière lettre où l'auteur insiste avec beaucoup de force sur la

nécessité de soutenir et d'augmenter le pouvoir du Congrès continental.

A la représentation de *Castor*, donnée pour M. le comte d'Oëls, il avait à côté de lui le fils de madame de Sabran, et s'amusait beaucoup de la curiosité avec laquelle cet enfant suivait le spectacle. — Mais qu'est-ce donc que Castor et Pollux? — Ce sont deux frères jumeaux.—Et qu'appelle-t-on des jumeaux? — Ce sont des enfans sortis du même œuf.—D'un œuf! — Et vous-même, vous êtes sorti d'un œuf..... Tandis que l'enfant demeurait fort étonné d'une origine si merveilleuse, M. le chevalier de Boufflers lui souffla bien vite l'impromptu que voici pour M. le comte d'Oëls.

Ma naissance n'a rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle ;
Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,
Car vous êtes un aigle.

VERS *du même, pour être mis au bas du Buste de ce Prince, par M. Houdon.*

Dans cette image auguste et chère
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

DISTIQUE *pour être placé au-dessus de la Pompe à feu de MM. Perrier, par l'abbé Boscovitz, auteur d'un Poëme latin sur l'Astronomie.*

Irarum oblitæ flamma hìc conspirat et unda ;
Civibus optatas ipse dat ignis aquas.

TRADUCTION, *par M. Guidi.*

Ici, par un accord nouveau,
Entre l'onde et le feu, la paix est rétablie ;
Du citoyen l'espérance est remplie,
Et c'est le feu qui donne l'eau.

La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro. Cette comédie fameuse, même avant d'avoir été jouée, vient d'ajouter à tant d'autres titres de célébrité l'honneur très-inouï d'être arrivée sans interruption et sans langueur à sa cinquantième représentation (1).

Nous nous sommes permis de dire dans le temps que le célèbre auteur de cette célèbre comédie avait sans doute moins joui du succès de son ouvrage que de l'éclat imposant que jetait sur son crédit la gloire de l'avoir fait donner en dépit de tout le monde, et pour ainsi dire par la seule autorité de son caractère et de ses intrigues. Nous osons croire maintenant que M. de Beaumarchais n'a jamais soupçonné lui-même que Paris ne pouvant se rassasier de sa *Folle Journée*, elle ferait également époque et

(1) *Timocrate*, de Thomas Corneille, fut représenté quatre-vingts fois de suite en 1656; mais la recette de ces quatre-vingts représentations n'est pas comparable à celle de quarante représentations du *Mariage de Figaro*.

dans l'histoire du Théâtre et dans l'histoire plus curieuse encore de nos fantaisies et de nos engouemens. S'il était difficile en effet de prévoir jusqu'où irait cette folie, il serait peut-être encore plus difficile d'annoncer aujourd'hui le point où elle s'arrêtera.

Cette comédie est dans ce moment à la soixante-unième représentation. M. de Beaumarchais, qui n'a pas encore jugé à propos de la faire imprimer, et de qui nous tenons personnellement *qu'il ne voulait point, par égard pour le zèle des comédiens, mettre en opposition l'ouvrage imprimé avec l'ouvrage joué*, se prépare à montrer, dans une préface digne de lui, qu'il n'y eut jamais de comédie où la décence ait régné plus scrupuleusement, qu'il n'y en eut jamais dont il puisse résulter une impression plus favorable aux bonnes mœurs. Ce paradoxe, assez piquant à soutenir, ne peut qu'honorer infiniment l'esprit et le savoir-faire de M. de Beaumarchais. Après avoir essayé de représenter le *Mariage de Figaro* comme une comédie qui respire la plus saine morale, il ne lui manquait plus que d'en faire une œuvre pie, et c'est ce qu'il a fait encore avec tout le succès imaginable.

Quand il a vu que sa pièce menaçait d'atteindre la cinquantième représentation, il s'est pressé d'annoncer dans le *Journal de Paris* qu'il destinait le produit de sa part d'auteur à l'œuvre de charité la plus utile et la plus intéressante. Quelques jours après, il a instruit le

public, par la même voie, qu'un particulier qui venait d'obtenir *par son crédit* (par le crédit de M. Caron de Beaumarchais) une place lucrative, avait cru ne l'en remercier dignement qu'en lui remettant cinq cents louis pour les joindre aux sommes qu'il destinait à l'entreprise charitable qu'il avait annoncée. Il invite tous les gens en place, chargés de distribuer des grâces, à mettre ce genre de reconnaissance à la mode, et à l'exiger de tous ceux à qui ils croient devoir en accorder. Cette œuvre de bienfaisance a été enfin connue par l'annonce de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro, donnée au profit des mères nourrices, dont le produit entier leur a été consacré tant par les comédiens que par l'auteur.* Nous sommes informés que M. de Beaumarchais ne se serait pas borné à une annonce aussi simple, aussi modeste, si la Police eût voulu lui permettre d'imprimer dans le *Journal de Paris* une lettre dans laquelle il ne se refusait rien, et sur les censeurs de son ouvrage, et sur ses critiques et même sur l'administration; celle des mères nourrices, susceptible d'une amélioration difficile à obtenir dans une grande ville et dont les ressources ne sont peut-être pas aussi abondantes que le demanderaient des besoins qui renaissent et s'accroissent d'une année à l'autre, avait offert un champ vaste à l'éloquence et aux sarcasmes du *citoyen Beaumarchais.* M. le Lieutenant-général de Police a cru devoir l'inviter à se borner à la simple an-

nonce de la destination du produit de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro*, et cette cinquantième représentation a été aussi nombreuse que la première. M. le comte d'Oëls y a assisté; il a remis à la porte un billet de caisse de 300 livres. Son exemple a été peu suivi; on n'a guère fait à la porte de la Comédie que la recette accoutumée, lorsque la salle est aussi pleine qu'elle peut l'être. On ne pense pas que l'impression de la lettre de M. de Beaumarchais, où il proclamait les Comédiens français caissiers perpétuels des sommes que les spectateurs voudraient remettre journellement pour le soulagement des mères nourrices, eût ému davantage la sensibilité du public; les gens qui vont habituellement au spectacle s'occupent bien plus du plaisir qu'ils espèrent y goûter que du malaise et quelquefois des souffrances d'individus aussi intéressans que difficiles à secourir avec une mesure égale et proportionnée à leurs vrais besoins.

Quel que soit le motif qui ait dirigé M. de Beaumarchais, on ne peut qu'applaudir à la bonne œuvre qu'il vient de consommer et à l'offre qu'il a faite de consacrer en entier le produit de sa part d'auteur, qui passe déjà trente-six mille livres, au soulagement des femmes pauvres qui nourrissent elles-mêmes leurs enfans, si l'on voulait ouvrir une souscription à cet effet. Une femme que sa situation condamnait à ignorer toute sa vie et l'existence de

Figaro, et son succès, et l'emploi de la cinquantième représentation de cette Comédie, devra uniquement au hasard la portion que lui en destine M. de Beaumarchais. Cette femme, habitant un hameau à soixante-dix lieues de Paris, avait reçu, pour le nourrir, l'enfant d'un chanteur des chœurs de l'Opéra, il y a cinq ans. Elle en avait été payée avec assez d'exactitude pendant les deux premières années; mais n'en recevant depuis ni nouvelles, ni argent, elle a pris enfin le parti d'en venir chercher elle-même à Paris avec son nourrisson. Le père et la mère avaient quitté cette ville depuis trois ans. Ceux qui ont su l'objet des recherches de cette pauvre femme l'ont adressée à l'Opéra : elle y est arrivée au moment où l'on faisait une répétition; elle a demandé M. et madame Le Grand. On lui a répondu que l'un et l'autre, noyés de dettes, avaient été forcés de quitter ce pays, et qu'on ignorait le lieu de leur retraite. *Eh bien!* a dit cette femme, *je m'en doutais; sans mon mari, je n'aurais pas fait cette course. Viens, mon ami,* a-t-elle ajouté à l'enfant qu'elle tenait à la main, *retournons chez nous, c'est comme si nous n'avions rien fait.* On a interrogé cette femme; elle a dit qu'elle nourrissait depuis cinq ans l'enfant dont elle était venue réclamer les parens à l'Opéra; mais que, puisqu'on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus, elle allait retourner chez elle avec son nourrisson, *qui n'en pâtirait pas plus que s'il avait père et mère, et si elle-même n'avait*

pas encore huit autres enfans à nourrir. Ce peu de mots, dits avec cette simplicité d'une vertu qui croit ne faire que l'action la plus naturelle et n'en soupçonne pas même la générosité, ont ému vivement tous ceux qui l'entouraient; il n'y a pas jusqu'aux acteurs subalternes du chant et de la danse qui n'aient oublié dans ce moment leurs propres besoins pour s'empresser de verser dans les mains de cette bonne femme le peu d'argent qu'ils pouvaient avoir. Quelques-uns d'entre eux, instruits de la représentation qu'on allait donner du *Mariage de Figaro* au profit des mères nourrices, ont cru remplir les vues de M. de Beaumarchais en lui adressant cette digne femme, et ils ne se sont point trompés. Elle retourne dans son pays avec une somme qui la dédommagera de ses soins, qui lui prouvera toujours que son mari n'a pas eu tant de tort de lui faire entreprendre le voyage de Paris, mais qui ne récompensera jamais assez l'espèce d'insouciance généreuse avec laquelle, en apprenant l'impossibilité de retrouver le père et la mère de son nourrisson, elle le ramenait si tranquillement dans son village, sans plainte et presque sans regret.

On ne se rappelle pas d'avoir jamais vu sur notre Théâtre lyrique un début plus brillant, plus applaudi, plus fait pour l'être que celui de la demoiselle Dozon. Cette jeune actrice, à peine âgée de dix-sept ans et qui n'a jamais paru sur

aucun Théâtre, a débuté par le rôle d'Armide dans l'opéra de *Renaud*, de M. Sacchini. Elle a déployé, dès le premier jour, la réunion de talens la plus rare et la plus étonnante : à la voix la plus pure, la plus étendue, à la prononciation la plus distincte et la plus facile, elle joint une sensibilité exquise, une vérité dans l'expression si simple et si touchante, qu'elle a ravi tous les spectateurs. Jamais la salle n'a retenti de tant d'applaudissemens, et jamais aucune actrice dans toute la perfection de son talent n'a excité plus de surprise et d'admiration. Sa voix, qui monte jusqu'au *ré*, a, surtout dans les tons hauts, cette justesse que l'on n'obtient que des instrumens à clavier. Son jeu, toujours animé, toujours vrai, toujours varié, occupe toute la scène pendant que le volume et l'éclat de sa voix remplissent toute la salle. Son chant manque cependant encore de méthode, il demande à être perfectionné par l'un de ces grands maîtres d'Italie dont les chefs-d'œuvre illustrent maintenant notre Théâtre lyrique. Cette étonnante cantatrice y gagnera l'avantage si précieux et que l'excellence de leurs principes peut seule donner, l'avantage de produire les mêmes effets avec moins d'efforts, et l'art heureux de saisir cette gradation de nuances dans les sons qui fait le charme du chant et qui en double la puissance. Nous avons vu le célèbre Sacchini, qui entendait pour la première fois cette jeune débutante, accourir, après l'opéra, dans sa loge,

ivre d'admiration et l'assurer qu'il voulait, dans six mois, en réduisant de moitié ses études trop continuelles, en faire la première cantatrice de notre Théâtre, et dans deux ans la première de tous les Théâtres de l'Europe.

C'est presque au hasard que nous devons la découverte d'un talent si prodigieux. Sa sœur aînée servait depuis plusieurs années M. Mittié, médecin; il eut besoin, il y a deux ans, d'une seconde domestique, et fit venir du fond de la Picardie notre jeune Armide pour servir à la cuisine. Le sieur Julien, ancien acteur du Théâtre italien, l'entendit chanter en montant l'escalier de M. Mittié chez lequel il dînait; cette voix l'étonna. Ayant proposé au médecin de lui faire apprendre quelques ariettes pour essayer sa voix dans un genre plus propre à la développer que les chansons de son village; ce premier essai fit voir chez cette jeune personne tant de dispositions, que M. Mittié, qui aime la musique, en parla à M. Amelot, chargé alors de l'administration de l'Opéra. Ce ministre engagea le sieur Laïs, acteur de l'Opéra et excellent musicien, à donner des leçons à mademoiselle Dozon. Le sieur Molé, qui depuis six mois enseigne la déclamation dans nos nouvelles écoles de chant, lui a fait répéter sept à huit fois le rôle d'Armide, et c'est à quinze mois d'étude, aux soins de ces deux maîtres, et surtout aux plus riches dons de la nature, que nous devons ce nouveau prodige.

Mademoiselle Dozon est d'une taille peut-être trop petite, mais bien proportionnée. Elle est brune, plutôt laide que jolie; mais ses traits sont si susceptibles de caractère et d'expression, que l'on oublie bientôt si leur forme est plus ou moins agréable. Sa constitution, sèche et nerveuse, annonce de la force et de l'énergie. Elle continue de vivre chez M. et madame Mittié, qui la traitent comme leur enfant, et sa conduite prouve autant de sagesse que de modestie. Le moment où cette jeune personne a revu ses bienfaiteurs après son succès, et où, n'osant pas les embrasser, elle baisait leurs mains et s'enveloppait de leurs bras, a fait couler les larmes de ceux qui en ont été témoins. Elle ne pouvait pas parler, on n'entendait que ses sanglots et les baisers dont elle couvrait les mains de M. et de madame Mittié; c'était l'explosion d'un sentiment d'amour et de reconnaissance dont le foyer était dans cette âme où elle venait de puiser cette chaleur, cette sensibilité, sans laquelle il n'est point de grands talens, sans laquelle au moins le plus beau talent ne saurait produire de grands effets.

Notre célèbre Saint-Huberti, qui le jour même de ce début arrivait de Bordeaux, comblée d'argent et de gloire, et qui ne soupçonnait pas l'accueil qu'allait obtenir cette jeune rivale inconnue presqu'à tout le monde, avait été se placer à l'amphithéâtre, où le public, lorsqu'il l'aperçoit, lui prodigue ordinairement les mêmes

applaudissemens que sur la scène. Elle n'y fut ce jour-là que pour être témoin de l'ivresse avec laquelle ce même public ne pouvait se lasser d'applaudir mademoiselle Dozon. Son silence et son immobilité ont offert aux spectateurs un contraste qui ne leur a point échappé. Avec de l'esprit et la confiance que doit lui donner l'excellence de son talent, on est étonné que madame Saint-Huberti n'ait pas voulu paraître au moins partager l'opinion publique. Quel triste jour pour madame Saint-Huberti, disait quelqu'un à mademoiselle Arnoud! — *Comment*, répliqua-t-elle avec vivacité, *c'est le plus beau moment de sa vie; car la voilà bien f.....* Pour être infiniment plaisant, il ne manque à ce mot que d'être un peu moins injuste.

Mémoire du comte de Mirabeau, supprimé au moment même de sa publication, par ordre particulier de M. le Garde des Sceaux, et réimprimé par respect pour le Roi et la Justice, avec une Conversation de M. le Garde des Sceaux et du comte de Mirabeau à ce sujet. Le Mémoire est fort long, fort ennuyeux, et justifie assez mal les mauvais procédés de M. le comte de Mirabeau pour sa femme. Quant à l'esprit et au ton de la conversation, il suffira d'en citer quelques traits pour en faire connaître toute la hardiesse et toute la malignité.

M. le Garde des Sceaux. Monsieur, nous ne

sommes point ici pour faire des discussions philosophiques.

Moi. Monsieur, je n'ignore pas que ce cabinet est peu accessible à la philosophie; mais il ne doit pas être inaccessible au bon sens.

M. le Garde des Sceaux. Ah! le bon sens! Eh bien, Monsieur, que dit le bon sens? Je serai enchanté de l'entendre parler par votre bouche. C'est une très-bonne chose que le bon sens.

Moi. Oui, Monsieur, le bon sens est bon à tout, même aux Variétés amusantes. Mais je parlerais long-temps si j'entreprenais de vous répéter tout ce que dit le bon sens de vous, Monsieur, et des arrêts du Conseil faits dans vos bureaux; je m'en tiendrai donc au cas particulier, et je tâcherai de vous faire entendre, par un exemple connu de vous, ce que je voulais vous dire au nom du bon sens.

Tout le monde imprime des Mémoires sur les demandes en cassation, vous le savez, vous l'approuvez, vous le conseillez même à ceux que vous protégez. Pour moi seul, vous vous rappelez aujourd'hui qu'il est une loi qui peut me priver de tous les moyens de repousser la calomnie et d'être entendu dans mes défenses; vous ressuscitez cette loi très-commode, j'en conviens, puisqu'elle rend M. le Garde des Sceaux maître unique des cassations par le choix du rapporteur; et cette loi vient m'écraser moi seul, parce que vous ne me croyez pas les moyens

de réclamer assez fortement contre elle. Certes, Monsieur, la méthode n'est pas nouvelle, mais la manière est cruellement ingénieuse.

M. le Garde des Sceaux. Monsieur, vous n'êtes pas juge des manières.

Moi. Non, Monsieur, mais en ce genre le Roi l'est.

M. le Garde des Sceaux. Eh bien! Monsieur, allez vous plaindre à lui de ses lois.

Moi. De ses lois! de ses lois! Ah! Monsieur, nous n'en sommes plus à ne pas savoir comment se font les arrêts du Conseil. Lequel de vos commis de confiance n'en a pas fait cinquante en sa vie?

M. le Garde des Sceaux. Monsieur, j'ai supprimé votre Mémoire en vertu de la loi; je crois que par ce seul mot notre conversation est finie.

Si toute cette conversation prétendue n'a guère d'autre mérite que celui de braver avec une insolence extrême tous les égards dus aux grandes dignités et à ceux qui en sont revêtus, on trouve plus de justice et de raison dans la lettre adressée au Roi qui se trouve à la fin du dialogue. On en peut juger par le morceau que voici.

« Ce n'est pas un médiocre inconvénient des » grandes monarchies que le Souverain y soit » obligé de s'adresser à l'homme en place même » sur lequel il reçoit une plainte, pour s'ins- » truire ou de la vérité ou de la fausseté de cette » plainte; ce qui rend toujours à un certain

» point l'homme puissant juge et partie. On ne » saurait se dissimuler que le recours personnel » au Souverain sera très-illusoire aussi long- » temps qu'on n'obtiendra pas de lui des au- » diences. Le plus imposant de nos Rois, celui » qui eut le sentiment le plus continuel, le plus » fier et peut-être le plus exagéré de sa dignité » personnelle, Louis XIV, n'en a jamais refusé. » Qui plus que Louis XVI est digne d'imiter » cet exemple de justice et de magnanimité, ce » Prince dont tous ceux qui ont le bonheur de » l'approcher disent : *Il est le plus honnête* » *homme de son royaume!* »

On a donné, le jeudi 21, sur le Théâtre de la Comédie italienne, la première représentation de *Richard Cœur de Lion*, drame, en trois actes et en prose, mêlé d'ariettes. Les paroles sont de M. Sedaine, la musique de M. Grétry.

Un trait de l'Histoire d'Angleterre a fourni le fonds du Fabliau dont M. Sedaine a tiré cette comédie. Ce Fabliau se trouve dans un Recueil d'ouvrages de ce genre, publié, il y a quatre ans, par M. Le Grand d'Aussy.

Ce drame, dont le sujet est connu de tout le monde, est une des conceptions les plus originales de M. Sedaine, qui a si souvent osé, et presque toujours avec succès, essayer sur la scène et des sujets et des situations qui semblaient peu propres à y réussir. Les deux premiers actes de *Richard* ont obtenu les plus grands

applaudissemens. Quoique les amours de Florestan et de Laurette n'intéressent que faiblement et ne produisent aucun effet, quoique la rencontre de Marguerite et de Blondel, le même jour, à la méme heure, soit plus que romanesque, et qu'à peine on voie Richard, le dévouement et le zèle ingénieux de son Ménestrel jettent un si grand intérêt dans les deux premiers actes de cet ouvrage, que, en faveur du plaisir qu'ont fait éprouver ces deux actes, on a fait grâce à l'invraisemblance forcée du troisième. Quant au style de cette comédie, il est jugé sur le nom de l'auteur; on est convenu depuis long-temps qu'il en faut prendre son parti.

La musique de ce drame est pleine de grâces, de négligences aimables et de réminiscences heureuses; elle respire partout une naïveté spirituelle et piquante. M. Grétry semble avoir oublié dans cette nouvelle composition sa manière accoutumée pour nous transporter par la tournure tout à-la-fois simple et *romantique* du chant qu'il a mis dans la bouche de ses différens personnages aux temps éloignés où se passe l'action du Poëme. La romance chantée par Blondel et le Roi Richard nous rappelle ces chants si doux et si touchans que l'on retrouve encore dans le fond de nos provinces méridionales comme des monumens qui déposent qu'elles ont été le berceau de nos Ménestrels et de nos Troubadours. Ce charmant compositeur

va faire donner incessamment, sur le Théâtre lyrique, un nouvel opéra dont le titre est *Panurge dans l'Ile des Lanternes.* Ce sera le vingt-sixième ouvrage de M. Grétry, et il justifiera vraisemblablement encore les vers ci-joints qui lui ont été adressés, par M. de La Croix, après la représentation de *Richard Cœur de Lion :*

Ceux-ci font bien, ceux-là font vite ;
Le plus grand nombre ne fait rien ;
Mais Grétry seul a le mérite
De faire beaucoup, vite et bien.

On vient de donner, sur le même Théâtre, la *Brouette du Vinaigrier,* drame, en quatre actes, de M. Mercier, si tristement connu sous le nom de *Dramaturge,* et qui l'a été depuis plus avantageusement par son *Tableau de Paris.* On nous pardonnera volontiers de ne pas rappeler ici l'ennuyeuse histoire d'une pièce imprimée depuis long-temps. Nous observerons seulement qu'il est assez injuste que dans le moment où les Comédiens français et italiens viennent d'obtenir que tous les ouvrages destinés aux Théâtres des boulevards soient soumis à leur inspection, afin qu'ils puissent non-seulement saisir et confisquer toutes les pièces qui seraient à leur convenance, mais rayer même impitoyablement toutes les scènes dont le dialogue et le style ressembleraient trop à la bonne comédie, ils veuillent dépouiller encore les Théâtres forains des pièces qui depuis plusieurs années forment

le fonds de leur répertoire. Il y a huit ans que la troupe des *Associés*, ci-devant des *Grimaciers*, la dernière de nos troupes foraines, joue avec un succès digne de ces tréteaux la *Brouette du Vinaigrier*. Les Comédiens italiens n'ont pas craint de s'emparer de cette pièce, et leur parterre, presque aussi bien composé que celui des Théâtres du boulevard, l'a reçue avec transport; il l'a reçue pour ainsi dire comme un hommage que des Comédiens pensionnaires du Roi rendaient à la noble école où s'est formé son goût.

Molière en rit là-bas, et Racine en soupire.

Mémoires historiques et politiques des Pays-Bas autrichiens, dédiés à l'Empereur. A Neuchâtel, de l'imprimerie de Fauche, Favre et Compagnie. Un volume in-8o. Ce Livre s'est vendu d'abord assez publiquement, mais on a ordonné ensuite au libraire Moutard, soupçonné d'en avoir débité le plus grand nombre d'exemplaires, de protester contre cette accusation et de déclarer hautement qu'*il n'avait point été accordé de permission en France pour cet ouvrage*. Sa déclaration a paru dans le *Mercure de France*, dans le *Journal de Paris* et autres.

On sait que les nouveaux Mémoires sur les Pays-Bas autrichiens sont de feu M. le président de Neny, de Bruxelles, et l'on apprend dans la dédicace que cet ouvrage fut commencé, il y a environ vingt-cinq ans, pour servir à l'instruc-

tion de Sa Majesté Impériale. Ce qu'il offre en effet de plus curieux et de plus intéressant, c'est l'exposé de tous les droits, de toutes les prétentions de la Maison d'Autriche sur les riches domaines enlevés à l'héritière de Bourgogne. Cet exposé paraît être le résultat des recherches les plus laborieuses et d'une connaissance très-étendue de l'Histoire et du Droit public. On ne peut se dissimuler qu'il n'annonce une partialité décidée en faveur de la Cour de Vienne; mais il n'appartient qu'à un esprit profondément versé dans ce genre de discussion d'entreprendre la critique ou l'examen d'un système appuyé sur des titres aussi spécieux et présenté avec une érudition aussi imposante.

Ses vues sur les avantages de l'alliance de 1756 semblent avoir, dans les circonstances actuelles, un intérêt trop marqué pour nous permettre de les oublier, et c'est le morceau par lequel nous terminerons cet article.

« Les avantages (dit l'auteur) que la monarchie a trouvés dans cette alliance, et ceux qu'elle peut en tirer encore, sont des objets qu'on ne saurait soumettre au calcul. Que l'on se représente la situation où elle se trouvait, et l'on reconnaîtra que c'est à ce grand coup de politique qu'elle doit son soutien, sa conservation, son salut.. Si cent cinquante mille Français, cent mille Russes, vingt mille Suédois, trente mille hommes des troupes de l'Empire et cent soixante mille Autrichiens n'ont pu dompter la puissance

prussienne, que serait devenue la Maison d'Autriche si, livrée à elle-même dans les funestes revers qu'avaient éprouvés ses armes, son ennemi eût pu employer contre elle seule toutes ses armées, et, pour comble de malheur, il eût réuni sous son commandement toutes les forces du parti protestant? Quel eût été encore le sort de cette auguste Maison, si, s'accommodant à la sinistre politique des Anglais, elle eût partagé ses forces pour défendre les Pays-Bas que soixante mille Français eussent pu conquérir en marchant, et qu'en même temps cent quatre-vingt mille Prussiens eussent pénétré dans le cœur de la monarchie? Dans un cas pareil, elle eût été renversée aussitôt qu'attaquée.

NOVEMBRE 1784.

Je n'ai jamais rencontré M. le baron de Tott dans le monde sans désirer de pouvoir lire ses Mémoires. Peu d'hommes en Europe ont été plus à portée que lui de bien observer; non-seulement il a vécu long-temps parmi les peuples dont il parle; après avoir bien appris la langue et les usages du pays, il s'est trouvé engagé dans des liaisons intimes avec les hommes qui étaient à la tête de l'Etat; il les a vus dans des circonstances difficiles où ses services ont été d'une grande utilité, où le besoin qu'on avait de lui rendait la confiance indispensable, où ce qu'on aurait même eu le plus d'intérêt à cacher ne pouvait guère échapper à ses regards; enfin c'est au milieu des soins et des travaux de l'existence la plus active qu'ont été recueillies les Observations qu'il vient de publier, en 4 volumes in-8°, sous le titre de *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares.*

On a reproché à ces Mémoires d'être trop décousus ou de ne l'être pas assez, c'est-à-dire de manquer ordinairement de suite, et d'affecter cependant quelquefois des transitions inutiles, qui, loin d'ajouter à l'intérêt de la narration, ne servent qu'à la ralentir. On leur a reproché encore beaucoup de négligences, beaucoup de fautes de langage, et l'on n'a pas eu tort; on

a remarqué que ces fautes, ces négligences étaient d'autant plus sensibles, que le style de l'auteur n'est pas toujours exempt d'emphase et de prétention ; cette critique paraît encore assez fondée : on a observé de plus que les choses les plus intéressantes se trouvaient confondues avec les détails les plus insignifians ; qu'une minutie était souvent racontée avec plus d'appareil, plus de complaisance que le fait le plus important ou le plus curieux, et que dans beaucoup d'endroits le récit manquait tout à-la-fois et de précision et de clarté. Ces remarques sont au moins sévères ; mais, fussent-elles encore plus justes, elles ne sauraient faire oublier tout ce que l'ouvrage de M. de Tott offre d'instruction et d'intérêt. Nous n'avons rien lu qui puisse donner une idée plus vraie et du gouvernement et des mœurs de la Nation turque. Ce ne sont pas des dissertations sur les formes de l'administration de cet empire, sur la nature ou l'origine de ses usages, sur les principes de sa politique et de sa religion ; ce sont des anecdotes précieuses et qui portent toutes le cachet d'une observation exacte, des faits isolés, mais d'une importance remarquable, des traits épars à la vérité, mais dont le rapprochement est très-propre à faire ressortir le caractère dominant de la Nation. L'auteur vous présente les objets tels qu'ils se sont offerts à ses yeux ; il ne peint que ce qu'il a pu voir lui-même ; mais peu de voyageurs ont eu les mêmes moyens que lui de bien voir ; c'est un

observateur presque toujours en action, et chargé souvent d'un rôle infiniment pénible, infiniment délicat. L'intérêt qui l'a guidé dans ses Observations se communique à ses récits, leur imprime un mouvement plus vif, plus animé, et le place souvent lui-même dans le tableau d'une manière originale et piquante. Occupé des négociations les plus embarrassantes, sa présence d'esprit n'est jamais en défaut, son activité supplée à tout; les ressources qui lui manquent au dehors, il les trouve dans sa propre industrie. Ambassadeur dans une Cour où il n'y a pas une maison logeable, il devient architecte et il se bâtit un hôtel. S'agit-il de faire déclarer la guerre à un peuple qui manque d'artillerie, il s'engage à lui fournir des canons, et à l'aide de quelques pages de l'*Encyclopédie* il établit une fonderie, et y réussit au-delà même de ses propres espérances: c'est vraiment le Robinson des négociateurs.

Le premier volume des Mémoires de M. de Tott contient le Journal de son premier séjour en Turquie; le second celui de sa résidence auprès du Kan des Tartares, et de l'expédition qu'il fait avec lui dans la nouvelle Servie; le troisième, celui de son séjour à Constantinople : on y apprend les services qu'il rendit à la Porte pendant la dernière guerre pour la défense des Dardanelles, pour la formation d'un nouveau corps d'artillerie, d'une école de mathématiques, etc. Le quatrième volume est le Journal de son dernier voyage aux Echelles du Levant, où il avait

été envoyé par le Gouvernement pour inspecter les différens établissemens du commerce de France. Quelque abrégée que soit la description qu'il fait de l'Egypte, elle nous a paru donner sur ce pays des notions également neuves et intéressantes.

D'après ce que nous avons dit du plan et de la forme de l'ouvrage, de la manière dont il est conçu et de la manière dont il est écrit, on sent assez qu'il n'est guère susceptible d'une analyse.

CHANSON, *par M. le marquis de Champcenetz.*

*Sur l'*air *de Grégoire*, de Richard Cœur de Lion.

Que maintenant dans Paris
Nos héros, nos beaux-esprits
Forment mille compagnies,
Salons, Clubs, Académies,
Et que je ne sois de rien,
C'est bien,
Très-bien,
Cela ne m'étonne en rien.
Je ne pense comme personne,
Et je chansonne. (*bis.*)

Qu'au seul nom de Figaro
J'entende crier *bravo!*
Et que tous ses coqs-à-l'âne,
Son procès et sa Suzanne
Causent un bruit général,
C'est mal,
Très-mal,
Mais tout cela m'est égal.
Je pense comme mon grand-père,
J'aime Molière. (*bis.*)

Que par esprit de parti
On claque Saint-Huberti,
Qui n'a pour toute manière
Qu'une tête minaudière
Avec un fausset discord,
C'est fort,
Très-fort,
Mais ça m'est égal encor.
Moi, je hais sa voix glapissante,
J'aime qu'on chante. (*bis.*)

Que le charlatan Mesmer,
Avec un autre frater,
Guérisse quelques femelles
En agitant leurs cervelles,
Et les touchant Dieu sait où,
C'est fou,
Très-fou,
Et je n'y crois point du tout.
Moi, je pense qu'il magnétise
Par la sottise. (*bis.*)

Que la bégueule C.....
Mette en fort mauvais état
La jeunesse et la finance
D'un étranger d'importance (1)
Qui ne voulait que l'avoir,
C'est noir,
Très-noir;
Mais c'est simple à concevoir :
Elle pense comme sa mère (2),
Elle est trop chère. (*bis.*)

Qu'à dire ainsi son avis
On trouve mille ennemis,
Et qu'avec un peu d'adresse,
D'impudence ou de bassesse

(1) M. le comte de Laudron.
(2) Marchande de morue.

On puisse avoir quelque éclat,
C'est plat,
Très-plat,
Et je n'en fais nul état.
Moi, je pense qu'il faut tout dire,
Et j'aime à rire. (*bis.*)

Les Comédiens français ont donné, le samedi 6, la première représentation de la *Fausse Coquette*, comédie, en trois actes et en vers, de M. Vigée, moins connu dans le monde par les *Aveux difficiles*, dont il est l'auteur, qu'il ne l'est par les tableaux, le talent et les grâces de sa sœur madame Le Brun.

Un homme aimable, mais qui a la manie de prétendre que la femme qu'il aime le devine, et qui redoute, on ne sait trop pourquoi, l'aveu de ce sentiment, le marquis de Florval, a intéressé une jeune veuve, Céphise, mais ne lui a point encore parlé de son amour. Lisette, suivante de la veuve, lui conseille de recevoir chez elle beaucoup d'hommes aimables, de jouer avec eux la coquetterie, et de punir par ce manége l'amour-propre de Florval. La jeune veuve ne se prête qu'avec peine à suivre les conseils de sa femme-de-chambre, le désir seul de savoir si elle est aimée la détermine à persuader à son amant qu'elle veut changer sa manière de vivre trop uniforme et trop solitaire. Elle affecte d'avoir pris du goût pour la société d'un des amis de Florval, du comte de Gerseuil. Ce jeune homme est d'une fatuité, d'une impudence dont la

bonne compagnie n'offre point de modèle, et que l'auteur a dessiné en charge d'après tous les fats de la scène. Gerseuil, qui voit Céphise écouter avec complaisance toutes les fadeurs qu'il lui débite, qui en a reçu le matin un billet fort poli, qui vient de l'accompagner le soir au spectacle, ne saurait douter qu'il n'en soit adoré. Il fait part à Florval de son triomphe ; celui-ci écrit une lettre de rupture à Céphise. Son rival offre généreusement de la remettre et d'engager la veuve à en apporter elle-même la réponse. En effet, Céphise ne tarde pas à paraître ; elle a une explication avec Florval, dont elle doit trouver avec raison le procédé fort extraordinaire. Celui-ci se défend mal : vingt fois sur le point d'avouer qu'il aime, il est toujours retenu par la fausse honte de cet aveu, bizarrerie sur laquelle toute la pièce est fondée. Cette scène, d'ailleurs bien filée et dont les détails offrent souvent des traits fins et délicats, finit par amener Florval aux genoux de Céphise, à qui il avoue et jure le plus tendre amour. Gerseuil, qui survient au dénouement, est éconduit : ainsi finit la nouvelle comédie.

Qui croirait, qu'avec un fonds si faible et si prodigieusement usé, M. Vigée soit venu à bout de remplir trois actes et de les voir applaudis ? A l'intérêt, au mouvement, au comique qui manquent à son ouvrage, il a substitué des portraits de fantaisie, des détails spirituels, de la grâce et de la facilité dans le dialogue. Les ca-

ractères de cette comédie ne ressemblent en rien à ceux que l'on voit dans la société; ils ont tous la physionomie d'autres rôles sur lesquels ils ont été calqués; mais, il faut l'avouer, peut-être n'est-il point de rôles aussi qui soient rendus aujourd'hui par nos premiers acteurs avec une vérité, une magie plus séduisante. Comment imaginer, par exemple, loin de Paris, tout l'effet, tout l'éclat que le jeu de Molé donne à ce vers, en lui-même assez ridicule; c'est Florval qui, dans sa dernière scène avec Céphise, lui dit avec l'accent du dépit le plus amoureux:

Je ne vous aime pas, et veux vous épouser.

En général nos jeunes poëtes connaissent trop peu le monde; ils étudient encore moins le cœur humain, et font la comédie de la comédie même; ainsi, avec de l'esprit et quelquefois même du talent, ils se bornent presque toujours à faire plus ou moins bien ce qui a été déjà fait. Ce reproche semble appartenir plus particulièrement encore à la *Fausse Coquette*, qui n'est vraiment qu'une copie affaiblie de la *Feinte par Amour* et des *Fausses Infidélités*.

De l'Administration des Finances de la France, par *M. Necker*. Trois volumes in-8°, de 500 pages, avec cette épigraphe:

Ubi igitur animus meus ex multis miseriis et periculis requievit, non fuit consilium socordiâ atque desidiâ bonum otium conterere. SALLUST. 1784.

Cet ouvrage, qui paraît avoir été imprimé à Lausane, n'est pas encore public.

L'objet que s'est proposé l'auteur, les motifs qui ont conduit sa plume pourraient-ils être mieux développés qu'ils ne le sont par lui-même au commencement de cette introduction ?

« J'ai cru (dit-il) que, si l'on pouvait rendre évidente et plus sensible à tous les yeux l'étendue des ressources et des richesses de la France, ce serait un moyen efficace et pour en imposer davantage aux ennemis de ce royaume, et pour tempérer un peu dans l'esprit de ceux qui seront appelés à le gouverner ces jalousies politiques qui ont été la source de tant de maux. Enfin, soit comme une vérité, soit comme une consolation, j'ai embrassé avec transport l'espérance que dans ces temps ou dans d'autres on trouverait dans mes ouvrages quelques sentimens, quelques pensées peut-être qui m'uniraient après moi aux amis de la France et à ceux de l'humanité.

Quelque intéressant que soit le tableau qu'il fait des vertus d'un grand administrateur, nous nous contenterons d'en extraire ici deux morceaux, de l'influence d'un grand caractère, et du respect qu'impose l'opinion publique.

« C'est essentiellement par l'idée que donne un homme public de son caractère qu'il conserve de la réputation... On ne sait pas admirer long-temps l'homme qui fait de grandes choses sans avoir un grand caractère.

» Le traité des Pyrénées et celui de Westphalie devraient suffire pour rendre à jamais célèbre

le ministre qui les a conçus ; mais aux époques même où l'on a senti davantage l'utilité de ces chefs-d'œuvre de politique, on en a joui sans presque y réunir le nom de Mazarin. C'est que ce ministre, indifférent à tout, semble comme étranger à son administration, et qu'on ne sait comment lier à son idée aucune conception grande et profonde. Non loin de lui, Richelieu, qui, par son caractère paraît à la hauteur de ses actions, en conserve en entier la gloire ; et Louis XIV, uniquement peut-être par le sentiment ou l'air de grandeur qu'il mêlait à ses discours et à ses démarches, s'est en quelque manière approprié toute l'illustration de son siècle. Enfin, pour nous rapprocher du Ministère des Finances, Colbert avait plus de vues générales que Sully, et il reste plus de traces de son administration ; mais Sully, qui paraît grand, et par ce qu'il a fait, et par tout ce qu'on croit devoir appartenir à un beau caractère, vivra plus longtemps dans la mémoire des hommes. Colbert a besoin d'être loué par le récit de son administration ; Sully l'est à l'avance par toutes les idées qui se réunissent à son nom. Colbert perd à tout ce qu'on oublie de lui, et Sully s'enrichit encore de nos jours de tous les dons de l'imagination. »

*

« La plupart des étrangers ont peine à se faire une juste idée de l'autorité qu'exerce en France l'opinion publique ; ils comprennent

difficilement ce que c'est qu'une puissance invisible qui, sans trésors, sans gardes et sans armée, donne des lois à la ville, à la Cour et jusque dans le palais des Rois. Cependant rien n'est plus vrai, rien n'est plus remarquable, et l'on cessera peut-être de s'en étonner si l'on réfléchit sur ce qui doit résulter de l'esprit de société, lorsque cet esprit règne dans toute sa force au milieu d'une Nation sensible, qui aime également à juger et à paraître, qui n'est ni distraite par des intérêts politiques, ni affaiblie par le despotisme, ni subjuguée par des passions trop bouillantes; chez une Nation enfin où peut-être un penchant général à l'imitation prévient la multiplicité des opinions, et rend faibles toutes celles qui sont isolées, en sorte que, réunies communément ensemble et formant alors comme une espèce de flot plus ou moins impétueux, elles ont pendant la durée de leur mouvement une force très-puissante. »

L'auteur termine son ouvrage par ces paroles :

«Pour moi, qui maintenant ne verrai plus que de loin le jeu des grandes passions et qui ne serai plus obligé de lutter contre elles; pour moi, qui n'aurai plus que des souvenirs et dont le temps peut-être effacera chaque jour quelque trace, tout entier désormais à mes sentimens, je suivrai de mes vœux les destins de la France, et livrant aux hasards du temps ma réputation et le souvenir qu'on voudra bien me conserver, si je promène encore quelquefois mes regards

sur les rives que j'ai quittées, je le ferai, j'espère, sans dépit et sans jalousie; et me défendant surtout d'aucune injustice, je n'oublierai point que, si j'ai eu des peines, j'ai obtenu aussi de grandes récompenses. Je les tiens de vous, âmes nobles et distinguées, dont le suffrage a fait si souvent ma consolation; je les tiens de vous, peuple sensible; de vous surtout, habitans des provinces, qui avez peut-être aperçu que je redoutais plus vos gémissemens fugitifs que les bruyantes clameurs des hommes avides de la Capitale. Qu'ils soient heureux ceux qui me suivront, et par les honneurs de la Cour et par les différens avantages du crédit et de la puissance! je ne leur porterai point envie: je doute qu'ils y puissent trouver une satisfaction égale à celle qu'on éprouve en jouissant de la faveur d'une grande Nation qu'on a vraiment aimée, qu'on est sûr de n'avoir point trompée, et dont l'estime paraît à-la-fois un bienfait et une justice ».

Les Comédiens français ont donné, le lundi 15, la première représentation de la reprise de *Cléopâtre*, tragédie, de M. Marmontel.

Cette pièce, qui parut pour la première fois au Théâtre il y a trente-quatre ans, eut alors peu de succès, et la plaisanterie trop connue de Piron était pour ainsi dire le seul souvenir qui en fût resté. Cléopâtre mourait sur le théâtre de la piqûre d'un aspic; ce reptile automate, imaginé par le célèbre Vaucanson, s'élançait en

sifflant sur le sein de cette Reine infortunée; au même instant l'on entendit crier une voix du parterre : *Je suis de l'avis de l'aspic;* c'était la voix de Piron. Il est aisé de concevoir l'effet d'un mot aussi gai, il a passé en proverbe; et l'on ne saurait se dissimuler que l'impression qu'il a laissée à l'ouvrage ne lui ait nui, même encore aujourd'hui. Les changemens que M. Marmontel a faits à cette tragédie sont très-considérables : il a supprimé en entier le rôle de Césarion; il l'a remplacé par celui d'Octavie, femme d'Antoine; il a refait beaucoup de scènes importantes et plus de la moitié des vers : le public cependant a si mal accueilli la nouvelle *Cléopâtre* le jour de la première représentation, il y a eu si peu d'empressement à la seconde et à la troisième, quoiqu'on eût fait disparaître tout ce qui avait excité quelque murmure à la première, que l'auteur a cru devoir la retirer; ses amis même ont dû penser que c'était véritablement le seul parti qui convînt à une réputation aussi distinguée que la sienne.

Quelque rare mérite qu'il y ait dans les détails de cet ouvrage, on est presque fâché qu'un littérateur aussi estimable que M. Marmontel ait risqué à son âge de l'exposer sur un Théâtre qu'il avait quitté depuis plus de vingt-cinq ans, et sur lequel il avait éprouvé dans sa jeunesse même beaucoup plus de revers que de succès. La seule de ses pièces qui ait eu dans sa nouveauté un assez grand éclat, c'est *Denys le*

Tyran. Il rendait alors des soins à la nièce de Voltaire, aujourd'hui madame Duvivier; elle crut avoir un jour à se plaindre de lui, et dans la chaleur de ses reproches elle lui dit : Vous faites l'insolent parce que votre pièce a réussi; eh bien, cela n'empêche pas que mon oncle ne m'ait assuré que vous n'aviez et que vous n'auriez jamais le secret du Théâtre.... M. Marmontel a sans doute assez d'autres titres à la gloire littéraire pour se consoler de n'avoir pas été plus heureux dans une carrière toujours si difficile et si orageuse.

Comme le bâtiment du nouveau palais de M. le duc de Chartres ne sera repris que dans trois ou quatre ans, on a voulu tirer, en attendant, quelque parti du terrain, et l'on y a élevé des boutiques en bois, dont la décoration répond à celle des arcades, en ferme l'enceinte, et permet dès à présent de faire tout le tour du jardin à couvert. C'est là plus belle foire qui ait jamais existé, et le vœu que formait M. de Voltaire, de voir embellir un jour Cachemire par un de ces grands bazars entourés de colonnes et servant à-la-fois à l'utilité et à l'ornement, ne pouvait être plus magnifiquement accompli. Le public y gagne et se tait; quelques particuliers y perdent, ceux-là crient (1), et, ne pouvant s'en venger autrement,

(1) Un des marchands qui ont loué sous les arcades, se plaignant l'autre jour fort haut du tort que lui allait faire la concurrence des nouvelles boutiques, disait : C'est une chose injuste, et M. le duc de Chartres, tout Prince du sang qu'il est, n'en a pas le droit. — *Eh! ne*

s'en dédommagent au moins par des sarcasmes et par des chansons. En voici une sur l'air de *Monseigneur d'Orléans.*

J'ai vu dans un jardin
Un palais de sapin,
Dont la solidité
Fait la beauté.
Les toits, les murs et les montans
Sont faits de planches de bois blancs,
Dont le plus ou moins de longueur
N'a pas un pouce d'épaisseur.
Mais vive la coupe des plafonds,
Qui sont de toile à torchons!
De face on croit voir le bain
De Poitevin,
Et de travers
Cinq chemins couverts,
Dont trois cintrés en contre-bas,
Les deux autres sont plats;
Ceux-ci pour déboucher les passans,
Ceux-là pour nicher les marchands.
L'humidité le pourira,
Un lumignon l'enflammera,
Ou bien le vent l'emportera;
Mais jamais il n'enfoncera:
Il est posé sur les sept rangs
De ces piliers à bonnets blancs
Que nous prenions, l'hiver dernier,
Pour des ruches en espalier.
Eh! donc, il ne craint aucun fléau,
Hormis le feu, l'air et l'eau.

voyez-vous pas, Monsieur, lui répondit un passant, *que ce n'est pas comme Prince du sang que M. le duc de Chartres fait cela, c'est comme Colonel-général des Hussards.*

Il ne suffisait pas à la gloire de M. de Beaumarchais d'occuper sans interruption la scène française depuis six mois, et de l'occuper avec un succès qui nous menace de l'y voir régner encore long-temps; il fallait de plus que l'on permît à tous les Théâtres des boulevards de s'emparer de son *Mariage de Figaro* comme d'un fonds qui leur appartenait, et d'en tirer trente pièces différentes qui presque-toutes ont réussi, pour prouver clairement qu'il était impossible de se rassasier de ses délicieuses *Noces*, et que jamais ouvrage raisonnable ne pourrait prétendre à un succès si fou. A l'exemple des boulevards, la Comédie Italienne a voulu s'enrichir à son tour aux dépens d'une production dont la fortune fera sans doute une époque à jamais mémorable dans l'Histoire de notre littérature et de nos goûts. Mais cette tentative n'a pas été fort heureuse; c'est un opéra comique, en trois actes, mêlé d'ariettes et de vaudevilles, intitulé les *Amours de Chérubin*, par M. Desfontaines, auteur de de l'*Aveugle de Palmyre*, du *Droit du Seigneur*, etc.

Ces Amours sont tombés complètement, à la première représentation, le 4 Novembre. L'auteur suppose que ce jeune page, *Cherubino d'Amore*, a quitté son régiment pour s'établir dans un village voisin de son quartier. Il a plu à quatre jeunes paysannes, et a fait à toutes les quatre une promesse de mariage. Surpris par le père

de l'une, c'est le bailli du village, il se cache dans les branches d'un arbre et contrefait le rossignol. Le plaisir d'écouter ce bel oiseau est le prétexte dont se sert la jeune fille pour s'excuser de se trouver si tard hors de la maison. Saisi par le pied et entouré par les quatre jeunes filles, leurs pères l'enferment dans un bosquet et le confient à la garde des parties plaignantes et de deux vieilles matrones. Chérubin parvient à gagner et ses jeunes et ses vieilles gardiennes, et en obtient la liberté de se sauver. On croit la pièce finie, mais l'auteur voulait faire un troisième acte, et il ramène le page déguisé en pélerine, tandis que tout le village assemblé s'occupe du jugement des filles qui ont laissé échapper le prisonnier. Le bailli devient amoureux de la prétendue pélerine, et la prend sous sa protection, lorsqu'un officier du régiment de Chérubin, qui le cherche, le force à se découvrir en annonçant que la *guerre est déclarée*. Le jeune page se débarrasse bien vite de ses habits de fille et paraît sous l'uniforme de dragon, en annonçant qu'il renonce aux amours pour voler à la gloire.

Le plus jeune des fils du célèbre Piccini avait mis cet opéra en musique; il est à peine âgé de vingt ans. Cette musique ayant été jugée trop faible aux répétitions, on n'en a conservé que cinq ou six airs qui, mêlés aux vaudevilles par lesquels M. Desfontaines a cru devoir remplacer

les autres, ont paru avoir peu d'originalité et le seul mérite d'être bien écrits; mais toute autre musique n'eût pas empêché la chute du Poëme, à qui l'on a reproché avec raison des liaisons pénibles, des incidens forcés et des répétitions qui font languir l'action, trop faible par elle-même, et la prolongent sans vraisemblance et sans intérêt.

On aurait vu sur ce Théâtre un ouvrage de ce genre plus piquant, si la Police eût voulu permettre la représentation du *Véritable Figaro*, opéra comique, en trois actes, paroles de M. de Sauvigny, un des censeurs de la Police, musique de M. Dezède. Cet ouvrage était, dit on, un tissu de personnalités très-mordantes contre l'innocent auteur du *Mariage de Figaro;* on prétend que M. de Sauvigny y avait rassemblé les anecdotes les plus saillantes de la vie privée et publique de M. de Beaumarchais. L'on eût vu ce nouveau Socrate joué par un nouvel Aristophane, et c'était peut-être la seule gloire qui manquait encore à l'auteur du *Mariage de Figaro;* il n'eût point oublié d'invoquer la comparaison. Dans l'absence de M. Suard, censeur ordinaire de tous les spectacles, M. le Lieutenant-général de Police avait donné le *Véritable Figaro* à censurer à M. de Sauvigny. Celui-ci muni de cette comédie de son approbation, qu'il étaya contre l'usage, de celle d'un docteur en théologie. La singularité et la nouveauté

de cette approbation ecclésiastique engagèrent M. Le Noir à lire lui-même cette comédie, dont M. de Sauvigny avait eu soin de lui dire que l'auteur lui était inconnu. La pièce, sur le point d'être jouée, a été défendue avec raison par M. le Lieutenant-général de Police; et l'on assure que le censeur, vivement réprimandé par le magistrat d'une surprise aussi indécente, aussi contraire à tous les principes, a moins été affecté de cette défense que M. de Beaumarchais lui-même, qui se proposait, disait-il, si on le traduisait sur le Théâtre italien, de traduire à son tour monsieur le Censeur sur le théâtre du Parlement. On se rappelle ses succès sur cette scène, et ses Mémoires contre le pauvre Goesman font regretter avec raison que la représentation du *Véritable Figaro* ne l'ait pas ramené sur le premier théâtre de sa célébrité.

On a donné, à la Comédie italienne, le mardi 16 Novembre, la première représentation des *Docteurs modernes*, parade, en un acte et en vaudevilles, suivie d'un divertissement. Cette pièce appartient essentiellement à M. Radet, quoiqu'il l'ait désavouée publiquement par respect pour madame la duchesse de Villeroi, dont il est lecteur et bibliothécaire; mais il n'est pas le seul coupable, un acteur de ce Théâtre, Rosière, et M. Barré, connu par plusieurs pièces à vaude-

villes, faites en société avec M. de Piis, ont été ses complices.

M. de Voltaire observe avec raison dans son *Siècle de Louis XIV*, à l'article *Jansénisme*, que les dernières années du règne de ce Monarque avaient été mêlées d'amertumes, parce qu'il avait eu la faiblesse de laisser compromettre son autorité dans des disputes religieuses, qu'il eût mieux convenu de livrer au ridicule en les exposant sur les tréteaux de la foire Saint-Germain. Cette réflexion, dont la justesse est de l'application la plus étendue, n'a pas peu influé sur la permission de jouer nos *Docteurs modernes*; le Gouvernement a eu la sagesse de sentir qu'après les différens rapports sur le Magnétisme animal faits et publiés par son ordre, l'arme du ridicule serait plus puissante que tous les arrêts, toutes les défenses qu'il aurait pu promulguer contre une pratique que les commissaires chargés d'en faire l'examen ont jugée non-seulement *inutile*, mais *quelquefois même dangereuse*.

Il y a de l'esprit, de la gaieté et de jolis couplets dans cette pièce qui a beaucoup amusé.

On a arrêté, à la première représentation des *Docteurs modernes*, un imbécille de laquais qui s'obstinait à siffler le second acte de la pièce qui les précédait, lequel a tout simplement avoué qu'il avait reçu pour cela un louis d'une Dame, que ce n'était pas sa faute si on ne lui avait pas expliqué que le second acte n'était pas la seconde pièce.

102187

On a jeté le même jour, des troisièmes loges dans le parterre, un pamphlet de la façon de M. d'E....., conseiller au Parlement, où il dénonçait au public un nouveau genre de despotisme, celui du ridicule dont s'arme l'autorité pour étouffer des vérités qu'elle veut ne pas reconnaître. Il y compare Mesmer à M. de La Chalotais, à Socrate persécuté par le gouvernement d'Athènes, et livré par Aristophane aux risées de ce peuple railleur. Ce magistrat, qui fait pour le Magnétisme ce que son confrère M. de Montgeron fit jadis pour les conversions qui s'opéraient sur le tombeau du diacre Pâris, a voulu présenter un mémoire au Roi en faveur de cette doctrine, mais dirigé essentiellement contre le Lieutenant-général de Police et le censeur qui ont permis la représentation des *Docteurs modernes*. Il s'est adressé d'abord à M. Thierry, premier valet-de-chambre, et adepte à cent louis ainsi que lui; mais ce dernier ayant absolument refusé de s'en mêler, M. d'E..... a eu recours au sieur Blondin, coureur de M. le comte d'Artois; celui-ci, ému par les vues d'humanité qu'a fait valoir auprès de lui ce magistrat éloquent, s'est chargé du mémoire et l'a remis à M. le comte d'Artois. Le Roi s'en est fait lire les deux premières pages dans la société de la Reine, a commencé par rire et a fini par dire que l'auteur était un fou, et que tout cela l'ennuyait. M. d'E..... ne s'est pas découragé; au défaut du Trône, qui ose rire de sa colère et ne

pas rire de ses requêtes, il en a encore appelé au peuple, en faisant jeter dans le parterre, à la cinquième représentation des *Docteurs modernes*, un supplément à son premier pamphlet. Il y dénonce la pièce comme un mauvais ouvrage dramatique, les auteurs comme des lâches qui ridiculisent, à l'abri de l'autorité, un homme de génie bien supérieur à Newton, et des gens d'esprit qui le croient ou du moins en font semblant; il y dénonce et tance vivement tous ceux qui rient aux *Docteurs modernes* (le nombre n'en est pas petit), comme des audacieux qui se donnent les airs d'avoir de la gaieté avant d'y être autorisés par un arrêt du Parlement, pardevant qui Mesmer s'est pourvu contre les différens rapports faits et publiés par ordre du Gouvernement.

En attendant, l'affluence se porte au Théâtre italien toutes les fois que l'on donne les *Docteurs modernes*; les éclats de rire partent, à chaque couplet, des loges et du parterre; la gravité même de Cassandre, du docteur, de son valet, de leurs malades, n'y tient pas; et il y a lieu de croire que cette petite comédie fera plus de tort à la nouvelle secte que les rapports de toutes les Académies, de toutes les Facultés, et tous les arrêts du Conseil ou du Parlement qui en auraient proscrit sérieusement et la doctrine et les procédés.

Le *Calcul.*

Une prêtresse de l'Amour,
Chez Quinci soupant l'autre jour,
Vantait d'un ton de pruderie
Et sa constance et ses beaux sentimens :
J'ai, dit-elle, cédé quelquefois dans ma vie ;
Mais tout le monde ici peut compter mes amans.
Oui, lui répond Quinci, le calcul est facile;
Qui ne sait compter jusqu'à mille ?

On a donné, sur le Théâtre de l'Opéra, le mardi 30 Novembre, la première représentation de *Dardanus*, tragédie lyrique, en cinq actes, de M. La Bruère, remise en quatre actes par M. Guillard, auteur des Poëmes d'*Iphigénie en Tauride*, d'*Electre* et de *Chimène*. La musique, faite jadis par Rameau, a été refaite par M. Sacchini.

Le Poëme de *Dardanus* est parmi nos anciens Poëmes d'Opéra un de ceux qui a eu le plus de réputation ; il est écrit avec élégance; il offre des situations ingénieuses, quelques scènes d'un dialogue, sinon attachant, du moins spirituel; on en avait retenu beaucoup de vers, et l'opinion des amateurs avait presque osé le placer à côté d'*Armide* et de *Castor;* mais, grâce à la révolution opérée sur ce Théâtre, révolution qu'il faut attribuer également à une manière plus raisonnable de concevoir le plan de nos Poëmes lyriques, et à l'impression si neuve pour nous d'une musique dont nous ne soupçonnions pas

même l'existence, le Poëme de *Dardanus* a paru, a dû paraître froid et languissant. Le peu d'intérêt de cette espèce de tragédie, intérêt encore affaibli par l'invraisemblance et le peu de liaison des divers incidens qui en composent la fable; l'emploi d'une magie dont l'esprit et la couleur appartiennent plus aux temps de la chevalerie qu'aux siècles héroïques de la mythologie, et qui n'influe presque en rien sur la marche de l'action; tous ces défauts ont été vivement sentis : après *Didon*, *Alceste* et les trois *Iphigénies*, on ne doit plus se flatter de voir réussir sur notre Théâtre lyrique des ouvrages d'un intérêt si faible. M. Guillard avait eu le bon esprit d'essayer de le renforcer en resserrant le Poëme en trois actes; réduit ainsi de moitié, il avait eu une sorte de succès à la Cour; mais les partisans de l'ancien genre, mécontens d'un succès douteux, ont crié au sacrilége; ils ont prétendu que M. Guillard avait détruit tout l'intérêt de ce chef-d'œuvre par les retranchemens qu'il y avait faits; ils ont demandé et obtenu la restitution d'un quatrième acte, dont la longue et froide inutilité a plus accéléré la chute de cet ouvrage que tous les reproches qu'on peut faire raisonnablement à l'auteur de la nouvelle musique.

Celle de Rameau, faite en 1739, était regardée comme le triomphe de la musique française dans un temps où les Français n'avaient point de musique. Ce préjugé (les chefs-d'œuvre de MM. Gluck et Piccini sont loin de l'avoir encore

entièrement détruit), ce préjugé a disposé le public à traiter cette nouvelle composition de M. Sacchini avec la plus grande sévérité. Nous ne pouvons dissimuler cependant que ce grand maître y a paru inférieur à lui-même aux yeux les moins prévenus; qu'il a, sans doute pour plaire à la Nation, imité trop souvent Rameau, trop souvent employé, quoiqu'en les embellissant, les idées de ce compositeur; qu'il a trop négligé le récitatif, partie si importante, et dont M. Piccini nous a laissé dans sa *Didon* un modèle qui a presque réduit au silence ses plus ardens détracteurs. Mais qui ne pourrait pas admirer l'auteur de *Renaud* et de *Chimène* dans plusieurs morceaux de ce nouvel opéra? La plupart des chœurs sont de l'harmonie la plus claire et la plus expressive; les deux airs que chante Dardanus, d'une mélodie aussi douce que sensible, ont cette grâce particulière qui naît de l'alliance intime du chant le plus naturel avec des accompagnemens de l'élégance la plus riche et la plus pure. Ce qu'on a toujours applaudi avec le plus de transport, c'est un superbe *duo* entre Teucer et Anténor, et le chœur imposant qui lui succède; l'expression en est noble et vigoureuse; elle a toute l'énergie sombre et terrible que devait inspirer la situation: c'est Anténor et Teucer qui jurent, sur les tombeaux des guerriers immolés par Dardanus, de le poursuivre et d'apaiser leurs mânes par son sang. Les trois airs de danse qui composent le divertissement que

les génies, aux ordres de l'enchanteur Isménor, donnent à Dardanus dans sa prison, ont paru d'une grâce neuve et piquante, qui prouve que les compositeurs italiens, lorsqu'ils voudront s'en donner la peine, traiteront cette partie accessoire de nos opéras français avec la même supériorité que l'on n'ose plus guère disputer à la mélodie de leurs airs, à la variété et à la vérité de leur chant.

On a donné, au Théâtre français, le mercredi 15 Décembre, la première représentation de l'*Avare cru bienfaisant*, comédie, en vers et en cinq actes, de M. Desfocherets, auteur de plusieurs pièces jouées en société avec beaucoup de succès. Le public, qui ne partage guère l'indulgence et les préventions favorables de l'esprit de coterie, a reçu ce premier hommage des talens de M. Desfocherets avec plus d'indifférence encore que de sévérité; il a bien eu quelques instans d'humeur, mais l'impression qu'il a témoigné avoir éprouvée le plus constamment a été celle d'un profond ennui.

Nous ne croyons pas devoir nous permettre de donner une analyse détaillée de cette pièce. Les incidens qui en soutiennent l'intrigue servent plutôt à prolonger l'action qu'à y répandre du comique ou de l'intérêt. C'est un valet qui, chargé par le fils de payer et de prendre quittance du père pour la pension des deux femmes qui logent chez lui, leur remet cette quittance

au lieu d'un billet qu'il devait leur porter de la part de son jeune maître. C'est Crassifort qui emprunte vingt mille francs du président pour les prêter à la mère de Lucile, pressée d'avoir cette somme à cause du procès qu'elle poursuit, et qui retient d'avance l'intérêt de la somme à dix pour cent, en l'assurant qu'il n'a pu la trouver qu'à ce prix : C'est affreux, lui dit-il, et peut-être est-ce le mot le plus plaisant de la pièce ; *c'est affreux, mais voilà comme ils sont; c'est mon ami pourtant.* Un personnage aussi vil, aussi platement odieux, et d'une espèce qu'heureusement on ne rencontre guère dans la société, était-il fait pour être présenté au théâtre? Le fils d'Harpagon dévoile sans pudeur les vices et le ridicule de son père; mais l'intention du poëte n'était pas de nous intéresser à son caractère; au lieu qu'ici, après nous avoir peint le fils de Crassifort comme un jeune homme plein de délicatesse et de sensibilité, l'auteur a dû nécessairement révolter tous les spectateurs en chargeant ensuite ce jeune homme du triste emploi de dévoiler lui-même, sans scrupule et sans ménagement, toute la dureté, toute la bassesse et toute l'infamie de son père. Est-ce d'ailleurs par des allées, des venues, presque toujours faites pour ramener les mêmes situations et les mêmes scènes, par des quiproquos de lettres, des conversations de valets dépourvues de tout sel comique, par des discours interminables entre une mère et sa fille, entre celle-ci

et son amant, entre celui-ci et son père, que l'auteur a cru pouvoir remplir l'étendue de cinq mortels actes? L'impatience et l'ennui du public ont à peine permis d'achever la pièce; mais au milieu de tous ces défauts on a distingué cependant quelques tirades bien écrites, quelques vers naturels et faciles, quelques traits même dont la précision annonce du talent pour le style propre à la comédie. On dit que les Comédiens viennent de recevoir une autre pièce du même auteur, dont la destinée sera peut-être moins malheureuse.

L'*Avare cru bienfaisant* n'était pas un titre qui dût faire espérer beaucoup. Un avare peut se piquer de faste, de générosité même; mais il paraît assez difficile de concevoir comment un avare peut usurper la réputation d'un homme bienfaisant, ni même la désirer; aussi M. de Crassifort, en dépit du titre, ne fait-il assurément ni l'un ni l'autre.

Il n'y a point de cause désespérée. Celle du Magnétisme semblait devoir succomber aux attaques réitérées de la médecine, de la philosophie, de l'expérience et du bon sens. On l'avait vue assez long-temps livrée tour-à-tour à l'admiration la plus exaltée, à l'examen le plus sérieux, au ridicule le plus mordant, pour présumer que le public en devait être las, par conséquent très-disposé à la condamner sans retour, ne fût-ce que pour n'avoir plus l'ennui d'en

entendre parler. Eh bien! M. de Servan (1) vient de nous prouver qu'avec de l'esprit on revient de tout, et même du ridicule. Il a pris la défense du Magnétisme avec une adresse qui, sans faire précisément beaucoup de prosélytes à la nouvelle secte, a mis du moins les rieurs de son côté. Sa brochure est intitulée *Doutes d'un Provincial à messieurs les Médecins commissaires chargés par le Roi de l'examen du Magnétisme animal.* C'est un modèle de la discussion la plus ingénieuse; et depuis Pascal on n'a peut-être jamais manié l'arme du raisonnement avec autant de précision, de finesse, de grâce et de légèreté. M. de Servan s'est bien gardé de se borner platement à prouver que le Mesmérisme avait raison; il a employé toute la force de sa logique à démontrer que ses ennemis avaient tort : c'est en attaquant qu'il a trouvé le secret de se défendre avec tant d'avantage, et de renvoyer si gaiement aux disciples d'Hippocrate tous les sarcasmes, tous les traits lancés contre nos docteurs modernes. Il examine la question sous trois points de vue; il propose d'abord à messieurs les Commissaires ses doutes [illegible] qu'ils n'ont pas voulu faire, ensuite sur ce qu'ils ont fait, enfin sur ce qu'ils auraient dû faire, et le plus modestement du monde il leur prouve que l'intention évidente de leurs recherches était de ne rien trouver; que leurs expériences ont manqué également d'exactitude et de bonne

(1) Ci-devant procureur-général du Parlement de Grenoble.

foi, et qu'il n'y a aucune de leurs conclusions contre le Magnétisme qui ne puisse s'appliquer encore beaucoup mieux à tous les principes de la médecine connue. Nous ne citerons aucun morceau de l'ouvrage, parce qu'il n'en est point qui pût donner une idée assez juste du mérite qui le caractérise essentiellement; mérite qui tient surtout à l'enchaînement général des idées et au ton dominant du style animé, partout du sel d'une plaisanterie d'autant plus piquante, qu'elle n'est jamais ni dure ni amère.

JANVIER 1785.

RONDE *dialoguée* (1) *entre madame Dugazon et M. Michu; par M. le chevalier de Boufflers, pour la convalescence de madame de Maucon-seil, mère de madame la princesse d'Hénin.*

Sur l'air : *Dans la Vigne du Voisin*, des *Vendangeurs.*

Queux ennuis! mais j'en som' quitte ;
Adieu craintes, adieu chagrins,
La voilà qui ressuscite,
Je reverrons des jours sereins.

MICHU.

Mais ste chienne d' maladie,
Dites-nous donc ce que c'était.

DUGAZON.

C'était une épidémie;
Car chacun s'en ressentait. (*bis.*)

MICHU.

Oui, j'avions tous le vertige,
J' nons jamais vu tant de tracas.

DUGAZON.

Dam' frappez l'arb' sur la tige,
Toutes les branches tomb' à bas.

MICHU.

C'est un monde que ste famille (2).

(1) Cette Ronde est imprimée; mais on la conserve ici par rapport aux notes du baron de Grimm. (*Note de l'Editeur.*)

(2) Il faut savoir, pour l'intelligence de ce couplet, que toutes les amies de madame d'Hénin, la duchesse de Bouillon, la princesse de Poix, madame la baronne de Bayes, etc., s'étaient établies chez ma-

DUGAZON.

Dam' ça peut se croire aisément ;
N'y a qu'à bien aimer la fille,
De la mère on devient l'enfant. (*bis.*)

Al qu'avait tant de cervelle,
Al ne nommait rien par son nom.
L'ange (1) qui veillait près d'elle,
Al disait que c'est un démon.
Jour et nuit l' démon s' démène,
Il a beau faire et beau crier,
L' petit démon perdait sa peine
Sans le secours d'un grand sorcier. (*bis.*)

Drès que le sorcier (2) s' présente
V'là la mort qui s' met à fuir;
V'là que la Dame est mécontente
De ce qu'on l'empêche de mourir.
Al se fâche, l' sorcier gronde,
Il devient le maître céans ;
C'est l' premier homme du monde
Pour apprendre à vivre aux gens. (*bis.*)

Nommez-nous ste bonne amie (3)
Qui disait près d'elle tout bas :

dame de Manconseil. Le salon et même l'antichambre étaient remplis de lits, de bergères, de sophas. Ces Dames y couchaient, y veillaient, y soupaient, y passaient le jour et la nuit; leurs amis particuliers y venaient du matin au soir aussi librement et plus librement que si elles avaient été chez elles; c'était vraiment un monde. Il est donc permis de penser que l'intérêt habituel, l'amusement même de la société ne perdaient presque rien aux tendres assiduités que leur imposaient dans ce moment le zèle et l'amitié. C'est justement en cela que la sensibilité du siècle doit paraître admirable et sublime.

(1) Madame la baronne de Bayes.

(2) M. Barthès, premier médecin de M. le duc d'Orléans.

(3) Madame la maréchale de Luxembourg, qui avait fait vœu de délivrer vingt-cinq prisonniers pour mois de nourrice, si madame de Manconseil était rendue à ses amis.

Si l' bon Dieu m' la rend en vie,
Les pauv' gens n' s'en plaindront pas.

DUGAZON.

Non, j' savons sa crainte extrême
Que son secret ne soit répété.
Bon ! jusqu'aux prisonniers même
Peuvent le dire en liberté. (*bis.*)

MICHU.

Ça doit faire une riche Dame.

DUGAZON.

Aucun pauvre n'en doutera.

MICHU.

Ça doit faire une bonne femme.

DUGAZON.

Et sans être plus bête pour ça.
L'esprit, l'or et la noblesse,
Cela n'est beau qu'à moitié.
C' qu'est beau, c'est d'être la maîtresse
Qui donne des leçons d'amitié. (*bis.*)

La révolution centenaire de la mort du grand Corneille a été célébrée sur le Théâtre français (1) comme l'avait été celle de Molière, mais moins heureusement. Les Comédiens avaient cru devoir proposer ce sujet au concours. M. Artaud, auteur de la *Centenaire de Molière*, jouée dans le temps avec succès, et M. le chevalier de Cubière, connu par quelques jolies pièces fugitives, étaient au nombre de ceux qui avaient bien voulu concourir. Le sénat comique a choisi, parmi onze pièces soumises à son jugement, celle

(1) Le lundi 4 Octobre 1784.

de *Corneille aux Champs-Élysées;* et il était difficile de faire un plus mauvais choix.

Thalie et Melpomène se rendent aux Enfers pour célébrer la centenaire de Corneille. Ces deux muses se disputent la gloire de faire les honneurs de ce grand jour. Un faiseur de drames interrompt leur longue discussion. Voltaire lui succède, et les muses le laissent tête-à-tête avec Corneille. Il entreprend de justifier le motif qui lui a fait commenter avec tant de sévérité les Tragédies du père du Théâtre français. Corneille agrée cette justification, et déclare même qu'il a regardé ce commentaire comme le plus digne hommage que l'auteur de la *Henriade* pût rendre à l'auteur de *Cinna.*

L'intention de cette scène est la seule chose qui ait paru supportable. Rien de plus mal conçu d'ailleurs que tout le plan de la pièce, rien de plus platement écrit que le dialogue de ces différentes scènes à tiroir; ce qui est plus inconcevable, parce que l'habitude d'apprendre par cœur et de débiter des vers devrait rendre au moins sensible à l'absence de la rime et surtout à celle de la mesure, c'est que les Comédiens aient reçu un ouvrage qui fourmille à cet égard de tant de négligences et de fautes si grossières, que le public en a été révolté, et qu'il a regardé presque comme une insulte aux mânes de Corneille l'hommage qu'on prétendait leur rendre; la pièce a été jusqu'à la fin, mais à travers les huées et les éclats de rire de toute l'assem-

blée. Humiliés d'un jugement qu'ils regardaient comme trop sévère, puisqu'il compromettait le leur, les Comédiens ont donné cette Centenaire une seconde fois, et peut-être en auraient-ils continué les représentations si le gentilhomme de la Chambre de service, M. de Duras, ne leur eût ordonné de retirer un ouvrage dont la lecture qu'il s'en était fait faire ne justifiait que trop l'espèce d'indignation avec laquelle le public l'avait accueilli à la première représentation.

On avait droit d'attendre que les Comédiens répareraient leur faute en donnant quelques-unes des Centenaires qui avaient concouru; mais ils ont craint apparemment que la plus médiocre de celles auxquelles ils avaient cru devoir préférer *Corneille aux Champs-Élysées* prouvât encore mieux ou l'intrigue ou la sottise qui avait décidé leur premier choix. Cette attente nous avait empêché jusqu'ici de parler de cette triste solennité dramatique; on annonce toujours trop tôt un mauvais ouvrage. Quoique l'auteur ait voulu garder prudemment l'anonyme, l'on sait que c'est un fort jeune homme, M. Laurent. Les Comédiens, qui s'attendaient au plus grand succès, lui avaient écrit une lettre dont il a été fait registre, et par laquelle ses juges l'engageaient à suivre une carrière pour laquelle il annonçait le plus grand talent. La manière dont le public a cassé cet arrêt est bien faite pour en dégoûter l'auteur.

M. le chevalier de Cubière a fait jouer à

Rouen, avec quelque succès, une des Centenaires qu'il avait envoyées au concours; elle est imprimée et a pour titre le *Triomphe du Génie.*

Sa seconde Centenaire a pour titre le *Génie vengé.*

Celle-ci, supérieure à la première et plus originale que ne le sont ordinairement les ouvrages de ce genre, a été lue et reçue deux fois par les Comédiens; mais elle n'a pu être jouée, parce qu'aucun d'eux n'a voulu se charger du rôle du Faux Goût. Le farceur Dugazon, pour qui il semblait que ce rôle avait été fait, et qui aurait pu y développer toute l'étendue du talent qui le distingue dans le bas comique, s'est refusé aux ordres même de ses supérieurs, et la charge du ridicule d'un rôle dont on pouvait lui faire l'application lui a servi d'excuse.

On a donné, sur le Théâtre de la Comédie italienne, le mardi 28 Décembre, la première représentation des *Amans timides,* comédie, en vers et en un acte, de M. Vigée, auteur de la *Coquette corrigée* et des *Aveux difficiles.*

Une jeune veuve et un jeune homme s'aiment et n'osent se l'avouer; un valet et une soubrette connaissent leur amour, préparent et nécessitent même une entrevue et quelques conversations entre ces amans pour les amener à un aveu qui, prévu dès la première scène, forme cependant toute l'intrigue et tout le dénouement de la pièce.

Tel est le sujet des *Amans timides*. Marivaux a épuisé ce genre de comédie; celle du *Legs*, qui offre absolument la même situation que la *Surprise par amour*, est à tous égards fort supérieure à la copie que vient d'en donner encore M. Vigée dans cette nouvelle pièce; elle confirme ce que nous avons déjà eu occasion d'observer plus d'une fois, nos auteurs dramatiques ne conçoivent presque plus aujourd'hui ni leurs sujets ni leurs caractères que d'après la comédie même. On a remarqué dans les *Amans timides* quelques jolis vers; mais la pièce en général n'en a pas été mieux accueillie, et l'auteur l'a retirée après la première représentation.

On a donné, sur le même Théâtre, le samedi premier Janvier, la première représentation de *Lucette*, comédie, mêlée d'ariettes et en trois actes. Les paroles sont de M. Piccini fils, à qui nous devons déjà le *Faux Lord*, et la musique de M. Piccini père.

Ce nouvel opéra comique n'a point eu le succès que devait faire espérer celui du premier ouvrage qu'avait produit l'intéressante réunion des talens du père et du fils. Le choix du sujet, le vice d'une invraisemblance presque continuelle et que n'excusent point le comique ou l'intérêt des situations qu'elle amène, des longueurs nées de la répétition des mêmes scènes et des mêmes mouvemens, tous ces défauts, qui appartiennent au Poëme, n'ont pu être sauvés par le

charme et l'originalité de la musique qui a été applaudie avec transport; peut-être même est-ce des ouvrages comiques donnés par ce célèbre compositeur en France celui qui a eu le succès le plus décidé à la première représentation. Cependant l'auteur des paroles a cru devoir retirer la pièce, en nous annonçant, dans le *Journal de Paris*, qu'il allait s'occuper à y faire les changemens que le public lui avait indiqués. Nous attendrons que l'ouvrage ait été remis au Théâtre pour avoir l'honneur de vous en offrir un compte plus détaillé.

Lettres d'un Cultivateur américain, écrites à M. W. S., écuyer, depuis l'année 1770 *jusqu'à* 1781, *traduites de l'anglais par M****. Deux volumes in-12. L'auteur de cet ouvrage se nomme M. de Crèvecœur; c'est un gentilhomme de Normandie qui a passé vingt-quatre années de sa vie dans l'Amérique septentrionale, où il vient de retourner avec le titre de Consul de France à New-Yorck. Il avait d'abord écrit son ouvrage en anglais, et c'est lui-même qui vient de le traduire en français.

Ce Livre, écrit sans méthode et sans art, mais avec beaucoup d'intérêt et de sensibilité, remplit parfaitement l'objet que l'auteur semble s'être proposé, celui de faire aimer l'Amérique et tous les avantages attachés au sol, à la constitution et aux mœurs des treize Provinces-Unies. On y trouve des détails minutieux, des vérités très-

communes, des répétitions et des longueurs; mais il attache par des peintures simples et vraies, par l'expression d'une âme honnête, profondément pénétrée du sentiment de toutes les vertus domestiques, de tout le bonheur que peuvent procurer à l'homme une douce indépendance, un travail assidu, l'attachement d'une famille chérie, la jouissance d'une propriété sûre et légitime.

En attendant que la moitié de l'Europe devienne une province de l'Amérique, comme elle est peut-être destinée à le devenir un jour, il me semble que, si j'étais Roi, avec la meilleure intention de rendre mes sujets heureux et de ne jamais contraindre leur liberté, ce serait un des livres dont je serais le plus tenté de défendre la lecture. Il n'en est guère qui puisse être plus propre à encourager des émigrations auxquelles nos Européens ne paraissent déjà que trop disposés, puisque l'année dernière la nouvelle république a vu accroître encore sa population de onze à douze mille émigrans, dont la plus grande partie étaient des Écossais et des Allemands; c'est un fait que nous tenons de la bouche même de M. Franklin.

Quelques-unes des remarques de l'auteur sur l'état et le caractère des Sauvages auraient transporté Jean-Jacques Rousseau; il y aurait appris avec délices que plusieurs enfans enlevés pendant la guerre par les Sauvages, réclamés à la paix par leurs parens, refusèrent absolument de

les suivre et se réfugièrent sous la protection de leurs nouveaux amis, pour se soustraire à l'effusion de l'amour paternel; que d'autres, depuis leur retour, ne cessent de gémir sur la perte qu'ils ont faite, et n'en parlent jamais sans verser des larmes de douleur.

Puis refusez encore de croire, si vous l'osez, que l'état naturel de l'homme n'est point la civilisation.

La *Rencontre des deux amis; par M. le chevalier de B.....*,

Deux amis, qui depuis long-temps ne s'étaient vus, se rencontrèrent à la Bourse. Comment te portes-tu, dit l'un? — Pas trop bien, dit l'autre. — Tant pis. Qu'as-tu fait depuis que je t'ai vu? — Je me suis marié. — Tant mieux. — Pas tant mieux, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis. — Pas tant pis, car sa dot est de deux mille louis. — Tant mieux. — Pas tant mieux, car j'ai employé une partie de cette somme en moutons, qui sont tous morts de la clavelée. — Tant pis. — Pas tant pis, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-delà du prix des moutons. — Tant mieux. — Pas tant mieux, car la maison où j'avais déposé les peaux de moutons et l'argent vient d'être brûlée. — Oh! tant pis. — Pas tant pis, car ma femme était dedans.

On a donné, sur le Théâtre italien, le mardi 11, la première représentation des *Deux Frères*,

drame, en deux actes et en vers, par M. Flavel.

Le fonds de ce drame est tiré d'un conte de M. Imbert, imprimé dans le *Mercure* d'Octobre 1783, le *Modèle des Frères.* On y retrouve les grandes situations de la tragédie d'*Héraclius*, réduites en drame. L'emploi de ces grands moyens dans un cadre aussi resserré, aussi mesquin, a peu réussi. Une action intéressante, grâce aux dévelopemens dont elle est susceptible, cesse toujours de l'être quand, pour la mettre sur la scène, on est forcé de présenter, dans l'intervalle des vingt-quatre heures, une suite d'événemens qui ne peut guère se concevoir raisonnablement qu'en lui donnant l'espace de plusieurs années. Ce défaut de vraisemblance a nui sans doute encore plus que la faiblesse du style au succès de ce petit ouvrage. Les changemens faits à la seconde représentation ne l'ont relevé que faiblement.

On vient de donner, le lundi 17, sur le même Théâtre, la première représentation d'*Alexis et Justine*, comédie, en deux actes, mêlée d'ariettes, paroles de M. Monvel, musique de M. Dezède.

Le succès de la première représentation de cet ouvrage a été douteux. Le premier acte a été reçu avec la bienveillance qu'on devait aux auteurs des *Trois Fermiers* et de *Blaise et Babet;* mais le public a traité avec plus de sévérité le second acte; on a trouvé qu'il n'était que le développement pénible de la situation qui termine le premier, et l'épreuve que M. de Longpré veut

faire, dit-il, des sentimens de Justine et de son fils a paru trop prolongée, parce qu'elle l'est sans nécessité, sans intérêt. On a retranché, à la seconde représentation, la partie du second acte qui avait déplu; le comte n'attend plus, pour se rendre, que de voir la jeune villageoise crayonner la tête de son amant contre un mur; c'est l'éloquence du désespoir de cette jeune fille, c'est le tableau d'une famille honnête qui refuse ses bienfaits et qui ne regrette que de perdre l'enfant que leurs soins avaient élevé, et que leur générosité destinait à leur fille lorsqu'il n'avait ni parens ni fortune; ce sont ces motifs qui suffisent pour obtenir son consentement. En resserrant l'action, on en a rendu l'intérêt plus vif, plus pressant, et l'ouvrage, ainsi corrigé à la seconde représentation, a complètement réussi.

Quant à la musique, M. Dezède pouvait se dispenser de l'annoncer sous son nom; on y reconnaît à chaque instant l'auteur de celle des *Trois Fermiers*, de *Blaise et Babet*, et, qui pis est, du *Siége de Péronne*. Les couplets qui composent la majeure partie de la musique du premier acte ont fait plaisir; ils confirment la réputation du talent de ce compositeur pour le genre du vaudeville; mais la musique du second acte n'a pas eu le même succès. La situation de ces deux amans, leurs regrets et leur désespoir exigeaient un chant dont l'expression fût aussi vraie que sensible; M. Dezède a trop cru pouvoir remplacer le charme et la puissance de la

mélodie, qui seule peut exprimer les passions, par des réminiscences continuelles de ses autres opéras. On a trouvé que l'emploi qu'il a fait sans cesse dans ses accompagnemens des instrumens les plus bruyans de l'orchestre, et surtout des timbales, contrariait presque toujours l'expression des paroles et le sentiment même que devait lui commander la situation. Au reste, ce drame intéressant peut, malgré le reproche que l'on fait à la musique, avoir un grand succès, et ne pas le devoir davantage au talent du compositeur que la charmante comédie de *Blaise et Babet.*

Madame Dugazon, à qui le rôle de Babet a fait un honneur infini et à qui on ne se lasse pas de le voir jouer, vient de déployer un nouveau genre de talent dans le rôle de Justine. Il était difficile de réunir à ce point la sensibilité la plus vive, la plus passionnée, avec une naïveté plus douce et plus attachante ; cette charmante actrice a été véritablement éloquente dans sa scène du second acte avec M. de Longpré : nos meilleures tragédiennes ne rendraient pas avec plus d'énergie et avec des nuances plus justes et plus profondes tous les sentimens de ce rôle, un des plus pathétiques qu'on ait jamais vus sur ce Théâtre.

On attend avec une grande impatience la préface du *Mariage de Figaro.* Beaucoup de gens y sont attaqués, dit-on, avec assez peu de ména-

gement. L'auteur de la fameuse épigramme jetée depuis les loges du cintre dans le parquet, le jour de la troisième représentation, n'y est pas nommé, comme l'auteur l'avait promis dans le temps aux rédacteurs du Journal de Paris; mais c'est parce qu'*il le croit assez puni* (ce sont à-peu-près ses termes) *par la crainte qu'il a eue depuis six mois d'être nommé;* c'est une vraie pantalonnade à la Figaro. L'abbé Aubert des *Petites-Affiches* est appelé *l'abbé Basile.* M. Suard, pour le petit soufflet donné à Figaro en pleine Académie le jour de la réception de M. de Montesquiou, se trouve désigné par ces mots : *Un homme de bien à qui il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre;* et en note rayée au bas de la page : *Un frère chapeau littéraire; mes amis ont exigé de moi le sacrifice de cette expression, et ce mot n'existe plus, comme on le voit bien.* En ayant été instruit, M. Suard a jugé à propos d'écrire la lettre suivante à M. Le Noir. Comme ce pourrait bien être le commencement d'une querelle assez piquante, nous croyons devoir conserver ici la première pièce du procès.

« J'ai eu connaissance d'un paragraphe que M. Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais m'a consacré dans la préface de son *Figaro*, et j'y ai trouvé son exactitude accoutumée.

» Il dit, en parlant de sa comédie: « Son grand » défaut est que *je ne l'ai point faite en obser-*

» *vant le monde; qu'elle ne peint rien de ce qui*
» *existe*, etc. C'est ce qu'on lisait dernièrement
» dans un beau discours imprimé, etc. »

» 1°. Je n'ai parlé dans mon discours d'aucune comédie ni d'aucun auteur en particulier.

» 2°. Je n'ai point écrit les phrases soulignées dans le paragraphe ci-dessus comme on les cite.

» 3°. Ce que j'ai écrit d'approchant ne s'appliquait aucunement à M. de Beaumarchais.

» Voici la phrase de mon discours qu'il aura raison de prendre pour lui, parce qu'elle a été véritablement calquée sur sa comédie :

« N'est-il pas permis de craindre que par un
» abus toujours croissant on ne voie avilir le
» Théâtre de la Nation par des tableaux de
» mœurs basses et corrompues qui n'auraient
» pas même le mérite d'être vraies, où le vice
» sans pudeur et la satire sans retenue n'inté-
» resseraient que par la licence, et dont le suc-
» cès, dégradant l'art en blessant l'honnêteté
» publique, déroberait à notre Théâtre la gloire
» d'être pour toute l'Europe l'école des bonnes
» mœurs comme du bon goût? »

» M. de Beaumarchais est bien le maître de dénoncer cette phrase au public; mais il convient d'en citer les paroles comme elles sont; ce n'est pas assez d'être excessivement gai, il faut tâcher d'être fidèle.

» Quant à la petite saillie de gaieté dont il m'écrase ensuite, je la trouve très-bien placée à la

tête du *Mariage de Figaro*; je regrette même bien sincèrement que ses amis aient eu la dureté de lui faire supprimer l'excellente plaisanterie du *frère chapeau littéraire*, qui aurait été parfaitement d'accord avec le reste. Je proteste qu'il n'y a point d'injures de ce genre que je n'accepte de lui avec beaucoup plus de résignation qu'un éloge.

» J'espère de la bienveillance et de la justice de M. le Lieutenant-général de Police qu'il voudra bien communiquer mes observations à M. de Beaumarchais, et exiger de lui qu'en me faisant l'honneur de citer mes paroles il ne me fasse dire que ce que j'ai dit.

» Je prie M. Le Noir de recevoir l'hommage de mon dévouement et de mon respect.

« Le 2 Février 1785. »

FÉVRIER 1785.

L'ACADÉMIE royale de Musique a donné, le mardi 25 Janvier, la première représentation de *Panurge dans l'Ile des Lanternes*, comédie lyrique, en trois actes, paroles de M. Morel, musique de M. Grétry. C'est à ces deux auteurs que nous devons la *Caravane*, de tous les opéras de l'année dernière celui qui a eu sans contredit le plus étonnant succès.

Des fêtes charmantes succèdent à cet opéra, dont le plan et le style ont essuyé, à la première représentation, un accueil dont l'auguste dignité de ce Théâtre offre peu d'exemples.

Rien ne ressemble moins au Panurge de Rabelais que le Panurge de M. M..... Celui du curé de Meudon est gourmand et poltron, spirituel et plaisant. Il fallait infiniment d'esprit et de gaieté pour introduire heureusement un pareil caractère sur la scène; M. M..... a cru avec raison qu'il était plus facile de le faire vain et crédule à l'excès; il l'est ici jusqu'au dernier terme de la platitude; sa situation est toujours la même, et l'insipide monotonie du caractère est égale à celle de l'action. Au reste, M. M.... n'a emprunté du Roman de Rabelais que le nom de Panurge et celui de l'Ile des Lanternes; la fable de son Poëme est toute entière de lui. Son style, qu'il a essayé de justifier dans une

préface, en disant que c'est des expressions naïves et familières que naissent les effets les plus piquans de la musique, est de la négligence la plus niaïse et la plus triviale; l'insignifiance presque continuelle du dialogue justifie très-malheureusement celle que l'on reproche à la plus grande partie du récitatif de cet opéra; et, pour être de bonne foi, il faut avouer qu'on ne peut reconnaître le talent de M. Grétry que dans trois ou quatre morceaux qui ont réuni tous les suffrages. Mais ce qui a fait essentiellement le succès de *Panurge*, car, malgré les huées et les murmures qu'il a essuyés le premier jour, peu d'ouvrages en ont eu autant, ce sont les ballets et la singularité du costume chinois; ajoutez à cela une sorte d'extravagance qui est de toute manière dans l'esprit du moment, et qui fait même dire aux gens de goût: *Cela est détestable, il est vrai, mais cela est pourtant plus bête que cela n'est ennuyeux.*

Dans le bal du second acte, M. M...., voulant suivre fidèlement la description donnée par le père du Halde d'une fête chinoise, a fait placer dans le fond du théâtre un énorme tambour que frappent à coups redoublés deux Chinois élevés sur une estrade. On s'est empressé de commenter ainsi ce trait d'érudition :

Dans cet opéra, je vous prie,
Qui frappe avec tant de fureur?
C'est le Dieu du Goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

Dans le divertissement du troisième acte, M. Grétry a fait reprendre l'ouverture de l'opéra que dansent les sieurs Gardel et Vestris, les demoiselles Langlois et Saunier. Cette nouveauté a eu le plus grand succès; jamais ces excellens danseurs n'ont montré plus d'aplomb, de force et de légèreté. C'est une espèce de lutte où le premier exécute les pas les plus difficiles, en conservant toujours la noblesse des mouvemens et la beauté des attitudes qui constituent le caractère de la danse grave qu'il a adoptée; le second, le sieur Vestris, y déploie cet accord, cette prestesse heureuse qui, dissimulant la force et la hardiesse de ses pas, prête aux plus grandes difficultés une grâce, un charme irrésistible. L'étonnant effet de ce pas de quatre a presque décidé le succès de l'opéra dès la première représentation, quelque tumultueuse qu'elle eût été jusqu'à ce moment.

CHANSON *nouvelle.*

Sur l'air : Accompagné de plusieurs autres.

Au bas du pont, dans un bureau (1),
.....visoit le numéro
De mes voitures et des vôtres;
Quand il se dit un beau matin :
Je veux faire aussi mon chemin,
Je le vois bien faire à tant d'autres.

Ma figure, dont chacun rit,
Est plate autant que mon esprit :
Quels protecteurs seront les nôtres ?
Mince en tout comme en revenus,
Grossissons-nous par les menus (2),
Comme on en voit grossir tant d'autres.

Il part, il vient, chante à Paris (3)
Beautés piquantes à tout prix.
J'en ai pour vous et pour les vôtres,
J'ai des Hollandaises surtout,
Persane, Anglaise, à votre goût,
Pour les seigneurs et pour les autres.

Roi des dramatiques tripots,
L....., voyant mon héros;
Dit : Bon ! il faut qu'il soit des nôtres.
Pour mon argent toujours dupé,
Toutes mes belles m'ont trompé;
Allons, ..., donne-m'en d'autres.

(1) Mr.... a commencé par être commis à l'Inspection des voitures de la Cour, et tout le monde l'a vu à cheval sur le chemin de Versailles, visitant ces voitures, pour surveiller les cochers et leur faire rendre compte de l'argent qu'ils reçoivent des personnes qu'ils prennent sur la route de Paris à Versailles.

(2) Mr.... passa de ce premier emploi de 1,200 liv. à celui de commis de M. de..... C'est dans cet emploi qu'il a fait une brillante fortune.

(3) Allusion à une scène d'une pièce de théâtre.

Voilà .... chef d'Opéra,
Traitant la ville et cætéra;
Ses vins valent mieux que les nôtres,
Et dans un carrosse b..illant
Monte ce valet insolent
Accompagné de plusieurs autres.

Mais c'est pis, ce sot directeur
Garni d'argent, veut être auteur
Pour ses péchés et pour les nôtres,
Et partout fait brocher des airs
Sur vingt actes de mauvais vers,
Qu'il a fait griffoner par d'autres.

Quand on vend si bien du plaisir,
Il faut au moins savoir choisir,
Surtout quand il s'agit des nôtres.
Fournisseurs de marchés divers,
Quand vous acheterez des vers,
Ah! par grâce, achetez-en d'autres.

Pourtant votre gloire va bien,
Et vos talens, on en convient,
Créent des paroles modernes.
Pour vous on change le dicton,
Cela brille aujourd'hui, dit-on,
Comme un .... dans des lanternes.

QUATRAIN *sur les Grands Hommes du siècle.*

Voyez à quoi tient le succès!
Un rien peut élever comme un rien peut abattre.
Blanchard était f... sans le Pas-de-Calais,
Et M.... sans le pas de quatre.

CHANSON *au prince Henri de Prusse, la veille de son départ; paroles et musique par M. le duc de Chevreuse.*

Prince chéri, quoi, vous partez !
Prince chéri, vous nous quittez!
Veniez-vous donc chez nous exprès
Pour nous donner tant de regrets ?

Si l'on savait voguer dans l'air,
Bientôt Paris serait désert,
Et jusqu'aux plus lointains climats
Trop de Français suivraient vos pas.

Malgré tout l'art de nos ballons,
Les grands voyages sont bien longs;
Mais ce qui m'interdit Berlin,
Ce n'est pas la peur du chemin.

Ce qui me tient comme enchainé,
C'est qu'on doit vivre où l'on est né.
Que ce devoir me serait doux,
Si vous étiez né parmi nous!

Nos cœurs que rien ne peut gêner,
Nos cœurs vont vous accompagner.
Vous les avez si bien acquis,
Qu'ils vous suivront par tout pays.

ÉPIGRAMME *de madame de Rhulière sur madame la marquise du Deffant.*

Elle y voyait dans son enfance,
C'était alors la médisance.
Elle a perdu son œil et gardé son génie,
C'est aujourd'hui la calomnie.

On a donné, le mardi 25 Janvier, sur le Théâtre français, la première représentation d'*Abdir*, drame, en quatre actes et en vers, de M. de Sauvigny, auteur de la tragédie des *Illinois*, de l'opéra de *Péronne sauvée* et du drame de *Gabrielle d'Estrées*. Ce crime, que l'on appelle *représailles*, que la guerre et ce barbare droit des gens semblent justifier, a fourni à M. de Sauvigny le fonds du drame tragique dont nous allons avoir l'honneur de vous rendre compte. C'est un événement passé dans le continent de l'Amérique pendant la dernière guerre. On se rappelle l'intérêt général qu'avait inspiré sir Asgill, jeune officier des Gardes anglaises, fait prisonnier et condamné à la mort par les Américains en représailles de celle du capitaine Huddy, pendu par les ordres du capitaine Lippincott. Toutes les Gazettes, tous les Journaux ont fait retentir l'Europe de la catastrophe qui menaça pendant huit mois la vie de ce jeune officier. La douleur extrême de sa mère, l'espèce de délire qui s'empara de l'esprit de sa sœur en apprenant quel glaive menaçait les jours de son frère, avaient intéressé toutes les âmes sensibles au sort de cette famille infortunée. La curiosité générale pour les événemens de la guerre céda pour ainsi dire à l'inquiétude qu'inspirait le jeune Asgill, et la première question que l'on faisait aux bâtimens qui revenaient de l'Amérique septentrionale eut, pendant huit mois, pour objet le sort de cet intéressant jeune

homme. L'on sait que trois fois Asgill fut conduit au pied de la potence, et que trois fois le général Washington, à qui ce crime politique coûtait à commettre, suspendit son supplice; son humanité et sa justice lui faisaient espérer que le général anglais lui livrerait enfin l'auteur du forfait qu'Asgill était condamné à expier. Clinton, ou mal obéi, ou peu sensible au sort du jeune Asgill, se refusa toujours à livrer le barbare Lippincott. En vain le roi d'Angleterre, aux pieds duquel s'était traînée la famille infortunée, avait ordonné de remettre aux Américains l'auteur d'un crime qui déshonorait la Nation anglaise, George III n'était pas obéi. En vain les États de Hollande avaient demandé aux États-Unis de l'Amérique la grâce du malheureux Asgill, la potence plantée devant sa prison ne cessait d'offrir chaque jour aux regards de ce jeune infortuné un appareil plus cruel encore que la mort. C'est dans ces circonstances et presque au désespoir que la mère de cette malheureuse victime imagina que le ministre d'un Roi armé contre sa Nation pourrait faire pour son fils ce que n'avait pu faire son propre Souverain. Madame Asgill écrivit à M. le comte de Vergennes une lettre dont l'éloquence, indépendante des formes oratoires, est celle de tous les peuples et de toutes les langues, parce que sa puissance est l'effet du premier et du plus puissant des sentimens de la nature.

Les deux pièces suivantes ont paru mériter d'être conservées comme monumens historiques.

LETTRE *de madame Asgill à M. le comte de Vergennes.*

« Monsieur, si la politesse de la Cour de France permet qu'une étrangère s'adresse à elle, il n'est pas douteux que celle en qui se réunissent toutes les sensations délicates dont un individu puisse être pénétré ne soit favorablement accueillie d'un seigneur dont la réputation fait honneur, non-seulement à son propre pays, mais à la nature humaine. Le sujet sur lequel j'ose, Monsieur, implorer votre assistance est trop déchirant pour mon cœur pour qu'il me soit possible de m'y arrêter; très-probablement le bruit public vous en aura informé; il n'est donc pas nécessaire que je me charge de cette tâche douloureuse. Mon fils (mon fils unique), qui m'est aussi cher qu'il est brave, aussi aimable qu'il mérite d'être aimé, âgé de dix-neuf ans seulement, prisonnier de guerre en conséquence de la capitulation d'Yorck-Town, est actuellement confiné en Amérique comme un objet de représailles; l'innocent subira-t-il la peine due au coupable? Représentez-vous, Monsieur, la situation d'une famille qui se trouve dans ces circonstances. Environnée, comme je le suis, d'objets de détresse, accablée de crainte et de douleur, il n'est pas de mots qui puissent exprimer ce que je sens ou peindre cette scène de douleur:

Mon mari abandonné de ses médecins quelques heures avant l'arrivée de cette nouvelle, hors d'état d'être informé de l'infortuné; ma fille attaquée d'une fièvre accompagnée de délire, parlant de son frère du ton de l'extravagance, et sans intervalle de raison, si ce n'est pour écouter quelques circonstances propres à soulager son cœur. Que votre sensibilité, Monsieur, vous peigne ma profonde, mon inexprimable misère, et plaide en ma faveur; un mot de votre part, comme la voix du Ciel, nous soustraira à la désolation, au dernier degré de l'infortune. Je sais combien le général Washington révère votre caractère; dites-lui seulement que vous désirez que mon fils soit élargi, et il le rendra à sa famille désolée, il le rendra au bonheur. La vertu et la bravoure de mon fils justifieront cet acte de clémence. Son honneur, Monsieur, l'a conduit en Amérique; il était né pour l'abondance, l'indépendance et les perspectives les plus heureuses. Permettez-moi de supplier encore votre haute influence en faveur de l'innocence dans la cause de la justice et de l'humanité, de vouloir bien, Monsieur, dépêcher de France une lettre au général Washington, et me favoriser d'une copie pour lui être transmise d'ici. Je sens toute la liberté que je prends en sollicitant cette grâce; mais je suis certaine (que vous me l'accordiez ou non) que vous aurez pitié de la détresse qui m'en sug-

gère l'idée; votre humanité laissera tomber une larme sur la faute, et elle sera effacée.

» Puisse le Ciel, que j'implore, vous accorder de n'avoir jamais besoin de la consolation qu'il est encore en votre pouvoir d'accorder à lady Asgill! »

C'est à cette lettre que le jeune Asgill doit la vie et la liberté. Sa mère apprit presque en même temps, et que le ministre du Roi de France avait écrit au général Washington pour demander la grâce de son fils, et qu'elle lui était accordée. Si quelque chose peut donner une idée des sentimens douloureux auxquels cette mère avait été en proie pendant huit mois, c'est celui que respire sa reconnaissance dans la lettre qu'elle adressa à M. le comte de Vergennes, en apprenant qu'elle lui devait la vie de son fils; le plus grand talent ne produisit jamais rien de plus noble et d'aussi touchant.

SECONDE *Lettre de madame Asgill à M. le comte de Vergennes.*

« Epuisée par de longues souffrances, suffoquée par un excès de bonheur inattendu, retenue dans mon lit par la faiblesse et par la langueur, anéantie enfin, Monsieur, au dernier degré, il n'y a que mon extrême sensibilité qui puisse me donner la force de vous écrire,

Daignez accepter, Monsieur, ce faible effort de ma reconnaissance. Elle a été mise aux pieds du Tout-Puissant, et, croyez-moi, elle a été présentée avec la même sincérité à vous, Monsieur, et à vos illustres Souverains; c'est par leur auguste et salutaire entremise, ainsi que par la vôtre, que, moyennant la grâce de Dieu, j'ai recouvré un fils à la vie, auquel la mienne était attachée. J'ai la douce assurance que mes vœux pour mes protecteurs et pour vous sont entendus du Ciel à qui je les offre. Oui, Monsieur, ils produiront leur effet vis-à-vis du redoutable et dernier tribunal où je me flatte que vous et moi nous paraîtrons ensemble; vous, pour recevoir la récompense de vos vertus; moi, celle de mes souffrances. J'élèverai ma voix devant ce tribunal imposant. Je réclamerai ces registres saints où l'on aura tenu note de votre humanité. Je demanderai que les bénédictions descendent sur votre tête, sur celui qui, par le plus noble usage du privilége qu'il a reçu de Dieu, privilége vraiment céleste, a changé la misère en félicité, a retiré le glaive de dessus la tête d'un innocent, et rendu le plus digne fils à la plus tendre et à la plus malheureuse des mères.

» Daignez agréer, Monsieur, ce juste tribut de reconnaissance que je dois à vos sentimens vertueux. Conservez-le ce tribut, et qu'il passe jusqu'à vos descendans comme un témoignage de votre bienfaisance sublime et exemplaire envers un étranger dont la Nation était en guerre

avec la vôtre, mais dont la guerre n'avait pas détruit les tendres affections. Que ce tribut atteste encore la reconnaissance lorsque temps après que la main qui l'a prise aura été réduite en poussière, ainsi que le cœur qui dans ce moment-ci ne respire que pour donner l'explosion à la vivacité de ses sentimens; tant qu'il palpitera, ce sera pour vous offrir tout le respect et toute la reconnaissance dont il est pénétré. THÉRÈSE ASGILL. »

Cet événement a fourni à M. de Mayer le fonds d'un Roman qui a pour titre *Asgill, ou les Désordres des Guerres civiles.* Les deux lettres qu'on vient de transcrire en forment la partie la plus intéressante; le reste du Roman n'est qu'une amplification très-boursouflée des faits historiques dont nous venons de rappeler le précis. On ne sait trop pourquoi l'auteur a cru devoir y mettre une intrigue amoureuse. C'est un dépit jaloux qui fait quitter l'Angleterre à sir Asgill, et cet amour malheureux, dont il n'est plus question dans la suite de l'ouvrage, n'ajoute absolument rien à l'intérêt que M. de Mayer a voulu nous inspirer pour son héros.

M. de Sauvigny a mis la scène de son drame en Tartarie. Des ordres supérieurs l'ont forcé à changer les noms de tous ses interlocuteurs.

Les Nangès (les Anglais) sont armés contre une province de l'Empire qui a pris les armes pour secouer un joug devenu trop pesant. Le

théâtre, au lever de la toile, offre le Conseil de cette province assemblé. Il vient de prononcer la mort d'Abdir (Asgill) pour satisfaire et la vengeance que demande Nouddy (Huddy) dont les Nangès ont tué le fils, et les lois de la guerre outragées par cette infraction du droit des gens. Wazirkan (Washington), général du peuple, qui combat pour la liberté, ne se prépare qu'en gémissant à faire exécuter cet arrêt rigoureux. La mère d'Abdir, à qui l'auteur fait traverser les mers avec une Mirzane, amante, que M. de Sauvigny a cru devoir donner à son héros, arrive au moment où l'on se dispose à lui faire subir sa sentence. Sa mère s'adresse en vain au général pour obtenir la grâce de son fils; Wazirkan lui répond :

Je commande aux soldats, et j'obéis aux lois;

et ces lois ont remis le sort d'Abdir entre les mains de Nouddy, au fils de qui on l'immole. Cette mère essaie alors de fléchir ce père malheureux et implacable; ses larmes l'attendrissent enfin, il la conduit lui-même dans la prison de son fils, il offre la vie au jeune Abdir s'il veut remplacer le fils qu'on lui a ravi, et s'armer contre les Nangès; mais le jeune homme ne rachetera point ses jours par une perfidie, il repousse les offres de Nouddy, il résiste aux pleurs de sa mère, et se dispose à marcher à l'échafaud, lorsqu'on vient annoncer que tous les prisonniers Nangès, indignés des refus que fait

leur général Tongez de livrer le chef qui a fait périr le fils de Nouddy contre le droit des gens, viennent de passer sur leur parole dans le camp des Nangès; ils ont promis d'enlever Timurkan (Lippincott), ou de se reconstituer prisonniers. Cet incident, pris du Roman de M. de Mayer, ne semble employé par M. de Sauvigny que pour ménager enfin une scène entre Mirzane et son amant. Cette scène a lieu sur la place publique, où l'auteur avait le projet de faire élever un échafaud à l'anglaise; mais les ordres de M. le Garde des Sceaux l'ont fait supprimer. Les prisonniers Nangès n'ont pu enlever Timurkan; il ne reste plus aucun espoir au jeune Abdir. Il s'arrache des bras de son amante et de sa mère pour marcher à la potence, qui est censée élevée dans la coulisse, lorsque l'ambassadeur du Monarque persan (le Roi de France), le plus puissant allié de ce peuple, vient au nom de son maître demander la grâce d'Abdir et l'obtient.

Ce dénouement amenait naturellement l'éloge du Monarque persan et de sa jeune épouse, dont l'âme sensible avait pris le plus grand intérêt au sort d'Abdir; M. de Sauvigny a dû être content des applaudissemens donnés à cette dernière scène; l'ouvrage avait été écouté jusque-là avec beaucoup d'impatience et des signes non équivoques d'ennui et de mécontentement. Le public, qui s'est empressé de reconnaître dans les portraits du Monarque persan et de son épouse les maîtres qu'il admire et qu'il chérit, y eût

applaudi sans doute encore avec plus de transport s'il eût pu savoir que ce sont ces mêmes éloges qui leur avaient fait refuser de voir la première représentation de ce drame sur le Théâtre de la Cour. Malgré l'heureux effet de cette circonstance, l'ouvrage n'a pu se soutenir long-temps sur le Théâtre de Paris, car il est tombé dans les règles à la quatrième représentation, quoique, dès la seconde, l'auteur l'eût réduit en trois actes, en supprimant le rôle plus qu'inutile de Mirzane. La situation d'Abdir condamné dès la première scène, mais qui au dénouement ne peut manquer d'obtenir sa grâce, est trop long-temps la même pour inspirer un grand intérêt, et la manière dont l'attente des spectateurs se trouve suspendue a paru plus pénible qu'attachante. La proposition que fait Nouddy à Asgill de l'adopter pour père et de s'armer contre sa Patrie ne convient guère ni au sentiment ni au caractère qu'on lui suppose; ce moyen a paru d'ailleurs bien faible et bien usé auprès du fait historique par lequel M. de Sauvigny aurait pu remplacer cet incident, qui n'est amené, comme tant d'autres, que pour prolonger l'action. Le valet de sir Asgill corrompit ses gardes; ils offrirent de le sauver en faisant un trou au mur de sa prison pour détourner d'eux le soupçon de son évasion; mais Asgill se refusa constamment à ce projet, par la raison que, sa mort étant une représaille et non une peine qu'il eût encourue pour quelque crime personnel, un autre

prisonnier anglais ne manquerait pas de se voir condamné à subir le supplice auquel on lui proposait de se dérober.

Le peu de succès de l'ouvrage de M. de Sauvigny n'a point empêché que le sujet d'*Abdir* n'ait été réclamé dans nos Journaux. M. Le Barbier a publié qu'il en a fait un drame en cinq actes et en prose, lu par lui à plusieurs personnes au commencement de l'année 1783. M. Eve Monerot, nom aussi peu connu dans la Littérature que celui de M. Le Barbier, a fait imprimer aussi un certificat du Comité des acteurs de l'Opéra, qui déclarent que cet auteur leur a lu, à la fin de 1782, un opéra sur le même sujet, sous le nom de *Sumers*. Nous souhaitons que ces réclamations, auxquelles M. de Sauvigny n'a rien opposé, soient couronnées d'un succès plus flatteur que le drame d'*Abdir*; mais nous osons douter encore que ce sujet, traité par des plumes plus éloquentes, fasse jamais couler sur la scène autant de larmes qu'en ont fait répandre les deux lettres de madame Asgill.

Il y a eu, le jeudi 27 Janvier, une séance publique à l'Académie française, pour la réception de M. l'abbé Maury à la place de M. Le Franc de Pompignan. M. l'abbé Maury, auteur d'un *Discours sur l'Eloquence de la Chaire* et de plusieurs Panégyriques fort estimés, tels que ceux de *saint Louis*, de *saint Augustin*, et surtout celui de *saint Vincent de Paul*, quoique assez jeune

encore, aspirait depuis long-temps à la palme académique ; mais les efforts même qu'il avait faits pour y parvenir l'en avaient éloigné. En voulant s'assurer également les suffrages et des gluckistes et des piccinistes (car ce sont très-sérieusement ces deux partis qui divisent aujourd'hui l'Académie), il a eu le secret de se brouiller avec tous deux, et de les brouiller eux-mêmes davantage. Les piccinistes cependant, à l'exception de M. de La Harpe qui croit avoir personnellement à se plaindre de lui (1), lui ont pardonné, et c'est à la réunion de leurs suffrages qu'il doit le fauteuil. La circonstance d'ailleurs qui lui a été le plus favorable est le besoin qu'avait dans ce moment l'Académie d'un prédicateur, celui de ses membres qui en avait fait jusqu'ici les fonctions, M. l'abbé de Boismont, ayant déclaré que son âge et sa santé ne lui permettaient plus de s'en charger. A juger M. l'abbé Maury par ses sermons, il faut convenir que nous avons aujourd'hui peu d'orateurs chrétiens qui parussent plus dignes du choix de l'Académie ;

(1) M. de La Harpe l'accuse d'avoir fait des démarches pour engager M. le comte de Schuwalof à composer contre lui une satire. Il s'est cru si philosophiquement obligé à s'en venger, que, retenu chez lui depuis plusieurs semaines par une maladie cutanée, il a couru le hasard de se faire beaucoup de mal pour le seul plaisir d'aller refuser sa voix à M. l'abbé Maury. Ce qui console, dit-on, M. de La Harpe du petit fléau dont il est affligé, c'est qu'il semble trahir enfin malgré lui le secret des bontés de Mlle ...., qui a eu le caprice, j'ignore pourquoi, de ne jamais vouloir en convenir.

il n'en est guère sans doute qui puissent se trouver moins déplacés dans une assemblée de philosophes.

Ce qui a paru réussir le plus universellement dans le Discours de M. l'abbé Maury, c'est le commencement et la fin; les voici :

« S'il se trouve dans cette assemblée un jeune » homme né avec l'amour des Lettres et la pas- » sion du travail, mais isolé, sans appui, livré » dans cette Capitale au découragement de la » solitude, et si l'incertitude de ses destinées » affaiblit le ressort de l'émulation dans son » âme abattue, qu'il jette sur moi les yeux dans » ce moment et qu'il ouvre son cœur à l'espé- » rance, en se disant à lui-même : Celui qu'on » reçoit aujourd'hui dans le sanctuaire des » Lettres a subi toutes ces épreuves.... »

Ce mouvement est tout à-la-fois sensible et neuf, modeste et touchant. On a trouvé également dans l'éloge qui termine ce Discours une simplicité noble et majestueuse, digne de la grandeur d'un Roi sur lequel il semble que l'éloquence aurait dû avoir épuisé depuis long-temps toutes les ressources de la louange.

Quoiqu'on ne puisse blâmer M. l'abbé Maury de s'être appliqué dans tout le reste de son Discours à rendre justice et au mérite personnel de M. Le Franc de Pompignan et à ses différens travaux littéraires, on aurait désiré qu'il s'acquittât de ce dernier un peu moins longuement;

cette espèce d'analyse manque souvent de rapidité, de précision, quelquefois même de goût, et ne présente aucune vue nouvelle. Ce n'était pas une tâche aisée de rappeler les torts de M. de Pompignan avec l'Académie, ce fameux Discours où, au moment même qu'il venait d'être admis dans le sanctuaire des Lettres, il se permit d'insulter publiquement ceux qui les cultivaient avec le plus de gloire. Si la manière dont M. l'abbé Maury a surmonté cette difficulté n'est pas très-heureuse, elle est du moins sage et mesurée.

On a remarqué dans le Discours de M. l'abbé Maury une recherche de style souvent pénible, plusieurs expressions fort hasardées; nous nous contenterons de citer celle-ci qui a été très-applaudie. Cet écrivain justement célèbre (il s'agit toujours de M. de Pompignan) *entre aujourd'hui dans la postérité.* Quelqu'un qui n'a pas voulu que ce néologisme fût perdu en a fait sur-le-champ le quatrain que voici :

Ce bourgeois dont Paris sifflait la vanité,
Et qui dans Montauban fut un second Virgile,
Maury l'a fait *entrer dans la postérité*,
Mais ce n'est pas parole d'Evangile.

A la bonne heure!

La réponse de M. le duc de Nivernois au récipiendaire a paru d'une facilité un peu négligée; mais c'est une négligence que le ton du monde qui l'accompagne rend aimable, parce

qu'elle ne blesse jamais aucune convenance, et qu'elle sert encore à faire ressortir les traits heureux qui s'offrent pour ainsi dire d'eux-mêmes sur sa route. Nous pardonnerait-on d'oublier celui-ci? *On doit la vérité aux Rois, c'est le seul bien qui peut leur manquer.*

Ne semble-t-il pas que l'ombre même de M. de Pompignan soit destinée à porter malheur à l'Académie? On se souvient encore de la scène indécente à laquelle son Discours de réception donna lieu; la séance consacrée à son éloge funèbre a été terminée également d'une manière fort désagréable pour cette illustre compagnie par l'accueil qu'on a fait à la lecture d'un morceau de M. Gaillard sur Démosthène. On s'est ennuyé avec si peu de politesse de toutes les trivialités, de toutes les vieilles réminiscences, de toutes les petites anecdotes de collége accumulées dans ce Discours, que, lorsqu'il a été question de peindre Démosthène récitant au bord de la mer pour accoutumer sa voix à lutter contre les flots de la mer agitée, l'orateur académique s'est vu assailli lui-même d'un flot si bruyant de murmures et de huées, qu'il en a pâli, sa voix s'est embarrassée, ses lunettes sont tombées sur le papier, et il a perdu connaissance au point qu'il a fallu lever le siége, emporter le pauvre homme dans la salle prochaine, et renvoyer brusquement l'auditoire malévole. Toute l'Académie a été si émue de l'événement,

qu'on a été presque tenté de renoncer pour jamais à la célébrité des séances publiques; il a été question du moins d'en exclure les femmes, comme plus impatientes et plus susceptibles d'ennui; de distribuer les billets avec plus de précaution, et de n'admettre en général que des personnes dont on puisse être à-peu-près sûr, quoi qu'il arrive et quoi qu'on lise. On s'est arrêté enfin à un autre projet; mais ceci est un mystère qui ne nous sera révélé qu'à la prochaine séance.

Livre échappé du déluge, ou *Psaumes nouvellement découverts, composés dans la langue primitive, par S. Ar-Lamech, de la famille patriarcale de Noé, translatés en français par P. Lahceram, parisipolitain. A Sirap;* et afin que personne ne soit embarrassé à déchiffrer l'anagramme de ces derniers noms, *ou* à Paris, chez l'éditeur P. Sylvain Maréchal, auteur de quelques Poésies champêtres et de beaucoup de Madrigaux assez fades; mais il ne faut pas oublier l'Ode anacréontique *à mon Portier*, parce qu'elle est si agréable qu'on l'a donnée souvent au chevalier de Boufflers.

Rien de neuf, rien qui soit vraiment dans le goût oriental, rien qui réponde au voile antique dont l'auteur a prétendu s'envelopper. Le célèbre chantre des patriarches, l'illustre Bodmer a dit, dans son huitième Chant de la *Noachide*, que Débora, femme de Sem, sauva du déluge et

déposa dans l'arche les Odes d'Elihu; mais que ces Odes, devenues bientôt trop sublimes pour les descendans de Noé, furent enlevées au ciel par les anges pour leur servir de cantiques. Ce qui paraît plus certain, c'est que M. Sylvain Maréchal ne les a pas retrouvées; ses Psaumes ne risquent donc pas d'avoir le même sort que ceux du divin Elihu; ce sont des lieux communs de morale en style emphatique, divisés par versets; cependant on leur a fait l'honneur de les défendre à cause des déclamations du Psaume XVIII.

LETTRE *de M. l'abbé Dèlille à madame de Vaines.*

De Constantinople.

« C'est le devoir et la consolation des exilés, Madame, de célébrer religieusement les solennités et les fêtes de leur patrie. Vous savez combien les mardis m'étaient sacrés; je ne puis plus les célébrer avec vous, mais je m'unis de cœur et d'esprit à ceux qui ont ce bonheur. Je me rappelle aussi certains lundis très-scrupuleusement observés, et la semaine me paraît bien longue depuis qu'elle a deux jours de moins.

» Si vous prenezassez d'intérêt à nous pour désirer savoir des nouvelles de notre navigation, vous pardonnerez à la longueur et au bavardage de cette lettre, et vous endurerez en une fois ce que vous auriez enduré en détail les mardis.

»Notre voyage a été très-heureux; le vent nous a portés en cinq jours à Malte par la plus belle mer et sous le plus beau ciel du monde. J'étais très-curieux de voir cette ville, son superbe port, ses grandes murailles blanches qui en huit jours auraient achevé de m'aveugler, et ses belles rues pavées en pierre de taille, qui montent et qui descendent en escaliers. J'étais plus curieux encore de connaître ses mœurs et sa constitution bizarre, où, grâce aux commanderies que distribue le grand-maître, l'esprit militaire se perd dans l'esprit d'intrigue; où la politesse de la chevalerie moderne conserve en partie la barbarie monacale; où, sans aucun des vieux préjugés, on est ennemi né de tout ce qui est baptisé; où l'on persécute par état et par tradition; où la pauvreté a pour patrimoine des biens immenses, et le célibat toute une ville pour sérail.

»Je croirais vous en avoir dit trop de mal si les chevaliers eux-mêmes ne m'en avaient dit davantage. Du reste, plusieurs d'entre eux sont très-polis, quelques-uns fort aimables, tous sont très-hospitaliers et dignes en ce sens de leur institution. Je me plains de leur état et non de leurs personnes, et je suis fâché que la seule école d'héroïsme qui existe aujourd'hui soit une fondation contre l'humanité.

»Nous avons quitté cette ville pour voir un pays plus barbare, mais plus intéressant; ce beau pays de la Grèce où les regrets sont du

moins adoucis par les souvenirs. La première île qu'on rencontre est *Cérigo*, si connue sous le nom de *Cythère*. Il faut convenir qu'elle répond mal à sa réputation; nos romanciers et nos faiseurs d'opéras seraient un peu étonnés s'ils savaient que cette île, si délicieuse dans la Fable et dans leurs vers, n'est qu'un rocher aride. En vérité, on a très-bien fait d'y placer le temple de Vénus; pour se plaire là, il fallait bien un peu d'amour.

» Les autres îles sont plus dignes de leur renommée, et la fécondité de leur terrain, l'avantage de leur position, la beauté de leur ciel, la douceur de leur climat, embellies par tout ce que la Fable a de plus enchanteur et l'Histoire de plus intéressant, offrent un des plus ravissans spectacles qui puissent flatter l'imagination et les yeux. Mais je n'en pouvais jouir comme les autres; chacun m'affligeait inhumainement d'un plaisir que je ne pouvais partager; on me disait : Voilà la patrie de Sapho, d'Anacréon, d'Homère; hélas! j'étais aveugle comme lui, et jamais je ne l'avais si douloureusement éprouvé; mais du moins je découvrais à-peu-près la position de ces lieux, et je voyais tout cela un peu mieux que dans les livres.

» Enfin nous avons été forcés de relâcher par un vent contraire, si l'on peut appeler un vent contraire celui qui nous a donné le temps de voir Athènes.

» Je ne chercherai pas à vous exprimer mon

plaisir en mettant le pied sur cette terre célèbre. Je pleurais de joie, je voyais enfin tout ce que je n'avais fait que lire, je reconnaissais tout ce que j'avais connu dès l'enfance, tout m'était à-la-fois familier et nouveau; mais ce que je n'oublierai de la vie, c'est la sensation que m'a fait éprouver l'aspect du premier monument de cette ville à jamais intéressante.

» Vous avez peut-être observé, Madame, que, en lisant tous les prodiges qu'on nous raconte des anciens, il reste un fonds, sinon d'incrédulité, au moins de défiance, qui nuit au plaisir et inquiète l'admiration; leur grandeur même leur fait tort, et l'on craint qu'il n'y ait un peu de leur fable dans leur histoire. Ainsi plus d'un voyageur est arrivé dans l'Egypte, prévenu contre tout ce qu'on nous raconte de son ancienne magnificence; mais les pyramides existent, qui font foi de tout le reste, et il n'y a pas d'incrédulité qui ne vienne se briser contre ces masses-là.

» C'est ce que j'ai éprouvé dans Athènes, moins gigantesque dans ses monumens, mais plus véritablement grande que l'Egypte. Les mœurs, le gouvernement des Athéniens, leur ville même n'existent plus que dans quelques débris; mais à peine les eus-je aperçus, qu'une idée de grandeur se répandit sur tout ce que je n'avais pas vu et sur tout ce que je ne pouvais plus voir. Les trois seules colonnes qui restent du temple de Jupiter m'ont tout rendu vraisemblable, tant

ces restes sont frappans de magnificence et de simplicité. Je ne pouvais me lasser de voir ces grandes et belles colonnes du plus beau marbre de Paros, intéressantes par leur beauté, par celle des temples qu'elles décoraient, par le souvenir des beaux siècles qu'elles rappellent, et surtout parce que l'imitation plus ou moins exacte de leurs belles proportions fut et sera dans tous les temps et chez tous les peuples la mesure du bon et du mauvais goût; je les parcourais, je les touchais, je les mesurais avec une insatiable avidité; elles avaient beau tomber en ruine, je ne pouvais quelquefois m'empêcher de les croire impérissables; je croyais faire la fortune de mon nom en le gravant sur leur marbre; mais bientôt je m'apercevais avec douleur de mon illusion. Ces restes précieux ont plus d'un ennemi, et le temps n'est pas le plus terrible; la barbare ignorance des Turcs détruit quelquefois en un jour ce qu'avaient épargné des siècles. J'ai vu étendue à la porte du commandant une de ces belles colonnes dont je vous ai parlé; un ornement du temple de Jupiter allait orner son *harem*. Le temple de Minerve, le plus bel ouvrage de l'antiquité, dont la magnificence mit Périclès, qui l'avait fait bâtir, dans l'impossibilité de rendre ses comptes, est enfermé dans une citadelle construite en partie à ses dépens. Nous y sommes montés par un escalier composé de ses débris. Nous foulions aux pieds des bas-reliefs sculptés par les Phidias et les Praxitèle; je

marchais à côté ou j'enjambais pour n'être pas complice de ces profanations. Un magasin à poudre est établi à côté du temple; dans les dernières guerres des Vénitiens, une bombe a fait éclater le magasin et tomber plusieurs colonnes jusqu'alors parfaitement conservées. Ce qui m'a désespéré, c'est qu'au moment de descendre on a donné ordre de tirer le canon pour M. l'Ambassadeur; j'ai craint que cette commotion n'achevât d'ébranler le temple, et M. de Choiseul tremblait des honneurs qu'on lui rendait.

» Le temple de Thésée, qui, si l'on en excepte quelques colonnes hors d'aplomb par l'effet d'un tremblement de terre, réunissait toute la solidité d'un bâtiment nouveau à tout l'intérêt de la plus vénérable antiquité, est en proie, à ce qu'on nous mande, à la même barbarie. Son beau pavé de marbre, respecté par tant de siècles et foulé par tant de grands hommes, est enlevé par ordre de ce même commandant, trop ignorant même pour savoir le mal qu'il fait.

» Après ces temples, on voit encore avec plaisir dix-sept colonnes de marbre, reste de cent dix qui soutenaient, dit-on, le temple d'Adrien. Devant est une aire à battre le blé, pavée des magnifiques débris de ce monument. On y distingue avec douleur des fragmens sans nombre, des superbes sculptures dont ce temple était orné. Entre deux de ces dix-sept colonnes s'était guindé, il y a quelques années, pour y vivre et mourir, un ermite grec, plus fier des hommages

de la populace qui le nourrissait, que les Miltiade et les Thémistocle ne l'ont jamais été des acclamations de la Grèce. Ces colonnes elles-mêmes font pitié dans leur magnificence. Je demandai qui les avait ainsi mutilées, car il était aisé de voir ce qui n'était point l'effet du temps; on me dit que de ces débris on faisait de la chaux. J'en pleurai de rage.

» Dans toute la ville c'est le même sujet de douleur. Pas un pilier, pas un degré, pas un seuil de porte qui ne soit de marbre antique, arraché par force de quelque monument; partout la mesquinerie des constructions modernes est bizarrement mêlée à la magnificence des édifices antiques. J'ai vu un bourgeois appuyer un mauvais plancher de sapin sur des colonnes qui avaient supporté le temple d'Auguste. Les cours, les places, les rues sont jonchées de ces débris, les murailles en sont bâties; on reconnaît avec un plaisir douloureux une inscription intéressante, l'épitaphe d'un grand homme, la figure d'un héros, un bras, un pied qui appartenait peut-être à Minerve ou à Vénus; là, une tête de cheval qui vit encore; ici, des caryatides superbes enchâssées dans le mur comme des pierres vulgaires. J'aperçois dans une cour une fontaine de marbre, j'entre; c'était autrefois un magnifique tombeau orné de belles sculptures; je me prosterne, je baise le tombeau; dans l'étourderie de mon adoration je renverse la cruche d'un enfant qui riait de me voir faire; du rire il passe aux

larmes et aux cris; je n'avais point sur moi de quoi l'apaiser, et il ne se serait pas encore consolé, si des Turcs très-bonnes gens ne l'avaient menacé de le battre.

» Il faut que je vous conte encore une superstition de mon amour pour l'antiquité. Au moment où je suis entré tout palpitant dans Athènes, ses moindres débris me paraissaient sacrés. Vous connaissez l'histoire du Sauvage qui n'avait jamais vu de pierres; j'ai fait comme lui, j'ai rempli d'abord les poches de mon habit, ensuite de ma veste, de morceaux de marbre sculptés; et puis, comme le Sauvage, j'ai tout jeté, mais avec plus de regret que lui.

» Pour comble de malheur, les Albanais ont fait sur ces côtes une incursion meurtrière; il a fallu se mettre à l'abri par des murs; la malheureuse antiquité a fait encore ces frais-là, et la défense de la ville nouvelle a coûté plus d'un magnifique débris à la ville ancienne.

» Pardonnez, Madame, ce long récit dont l'ennui vous fera peut-être haïr le pays que je voulais vous faire aimer. Pour vous réconcilier avec lui, vous recevrez bientôt du vin de ces belles îles, mûri par leur beau soleil. Faites, en le buvant, commémoration de moi avec vos amis. M. de Choiseul prie M. de Vaines, qu'il connaît plus que vous, de vous faire accepter un petit flacon d'essence de roses; plus de roses sont exprimées dans ce petit flacon qu'on n'en trouverait dans tous les jardins que j'ai chantés. Ma

malheureuse vue se brouille, je ne puis plus écrire, et cela m'attriste un peu.

» J'embrasse bien tendrement M. de Vaines. »

On ne se permet de rappeler ici l'impromptu suivant que parce qu'il se trouve dans le troisième volume du *Recueil de Pièces intéressantes* de M. de La Place, qui vient de paraître.

IMPROMPTU *de M. le prince de Ligne au Prince héréditaire, aujourd'hui duc de Brunswick, qui lui montrait des vers que le Roi de Prusse avait faits pour lui.*

Un grand Roi vous chanta, l'univers vous admire,
Adoré des vainqueurs, estimé des vaincus;
De Cythère et de Mars vous soutenez l'empire
A force de talens, de gloire et de coc**.

On a donné, le samedi 29 Janvier, sur le Théâtre français, la première représentation des *Epreuves*, comédie, en vers et en un acte, de M. Forgeot, connu avantageusement par sa jolie comédie des *Rivaux Amis*, dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps.

Cette petite pièce, imitée de la *Feinte par amour*, de Dorat, qui n'est elle-même qu'une copie de la *Coquette corrigée* de La Noue, a été fort applaudie. Des scènes agréables, un dialogue facile et d'un naturel plein de grâces et d'esprit, font regretter que M. Forgeot, avec le style le plus propre à la comédie, n'ait pas eu

le courage ou le talent de concevoir un plan et des caractères qui ne soient plus toujours calqués sur ceux qu'on a déjà vus répétés tant de fois sur la scène, des caractères enfin qui ressemblent à ceux que nous offrent le monde et la société; si le fonds sans doute en est toujours le même, leurs formes, leurs nuances du moins se renouvellent sans cesse et varient à l'infini.

Les Tant pis et les Tant mieux.

.... Mon père avait un métier honnête; il n'y eut aucun moyen de me l'apprendre. — Tant pis.—Pas tant pis, car je jouais fort joliment de la harpe, et ce talent me conduisit à la Cour, dont je n'eusse jamais approché si j'avais réussi par hasard à faire des montres. — Eh bien, tant mieux.—Oui; mais j'en fus bientôt chassé, grâce à mes impertinences.—Tant pis.—Pas tant pis, car elles furent utiles à un homme riche (1); il vit qu'il pourrait se servir de moi, et commença ma fortune. — Tant mieux. — Pas encore tant mieux; mes liaisons avec lui m'attirèrent, après sa mort, un procès qui faillit me perdre. Dans l'intervalle cependant je me mariai trois fois. — Oh! tant pis. — Si je ne m'étais pas toujours trouvé veuf avant d'avoir eu le temps de m'en repentir. Pour me consoler, je fis un drame (2); il fut hué. — Tant pis. — Non; je soutins brave-

(1) M. Pâris Duvernay.

(2) *Eugénie.*

ment que la pièce irait aux nues le lendemain; je ne sais trop comment je gagnai la gageure; mais je devinai dès-lors tout ce qu'on pouvait oser avec le public, et c'est un secret que j'ai fait valoir depuis avec assez d'avantage. Quelque temps après je me liai particulièrement avec un grand seigneur (1), plus particulièrement avec sa maîtresse (2), qui, très-jolie, était plus aimable encore. — Tant mieux. — Oui, si cela ne m'eût pas valu une volée de coups et quelques mois de prison. J'espérai me dédommager en faisant régler utilement mes comptes avec mon premier protecteur, qui venait de mourir. Je risquai, comme je l'ai dit moi-même fort éloquemment, je risquai de me faire payer ou de me faire pendre. Je ne fus pas pendu. — Ah! tant mieux! — Mais je fus blâmé. — Tant pis. — Non, tant mieux; je devins le martyr du patriotisme; je fus regardé comme le défenseur de nos Dieux et de nos lois; un bel-esprit (3) de mes amis m'appela le *Brutus de la France*. Tout blâmé que j'étais, je fus admis à la table des Princes, aux secrets du Ministère et chargé de plusieurs négociations importantes (4). Le tribunal qui m'avait blâmé, et que j'avais couvert de boue et de ridicule, se vit bientôt chassé lui-même avec ignominie. Je crus avoir rétabli la magistrature en

(1) M. le duc de Chaulnes.
(2) Mademoiselle Beaumênard.
(3) M. Gudin, dans ses *Mânes de Louis XV*.
(4) A Londres, à Vienne, etc.

France; et toujours prêt à *prendre*, à *recevoir*, à *demander*, je me résignai à gagner quelques millions pour soutenir la liberté de l'Amérique, en attendant que le Roi Très-Chrétien eût jugé à propos de la soutenir lui-même un peu plus chèrement. Pour avoir fort bien vendu aux nouveaux républicains de mauvais fusils, de mauvais souliers, de mauvais chapeaux, j'osai m'appeler *Beaumarchais l'Américain;* ils ne répondirent à cette mauvaise plaisanterie qu'en me payant assez mal. Cependant j'eus une marine sous mon nom (1). Je publiai un manifeste contre le Roi d'Angleterre, où je traitai lestement Sa Majesté Britannique, plus lestement encore le duc de Choiseul, le comte d'Aranda, etc. — Ah! tant pis! — Pas tant pis, car il ne m'en arriva rien, et l'on crut que j'étais un des hommes les plus puissans du royaume. Pour occuper les loisirs que tant de grands intérêts laissaient encore à mon activité, j'entrepris une belle édition de Voltaire, que je finirai peut-être; je fis des Comédies, et lançai plusieurs pamphlets contre un ministre, dont le génie avait jeté sur toutes les parties de l'administration une lumière éblouissante, insupportable. Impatienté de toutes nos petites persécutions, l'honnête homme se crut obligé de demander sa retraite, et bientôt après tout rentra dans l'ordre accoutumé. Eh bien, le croirez-vous? après tant de services

(1) Voyez la Lettre de M. le comte d'Estaing à M. de Beaumarchais sur le combat de la Grenade.

rendus à l'Etat, à l'univers, on me refusa inhumainement le plaisir de faire jouer, sur le Théâtre de la Nation, une farce fort gaie où je cherchai à consoler les petits en les faisant rire aux dépens des grands; ce qui, quoi qu'on en ait pu dire, me paraît encore assez neuf, assez original. — Ah! tant pis! — Pas tant pis encore; car, après l'avoir défendue pendant deux ans, on la permit un beau jour, et le succès en fut bien plus inouï, grâce aux honneurs de la victoire que j'eus l'air d'avoir remportée sur l'Autorité même. On chercha, l'on trouva des allusions partout, et ma pièce, objet de la curiosité universelle, parut tout à-la-fois un chef-d'œuvre d'esprit, de hardiesse et de verve comique. Redouté de tout le monde, il ne tint qu'à moi de penser que l'heureuse audace de mon caractère était devenue une puissance réelle. Je voulus consacrer mon triomphe par une bonne œuvre, et je destinai le riche produit de mon *Figaro* à un établissement aussi utile que respectable. — Ah! tant mieux! — Pas tant mieux; cela me donna le goût de la bienfaisance; hélas! ce goût, pour moi tout neuf encore, m'a conduit par une fatalité étrange... où?... Je m'avisai de donner et de faire donner l'aumône à une pauvre infortunée dont le mari venait d'être écrasé sur le port Saint-Nicolas; ma manière de faire la charité déplut à un philosophe (1), si philosophe, qu'il ne fit jamais rien. Tandis que tout le monde

(1) M. Suard, de l'Académie française.

paraît me craindre, c'est lui qui ose m'attaquer. — Quoi! sans égard pour l'effroi de votre nom? — Je m'abaisse à lui répondre; dans ma surprise, dans ma colère, j'ai le malheur de parler de lions et de tigres; je ne songeai qu'à l'opposition de leur force, de leur puissance, à la faiblesse méprisable du vil insecte auquel je comparai mon adversaire (1). On prête à cette platitude le sens le plus noir, le plus odieux, et me voilà conduit... à Saint-Lazare (2). — La leçon est fâcheuse, à la vérité; et il est dur de la recevoir pour une bêtise, avec tant de talent pour la mériter à d'autres titres; mais, après tout, ce n'est pourtant qu'une plaisanterie. — Une plaisanterie! O mes bons amis de Cour, est-ce une arme qui convienne à l'Autorité....?

(1) Voici la phrase fatale : « Quand j'ai dû vaincre lions et tigres » pour faire jouer une Comédie, pensez-vous, après son succès, me ré» duire ainsi qu'une servante hollandaise à battre l'osier tous les ma» tins sur l'insecte vil de la nuit....? » Un honnête Hollandais lisant au café cet article du Journal, s'est écrié que l'auteur en avait menti, et qu'il manquait très-indécemment de respect à la propreté hollandaise; mais il n'y a pas vu d'autre crime.

(2) Sur un ordre écrit de la main du Roi à M. le baron de Breteuil, et conçu, dit-on, à-peu-près dans ces termes : « Aussitôt cette lettre » reçue, vous donnerez l'ordre de conduire le sieur de Beaumarchais » à Saint-Lazare. Cet homme devient aussi par trop insolent; c'est un » garçon mal élevé dont il faut soigner l'éducation....» Il n'y est resté que quatre ou cinq jours. On a prétendu qu'un des motifs qui a fait hâter sa sortie a été la crainte que le ridicule des chansons et des sarcasmes où on le traitait par dérision de chevalier de Saint-Lazare ne finit par compromettre plus ou moins la dignité d'un Ordre dont *Monsieur* a relevé la gloire et auquel par-là même il prend un intérêt tout particulier.

Cette question sans doute est assez délicate, assez importante pour désirer de la voir discuter quelque jour avec une discrétion respectueuse.

Tout le monde, disait d'Alembert, avait le droit de tuer M. de Lally, excepté le bourreau. Tout le monde, dirait-il peut-être aujourd'hui, avait le droit de faire l'épigramme la plus cruelle contre le sieur de Beaumarchais, excepté le Gouvernement.

Voici la lettre attribuée à M. Suard, qui a donné tant d'humeur à M. de Beaumarchais.

A M. Caron de Beaumarchais.

« Monsieur, tout le monde connaît votre » bienfaisance; permettez-moi de venir la ré- » clamer dans le Journal même où elle se ma- » nifeste avec tant d'éclat.

» Je suis ecclésiastique; une femme de la » famille Valois, qui depuis long-temps a de la » confiance dans mon zèle, mais qui n'ose pas » prendre la liberté de vous écrire, m'a prié de » vous faire part de son chagrin et de ses in- » quiétudes. En voici le motif.

» Depuis que vous avez annoncé au monde » la malheureuse situation d'Elisabeth Valois, » veuve l'Ecluse, et les trois louis dont vous » l'avez gratifiée, d'autres personnes charita- » bles, mais qui ne se sont pas nommées, lui » ont aussi envoyé des secours.

» Ne croyez pas, Monsieur, que je veuille » faire une observation désobligeante; chacun » fait le bien à sa manière; qu'on le fasse, c'est » le point essentiel. La morale sublime, qui » veut que la main gauche ignore le bien que » fait la main droite, n'est plus guère à la portée de nos mœurs; aussi est-ce une perfection, non un précepte. Il faut respecter la » charité qui se cache; il faut louer encore la » charité qui, en se montrant, électrise gaiement celle des autres. Un peu de vanité est » un bien petit péché; la vanité qui soulage les » misères de ceux qui souffrent est bonne à encourager. Nous ne sommes pas dans un temps » où il faille chicaner les motifs des bonnes » actions.

» Pardonnez cette petite bouffée de morale à » mon état et à l'habitude de mes fonctions; » pour changer de sujet, parlons de vous, Monsieur, de vos Comédies et de ce qu'elles ont » produit.

» Je ne les connais pas par moi-même; mes » devoirs et mes principes m'interdisent le » Théâtre; mais il n'y a personne dans Paris qui » puisse en ignorer la célébrité.

» Le bruit de votre nom et de vos succès a retenti jusqu'aux Halles et au port Saint-Nicolas. » Il n'y a pas un gagne-denier ni une blanchisseuse un peu renforcée qui n'ait vu au moins » une fois le *Mariage de Figaro*, et qui n'en ait » retenu quelques traits facétieux qui égayent

» à chaque instant leurs conversations. Vous leur » avez appris à rajeunir ingénieusement des » proverbes qu'ils commençaient à trouver usés. » *Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle s'em-* » *plit*, se répète dix fois de suite dans leurs » joyeux propos, et dix fois de suite excite des » éclats de rire sans fin. *Gaudent benè nati*, » est devenu pour ceux qui savent seulement » lire au lutrin une maxime de morale, comme » un trait d'esprit.

» Un grand nombre de ces bonnes gens, qui » ne connaissaient pas même le nom du Théâtre » français, ont voulu voir votre Comédie; et » comme ils n'y ont rien compris d'abord, ils » y sont retournés. Le plaisir et l'instruction » qu'ils y ont trouvés les ont conduits naturel- » lement aux Théâtres des boulevards, où ils » aiment à revoir Figaro sous toutes les formes, » et toujours avec son esprit et son ton.

» Ce qui les charme surtout, c'est de retrou- » ver dans votre Comédie, comme dans celles » des Grands Danseurs du Roi, des mœurs qu'ils » connaissent beaucoup, un langage qui leur » est déjà familier, et des plaisanteries qui sont » à leur usage.

» Je ne m'y connais pas beaucoup; mais il » me semble, Monsieur, que le but du poëte » comique est de faire passer sur le Théâtre les » mœurs du peuple, et que son succès est de » faire passer dans la bouche du peuple les plai- » santeries du Théâtre. Je ne sais pas jusqu'à

» quel point la langue des Seigneurs et des » Dames s'est enrichie des phrases de Figaro et » de Basile; mais je suis sûr que, si votre pièce » se perdait (ce qu'à Dieu ne plaise!), le dia- » logue s'en retrouverait presque en entier dans » les bonnes sociétés des faubourgs Saint-Jac- » ques et Saint-Marceau.

» On dit d'ailleurs que les héros de votre » Comédie sont un grand seigneur, de qui tout » le monde se moque, ce qui n'est pas com- » mun; un valet insolent qui se moque de tout » le monde, ce qui doit amuser bien des gens; » et un petit page qui court après toutes les » filles, et à qui une belle comtesse trouve la » peau très-douce et le bras bien rond, ce qui » ne peut manquer de plaire aux jeunes gar- » çons et aux grandes Dames. Tout cela est » bien fait pour charmer toutes les classes du » public.

» Vous ne connaissez peut-être pas toute votre » gloire, Monsieur. Le nom de Figaro est de- » venu immortel dans la bouche du peuple, » comme celui de Tartufe dans la bouche des » gens du monde. Mais celui-ci est borné à dé- » signer un hypocrite; au lieu que l'autre s'ap- » plique à toute espèce de mauvais sujets; on » le donne même aux chiens, aux chats, aux » chevaux de fiacre. J'entendis l'autre jour un » porteur de chaise dire, en voyant un chien » des rues qui aboyait à tous les passans: *Assom-* » *mons ce vilain Figaro.*

» Comment n'avez-vous pas pressenti que ce

» nom, prodigué à ce qu'il y a de plus bas et
» de plus ridicule, devenait une insulte pour
» une brave femme à qui on l'applique si légère-
» ment? L'influence de ces sobriquets parmi le
» peuple est plus importante qu'on ne pense;
» ils ne se perdent presque jamais. La plupart
» des noms propres n'ont été dans leur origine
» que des sobriquets.

» La parente de la veuve l'Écluse, qui *invoque*
» ici votre humanité *par ma plume*, a vu avec
» douleur que quelques-uns de vos amis, qui,
» à votre exemple, envoyaient au *Journal de*
» *Paris* des secours pour cette pauvre veuve,
» les adressaient *à la petite Figaro*. Heureuse-
» ment que les gens de son quartier ne lisent
» pas le *Journal de Paris;* sans cela, ce nom de
» *Figaro* deviendrait une tache ineffaçable pour
» cette femme, pour le jeune enfant qu'elle
» allaite, et pour d'autres *marmots*, si elle en
» a, qu'elle voudra *empâter*, comme vous l'avez
» si bien dit, *de son lait maternel*. Il ne serait
» plus en votre pouvoir de réparer le mal que
» vous auriez fait à toute cette famille. Quel est
» le bourgeois un peu délicat qui voudrait épou-
» ser une *petite Figaro*, et l'honnête artisan qui,
» entaché de ce nom dès son enfance, pourrait
» aspirer à devenir syndic de sa communauté?

» Je vous soumets, Monsieur, ces réflexions,
» et je ne doute pas que vous ne vous occupiez
» à prévenir le malheur dont cette honnête
» famille est menacée.

» Pardonnez si je vous ai occupé si longue-

» ment de vous et de vos ouvrages; je me suis
» laissé aller au plaisir de m'entretenir avec vous,
» parce que j'ai vu que vous aimiez à répondre
» à tout le monde. Je me trouverai infiniment
» honoré d'un mot de réponse, et je vous as-
» sure, en attendant, des sentimens très-distin-
» gués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc..

» P. L. P. F. C. L. ».

La réponse de Beaumarchais à cette lettre se trouve dans le Journal de Paris du 7 Mars 1785.

On a donné, le 15 Février, sur le Théâtre de la Comédie italienne, la première représentation de la *Femme jalouse*, comédie, en cinq actes et en vers, de M. Desforges, auteur des *Marins*, de *Tom-Jones à Londres*, du *Temple de l'Hymen*, de l'*Epreuve villageoise*, etc.

La marche de la nouvelle production de M. Desforges est assez compliquée. Ce sujet avait déjà paru sur la scène italienne; Riccoboni, auteur estimé de l'ancien Théâtre italien, en avait fait une pièce à canevas, dont Joly fit une comédie en vers et en trois actes, qui fut jouée avec succès en 1726; ces deux ouvrages n'ont d'autre ressemblance avec la pièce de M. Desforges que le titre. C'est la *Femme jalouse*, ou *The jealous Wife*, de M. Colman, jouée avec le plus grand succès, sur le Théâtre de Londres, en 1763, et supérieurement traduite en français par madame Riccoboni, qui semble avoir fourni à M. Des

forges l'idée de sa nouvelle Comédie; cependant il assure, dans sa préface, n'avoir connu la pièce anglaise qu'après avoir fini la sienne, et l'on serait presque tenté de le croire. L'auteur de *Tom-Jones à Londres*, s'il eût connu l'ouvrage de Colman, se serait bien gardé sans doute d'établir la plus grande partie de l'intrigue de sa Comédie sur le double fond d'une boîte trouvé si à propos dans un secrétaire ouvert; il eût employé par préférence le moyen plus théâtral et plus naturel en même temps dont s'est servi l'auteur anglais. Dans la pièce de M. Colman, la scène s'ouvre par les reproches que madame Belton fait à son mari; elle a surpris une lettre adressée à Charles Belton, neveu de sir Belton, logé chez son oncle, qui l'a élevé. Cette lettre est de sir Thomas Clifford, père d'une jeune personne qui s'est sauvée de la maison paternelle pour fuir un hymen qu'elle déteste, parce qu'elle aime et qu'elle est aimée de Charles Belton. Le père de miss Henriette Clifford croit ce jeune homme auteur de l'enlèvement de sa fille; et madame Belton, dans les mains de qui sa lettre est tombée, en accuse son mari, parce qu'en effet la lettre est adressée à M. Belton, sans que rien puisse désigner si c'est l'oncle ou le neveu. Cette exposition, tout à-la-fois simple et dramatique, jette un intérêt réel sur la pièce, et lui donne un mouvement qui commence dès la première scène, et marche sans le secours de tous les petits incidens auxquels l'auteur français s'est

vu obligé de recourir. Une jalousie de seize ans est peut-être plus bizarre, plus monstrueuse qu'un amour octogénaire. Un amour qui dure depuis tant d'années pour une femme jalouse est, après tout dans nos mœurs actuelles, un phénomène peu croyable. Ce qui paraît plus ridicule encore, c'est de ne donner, au bout de seize ans, à cette femme, d'autre prétexte pour justifier sa jalousie que la malheureuse découverte d'une boîte à double fond; une passion si cruelle ne peut être intéressante, sur la scène comme dans le monde, que lorsqu'elle est excitée, entretenue par quelque événement dont les apparences puissent excuser en quelque manière ses soupçons et ses fureurs. C'est ce qu'a très-bien senti M. Colman, et c'est ce que prouve encore l'intérêt qui règne dans les trois derniers actes de la nouvelle *Femme jalouse*.

Malgré les défauts qu'on vient de remarquer, et plusieurs autres dont le détail deviendrait ici trop ennuyeux, cette nouvelle Comédie de M. Desforges a eu beaucoup de succès, et ce succès est à quelques égards bien mérité; l'intrigue en est conduite assez heureusement, puisqu'elle est claire, quoique fort compliquée; la scène a toujours du mouvement; ce mouvement n'est souvent que du fracas, mais il est varié et produit de l'effet. Les caractères sont soutenus et contrastés avec art : celui d'Eugénie appartient absolument à l'auteur; ce caractère, qui est de l'intérêt le plus aimable, repose doucement l'âme

et l'esprit fatigués par des situations fortes et des incidens trop multipliés. Le style est la partie la plus faible de cet ouvrage; il a paru même au dessous de celui de *Tom-Jones à Londres*; il n'est facile qu'à force de négligence, et manque presque toujours également d'esprit, de grâce et de précision.

Dans la liste mortuaire des nouveautés qui ont paru et disparu sur la scène italienne, nous avons oublié, je crois, les *Amours de Colombine*, ou *Cassandre Pleureur*. Cette pièce n'a pas été achevée. Les paroles sont de M. Le Fort, secrétaire de M. le duc de Fronsac, la musique de M. Champein.

PARODIE *du Vaudeville de Figaro.*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Par Beaumarchais offensés,
Calmez vos frayeurs cruelles,
Les vices sont terrassés.
Cet auteur n'a plus les ailes
Qui le faisaient voltiger;
Son triomphe fut léger. (*bis.*)

Oui, ce docteur admirable,
Qui faisait hier l'important,
Devient aujourd'hui traitable,
Il a l'air d'un pénitent.
C'est une amende honorable
Qu'il devait à l'univers
Pour sa prose et pour ses vers. (*bis.*)

Le Public, qui toujours glose,
Dit qu'il n'est plus insolent
Depuis qu'il reçoit la dose

D'un vigoureux flagellant (1).
De cette métamorphose
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts lui font la loi. (*bis.*)

Un Lazariste inflexible,
[illegible] de tout repos,
Prend un instrument terrible
Et l'exerce sur son dos;
Par ce châtiment horrible
Caron est anéanti.
Paveant malè nati. (*bis.*)

Goezman, ce gosier d'autruche,
Au lieu de crier holà !
Chante au fessé qui trébuche
Ce proverbe qu'il chanta :
Tant à l'eau s'en va la cruche
Qu'enfin elle reste là.
Ami, note bien cela. (*bis.*)

Quoi ! c'est vous, mon pauvre père,
Dit Figaro ricanant,
Qu'avec grands coups d'étrivière
On punit comme un enfant !
Cela vous met en lumière
Que tel qui rit le lundi
Pleurera le mercredi. (*bis.*)

Bride-Oison, qui voit la fête,
En paraît tout satisfait.
Ah ! dit-il, branlant la tête,
Comme un sot il me peignait ;
Mais si je suis une bête,
Avec son esprit, ma foi,
Le voilà plus sot que moi. (*bis.*)

Or, Messieurs, la tragédie
Qu'il vous donne en ce moment

(1) Il venait d'être enfermé à Saint-Lazare.

Va réprimer la manie
De cet auteur impudent.
On l'étrille, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons;
Plaignons-le par des chansons. (*bis.*)

CHANSON *nouvelle*.

*Sur l'*air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Tandis que l'on chante M...l,
Plus fat, plus sot que criminel,
Voici du vin un grand apôtre
Que l'on met, pour apaiser Dieu,
En sûreté dans certain lieu
Qui lui convient mieux que tout autre.

Voulez-vous qu'il y soit traité
Comme on sait qu'il l'a mérité
Aux yeux du goût ainsi qu'aux vôtres?
Donnez-lui pour frères fouetteurs
L'Aréopage des neuf Sœurs,
Ou Thalie au défaut des autres.

De pleurs d'abord il la mouilla,
Puis de fange il la barbouilla,
Peignant ses mœurs plus que les nôtres;
Pour expier ce double tort,
O Muse, appliquez-lui bien fort
Cent coups de fouet, puis deux cents autres.

Au lieu d'aller, dans ce saint temps,
Te damner peut-être à Longchamps,
Beaumarchais, dis ta patenôtre;
Te voilà bien pour ton salut,
On sauverait là Belzébuth,
On t'y sauvera comme un autre.

Vrai modèle de Figaro,
Au théâtre ainsi qu'au barreau,

Tes bons mots effaçaient les nôtres;
Mais par un trop juste retour
On te fait ta barbe à ton tour
Comme tu la fis à tant d'autres.

Ni de Beaumarchais, ni Caron
N'est un assez illustre nom
Pour l'illustre auteur de *Tarare* (1);
On t'appellera désormais
Non plus Caron, ni Beaumarchais,
Mais chevalier de Saint-Lazare.

EPIGRAMME, *par M. G.....*

Le Roi, plus calme et surtout plus sensible,
Veut réparer l'honneur de Beaumarchais;
L'Académie en fera tous les frais;
Suard s'y prête : aux Rois tout est possible.
Mais Beaumarchais, instruit par la publique voix
Des royales bontés qu'au Louvre on lui prépare :
Je n'en veux pas, dit-il en se mordant les doigts,
C'est bien assez de Saint-Lazare.

LE *Cheval et la Fille*, *Conte, sur deux rimes données.*

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille.
J'observe en passant le cheval,
Je jette un coup-d'œil sur la fille.

(1) Opéra très-original, dont le but moral est de prouver qu'on n'est heureux que par son caractère et non par son état. C'est un soldat de fortune qui, après avoir éprouvé tous les malheurs de la misère et de l'esclavage, finit par enlever au Sultan son empire et sa maîtresse. Cette fable a fourni à l'auteur un grand nombre de situations très-neuves et très-dramatiques. On dit que le sieur Saliéri s'est chargé de mettre ce Poëme en musique.

Voilà, dis-je, un fort beau cheval!
Qu'elle est bien faite cette fille!
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille;
Je m'approche de ce cheval,
Et zest il l'emporte la fille;
Car j'avais fait peur au cheval,
Et je vis chanceler la fille;
Le sac glisse à bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille.
J'étais alors près du cheval,
Le sac, tombant avec la fille,
Me renverse aux pieds du cheval,
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise comme à cheval
Se trouve d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas; la pauvre fille
Craignant coups de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudrait être un franc cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval.
Moi, j'aide au besoin femme ou fille.
Le sac remis sur le cheval,
Je voulais remonter la fille,
Mais prrr, voilà que le cheval
S'enfuit et laisse là la fille.
Elle court après le cheval,
Et moi je cours après la fille.

Il paraît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille,
Lui dis-je; au lieu de ce cheval
Ayez un âne, belle fille;
Il vous convient mieux qu'un cheval;
C'est la monture d'une fille.
Outre le danger qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille.

IMPROMPTU *sur l'ouvrage de M. Necker, par M. le président d'Alco, de Montpellier.*

De *Tusculum* l'éloquent solitaire,
Pour ses amis ne pouvant plus rien faire,
Sur l'amitié fit ce Traité charmant,
De tout bon cœur lecture la plus chère,
Dernier bienfait de l'homme bienfaisant.
Ainsi Necker, aux jours de sa puissance,
A fait cinq ans le bonheur de la France;
Et lorsqu'enfin Necker, calomnié,
Perd son pouvoir, et nous nos espérances,
Le peuple au moins n'en est point oublié:
Ce bel ouvrage, écrit sur les finances,
Est son Traité de l'Amitié.

DISTIQUE *impromptu, par M. le vicomte de Ségur.*

Je ne décide point entre Genève et Lille (1);
Neckre était nécessaire, et Calonne est utile.

M. Target, avocat au Parlement, élu par l'Académie française à la place de M. l'abbé Arnaud,

(1) La dernière Intendance administrée par M. de Calonne.

y est venu prendre séance le jeudi 10 Mars. Son Discours a paru plein de sagesse, de modestie et de dignité; ce qui en distingue particulièrement le mérite est ce sentiment juste et délicat de toutes les convenances, qui n'est pas sans doute une des parties les moins essentielles de l'orateur. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis la mort de Patru et de Barbier-d'Aucour, qui ne survécut que peu d'années au premier, et dans ce long intervalle aucun avocat n'était parvenu aux honneurs académiques. Le fameux Le Normand s'y refusa, je crois. Il semblait décidé que la gloire du Barreau ne serait plus associée à celle des Lettres; l'Ordre des avocats avait même arrêté, dans une de ses assemblées, qu'il ne convenait point à la sévérité de leur ministère d'aspirer à une distinction qu'on ne pouvait plus obtenir sans l'avoir sollicitée. C'est à la considération personnelle dont jouit M. Target à plus d'un titre qu'il était réservé de franchir ces barrières. La modestie avec laquelle s'exprime sa reconnaissance est du ton le plus aimable. « Vous avez pensé, Messieurs (dit-il), que le » temps est venu où les récompenses préparées pour les Lettres doivent entrer dans » tous les états qui ne leur sont pas étrangers; » c'est le Barreau français que vous avez voulu » adopter, en y laissant tomber presque au » hasard un rayon de votre gloire; aussi ne » m'avez-vous pas demandé de titres littéraires; » je n'en possédais aucun, et si j'avais pu vous

» en offrir, j'aurais été moins propre à faire » sentir l'intention de votre choix. »

La suite du Discours de M. Target est employée à nous retracer rapidement le tableau des principales révolutions de l'éloquence, révolutions attachées aux plus beaux monumens de l'Histoire; car toutes les grandes choses, comme il le dit, ont été faites par la puissance de la parole, depuis la fable d'Orphée jusqu'à l'époque dont nous sommes témoins, époque intéressante où nous voyons « les Lettres s'em- » parer de la science et y répandre leur éclat » sans rien diminuer de son exactitude; la magie » du style s'unir aux mystères de la physique; » l'art de la parole pénétrer dans les doctrines » les plus arides; mille grâces nouvelles nées de » cette espèce de société; c'est de là (ajoute-t-il) » que nous vient cette éloquence qui éclate à » chaque page dans la sublime Histoire de la » nature, qui a répandu ses charmes dans les » *Lettres sur l'Atlantide*, et placé tant de beautés » imprévues jusqu'au milieu des détails de la » finance....» Ces derniers mots ont suffi pour rappeler à l'assemblée l'immortel ouvrage sur les finances, de M. Necker (1); un murmure flatteur a fait retentir avec transport ce nom plus cher que jamais à la France, et l'auteur

(1) M. de Condorcet l'avait prévu; aussi avait-il exigé avec instance qu'ils fussent supprimés; mais quelque intime que soit leur liaison, il n'avait pu obtenir ce sacrifice de la candeur inaltérable de son nouveau confrère.

s'est vu interrompu par des applaudissemens renouvelés à plusieurs reprises.

Voici quelques traits de l'Eloge de l'abbé Arnaud.

« Né sous le beau ciel de nos provinces méri-
» dionales, il avait reçu de la nature une ima-
» gination brillante et l'heureux don d'une sen-
» sibilité vive qui le passionnait pour les arts;
» à la vue de leurs belles productions il éprou-
» vait le besoin de communiquer aux autres les
» transports qui l'agitaient, et rencontrait sans
» dessein ces termes énergiques qui sont comme
» le burin de la pensée, et qui gravent profon-
» dément tout ce qu'ils expriment. Les écrits et
» les arts des beaux siècles de la Grèce faisaient
» sur lui les plus fortes impressions; il adorait
» de loin ces beautés majestueuses reculées dans
» la profondeur des temps : *cela est antique*,
» voilà le mot qu'il employait souvent pour
» mettre le dernier trait à ses éloges.

» Sa principale étude fut celle d'Homère, cé-
» lébré comme le plus philosophe des poëtes,
» de Platon, surnommé l'*Homère des philoso-*
» *phes*, de la belle langue dont tous deux ont
» fait un si brillant usage, et que tous deux ont
» dotée des trésors de leur génie. Il démêla
» avec sagacité les vraies sources de cette mé-
» lodie du discours, autrefois si nécessaire à
» l'oreille d'un peuple ingénieux et sensible. Il
» analysa les beautés de la poésie, qui lui pré-

» sentait avec un charme plus doux encore la
» nombreuse élocution et les sons harmonieux
» dont il était épris... (1). Quelquefois, dans ces
» compositions animées, M. l'abbé Arnaud pa-
» raît vouloir secouer le joug des règles et les
» renvoyer à la médiocrité ; mais ce qui est
» digne de remarque, presque toujours il les
» respecte. Me trompé-je, en jugeant que son
» oreille était le frein de son imagination? Le
» tour nombreux de sa phrase arrêtait l'essor
» de ses idées; ce qu'il avait dans l'esprit d'au-
» dace et d'impatience restait comme enchaîné
» dans la mesure de ses périodes, et le senti-
» ment de l'harmonie qui gouvernait son style
» le soumettait à des principes qu'il observait
» sans les aimer, etc.»

Pour peindre la bonté du caractère de l'abbé Arnaud, notre orateur se borne à un seul fait.

« Un curé de son abbaye lui demande le
» paiement d'une portion congrue : il veut se
» défendre; le curé vient, lui expose son indi-
» gence, et n'a pas de peine à l'émouvoir.
» M. l'abbé Arnaud soulagera le curé pendant
» sa vie, il s'y engage et tient parole; mais il
» n'a point de loi à prescrire après sa mort:
» que fera-t-il donc? Il peut désirer de perdre
» sa cause, et il le désire; il peut chercher des

(1) Dans son *Discours sur les Langues*, inséré dans les *Variétés littéraires*, dans plusieurs articles du *Journal étranger*, dans ses *Dissertations* sur Platon, sur le genre d'ironie qui caractérise quelques Dialogues de ce philosophe, sur le génie de la prose grecque, etc. Voyez les Recueils de l'Académie des Inscriptions.

» titres contre lui-même; et il en cherche, il est » assez heureux pour en trouver; il en arme » son adversaire, et à force de soins il parvient » à être condamné. Ce n'est pas tout encore » (ajoute M. Target); ce trait si attendrissant et » si noble, c'est moi qui le premier le fais con- » naître au public et même à ses amis. »

Dans la Réponse que M. le duc de Nivernois a faite à ce Discours il loue avec cette simplicité noble et familière qui n'appartient qu'à lui et l'académicien que nous venons de perdre et celui qui le remplace; il l'avoue franchement, si, comme homme d'esprit, le premier a passé sa vie dans l'exercice des belles facultés qu'il avait reçues de la nature, comme homme de lettres il en a fait peu d'usage. Ce n'est pas non plus sur ses succès littéraires (1) que l'Académie a choisi son successeur; mais elle a cru honorer son suffrage en l'accordant à un homme d'une réputation intacte, dont les mœurs et les productions fussent également irrépréhensibles; mérite qu'il ne paraît plus sans doute aujourd'hui très-facile de trouver parmi les Lettres. Pour faire de ses Eloges une leçon utile, en parlant du *Journal étranger*, le principal ouvrage de l'abbé Arnaud, M. de Nivernois s'est attaché à développer les devoirs du journaliste; il a développé ensuite ceux de l'orateur du Barreau en s'ad es-

(1) M. Target n'a jamais rien publié que des Mémoires; aussi nos faiseurs de calembours n'ont-ils pas manqué de dire qu'il n'avait été reçu à l'Académie que *pour mémoire*.

sant au récipiendaire. En qualité de journaliste, comment se refuser au plaisir de citer quelques traits du premier morceau? On n'a jamais parlé avec plus de dignité d'un métier que la plupart de ceux qui l'ont fait n'ont que trop avili. « Dans » un temps où le progrès des connaissances » inspire à tout le monde le goût et l'émulation » du savoir, mais où tout le monde n'a pas le » temps ou n'a pas la patience d'étudier, les » Journaux sont utiles, peut-être même néces- » saires; et l'emploi de journaliste est digne » d'être exercé par les meilleurs esprits....; car » le journaliste remplit une sorte de ministère » public et légal....; c'est un rapporteur, ses » fonctions sont de rigueur, et il doit être im- » passible comme la loi, etc. »

Cette séance a été terminée par une des lectures les plus orageuses que nous ayons jamais entendues à l'Académie, des *Réflexi ns* de M. l'abbé de Boismont *sur les assemblées littéraires;* à ce titre, tout le monde comprit que ce serait une espèce de mercuriale pour la scène indécente qui s'était passée à la dernière séance, à l'occasion de l'ennuyeuse diatribe de M. Gaillard sur Démosthène; et le public parut s'armer d'une attention toute nouvelle, comme pour se défendre d'une attaque qui semblait porter atteinte à ses droits. Malheureusement pour l'Académie et pour son orateur, l'assemblée était excessivement nombreuse et la moitié des auditeurs debout; attitude qui semble toujours disposer les hommes

rassemblés à une plus grande liberté : malheureusement l'orateur s'était persuadé, je ne sais comment, que, pour gagner son auditoire et le rendre plus docile à la censure, il fallait commencer par l'égayer à tout prix. Cette ruse lui réussit on ne peut pas plus mal; ce n'est pas en se familiarisant avec ses juges qu'on leur en impose : en conséquence, tout ce que M. l'abbé de Boismont avait pris la peine d'employer d'esprit et de grâce pour persuader au public de porter à l'avenir aux séances académiques plus d'indulgence et de réserve, ne servit qu'à produire un effet tout contraire à celui qu'il s'était proposé; jamais rien ne fut écouté avec plus d'impatience et de sévérité. Lorsqu'il se permit de dire, d'une manière au moins fort déplacée dans la bouche d'un ecclésiastique, que l'oisiveté nous promènait indifféremment à tous les Spectacles, à l'Académie, aux *Variétés amusantes*, même au Sermon, *lorsqu'on pouvait espérer que le talent ferait oublier qu'on y parlait de Dieu;* une voix de l'assemblée osa lui répondre assez haut :

Hé quoi ! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

Et la réflexion fut soutenue de murmures et de huées; on vit tout le cours de la lecture interrompu ainsi à chaque instant, ou par des éclats de rire, ou par d'autres marques de désapprobation trop prononcées pour qu'il fût possible de s'y méprendre ; mais voici sans doute la plus simple et la plus plaisante tout à-la-fois. Lora-

teur disait que l'Académie n'appelant point le public à ses exercices comme juge mais comme témoin, il devrait se borner à ne marquer son mécontentement que par le silence. A ce mot, d'un coin de la salle on entendit, à travers le tumulte et le brouhaha général, une voix claire et perçante crier : *Silence! Silence!* La justesse de l'à-propos, comme on peut croire, ne rendit point à l'orateur le respect et l'attention qu'on s'obstinait à lui refuser; mais il eut la fermeté de braver l'orage, ne parut pas se déconcerter un instant, et il n'y eut que les personnes très-attentives à le suivre qui s'aperçurent de l'empressement avec lequel il tâchait de gagner le port, ou, pour parler sans figure, la conclusion de son Discours.

Très affligée d'avoir échoué dans cette tentative faite pour ramener le public à son devoir, l'Académie a décidé que, pour courir moins de risques d'être huée, il fallait avoir moins d'auditeurs. Cet arrêté a paru d'une décision géométrique; en conséquence, on donnera beaucoup moins de billets à l'avenir, et l'on tâchera surtout de les distribuer avec plus de choix et de précaution.

ÉPIGRAMME *sur la Mercuriale prononcée à l'Académie par l'abbé de Boismont.*

Oh ! que le Français dégénère !
Oh ! qu'en tout nous sommes tombés !
Le Pinde moderne et Cythère
Restent en proie à des Abbés.

Dictateurs de l'Académie,
Ces fanfarons pédans et lourds,
Tancent le public qui s'ennuie,
Et le prêchent en calembours;
Et sitôt que Boismont renifle
Ou que ..... vient à brailler,
Leur Phébus ne veut plus qu'on siffle,
Il ne permet que de bâiller.

VERS *pour être mis au bas du portrait de M. l'abbé Arnaud; par M. le marquis de Montesquiou.*

Né pour tous les beaux arts, pour leur culte enflammé,
Adorateur des Grecs, et Français plein de grâce,
Il eût également charmé
Le siècle de Platon, de Voltaire et d'Horace.

On a donné, le mardi 12 Avril, sur le Théâtre de la Comédie française, la première représentation des *Deux Frères*, comédie, en vers et en cinq actes, de M. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur d'une Traduction en vers de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, très-peu lue, quoiqu'on vienne de lui faire l'honneur de l'imprimer à l'Imprimerie Royale.

Cette pièce, que les Comédiens n'ont jouée que par ordre, a été fort mal reçue du public, et son mécontentement s'est manifesté d'une manière si sévère, surtout aux derniers actes, qu'elle a couru le risque de n'être pas achevée.

La conception de cet ouvrage est faible, et la conduite en est encore plus maladroite; ce sont des méprises et des reconnaissances ét-r-

nelles sur lesquelles se fonde tout l'intérêt de la pièce; et ridiculement attendues, elles arrivent d'une manière encore plus ridiculement précipitée. Cette comédie, si l'on peut s'exprimer ainsi, se joue en dedans au lieu de se jouer en dehors; le spectateur voit si clairement d'avance ce qui ne peut manquer d'arriver, que tous les personnages de la pièce voyant toujours de travers, ou plutôt ne voyant jamais rien, doivent lui paraître nécessairement ou des imbécilles ou de vrais automates dont on dirige à volonté chaque pas, chaque intention, et que l'on estropie même au besoin pour les empêcher de suivre le mouvement qu'on en devrait naturellement attendre.

Le style de cet ouvrage est encore plus froid qu'il n'est faible et négligé; en voici un trait que tout le monde a retenu. Lucile, dit le Comte, *Lucile est adorable*,

Je dirais même plus, elle est incomparable.

Études de la Nature; par Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre. Trois volumes in-12, avec cette épigraphe :

Miseris succurrere disco.

M. de St-Pierre est déjà connu par un Voyage assez intéressant *à l'Ile-de-France*, et par une théorie plus que romanesque sur le principe de la végétation des plantes et des fleurs; suivant lui, ce sont les produits divers de l'instinct d'ani-

maux invisibles à qui elles servent d'enveloppe ou de demeure (1). Autant valait-il revenir aux formes plastiques de Cudworth, si l'on n'eût mieux aimé encore s'en tenir aux fables riantes de Flore et de Pomone.

Ses *Études de la Nature* ne sont, comme il nous l'annonce lui-même, que les débris, ou pour mieux dire les premiers matériaux d'une Histoire générale de la nature dont il avait conçu, il y a quelques années, le projet, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon et de quelques autres philosophes modernes.

S'il en faut croire M. de St-Pierre, il s'est proposé un plan; mais ce plan n'est pas facile à suivre à travers la foule et la confusion des détails dont il se trouve embarrassé. Il est clair cependant que l'objet essentiel, qu'il ne perd jamais de vue, est de justifier la Providence en développant tantôt avec beaucoup d'éloquence et de sensibilité, tantôt avec une dialectique fort arbitraire, plus souvent encore avec une subtilité pénible et minutieuse, le grand argument des causes finales. Il aperçoit dans tout ce qui existe, ou des contrastes heureux, ou des rapports harmoniques, et, comme le docteur Pangloss, il en conclut perpétuellement que tout dans la nature est au mieux. Je ne crois pas qu'aucun homme se soit encore avisé de reconnaître ou d'attribuer à la Providence plus

(1) Il parait reconnaître aujourd'hui lui-même combien cette opinion était imaginaire.

d'attentions fines, plus de recherche de goût, plus de délicatesse de sentiment. Cette idée est poussée au-delà de toutes les mesures, et fait tomber quelquefois l'auteur dans la niaiserie, dans des futilités bizarres et puériles; mais elle lui inspire aussi très-souvent des peintures charmantes, pleines de grâce, de douceur et de poésie; son Livre n'est pour ainsi dire qu'un long recueil d'églogues, d'hymnes et de madrigaux en l'honneur de la Providence. Que nos grands philosophes après cela le dédaignent, le méprisent ou le persiflent; ce qu'un raisonnement peut avoir de faible ou de ridicule ne nous empêchera pas de sentir ce que l'image qui le suit nous offre de touchant et de vrai.

Il est si facile de déclamer contre l'ordre de la nature! Que cet ordre existe ou non, puisqu'il doit tenir à l'ensemble des choses, comment n'échapperait-il pas à la faiblesse de notre vue? On a donc beaucoup d'avantages lorsqu'on se permet d'argumenter contre l'Auteur de la nature, en faisant valoir tous les désordres apparens du monde moral et du monde physique; mais qu'y a-t-il à gagner dans cette audacieuse et triste lutte? On n'en peut sortir victorieux sans en être plus à plaindre, moins disposé à faire le bien et plus sensible à tous les maux qui environnent notre frêle existence. Nous en appelons à l'auteur de *Candide;* c'est lui-même qui a dit dans celui de ses ouvrages où il raisonne le plus sérieusement : « Il est prouvé

» qu'il y a plus de bien que de mal dans ce » monde, puisqu'en effet peu d'hommes sou- » haitent la mort.... On aime à murmurer, il y » a du plaisir à se plaindre; mais il y en a plus » à vivre. Lisez les Histoires, nous dit-on, ce » n'est qu'un tissu de crimes et de malheurs. » D'accord; mais les Histoires ne sont que le » tableau des grands événemens. On ne con- » serve que la mémoire des grandes tempêtes; » on ne prend point garde au calme; on ne » songe pas qu'en général il y a plus d'années » tranquilles que d'années orageuses, qu'il y a » plus de jours innocens et sereins que de » jours marqués par de grands crimes et par » de grands désastres, etc. »

En effet, quelle compensation pour les peines les plus vives que le bonheur attaché au seul sentiment de l'existence! Quelle consolation dans les douleurs les plus sensibles que la facilité de mourir, lorsqu'on est véritablement las de vivre! quelle diversion au malheur le plus réel, la crainte de la mort, que le charme de l'espérance qui nous accompagne presque tous jusqu'au terme fatal! Quelle foule de peines et de maux la nature n'épargne-t-elle pas enfin à notre sensibilité, ou en épaississant sur nos yeux le voile de l'avenir, ou en détruisant par l'effet même de la douleur le sentiment que nous en aurions eu, ou en disposant les impressions dont nous sommes susceptibles à se succéder si rapidement, que même les plus

vives ne laissent que des traces fugitives et légères !

Il me semble qu'une des plus douces occupations de la vie serait de se rendre attentif à tous les biens que la nature nous prodigue, à tous les maux dont elle nous garantit. Il en résulterait une impression habituelle de reconnaissance qui serait la plus sainte, la plus pure et la plus raisonnable de toutes les religions; car je ne conçois point de sentiment plus propre à modérer les passions funestes à notre bonheur, je n'en conçois point qui puisse disposer plus heureusement notre âme à la patience, à la douceur, à cette bienveillance universelle pour les autres, que l'homme sensible regardera toujours comme le seul moyen d'acquitter en quelque manière ce qu'il doit à la nature et au pouvoir qui préside à notre destinée. Je vois tout le mal qu'a fait la religion; mais la religion n'a jamais été qu'un lien de crainte et de terreur; n'en faites plus qu'un culte d'amour et de reconnaissance : l'influence de ce culte, j'en conviens, sera moins puissante; les prêtres de ce culte auront peu de revenus et peu de crédit; mais quels torts la philosophie et l'humanité auraient-elles encore à lui reprocher ?

Je crois m'apercevoir que le zèle du nouvel apôtre me gagne, et je crains de ne pas prêcher aussi bien que lui; il est donc temps de

finir mon sermon pour revenir au sien. Le sien, comme nous l'avons dit, est en trois volumes.

Dans le premier, il expose les objections qu'on a faites dans tous les temps contre la Providence, et pour y répondre, il cherche à établir quelques opinions que nous abandonnerons à la dispute des physiciens. Il démontre un peu plus clairement que la plupart des maux de l'humanité naissent du vice de nos institutions politiques et non pas de la nature, etc.

Dans son second volume il attaque le principe de nos sciences; il veut faire voir qu'elles nous égarent, ou par la hardiesse de leurs recherches, ou par la faiblesse de leurs méthodes; que, s'étant séparées les unes des autres, chacune d'elles a fait pour ainsi dire un *cul-de-sac* du chemin par où elle est entrée, etc. L'attraction de Newton n'est pas mieux traitée que les tourbillons de Descartes. Il cherche une faculté plus propre à découvrir la vérité que notre raison; il croit l'avoir trouvée dans cet instinct sublime appelé *le sentiment*, et sur ce point l'on ne saurait guère le blâmer; car il est très-évident que notre philosophe a bien les meilleures raisons du monde pour faire beaucoup plus de cas de la sensibilité que de la raison.

Son troisième volume, présente l'application de ses principes à la nature même de l'homme. Il fait voir qu'il est formé de deux

puissances, l'une physique, l'autre intellectuelle, qui l'affectent perpétuellement de deux sentimens contraires, dont l'un est celui de sa misère, et l'autre celui de son excellence. Il prétend que tout ce qui nous paraît délicieux et ravissant dans nos plaisirs naît du sentiment de l'infini, ou de quelque autre attribut de la Divinité, qui se montre à nous à l'extrémité de nos perspectives; que nos maux et nos erreurs ne viennent que de ce que nous portons trop souvent le sentiment de l'infini sur les objets passagers de ce monde, et celui de notre misère et de notre faiblesse sur les plans immortels de la nature. Cela peut être fort sublime, mais cela n'est pas fort intelligible. Ce qui l'est beaucoup plus, ce sont ses vues sur l'intérêt général des sociétés, sur le moyen de réformer nos institutions politiques, de fournir au peuple plus de ressources de subsistances et de bonheur, enfin de ranimer chez lui l'esprit de religion et de patriotisme, sans lequel, dit-il, le bonheur d'une Nation est bientôt épuisé, quand on le composerait d'ailleurs des plans les plus avantageux de finances, de commerce et d'agriculture. Ces différens projets sont terminés par l'esquisse d'une éducation nationale; quelque chimérique que soit encore une grande partie de ces dernières vues, l'objet en est si important, l'âme honnête et sensible de l'auteur s'y peint d'une manière si vraie et si touchante, qu'on ne saurait les lire sans intérêt.

Nous venons d'indiquer la marche générale du Livre, mais ce n'est presque en donner aucune idée; l'auteur s'en écarte à chaque instant, et ne saurait mieux faire; car le fonds de l'ouvrage ne porte, comme l'on voit, que sur des observations fausses, des principes de physique tout-à-fait erronés; il n'offre que des idées communes ou la métaphysique du monde la plus obscure; mais tout cela est mêlé de tant de peintures riches et variées, de tant de digressions intéressantes, que le talent de l'écrivain fait oublier à tout moment ce qu'il a dit ou ce qu'il va dire d'absurde et de ridicule; l'ensemble de l'ouvrage respire d'ailleurs une mélancolie si douce, une sensibilité si aimable, un amour si vrai pour tout ce qui est honnête et vertueux, que, si la critique n'en est pas entièrement désarmée, il ne peut manquer au moins de laisser une impression très-favorable à l'auteur.

Un Défenseur du Peuple à l'Empereur Joseph II, sur son Règlement contre l'Émigration. C'est une déclamation aussi respectueuse qu'elle est franche et hardie, et l'on ne peut en blâmer l'intention, puisqu'il s'agit de la défense des droits de l'homme et de sa liberté; mais elle n'apprend rien de neuf. On sait fort bien qu'en général ce n'est guère par les lois ou par la force qu'on doit se flatter de prévenir ni les émigrations, ni les suicides; cependant est-il bien certain que l'homme né et élevé dans une société quel-

conque ait le droit de se dispenser des charges que lui imposent les lois de cette société, aussitôt qu'il lui plaira de se persuader qu'il est de son intérêt particulier de renoncer aux avantages dont elle l'a fait jouir jusqu'alors? S'il est permis d'en douter, nous osons croire encore que, en supposant même cette vérité bien démontrée en morale ou en métaphysique, ce serait trop exiger sans doute des Gouvernemens que de les inviter à la mettre en maxime ou à en faire un principe d'administration. Notre défenseur du peuple va bien plus loin; il ne se borne pas à soutenir que les émigrations sont légitimes, il semble même vouloir prouver qu'elles sont utiles et commodes.

« Les émigrans n'enlèvent pas le sol d'un pays, et c'est dans le sol seul que sont les vraies richesses des nations (comme s'il pouvait exister un sol riche sans culture et sans population). L'appauvrissent-ils en emportant des meubles, leur argent? Emporter des meubles d'un pays, c'est lui rendre un double service, c'est introduire un vide dans la consommation, un vide à remplir, de nouveaux besoins à satisfaire. L'émigrant porte ces meubles dans d'autres pays, il en fait naître le goût; avant qu'on y en fabrique de semblables, il s'écoulera un certain temps; on en fera venir de son ancienne patrie: nouvelle consommation, débouché nouveau. Qui a répandu les modes, les livres, les marchandises de la France dans toute l'Europe?

L'émigration perpétuelle de ses légers habitans, l'émigration forcée des protestans. »

Ceci n'aurait-il pas l'air d'une mauvaise plaisanterie, si le ton dominant de ce petit ouvrage pouvait en laisser le soupçon? Une si sublime politique nous rappelle la réponse du Roi de Prusse à un ministre de France (1), qui, en prenant congé de lui, s'avisa de lui demander très-officieusement ce qu'il pourrait obtenir du Roi son maître de plus agréable à Sa Majesté. *Ah! si vous pouviez*, lui dit le Roi, *m'obtenir une seconde révocation de l'Edit de Nantes!*

Le jugement sur l'ouvrage de M. Necker, disait l'autre jour M. Cérutti, *est comme le jugement dernier; il sépare les bons d'avec les méchans.*

*

En fait de fortune, dit M. Franklin, *assez, c'est justement un peu plus qu'on n'a.*

*

On parlait l'autre jour devant mademoiselle Arnoud de la triste maladie de M. de La Harpe, maladie fort célèbre dans l'antiquité : *Oui*, dit-elle, *c'est la lèpre, et c'est tout ce qu'il a des anciens.*

*

Feu madame la duchesse d'Orléans avait bien voulu céder enfin, dans les derniers jours de sa vie, aux instances qu'on lui avait faites pour re-

(1) M. le marquis de Valory.

cevoir le curé de Saint-Eustache. Ce bon curé lui dit beaucoup de choses qu'il croyait fort édifiantes de la part de Dieu. Elle paraissait l'écouter avec une grande attention : *Comment, monsieur le Curé, c'est Dieu qui a dit tout cela?* — Oui, Madame. — *En êtes-vous bien sûr?* — Oui, sans doute, Madame, c'est Dieu lui-même.

On a donné, le 18 Avril, sur le Théâtre italien, la première représensation de *Théodore*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Marsolier de Vivetières, auteur du *Vaporeux*, comédie, qui a eu une sorte de succès; des *Deux Aveugles de Bagdad* et de quelques autres opéras comiques, tous assez mal reçus. La musique de celui-ci est le premier essai dans ce genre de M. Davaux, connu très-avantageusement par un grand nombre de symphonies charmantes et des quatuors pleins de grâce et de facilité.

Le sujet de *Théodore* est tiré d'une pièce anglaise; l'intérêt en est faible, sa marche languit dès la fin du premier acte. L'amour de Théodore et de Belton intéresse peu, parce qu'il est peu développé dans les premières scènes; le danger qui le menace, éloigné au moins jusqu'à l'arrivée de Colmann, ne paraît point assez pressant pour déterminer si promptement cette jeune personne à fuir avec Belton, un époux qu'elle ne connaît pas encore. Son retour à ce qu'elle doit à son père et à la générosité de son procédé ne

produit pas tout l'effet que l'on devait attendre d'une situation aussi intéressante, parce qu'elle n'est point préparée; le dénouement au contraire, prévu dès la première scène du troisième acte, n'en pouvait produire et n'en a produit aucun. Cette nouvelle pièce de M. Marsolier offre d'ailleurs des détails agréables, un style assez correct, et nous croyons que, réduite en deux actes, elle eût obtenu un succès plus décidé (1).

L'ouverture de cet opéra comique et les symphonies jouées dans les entr'actes ont fait le plus grand plaisir; plusieurs morceaux de chant ont été applaudis, quelques-uns même, principalement dans le rôle de la soubrette, ont été redemandés avec empressement; presque tous, s'ils n'ont pas le mérite d'être neufs et piquans, ont au moins celui de la clarté et d'une intention propre au sens des paroles, au caractère des interlocuteurs et à leur situation.

La Poétique de la Musique, par M. le comte de....., des Académies et Sociétés royales de Dijon, Lyon, Toulouse, Rome, etc. Deux volumes in 8°. Ces deux volumes sont employés à nous apprendre avec beaucoup d'esprit et de peine, quelquefois avec une grande profusion de métaphores et d'images, plus souvent encore avec trop d'emphase, que les principes qui di-

(1) Nous venons d'apprendre que M. Desprès, jeune homme connu par plusieurs Pièces fugitives, pleines d'esprit et de gaieté, a beaucoup de part au dialogue de ce petit drame.

rigent le génie poétique doivent diriger également le génie musical. Cette idée est plus vraie sans doute qu'elle n'est neuve et utile; l'auteur en a suivi tous les développemens, en l'appliquant aux trois grandes divisions de l'art, à la musique de théâtre, à la musique d'église et à la musique de concert; mais quant aux procédés particuliers à la musique pour produire les différens effets que le poëte doit attendre du compositeur, il les a traités d'une manière un peu trop vague et trop générale. Concevoir l'ensemble d'un ouvrage comme M. le chevalier Gluck, faire l'ouverture d'un opéra, en composer le récitatif, les airs, les scènes, les *duo*, les *trio*, et le chant et l'orchestre toujours comme M. le chevalier Gluck, c'est de toutes les leçons données dans ces deux volumes à nos jeunes artistes celle qui nous a paru la plus claire; peut-être est-elle aussi la plus originale.

MAI. 1785.

La tragédie d'*Albert et Emilie*, donnée au Théâtre français, pour la première et la dernière fois, le samedi 30 Avril, est de M. Dubuisson, auteur de *Thamas Kouli-Kan*, du *Vieux Garçon* et de plusieurs autres pièces reçues, mais non encore jouées, telles que *Constantin d'Écosse*, dont M. le Garde des Sceaux n'a pas voulu permettre la représentation, parce que c'est un amour incestueux qui en fait tout l'intérêt. Le fonds de celle qui vient d'éprouver une censure beaucoup plus fâcheuse encore est tiré d'une tragédie allemande, *Agnès Bernau* (1); M. Friedel nous apprend qu'elle est l'ouvrage d'un comte de l'Empire, Bavarois de nation, qui, voué au service de l'Etat, n'a écrit cette pièce que pour se délasser d'affaires plus importantes; c'est un sujet historique, l'événement est de l'année 1435.

Dans la pièce originale, la scène est tantôt dans le château de Vohbourg, tantôt sur les bords du Danube, tantôt dans une place de Ratisbonne, tantôt aux environs de Straubing, etc.; dans la pièce française, nous ne sortons point de la résidence du duc; mais, pour conserver cette régularité, il nous en a coûté sans doute plus d'une invraisemblance d'un autre genre.

(1) On la trouve dans le quatrième volume du nouveau *Théâtre allemand*.

Si cette pièce offre quelques situations intéressantes, ne sont-elles pas consacrées depuis long-temps au Théâtre dans des ouvrages du plus grand effet? Comment se flatter de réussir en se bornant à des ressources si connues, et dont on ne fait pas un emploi plus sage et plus heureux? C'est avec le fonds d'*Inès de Castro*, c'est avec ce que le spectacle de *Tancrède* a de plus pathétique et de plus imposant que M. Dubuisson est parvenu à faire une des plus mauvaises farces tragiques que nous ayons vues depuis long-temps. Si le plan de l'ouvrage est mal conçu, l'exécution a paru plus négligée encore; c'est du bruit sans mouvement et sans intérêt; ce sont des personnages et des caractères tourmentés, sans énergie et sans passion; aucun développement de sensibilité naturel et vrai, aucun morceau d'éloquence digne d'être remarqué, pas même cette chaleur, cette fièvre de style qui dans *Thamas Kouli-Kan* avait laissé concevoir quelque espérance des talens de l'auteur pour la scène tragique.

Sur *l'entrée de l'abbé ..... à l'Académie française.*

Ce Timbalier philosophique,
Admis, parmi les vétérans,
Dans le fauteuil académique,
Prend la palme des mécréans.
Mais qu'on plaisante ou qu'on raisonne

Sur ce choix tant que l'on voudra,
Il est certain qu'il est mieux là
Qu'il ne fut jamais en Sorbonne.

On a donné, le mardi 3, sur le Théâtre de l'Opéra, la première représentation de *Pizarre, ou la Conquête du Pérou*, opéra en cinq actes; les paroles sont de M. le chevalier Duplessis, la musique de M. Candeille.

La manière défavorable dont le public a accueilli cette première production de M. le chevalier Duplessis a dû ne lui laisser aucune incertitude à cet égard. Ce n'est pas qu'on lui ait su mauvais gré d'avoir essayé de traiter, comme tant d'autres l'ont fait avant lui, un événement pris ailleurs que dans les siècles héroïques de la Grèce, et d'avoir espéré qu'un fait historique pourrait réussir sur le même Théâtre où *les invraisemblables aventures de l'étrange famille d'Agamemnon* ont fait répandre tant de larmes; on aurait seulement désiré qu'il eût senti que le costume original du peuple péruvien, l'appareil imposant de ses cérémonies religieuses, le tableau de l'invasion de ses conquérans avides, et la destruction même du temple du Soleil à grands coups de fusées, ne suffisaient pas pour faire un bon opéra; on eût désiré que, en dédaignant cette mythologie à qui l'antiquité doit tant de chefs-d'œuvre si heureusement imités par nos modernes, M. Duplessis n'eût pas

présenté dans son opéra une intrigue purement romanesque, qui n'a de vrai que les noms de Pizarre et d'Atabalipa; on eût désiré qu'il eût conservé à ses Américains cette énergie et ces mœurs presque sauvages dont M. de Voltaire nous a laissé un si beau modèle dans sa tragédie d'*Alzire*. M. Duplessis a cru qu'il lui suffisait d'attacher l'intrigue la plus usée et la plus mal conduite au grand événement de la conquête du Pérou, pour intéresser ses spectateurs; mais on a trouvé avec raison que l'amour de Pizarre était sans vraisemblance, et celui de Zamore et d'Alzire sans caractère et sans mouvement. Le rôle d'Atabalipa a paru dégradé gratuitement et presque inutile à l'action. Tous les événemens se succèdent avec une rapidité si précipitée qu'il n'en est aucun qui produise l'effet qu'on en devrait naturellement attendre. Quant au style, il est presque toujours d'une négligence et d'une faiblesse que la musique même qui a fait réussir *Panurge* n'aurait pu dissimuler

Celle de cet opéra est de M. Candeille, ancien chanteur des chœurs de l'Opéra. Le compositeur a prouvé dans cet ouvrage combien les compositions des Gluck, des Piccini, des Sacchini, des Grétry et des Philidor étaient présentes à sa mémoire; son opéra les rappelle continuellement, et souvent il n'a pas même l'art si facile de placer à propos les *motifs* de ces grands maîtres; il semble quelquefois ne les employer que pour

contrarier et le sens des paroles et le sentiment de la situation qu'il avait à exprimer. Mais c'est trop s'arrêter à l'une des plus faibles compositions qui aient encore paru sur notre scène lyrique.

On parle beaucoup dans ce moment de deux jeunes personnes, nommées l'une *Paméla* et l'autre *Ermine*, qui, après avoir été élevées par madame la comtesse de ..... comme deux orphelines anglaises, se trouvent être aujourd'hui les filles de cette Dame; son mari vient de les reconnaître, et madame de Montesson se charge de les doter comme elle a doté leurs sœurs aînées. C'est un essai, dit-on, que madame de ..... a voulu faire sur la différence que pourrait laisser l'éducation entre un enfant qui aurait toujours connu son origine et celui qui l'aurait ignorée jusqu'au moment où sa sensibilité se trouverait entièrement développée; elle a voulu éprouver aussi ce que pourrait produire sur une âme bien née le sentiment du plus grand des bienfaits; on assure que l'expérience a réussi au-delà de toute espérance, ces deux enfans s'annonçant par les dispositions les plus heureuses et un caractère vraiment céleste. La malignité, qui fait beaucoup de commentaires sur ce Roman d'un genre assez nouveau, ajoute que M. le duc de Chartres donne cent mille écus a M. de ....., pour avoir si bien gardé le

secret qu'on avait exigé de sa tendresse paternelle.....

Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus, ou Imitation d'un Pamphlet anglo-américain, par M. le comte de Mirabeau; suivies de plusieurs Pièces relatives à cette institution, avec cette épigraphe, tirée d'une lettre du général Washington.

The glory of soldiers cannot be completed without acting well the part of citizens.

Si cette diatribe n'est quant au fond qu'une imitation d'un Pamphlet imprimé l'année dernière à Philadelphie, elle appartient au moins toute entière à M. de Mirabeau, par un style qui a un caractère de chaleur, de véhémence et de liberté, auquel on ne saurait se méprendre. On y attaque l'institution de l'ordre des *Cincinnati*, comme la création d'un véritable patriciat, d'une noblesse militaire qui ne tardera pas à devenir une noblesse civile, comme une aristocratie d'autant plus dangereuse, que, étant née hors de la constitution et des lois, les lois n'ont pas pourvu aux moyens de la réprimer, et qu'elle pesera sans cesse sur la constitution dont elle ne fait point partie, jusqu'à ce que, par des attaques, tantôt sourdes et tantôt ouvertes, elle s'y soit mêlée, ou que, après l'avoir long-temps minée, elle l'ébranle à la fin et la détruise, etc.

Tout ce qu'un homme d'autant plus passionné

pour la liberté qu'il a passé la moitié de sa vie en prison, tout ce qu'un écrivain plein de Jean-Jacques et de sa philosophie peut dire sur un pareil sujet, n'est pas difficile à imaginer; des discussions de ce genre ne sont guère susceptibles d'une analyse suivie. Si la plus grande partie des reproches qu'on fait à l'institution tombe d'elle-même depuis que la société a renoncé au statut qui rendait la dignité des *Cincinnati* héréditaire, il n'en est pas moins vrai que tout signe extérieur de distinction, quelque patriotique qu'en soit l'origine, se conciliera toujours difficilement avec l'égalité républicaine, et paraît surtout diamétralement opposé à cette loi de la confédération générale des États américains, qui porte en termes exprés *que les États-Unis assemblés en congrès, ni aucun d'eux en particulier, n'accorderont aucun titre de noblesse.* « L'ordre des *Cincinnati* usurpe donc, » dit notre auteur, une noblesse qui n'est ni » donnée, ni accordée par la législation; il la » confère en violant et pour ainsi dire en dé» fiant les lois du Congrès et des États, qui se » sont interdit cette liberté; il commence la » guerre à son pays.... »

On aurait pensé tout ce qu'ose dire M. de Mirabeau, qu'on aurait dû s'arrêter, ce semble, à la seule idée que le général Washington n'a pas dédaigné d'être à la tête de l'institution. Un héros citoyen tel que lui n'aime sûrement pas

moins que M. de Mirabeau la gloire et la liberté de son pays; il n'en respecte pas moins les lois et le bonheur; les dangers attachés à une société de ce genre n'ont pu échapper à la pénétration de ses vues; mais il a jugé sans doute que l'utilité en était assez importante pour balancer ces risques. Peut-être n'existait-il à ses yeux point de moyen plus propre à entretenir l'esprit militaire qui fonda la nouvelle république, et qui peut seul encore en assurer la conservation; point de lien plus propre à réunir au besoin les défenseurs de la patrie que la paix venait de séparer, à rapprocher plus facilement les intérêts divers de toutes les provinces de la confédération, à former une sorte d'influence secrète capable de maintenir sans effort l'autorité du Gouvernement dans des temps de trouble et de division; enfin, point de gage et plus simple et plus honorable de la reconnaissance des Américains pour la Nation qui fit de si généreux sacrifices à l'établissement de leur puissance et de leur liberté....

Une des idées les plus originales de l'ouvrage de M. de Mirabeau, c'est sans doute son calcul sur l'honneur de succession, qui lui paraît d'autant plus ridicule qu'il s'accroît dans l'opinion à mesure qu'il s'affaiblit réellement en s'éloignant de plus en plus de sa source.

« En effet, dit-il, on conviendra que le fils d'un homme n'appartient que pour moitié à la

famille de son père, l'autre moitié appartient à la famille de sa mère; ainsi, quand le fils entre dans une autre famille, la part du père de celui-ci sur son petit-fils n'est que de $\frac{1}{4}$, sur l'arrière petit-fils de $\frac{1}{8}$, à la génération suivante de $\frac{1}{16}$, ensuite de $\frac{1}{32}$, et progressivement ainsi; de sorte qu'en neuf générations qui embrasseront environ trois cents ans, tel qui est aujourd'hui chevalier de l'ordre de *Cincinnatus* ne participera que pour $\frac{1}{512}$ dans le chevalier existant alors; ce qui, en admettant comme indubitable la fidélité des femmes américaines pendant neuf générations, mérite si peu de considération, qu'il n'est pas un homme raisonnable qui, pour aspirer à un si mince avantage, voulût courir les dangers de la jalousie, de l'envie, de la malveillance de ses compatriotes.... »

L'honneur rétroactif chez les Chinois lui paraît bien plus raisonnable; il encourage, dit-il, les parens à donner à leurs familles une éducation vertueuse, et c'est ainsi qu'il rend héréditaire la vraie noblesse, celle de l'âme. L'honneur de succession, tombant sur une postérité qui ne peut prendre aucune part à ces vertus passées dont il est pourtant la récompense, nuit à cette postérité même, parce qu'il lui est plus commode de jouir d'une dignité de convention que de se faire une dignité personnelle, parce qu'il la rend fière et paresseuse, etc.

De l'Amour de Henri IV pour les Lettres; un volume in-16, avec cette épigraphe :

Il n'est point de lauriers qui ne couvrent sa tête.

Ce petit ouvrage est de l'abbé Brizard, qu'on avait désigné pour successeur à M. Chérin, généalogiste du Roi, qui vient de mourir ces jours passés. Nous attendons du même auteur de nouveaux Mémoires sur la vie privée de Henri IV, où l'on a rassemblé tout ce qui concerne sa jeunesse et son éducation; ces Mémoires seront suivis d'un recueil des lettres les plus intéressantes de ce Prince. Il en existe un très-grand nombre, près de trois mille dans les seuls Mémoires de Sully, beaucoup davantage à la bibliothèque du Roi, à celle de l'Hôtel-de-Ville, dans les différens cabinets de l'Europe, et plus encore peut-être entre les mains des descendans ou des héritiers de ceux qui furent les compagnons de sa gloire et de ses travaux.

Quoique toutes les anecdotes contenues dans cette petite brochure ne soient pas nouvelles, on les relit avec intérêt; plusieurs du moins étaient peu connues. En voici une qui nous a paru trop digne d'être remarquée pour nous refuser au plaisir de la transcrire ici.

« Henri avait onze ans, on venait de lui lire la Vie de Camille et celle de Coriolan. La Gaucherie, son précepteur, lui demanda auquel des deux héros il aimerait mieux ressembler; le

jeune homme, charmé de la vertu de Camille, lui donna la préférence sans balancer....; et rappelant lui-même les exploits des deux Romains, il se passionnait autant pour la générosité du premier qu'il s'indignait contre le crime du second. La Gaucherie le voyant ainsi échauffé : *Eh bien*, lui dit-il, *vous avez un Coriolan dans votre famille;* alors le sage instituteur lui raconta l'histoire du Connétable de Bourbon.... Pendant ce récit, le jeune homme s'agitait, allait et venait par la chambre, s'asseyait, se levait, frappait des pieds, versait des larmes de [illegible] qu'il s'efforçait vainement de cacher; enfin, n'y pouvant plus tenir, il prend sa plume, court à une carte généalogique de la Maison de Bourbon qui était contre la muraille, en efface le nom du Connétable, et écrit à sa place celui du *chevalier Bayard* »

Comment oublier encore ce trait non moins précieux de la lettre que ce Prince écrivit, à l'âge de vingt-quatre ans, à M. de Batz, qui lui avait offert son château de Suberbye? « Combyen » que soyés de ceus là du pape, je ne avès » come le cuydyés mesfyance de vous dessus ces » choses. Ceus quy suyvent tout droyt leur con- » syance sont de ma relygyon, et moy je suys » de cele de tous ceus là quy sont braves et » bons. »

Les Deux Mentors, traduction libre de l'anglais; par M. D. L. P., c'est-à-dire de La Place, à qui nous devons les premières traductions du *Théâtre anglais* et celle de *Tom-Jones*.

Le but de l'ouvrage est très-moral, la fin n'est pas même entièrement dépourvue d'intérêt; mais nous osons douter qu'il y ait beaucoup de lecteurs assez intrépides pour arriver jusque-là; car il faut braver au moins un volume et demi de la narration la plus traînante et la plus fastidieuse, du style tout à-la-fois le plus difficile et le plus négligé. Il s'agit de prouver que

Dût-il à la fortune allier la grandeur,
Tout mortel sans vertu cherche en vain le bonheur.

C'est une vérité dont assurément l'on peut se convaincre sans faire de pénibles efforts.

EPIGRAMME, *par M. Dupuy-des-Islets.*

D'un air contrit certain folliculaire
Se confessait au bon père Pascal:
J'ai, disait-il, délateur et faussaire,
Vendu l'honneur au poids d'un vil métal.
Dans le mépris je consume ma vie;
Ennemi né du goût et du génie,
J'arme contre eux la sottise et l'envie;
Ce qui fut bien me parut toujours mal....
Ah! laisse là ce détail qui m'attriste;
Que ne dis-tu tout d'un coup, animal,
Que ton métier est d'être journaliste!

LE *bon Siècle*, *par le même.*

O le bon siècle! on sait apprécier
Tous les talens; le sexe aime le sexe;
Nul Prince n'a cet orgueil qui nous vexe;
L'un est marchand, l'autre banqueroutier.
A la vertu s'immolant tout entier,
Monsieur Caron prêche la bienfaisance;
Sans y penser notre Archevêque pense;
Et malgré lui de Grasse est un guerrier.

On a donné, le jeudi 5, sur le Théâtre français, la première représentation de la *Comtesse de Chazelles*, comédie en cinq actes et en vers. Le nom de l'auteur a été long-temps un secret gardé avec le plus grand soin par l'auteur qui avait été chargé de la présenter à la Comédie, le sieur Molé; et ce secret était d'autant plus propre à piquer la curiosité, qu'il se permettait d'avouer que l'ouvrage était d'une personne aussi distinguée par son esprit que par son rang. Le public l'avait donné tour-à-tour au marquis de Montesquiou, à M. de Ségur, à madame la marquise de Montesson, à madame la comtesse de Balby, et même à Monsieur, frère du Roi. Ce n'est que la veille de la représentation qu'on en a soupçonné le véritable auteur; et ce n'est qu'après la chute de cette comédie que madame de Montesson a eu le courage de l'avouer. Son sexe, une sorte de respect que devaient naturellement inspirer les liens se-

crets qui l'unissent à M. le duc d'Orléans, les succès qu'elle a obtenus sur son théâtre et comme actrice et comme auteur, rien n'a pu gagner en sa faveur l'indulgence du public que cette nouveauté avait attiré en foule. Les gens de la Cour, qui ce jour-là ne formaient pas la classe des spectateurs la moins nombreuse, ont prouvé, par l'accueil sévère avec lequel ils ont reçu l'ouvrage dès la première scène (1), qu'ils pardonnaient encore moins à madame de Montesson ses prétentions à l'esprit que le rang secret où la fortune et le goût du premier Prince du sang l'ont fait monter. Ce sont les gens de lettres, qui d'ordinaire supportent si difficilement toute incursion faite sur leur domaine par les femmes ou par les gens du monde, qui l'ont traitée avec le plus d'indulgence ; peut-être qu'un succès mérités ont ramenés à leurs principes d'usage. Au reste, leur sévérité a été suppléée au-delà même de toute mesure par celle des spectateurs que nous venons de désigner; il semblait qu'ils eussent à se dédommager des applaudissemens que la politesse leur avait souvent fait prodiguer à l'auteur sur son théâtre particulier, et

(1) Il suffira de citer une seule preuve de cette mauvaise disposition. La comtesse de Chazelles dit à son amant : Pouvez-vous me cacher votre cœur... *quand j'ai tant de plaisir à vous ouvrir le mien?* Quelque mauvais plaisant s'est rappelé *malheureusement les Cœurs* du chevalier de Boufflers, et l'expression la plus indifférente en elle-même est devenue aux yeux du public une équivoque grossière dont on a ri aux éclats.

l'on ne peut dissimuler qu'ils lui ont fait payer assez cher, dans cette occasion, la gloire de ses succès domestiques.

Le fonds de la pièce est tiré en grande partie du Roman des *Liaisons dangereuses*, de M. de La Clos, et de celui de *Clarisse*, de Richardson; l'auteur a emprunté de ce dernier et le caractère de la jeune fille que *Lovelace* appelle son *Bouton de rose*, et la catastrophe du dénouement.

La comtesse de Chazelles, conçue d'après la *présidente de Tourvel* des *Liaisons dangereuses*, est une jeune veuve retirée, depuis six mois à la campagne, chez une tante du comte de Surville; c'est le héros de la pièce; il participe également du caractère de *Valmont* et de celui de *Lovelace*, bien supérieur au premier.

On ne peut se dispenser de convenir que l'intérêt de cette comédie-drame [illegible] pendant les quatre premiers actes, et qu'il souvent suspendu par des scènes tout-à-fait inutiles à l'action. Le rôle du séducteur, M. de Surville, a paru mal conçu; le récit qu'il fait de ses séductions dans le premier acte annonce bien son caractère; mais son inaction prolongée pour ainsi dire jusqu'à la fin de la pièce ne le développe point assez, ne jette pas sur l'intrigue le mouvement, l'intérêt de curiosité que promettait le rôle d'un homme aussi dangereux; tout ce qu'il avait à faire pour arriver à son but est consommé avant que la pièce commence; il n'a

plus personne à séduire; il ne nous montre ainsi que ce que son caractère a de plus vil et de plus odieux : on ne lui reconnaît aucun des charmes qui ont pu faire illusion en sa faveur; on n'est jamais tenté de partager celle des personnages qui l'entourent; il ne produit jamais qu'une impression triste et pénible. La scène qui se passe, au second acte, entre la comtesse de Chazelles et la jeune Nanine, cette situation si heureuse et si piquante, n'excite que l'intérêt du moment; l'auteur n'a pas continué de lier à la marche de sa pièce ce rôle si propre à lui donner du mouvement, à développer l'intrigue, l'adresse et les ressources dont le caractère du séducteur semblait naturellement susceptible. Le rôle de madame d'Auvray, toujours annoncée et ne paraissant jamais, a été trouvé gumain et froid; presque étranger à toute action, il ne sert qu'au dénouement, et c'est un ressort pour ainsi dire trop loin de la scène pour y pouvoir être d'un grand effet. Enfin on a jugé que les principaux caractères de cette comédie étaient fort au-dessous de ceux qui leur avaient servi de modèle; mais on a rendu trop peu de justice au rôle de madame de Chazelles, continuellement intéressant, à un style facile et presque toujours correct, à un dialogue plein de naturel et souvent de sensibilité, à quelques critiques de nos vices et de nos ridicules bien saisis, enfin à plusieurs détails agréables qui

méritaient sûrement plus d'indulgence et de faveur que la pièce n'en a obtenu.

L'auteur de cette comédie, dans des transes que n'éprouva jamais un jeune poëte qui attendrait du succès de sa pièce sa fortune et sa réputation, était au Raincy, terre appartenant à M. le duc d'Orléans. Ce Prince n'avait pu tenir au désir de venir lui-même à Paris pour être informé plus tôt du sort d'un ouvrage auquel il prenait un intérêt que justifie assez son attachement pour l'auteur. Sa sensibilité fut mise à de rudes épreuves : on venait l'instruire à chaque instant de ce qui se passait à la Comédie, et d'acte en acte les mécontentemens se manifestaient davantage. On rassembla le même soir, chez M. le duc d'Orléans, le petit nombre d'amis qui avaient été dans la confidence; tous demeurèrent convaincus que cette chute était entièrement l'effet d'une cabale puissante, dont les intentions malévoles, dès les premiers vers de la pièce, n'avaient pu paraître douteuses (1). On arrêta donc d'en essayer une seconde représentation, avec des retranchemens et des changemens que l'on crut propres à en rétablir le suc-

(1) M. l'abbé Aubert, auteur des Petites-Affiches, a montré à M. le duc d'Orléans un billet anonyme qu'il avait reçu le jour de la première représentation de la *Comtesse de Chazelles*, où on le menaçait de cent coups de bâton s'il ne disait pas de l'ouvrage tout le mal qu'il y aurait à en dire. Beaucoup de gens ont osé soupçonner la probité de l'abbé Aubert et l'accuser d'être lui-même l'auteur de cette proposition incivile.

cès. Madame de Montesson, arrivée le lendemain à Paris, s'empressa de s'en déclarer l'auteur, en annonçant qu'elle se serait interdit cet aveu si la pièce eût eu du succès (abnégation d'amour propre dont une grande Souveraine seule a, dit-on, donné l'exemple) (1); mais que la pièce étant tombée, elle ne voulait pas qu'on pût en accuser un autre. Elle s'occupa sur-le-champ à faire les changemens qui lui avaient été indiqués; la seconde représentation fut annoncée sur l'affiche pendant plusieurs jours, et l'on dit dans le monde que l'événement de la mort de M. le duc de Choiseul, à qui madame de Montesson avait été fort attachée, était l'unique cause de ce retard. Avant d'en appeler cependant à un second jugement, quelques amis conseillèrent à l'auteur de faire relire son ouvrage devant un comité, composé du marquis de Montesquiou, du maréchal de Duras, du comte de Bissy, de quelques autres gens de la Cour, et de M. Suard, homme de lettres, qu'on avait jugé plus propre qu'un autre à être appelé à ce conseil; il fut d'avis d'en hasarder une seconde représentation. Tous les autres, plus éclairés ou plus adroits (car il n'y a aucun risque à conseiller de ne pas donner un ouvrage), furent de l'opinion contraire, et madame de Montesson consentit à retirer sa pièce. Elle va la faire im-

(1) Il est vrai que, pour s'y résoudre, l'on sait que dans ce genre même elle a obtenu plusieurs fois le plus brillant succès.

primer et distribuer dans le public pour se disculper au moins du reproche d'immoralité qu'on a cherché à répandre sur cet ouvrage, et peut-être aussi pour prouver au Lecteur calme et sans prévention que la pièce méritait un traitement moins sévère que celui qu'elle a eu le malheur d'éprouver.

JUIN 1785.

M. de Paulmy vient de faire imprimer un nouvel ouvrage de feu son père, M. le marquis d'Argenson, sous le titre d'*Essais dans le goût de ceux de Montaigne, composés, en* 1736, *par l'auteur des Considérations sur le Gouvernement de France*, un volume in-8°, de plus de 400 pages. Quoique ce dernier ouvrage, ainsi que l'éditeur veut bien l'avouer lui-même, *soit de bien moindre conséquence que le premier*, il nous avait paru fait pour intéresser la curiosité de nos lecteurs; comme il ne se vend point, comme il n'en existe même qu'un fort petit nombre d'exemplaires, nous n'avons rien négligé pour nous le procurer un, et nous allons tâcher de rassembler ici ce qu'on y a cru voir de plus neuf et de plus intéressant.

Un homme en place, un ministre qui, après avoir observé les hommes, après s'être observé lui-même avec la philosophie de Montaigne, oserait encore écrire ses pensées avec la même bonne foi, la même énergie et la même naïveté de style, ferait sans doute le livre du monde le plus utile et le plus piquant; mais ce genre de caractère si original et si rare, il ne faut pas espérer, en dépit du titre, le revoir dans ces nouveaux Essais; ils ne sont pas plus dans le goût de Montaigne que les Histoires de feu

M. Rollin ne sont dans le goût de celles de Tacite ou de Salluste. Il n'y a pas plus de rapport entre la manière d'écrire qu'entre la manière de sentir des deux écrivains; le ton de franchise qu'on ne peut refuser entièrement à l'auteur des nouveaux Essais, quelque sincère qu'il puisse être, n'a cependant ni la bonhomie, [illegible] diesse, ni, si j'ose m'exprimer [illegible] timité de confiance qui fait le [illegible] de Montaigne. Ce qu'on y trouv[illegible] core, c'est cette variété con[illegible] d'idées, cette foule de traits également profonds, cet aimable abandon, génie enfin qui donne au liv[illegible] ble tant de grâce, d'intérêt [illegible]

Les Essais de M. d'Argenson n'offrent qu'un mélange assez peu varié de pensées et d'anecdotes, dont les premières n'ont pas beaucoup près le mérite d'être fort ingénieuses, ni les autres celui d'être bien neuves; mais on y verra quelques faits qu'on chercherait, je crois, vainement ailleurs, et l'on y reconnaîtra toujours, comme l'observe l'éditeur, l'homme qui a vécu dans la bonne compagnie et qui a été instruit de ce que tout le monde ne savait pas.

M. de Paulmy nous apprend dans son avertissement que, en rédigeant l'ouvrage de son père, il s'est permis de le réduire et d'adoucir les traits de quelques portraits qui pourraient encore aujourd'hui paraître tracés avec trop de force, quoique de tous les personnages présentés dans

ce volume il n'y en ait plus un seul qui soit en vie. Il nous permettra de regretter qu'il se soit donné cette dernière liberté; on lui eût pardonné bien plus volontiers de retrancher encore de ce Recueil ces jugemens si communs sur les hommes les plus célèbres de l'antiquité, jugemens qui, pour être d'un esprit fort sage, n'en sont pas moins ennuyeux, et ne nous apprendront sûrement pas à connaître tous ces grands hommes mieux que nous ne les connaissions déjà, grâce aux pinceaux de Tacite et de Plutarque.

Ce que nous avons lu avec le plus d'intérêt, c'est ce qui concerne les hommes illustres de notre Histoire. Un des articles les plus étendus de cette partie de l'ouvrage est celui du cardinal d'Amboise; voici quelques-unes des vues qui ont [illegible] attention.

« Il y a des règnes qui doivent tout aux ministres, tel est celui de Louis XIII sous le ministère de Richelieu; d'autres, où les Rois et leurs ministres ont concouru si bien ensemble, que les peuples leur doivent une égale obligation, tels sont ceux de Henri IV et de Louis XIV... Il me semble que le règne de Louis XII prouve qu'il y en a pendant lesquels un bon Roi opère seul le bien, et le ministre n'est qu'un simple exécuteur de ses sages volontés.... Le cardinal d'Amboise n'eut, à mon avis, d'autres vertus que celles de son maître; mais Louis XII en possédait qui lui ont acquis le beau titre de

père du peuple. George d'Amboise avait de l'esprit, de l'habileté, de l'adresse; il s'en est principalement servi pour faire sa fortune, et ce n'est pas sa faute s'il ne l'a pas poussée plus loin; mais je pense que tout ce qui s'est fait de bien sous le règne de Louis XII appartient au Monarque même, et que le blâme de ce qui s'est fait de mal doit tomber sur son premier ministre... Louis ne voulut point absolument charger son peuple de nombreux impôts; mais le cardinal lui fit entreprendre des guerres dispendieuses; il lui proposa un moyen en apparence plus doux que l'impôt, mais dont on peut dire que les suites sont devenues bien funestes, la vente des offices. On accuse généralement le chancelier Duprat d'être l'auteur de la vente des charges; il est vrai qu'il est le premier qui ait mis cette vente en règle; mais le cardinal d'Amboise a commencé à l'introduire, et elle n'en était que plus dangereuse avant d'être devenue générale et régulière; les bénéfices purent en être plus grands et plus profitables au ministre qui accordait l'agrément, et passaient plus aisément des mains de qui passait la finance, etc. »

Dans l'article de Sully, M. d'Argenson nous apprend que c'est lui qui engagea l'abbé de l'Ecluse à rédiger les mémoires de ce ministre, qui avaient paru d'abord sous le titre d'*Economies royales*, énorme recueil, mal écrit, surchargé de calculs et de détails peu agréables.

« Nous avons actuellement en France, dit

notre auteur à la suite de l'Eloge de Sully, un premier ministre, M. le cardinal de Fleury, qui possede une partie des vertus de Sully ; ses principales qualités paraissent cependant n'être que dans un degré inférieur ; mais peut-être cette différence est-elle uniquement due à celle de leur état et des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. L'un était militaire, l'autre est ecclésiastique.... Le premier avait eu à rétablir partout l'ordre et l'économie, le dernier qu'à maintenir l'ordre sagement établi. Sully éprouvait des contradictions de la part de son maître... M. le Cardinal n'éprouve aucune opposition, si ce n'est sur de misérables objets. Je suis sûr qu'il résisterait à de plus fortes, et c'est peut-être un malheur pour lui qu'il n'en ait pas essuyé de plus grandes.... On lui refuse d'avoir un vaste génie ; mais nous sommes dans un temps où l'on peut se passer de ceux de cette trempe. Enfin ce ministre me semble fait pour augmenter le bonheur dont nous jouissons sans l'altérer, et c'est tout ce que nous pouvons désirer ; car la France est à présent au point de pouvoir dire : *Que les Dieux ne m'ôtent rien, c'est tout ce que je leur demande.* »

C'est ce qu'il écrivait vers la fin de 1736. Quelques années après, il se crut obligé d'ajouter à ce beau panégyrique le triste revers que voici :

« Des négociateurs ou plutôt des intrigans, plus dangereux et moins délicats, troublèrent la tête du premier ministre de 86 ans, et la

ruine de la maison d'Autriche fut résolue. On la lui fit regarder comme si aisée, qu'il aurait eu à se reprocher d'avoir manqué une aussi belle occasion d'effacer presque jusqu'à la mémoire de la prétention de Charles-Quint à la monarchie universelle. Le pauvre cardinal en fut si persuadé, qu'il ne disputa plus que sur les grands frais dans lesquels cette entreprise jetterait la France; il craignit qu'elle n'épuisât ses épargnes et ne dérangeât son système économique. On lui fit entendre que la France en serait peut-être quitte pour se montrer sur mer, ou du moins qu'il en coûterait peu de vaisseaux et peu d'argent. Il se laissa séduire; il donna beaucoup plus qu'il ne voulait, beaucoup moins qu'il ne fallait, et il mourut décrié aux yeux de l'Europe, trahi par une partie de ses alliés, haï par l'autre, ayant manqué de se concilier ceux dont il devait le plus s'assurer, tel que le Roi de Sardaigne. Il laissa la France dans la plus grande détresse, et engagée dans une guerre par mer, sans avoir pris aucune mesure pour l'empêcher ni la soutenir, etc. »

M. d'Argenson passe en revue tous les ministres de la fin du règne de Louis XIV et tous ceux de la Régence; il s'attache surtout à développer le caractère du chancelier d'Aguesseau et celui de son père; mais, quoique toute cette galerie de portraits soit en général assez curieuse, comme la plupart n'ont guère que le mérite d'une ressemblance très-facile à saisir,

nous ne croyons pas devoir nous y arrêter davantage ; ce qu'il ne faut pas oublier cependant, c'est un petit mot sur M. de Maurepas.

« Le jeune ministre de la Marine est bien plus aimable que n'était son père, mais encore moins instruit. Il se plaît plutôt à faire des plaisanteries, que l'on peut appeler des miévreries de jeune courtisan, que des vraies méchancetés et des noirceurs dont on assure que son père était capable; mais il a connu de trop bonne heure les douceurs et les avantages du Ministère, et il ne paraît pas qu'il sache encore quels en sont les devoirs et les principes. Il n'avait encore que dix-huit ans lorsque ses commis lui ont dit : « Monseigneur, amusez-vous, et laissez-nous faire. Si vous voulez obliger quelqu'un, faites-nous connaître vos intentions, et nous trouverons les moyens convenables pour faire tout ce qui vous plaira. D'ailleurs les formes et les règles s'apprennent à mesure que les affaires et les occasions se présentent, et il vous en passera assez sous les yeux pour que vous soyez bientôt plus habile que nous.... » Cependant il faut convenir qu'on passerait toute une longue vie à travailler sans principes, que l'on n'apprendrait jamais rien, et que l'expérience est bien plutôt le fruit des réflexions sur ce qu'on a vu, que le résultat d'une multitude de faits auxquels on n'a pas donné toute l'attention qu'ils méritent. »

Pour n'être pas obligés de revenir une seconde fois sur ce Recueil, nous croyons devoir ajouter ici encore ce petit nombre de traits détachés, dont l'expression du moins nous a paru assez neuve, assez ingénieuse pour mériter d'être remarqués.

« Il faut absolument s'aimer soi-même; mais, comme disait un homme d'esprit de mes amis, il faut s'aimer en tout bien et en tout honneur, comme on aime une honnête fille qu'on veut épouser, et non comme une malheureuse créature qu'on cherche à débaucher. »

*

« Frayons le chemin au bonheur et aux plaisirs doux et tranquilles dans lesquels il consiste véritablement; mais ne nous tourmentons pas pour l'appeler, et ne nous fatiguons point à courir après la fortune et la volupté; ce sont des oiseaux auxquels il ne faut que préparer leurs nids, et qui viennent d'eux-mêmes y pondre. »

*

« Non-seulement il faut s'écarter quelquefois des meilleurs principes, mais à la longue il faut ou les abandonner tout-à-fait ou du moins les modifier. Il n'y a si bons meubles qui ne s'usent; mais les bons ménagers ne jettent rien par la fenêtre qu'ils ne soient bien sûrs qu'il n'y a plus aucun parti à en tirer. »

*

« J'ai souvent entendu dire que *tout ce qu'on*

pouvait faire soi-même il ne fallait pas le laisser faire par autrui; pour moi, je pense et je soutiens tout le contraire : *Tout ce qu'on peut faire par autrui, il faut s'épargner la peine de le faire soi-même;* mais s'il ne faut pas tout faire, il ne faut rien dédaigner..... Savoir gouverner les causes secondes, et non être gouverné par elles, c'est à cela qu'on reconnaît l'homme d'Etat, l'homme capable de faire de grandes choses. »

*

« Je suis du sentiment de madame Cornuel, qui disait qu'on ne pouvait pas être long-temps amoureux sans faire beaucoup de sottises, ni parler long-temps de l'amour sans en dire. »

*

« J'ai lu quelque part qu'il ne faut jamais renvoyer l'air d'autorité si loin qu'on ne puisse le retrouver dans l'occasion, parce que souvent l'air d'autorité est nécessaire pour constater l'autorité même. »

*

« A l'âge de cinquante ans, le président Hénaut déclara qu'il se bornait à être studieux et dévot; il fit une confession générale des péchés de toute sa vie, et c'est à cette occasion qu'il lâcha ce trait plaisant : *On n'est jamais si riche que quand on déménage.* »

COMPLAINTE *de M. de Corancé, à propos de la suspension du* Journal de Paris, *dont il est le principal propriétaire.*

Ce Journal a été suspendu depuis trois semaines, à cause d'une vieille chanson du chevalier de Boufflers, sur son ambassade auprès de la princesse Christine de Saxe, que le rédacteur s'était avisé d'y insérer en rendant compte d'un Recueil de vers et de prose, intitulé *les Quatre Saisons littéraires*, où se trouve cette malheureuse chanson, faite il y a plus de vingt ans, et que tout le monde sait par cœur. On ne peut nier que ce ne soit une grande sottise d'imprimer dans une Feuille qu'on envoie à toute la Famille royale des vers où l'on s'est permis de tourner en ridicule la Tante de Sa Majesté; mais il n'est pas moins certain que ce n'est que par pure ignorance qu'on a commis une pareille faute; que la chanson est assez ancienne pour qu'on ait pu en oublier le véritable sujet, et qu'après tout le rédacteur de l'article n'a fait que citer des couplets qu'on avait imprimés impunément avant lui dans un Livre publié et vendu depuis deux mois, avec privilége et approbation. Quoi qu'il en soit, si messieurs les Rédacteurs méritaient une petite leçon pour n'être pas mieux instruits de ce que dans la bonne compagnie personne n'ignore, il y a eu des gens d'esprit qui ont fort bien jugé que cette leçon pourrait avoir plus d'un côté utile; en

conséquence, on a fort exagéré les torts de leur étourderie. Le privilége du Journal leur a été retiré par ordre exprès du Roi. On a répandu adroitement le bruit qu'il pourrait bien être supprimé tout-à-fait, que Sa Majesté ne voulait plus en entendre parler, qu'elle avait décidé du moins que cette Feuille ne serait plus rédigée par les mêmes personnes, et qu'il se présentait des Compagnies qui en sollicitaient le privilége, en offrant des sommes considérables, etc. Des avis si alarmans pour les propriétaires d'une entreprise qui rend aujourd'hui plus de cent mille francs de produit net les ont déterminés enfin à s'adresser à M. Suard, à le supplier très-humblement de vouloir bien sauver leur propriété en la mettant sous l'abri de son nom, et à recevoir pour prix de sa complaisance un quart ou du moins un cinquième des bénéfices. La délicatesse de notre académicien n'a pas cru devoir accepter une pareille proposition; mais, après beaucoup d'instances, et de la part des malheureux propriétaires, et de la part de M. le Garde des Sceaux qui les protége, il s'est enfin laissé persuader à recevoir, avec le titre de rédacteur du Journal, un traitement fixé par le Roi, avec un petit intérêt particulier dans l'affaire, qui puisse la lui rendre encore plus personnelle; on estime que les deux objets réunis ne passeront guère quinze à vingt mille francs; c'est ce que son désir d'obliger a pu obtenir de sa délicatesse. Grâce à cet arrangement et à

quelques autres sacrifices moins connus, le privilége vient d'être rendu aux anciens propriétaires, MM. Corancé, Romilly, Cadet et Dussieux; mais M. Suard sera seul responsable de l'usage qu'ils en pourront faire à l'avenir. Ce risque-là sans doute vaut bien la peine qu'on le paye généreusement.

Enivré du brillant poste
Qui me rendait important,
Je m[illegible] poste
Le public et son argent.
Au fait de mon ambassade,
Du reste [illegible] rien,
Je pouvais être malade
Quand S...... [illegible] se portait bien.

L[illegible] enflée,
Je pr[illegible]
Ma [illegible]
Et m[illegible]ent,
Quand [illegible] un orage
Dérangea tout mon calcul,
Et sa bourrasque sauvage
Faillit à me rendre nul.

D'un membre d'Académie,
Fort avide de bonheur,
La finesse et le génie
Combinèrent mon malheur.
Ma Feuille était fort courue;
Mais il fallut ajouter
Au plaisir de l'avoir eue
Le chagrin de la quitter.

De huit mille écus de rente
Perdant jusqu'au dernier quart,

(1) Un des principaux rédacteurs du Journal, à 1,800 liv. d'appointement.

D'une plume pénitente
J'écris à monsieur Suard :
Je conviens que d'une tante
Le prix par moi méconnu
Méritait que de ma rente
On m'ôtât le revenu.

Touché de ma repentance,
Epris d'argent et d'amour,
Mon patron rompt une lance
Dans le cercle de la Cour :
On me rendit mon pupitre;
Et le bon monsieur Suard
Chez moi ne voulut qu'un titre,
Avec sa prébende à part.

BOUTS-RIMÉS, *par M. le chevalier de B....*

Il était autrefois un jeune Prince — *grec*,
Un ange pour l'esprit, pour la figure un — *singe*,
Amant d'une beauté qui lui refusa — *sec*
De lui montrer le dessous de son — *linge*.
Le Prince de dépit se jette au bas d'un — *pont*;
Il y trouve une fée assise auprès de — *l'arche*,
Qui dit : Pour te calmer, sur la rivière — *marche*,
Au bord d'elle il en est qui t'en — *consoleront*.

VERS, *pour être mis au bas du Portrait du pauvre Lantara, peintre plein de talent, et mort dans la misère.*

Tu vois le pauvre Lantara :
La foi lui tenait lieu de livre;
L'Espérance le faisait vivre,
Et la Charité l'enterra.

A une Femme qui avait des vapeurs.

Enfin ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines;
Mais qu'ils vous ont coûté de peines,
Ces maux que vous n'avez pas eus!

La malheureuse destinée de M. Pilâtre des Rosiers a excité la plus vive sensibilité. On ne peut assez déplorer le sort d'un jeune homme estimable qui, après avoir osé tenter le premier une des plus étonnantes expériences qu'ait jamais conçues l'industrie humaine, a fini par en devenir la première victime. Il y avait huit mois qu'il attendait un moment propice pour exécuter son projet, qu'à la veille de l'exécution il avait toujours vu retardé par des obstacles aussi imprévus qu'insurmontables; et quoiqu'il eût montré dans toutes les épreuves précédentes une intrépidité, pour ne pas dire une témérité à toute épreuve, l'infortuné jeune homme ne s'obstinait à suivre celle-ci que parce qu'il y croyait son honneur engagé. Il avait obtenu de la protection du Gouvernement des avances considérables; on n'avait rien épargné pour faire construire son ballon, non-seulement avec tout le soin, mais encore avec toute la magnificence et tout le luxe dont la machine pouvait être susceptible. Elle était décorée de fort belles peintures; on y avait représenté d'un côté des Aquilons soutenant les armes de Monsieur (1), de

(1) A qui le sieur Pilâtre avait l'honneur d'être attaché.

l'autre une Renommée ou le Génie de l'Immortalité portant des inscriptions à la gloire de M. Montgolfier, et ces deux vers pour M. de Calonne :

> Calonne, des Français enflammant le génie,
> Sait animer ainsi les arts et l'industrie.

Quand l'infortuné jeune homme eût eu, peut-être par sa faute, le chagrin de se voir prévenu par le sieur Blanchard, il fut bien tenté de renoncer à une entreprise dont il ne voyait plus que les risques; mais on lui fit sentir que le Gouvernement lui saurait mauvais gré et avec raison d'avoir sollicité des préparatifs si dispendieux, et auxquels on avait donné tant d'éclat, pour n'en faire ensuite aucun usage. Déterminé par des considérations si justes et si pressantes, il n'eut pas la force d'y résister, quoiqu'il fût toujours tourmenté par les pressentimens les plus funestes; un esprit aussi éclairé que le sien devait-il leur abandonner le soin de régler sa conduite?

Quoi qu'il en soit, c'est dans la nuit du mardi 14 qu'il se décida enfin à partir le lendemain à la pointe du jour. Les préparatifs furent longs; il se trouva à la machine plusieurs trous qu'il fallut raccommoder; on fut obligé de replacer la soupape, et l'aérostat ne fut rempli au tiers qu'à dix heures du matin. Le lendemain, à sept heures sept minutes, tout se trouva prêt; la rupture d'équilibre fut de trente livres, et l'aéro-montgol-

fière (1) s'éleva majestueusement, faisant avec la terre un angle de soixante degrés. A deux cents pieds de hauteur le vent de sud-est parut diriger la machine, et bientôt elle se trouva sur la mer; différens courans l'agitèrent alors pendant trois minutes; le vent du sud-ouest devint enfin dominant, et le globe regagna la côte de France. Suivant quelques relations, à sept heures trente-cinq minutes on a vu s'élever au-dessus du ballon une colonne de flamme qui a été aperçue par le plus grand nombre des personnes que l'expérience avait rassemblées; au même instant la machine a paru éprouver deux ou trois secousses, et la chute s'est déterminée de la manière la plus violente et la plus rapide; les deux malheureux voyageurs, M. Pilâtre et M. Romain, un des artistes employés à la construction de la machine, sont tombés et ont été trouvés fracassés dans la galerie et aux mêmes places qu'ils occupaient à leur départ. Pilâtre a été tué du coup; mais son infortuné compagnon a encore survécu dix minutes à cette chute affreuse; il n'a pu parler, et n'a donné que de très-légers signes de connaissance. La montgolfière n'était ni brûlée ni même déchirée; le réchaud,

(1) Cet aréostat présentait deux formes, l'une sphérique et l'autre cylindrique. Le globe, de trente-deux pieds et demi de diamètre, était rempli d'air inflammable; au cylindre en dessous était adapté un petit réchaud dont la vapeur devait servir à maintenir l'équilibre ou l'égalité de plénitude du globe rempli d'air inflammable, et ce cylindre avait pour base une galerie circulaire de vingt-deux pieds de diamètre.

encore au centre de la galerie, s'est trouvé fermé. Au moment de la chute la machine pouvait être environ à seize cents pieds en l'air; elle est tombée à cinq quarts de lieue de Boulogne, et à trois cents pas des bords de la mer, vis-à-vis la tour de Croy.

On a donné, sur le Théâtre italien, le mardi 24 Mai, la première et la deuxième représentation de la *Dupe de soi-même*, comédie, en prose et en trois actes, de M. Goldoni. En la traduisant lui-même, il a cru l'adapter aux convenances particulières de notre Théâtre; mais ce nouvel essai lui a mal réussi.

Le fonds de l'action a paru si peu vraisemblable et le style tellement négligé, qu'on a été beaucoup plus frappé de ce que la prévention et la vengeance du principal personnage ont de bête et d'odieux qu'on ne l'a été de l'excellent comique de situation qui en résulte, et qui produit au moins deux ou trois scènes d'imbroglio assez gaies.

LETTRE *du lord Shelburne, marquis de Lansdown, à M. l'abbé Morellet.*

De Bowood, le 22 Mai 1785.

Mon cher Abbé, j'ai différé de vous écrire jusqu'à ce que nos nouveaux arrangemens avec l'Irlande fussent terminés, parce que j'ai voulu vous rendre compte des progrès qu'ont faits parmi nous les nouveaux principes de l'administration du commerce. Il s'opère en effet

ici une grande révolution qui me semble devoir devenir bientôt générale, ou s'étendre du moins aussi loin que l'influence de notre Nation sur le système de l'Europe. Je ne puis me rappeler que trois événemens qui peuvent vous intéresser en votre qualité de professeur d'économie publique et d'avocat des Nations : l'affaire du thé, celle du commerce de nos Iles avec nos anciennes colonies du continent de l'Amérique, et le règlement de notre commerce d'Irland

Quant au la diminution des droits sur cette marchandise a eu des suites si avantageuses qu' passé nos espérances. Les ventes ont augmenté de cinq millions de livres pesant à douze millions; malgré beaucoup de circonstances défavorables, il est vraisemblable qu'elles s'élèveront bientôt promptement à quinze ou seize, et dans fort peu de temps à dix-huit; mais, outre ce avantage, nous avons retiré de cette opération celui d'affaiblir tellement tout le système de la contrebande, que le revenu général se trouve à un degré dont tout le monde est étonné. Quant à moi, je n'ai jamais mieux vu que dans cette occasion, et par tout ce qui s'est passé, *combien notre Compagnie des Indes orientales est funeste à la prospérité de notre commerce général.*

Nous avons renvoyé à l'année prochaine les règlemens à faire pour le commerce de nos îles de l'Amérique avec nos anciennes colonies; mais je ne puis vous exprimer mon éton-

nement sur ce qui s'est passé chez vous au sujet de votre commerce avec vos îles. Je n'en sais que ce que j'en ai lu dans une Gazette de Leyde; mais j'ai vu l'extrait d'une lettre du Parlement de Rouen, si absurde et d'après des principes si étroits, que je serais bien étonné de les voir avancer ici même par nos gens de parti et pour servir un intérêt du moment. J'ai lu un pamphlet que le sieur Franklin a envoyé à M. Vaughan sur la même matière, et je l'ai trouvé si bien fait et si bien dans tous les principes que vous me connaissez et qui me sont communs avec vous, que je l'aurais cru écrit par vous-même, sans la persuasion où je suis que, si vous en étiez l'auteur, vous me l'auriez envoyé, ou que vous m'en auriez fait quelque mention. Quoi qu'il en soit, je suis entièrement de l'avis de cet écrivain, et je crois ses raisonnemens clairs et ses principes incontestables.

Il n'y a point eu parmi nos négocians d'opposition au projet de rendre le commerce libre entre nos îles et le continent de l'Amérique, excepté de la part de ceux qui sont intéressés aux établissemens de la nouvelle Ecosse ou au commerce de ce pays, et qui ont besoin du monopole pour cette double raison, et peut-être parce qu'ils se proposent, en laissant subsister les prohibitions, de faire la contrebande pour leurs voisins de la nouvelle Angleterre. La cause de la liberté l'aurait cependant emporté malgré leur opposition, sans l'obstacle qu'y ont

mis quelques restes de l'ancien Ministère et des anciens principes. Soit préjugé, soit désir de se rendre populaires, ces gens rappellent l'acte de navigation à cette occasion comme à toutes les autres; mais il est vrai cependant que notre public, en y comprenant nos marchands mêmes et nos manufacturiers, a agrandi ses idées et s'est éclairé à un point qui m'étonne moi-même.

Quant aux obstacles qu'ont rencontrés les propositions de l'Irlande, ils ne portent que sur de fausses bases : d'abord l'esprit de parti des hommes qui veulent entrer dans le Ministère, et qui ne cherchent, jusqu'à ce qu'ils y parviennent, qu'à embarrasser le Gouvernement; les opposans sont, en second lieu, les manufacturiers en coton qui voudraient se débarrasser de quelques taxes mises sur eux très-maladroitement; enfin quelques citoyens qui désirent avec raison que les droits sur les matières premières des ouvrages soient les mêmes dans les deux pays. Le Ministère a mis tant de négligence à traiter avec ces deux dernières classes d'opposans, que ceux-ci, craignant de ne pas réussir dans leurs demandes, ont eu recours contre leur propre pensée aux anciens préjugés qui agissent toujours sur l'esprit du plus grand nombre; inconvénient terrible d'un gouvernement populaire, qui peut entraîner les plus funestes conséquences. Mais, avec tout cela, le corps de nos manufacturiers qui ont le plus grand intérêt à la chose, comme tous ceux

dont je suis environné à Wiltshire, et tous les négocians, particulièrement ceux de Londres, sont parfaitement convaincus de la solidité du principe général de la liberté.

J'ai mandé à Favre de vous envoyer de Londres deux pamphlets de M. Rwiming sur le thé, un autre sur le sel, du lord Demdmald, et un excellent petit écrit du doyen Tucker, sur l'affaire d'Irlande. Vous devez vous rappeler que M. Rwiming est le plus grand marchand de thé que nous ayons. Son pamphlet est important, parce qu'il montre l'étendue incroyable qu'avaient prise la contrebande et les fraudes de toute espèce; conséquences nécessaires des forts droits et des prohibitions....

Après avoir vu tomber si malheureusement quatre pièces de suite sur le même Théâtre, il est doux d'avoir enfin à parler d'un succès, et celui de *Roxelane et Mustapha*, tragédie, en cinq actes, de M. Maisonneuve, représentée, pour la première fois, par les Comédiens français, le lundi 6, paraît fait pour intéresser à plus d'un titre. L'ouvrage est estimable en lui-même; il renferme au moins quelques beautés vraiment dignes de l'accueil qu'il a obtenu, et c'est le premier essai dramatique d'un homme qui en sollicitait la représentation depuis près de quinze ans. Le malheureux auteur, n'ayant pas eu assez de protection pour jouir de cette faveur plus tôt, avait quitté, en attendant, Melpomène

pour la veuve d'un marchand de toiles; il l'avait épousée, et vivait, depuis plusieurs années, très-ignoré, au fond de sa boutique. Il a plu enfin à messieurs les Comédiens de l'en faire sortir; mais sa timidité naturelle était si découragée par tous les obstacles qui l'avaient arrêté à l'entrée de la carrière, que, la veille même de la première représentation, il espérait si peu de son ouvrage, qu'il avait demandé la permission de le retirer. Très-heureusement pour lui, les acteurs, qui ne voulaient pas avoir perdu tout-à-fait le temps donné à l'étude de leurs rôles, s'y refusèrent.

Le sujet de *Zoraïda* est assez connu, tant par la pièce de M. Bélin qui eut plus de succès que de réputation, que par celle de M. de Chamfort, qui paraît avoir eu plus de réputation que de succès.

Cette pièce est très-faiblement écrite; mais tout faible qu'il est, ce style a quelquefois une simplicité touchante, un ton sensible et vrai, des mots d'âme et de situation. Il n'y a pas beaucoup plus d'invention dans le plan de cette tragédie que dans celui de la tragédie de M. de Chamfort; les combinaisons les plus essentielles appartiennent au sujet, et avaient déjà été employées avec assez de succès par M. Bélin; mais n'y aurait-il pas dans celle-ci plus de mouvement et de chaleur? La Roxelane de M. de Chamfort a, ce me semble, et plus d'adresse et plus de dignité; son caractère paraît moins odieux. Il n'y a pour

ainsi dire, dans la pièce de M. de Maisonneuve, qu'un seul rôle qui soit développé, c'est celui de Zéangir; mais il faut convenir qu'il l'est de la manière la plus heureuse, et ce qui ajoute sans doute encore au mérite de ce rôle, c'est qu'il inspire ce grand intérêt par le seul sentiment de l'amitié; car l'auteur n'a pas eu recours au moyen dont presque tous ceux qui ont traité ce sujet avant lui avaient cru avoir besoin, celui de supposer les deux frères rivaux: M. de Maisonneuve a fort bien compris que, lorsqu'on voulait intéresser en faveur de l'amitié, il ne fallait pas lui donner un voisin aussi dangereux que l'amour. Quelque prévue que soit la catastrophe, dès la première scène on l'oublie; le zèle, le dévouement de Zéangir a tant d'énergie et de vérité, qu'il entretient continuellement les spectateurs dans l'espérance de le voir triompher enfin de toutes les puissances armées contre ce frère qu'il brûle de défendre; et la justice de Soliman, que le poëte a eu le talent de ne point avilir, favorise encore cette erreur, à laquelle tient peut-être tout le charme de l'ouvrage.

La présence de la Reine à une des dernières représentations de cette tragédie y avait attiré une affluence de monde extraordinaire. L'intérêt que Sa Majesté a témoigné y prendre en a pour ainsi dire renouvelé le succès; on a demandé l'auteur à la fin de la pièce comme le premier jour, et Sa Majesté n'a pas dédaigné de

joindre son vœu à celui du public. L'auteur a paru et a été comblé d'applaudissemens; Sa Majesté l'a fait venir ensuite dans sa loge, et lui a dit les choses du monde les plus flatteuses avec cette grâce qui n'appartient qu'à elle. Nous n'en citerons qu'une qui, bien ou mal redite, paraîtra sans doute encore aimable: *La manière dont on avait traité ce sujet m'avait tant intéressée; je l'avoue, que je ne croyais pas qu'il fût possible de m'intéresser encore davantage.*

Quoiqu'il y ait bien de craindre que la pièce ne perde à la lecture, nous serions bien trompés si, loin même de ces illusions du théâtre, on n'y reconnaissait encore un mérite réel, les élans d'une ame douce et sensible, des mouvemens et des effets d'une conception vraiment dramatique.

M. de C....re ayant été désigné un moment pour remplacer M. Le Noir, la licence chansonnière s'est hâtée de le peindre avec sa fidélité accoutumée dans les couplets que voici:

Sur l'air: Malbrough s'en vat en guerre.

Connaissez-vous C....re?
Rions un peu du pauvre hère,
Connaissez-vous C....re,
Intendant d'Orléans,

Intendant d'Orléans,
Il a bien soixante ans.
Il s'est mis dans la tête,

Vit-on jamais rien de plus bête?
Il s'est mis dans la tête,
Avec ses cheveux blancs,

Avec ses cheveux blancs
Et ses crachats gluans;
Son teint de pain d'épice,
Son air d'un bâton de réglisse;
Son teint de pain d'épice,
De venir à Paris.

De venir à Paris,
Dont il brave les cris.

. . . . . .

Déjà dans ses chausses il pisse.
Plus brave et moins novice,
Sa femme aussi le veut,

Sa femme aussi le veut,
Disant que tout se peut,
Et que ce n'est qu'un jeu.
Quant à son cher beau-père,
On sait bien lui faire faire
Des tours beaucoup plus forts.

Avec quelques efforts
On monte ses ressorts.
Sans persuader personne,
Elle dit qu'ils sont à l'aumône:
L'occasion est bonne
Pour fuir la pauvreté.

C'est une charité
Bien juste en vérité.
Oh! voilà bien la Dame!
Ma foi, c'est une bonne lame;
Elle fera la game
A son benêt d'époux.

Nos catins, nos filoux
N'auront qu'à filer doux.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Ah! que nous sommes fous!

VERS *de M. [illegible] Porquet à M. de Vaux.*

Tous les malheurs des gens heureux,
J'en conviens, assiègent ta vie;
Cependant souffre qu'on t'envie,
Et plains-toi, puis que tu le veux.
Le Ciel te prodigue tous les défauts qu'on aime.
Tu n'as [illegible] vertus qu'on pardonne aisément.
Ta gaîté [illegible] mots, tes ridicules même
Nous charment presqu'également.
Philosophe à la Cour, et commère à la ville,
Qui, comme toi, d'un air agréable et facile,
Sait amuser autrui de son oisiveté,
Minauder, discuter, composer vers ou prose,
Et nécessaire enfin par sa frivolité,
Par des riens valoir quelque chose?
Supprime donc des pleurs qu'on essuie en riant;
D'un homme tout entier ose montrer l'étoffe;
A tout l'esprit d'un philosophe
Ne joins plus le cœur d'un enfant.

RÉPONSE *du même à des Réflexions trop justes sur les dégoûts et les chagrins de la vie; à madame de Boufflers.*

Appréciez bien moins la vie,
Si vous voulez en mieux jouir;
Avec trop de philosophie
On parviendait à la haïr.

Ou désirs ou regrets, voilà notre partage;
Mais sous ce triste aspect pourquoi l'envisager?
Vivre, dit-on, c'est voyager;
Dans les distractions achevons le voyage,
Le sommeil vient sans y songer.

Le *Mercure de France* est une entreprise typographique dont le produit appartient au département du Ministre de Paris. La majeure partie est affectée à des pensions; le reste est distribué annuellement en gratifications aux jeunes littérateurs qui ont travaillé à ce Journal. Dans la distribution que M. de Breteuil vient de faire de ces bénéfices, il a compris pour 300 livres tournois, une fois payées, M. G..... Ce jeune philosophe, couronné trois fois par l'Académie, et l'un des coopérateurs les plus laborieux et les plus distingués du *Mercure de France*, s'est trouvé si humilié de l'exiguité de cette récompense, qu'il s'est permis d'adresser à son bienfaiteur la lettre que voici :

« Monsieur le Baron,

» M. Panckouke m'a appris que vous m'ac-
» cordiez une gratification de cent écus sur les
» fonds du *Mercure*. Je n'en suis pas, monsieur
» le Baron, à cet état d'humiliation et de dé-
» tresse qui peut réduire un homme de lettres
» à accepter une gratification de cent écus. Sans
» doute il vous sera aisé de faire une disposi-
» tion plus heureuse de cette somme, et peut-
» être aussi il est trop de gens assez malheu-

» reux pour la recevoir sans honte et avec re-
» connaissance.

» Je suis avec respect, etc. »

La différence extrême que la faveur a mise entre M. G.... le philosophe, à qui elle offre pour premier bienfait une gratification de cent écus, et son neveu M. G. le chanteur, qui a obtenu, presque en arrivant dans ce pays-ci, une pension de deux mille écus, nous rappelle le quatrain de M. de Pavarol, que nous croyons avoir oublié dans le temps :

Deux G.... sont connus, l'un écrit, l'autre chante.
Admirez, j'y consens, leur talent que l'on vante;
Mais ne préférez pas, si vous formez un vœu,
La cervelle de l'oncle au gosier du neveu.

On a donné, le 20 de ce mois, sur le Théâtre français, la première représentation de l'*Epreuve Délicate*, comédie, en vers et en trois actes, de M. Grouvelle, secrétaire des commandemens de M. le prince de Condé. Il y a de lui plusieurs jolies pièces fugitives dans les dernières années de l'*Almanach des Muses*.

Le conte moral de M. Marmontel intitulé le *Scrupule*, dans lequel un jeune officier, pour éprouver l'amour de sa maîtresse, lui écrit qu'il a perdu un œil à l'armée, et voit bientôt disparaître un amour qu'il croyait absolument indépendant de tous les avantages extérieurs, a fourni à M. Grouvelle le fonds de sa comédie,

Le même sujet avait déjà été traité sur le Théâtre de Londres, en 1761, sous le titre de *The Devil is in him*, ou *Il est Possédé*. M. Grouvelle a suivi en partie le plan et la marche de la pièce anglaise; il lui doit surtout un rôle de médecin assez plaisant, et dont la gaieté pouvait trancher d'une manière fort originale avec le sérieux métaphysique qui domine nécessairement dans ce sujet; mais l'auteur anglais avait fort bien jugé qu'un pareil fonds ne comportait pas plus de deux actes; il y avait même attaché une double intrigue dont l'intérêt, quoique romanesque, donne au moins à l'action une sorte de mouvement. M. Grouvelle a cru qu'il pouvait se passer de cet épisode, et que le seul développement du conte de M. Marmontel lui suffirait pour remplir trois actes. Il s'est trompé; on a trouvé la pièce froide et monotone, et l'action, continuellement languissante, n'a paru se traîner qu'avec peine jusqu'au dénouement.

On eût peut être pardonné à M. Grouvelle, qui débute dans la carrière du Théâtre, le mauvais choix du sujet; mais ce qu'on ne lui a point pardonné, ce sont plusieurs expressions précieuses ou de mauvais goût, un style en général trop plein de manières et d'afféterie, plus déplacé sans doute encore dans la comédie que dans aucun autre genre de littérature. En voici quelques exemples. Le cœur, dit le Médecin, *le cœur est un viscère*. — La Soubrette: *On sait ce que c'est qu'un amant; mais la patrie*

est faite on ne sait pas comment... Il semble que nos jeunes auteurs dédaignent trop l'invention des choses pour courir après celle des mots, et ces mots n'appartiennent presque jamais à la langue de la société qu'ils veulent présenter sur la scène. Ce reproche mérité tant de fois, on l'a fait plus durement à M. Grouvelle; à peine le parterre a-t-il permis d'achever sa pièce. Quelques détails cependant, écrits avec beaucoup d'esprit et de facilité, semblaient mériter plus d'indulgence qu'ils n'en ont obtenu.

La malveillance décidée avec laquelle le public a reçu ce premier essai des talens d'un jeune homme eût été bien décourageante pour lui, si le Prince auquel il a le bonheur d'être attaché ne l'eût consolé de ce mauvais succès, en lui disant avec une bonté charmante: Mon cher Grouvelle, je vous dirai, comme le prince de Condé au marquis de Créquy après la première bataille qu'il eut perdue: *Il ne vous manquait plus que cette leçon pour devenir un bon général.*

Explication du Système de l'Harmonie pour abréger l'étude de la Composition et accorder la Pratique avec la Théorie; par M. le chevalier de Lirou, auteur des paroles de l'opéra de *Diane et Endymion*, mis en musique par M. Piccini. Cet ouvrage, absolument systématique, offre sur les principes et les diverses marches de l'harmonie une théorie nouvelle, mais plus ingénieuse que satisfaisante.

L'auteur a divisé son ouvrage en vingt chapitres. Dans le premier il analyse l'accord parfait, et il trouve, comme tous les théoriciens, que la douzième ou quinte juste, première combinaison donnée par la nature, est l'intervalle constitutif de tous les accords. Chacun des deux sons de cet intervalle constitutif pouvant appartenir à deux accords parfaits différens, cette succession produit le tétracorde; la réunion de deux tétracordes, produits par deux sons consécutifs, donne l'échelle diatonique, engendrée par conséquent par un seul son générateur.

C'est ce son générateur qui sert de base au système de M. de Lirou. Il en fait le point central d'un cercle. Il trouve dans cette figure géométrique le vrai type de l'harmonie, et dans ce type un entrelacement non interrompu de toutes les quintes et sixièmes naturelles, fausses ou dissonantes qu'admettent ou que rejettent les praticiens. Tous les différens modes, leur origine et leur marche se démontrent dans ce système par ce cercle harmonique. Il faut avoir les plus grandes connaissances de l'art pour suivre les idées systématiques de M. de Lirou, et vérifier sur le clavecin des assertions que l'expérience dément, et des successions de sons et d'accords que l'oreille repousse. Cet ouvrage, que le sens qui juge l'art pour lequel il est fait contredit dans presque tous les nouveaux accords que l'auteur croit avoir créés à l'aide de son

système, est terminé par deux chapitres qui traitent de l'harmonie figurée et des accords par suspension. M. de Lirou y distingue avec soin les suspensions d'harmonie d'avec celles produites par des notes supposées; il en fait voir l'origine d'une manière aussi claire que précise, et il apprend à distinguer facilement celles qui doivent porter l'harmonie et celles qui sont destinées à faire des feintes et à lier les phrases de chant.

L'auteur avait soumis son ouvrage au jugement de l'Académie des Sciences, et ce jugement était peu favorable à presque tous les systèmes; ils croyaient que l'étude de celui de M. de Lirou devait piquer la curiosité de tous les artistes, sans leur permettre cependant d'espérer qu'il leur offrirait de nouvelles routes ou un procédé propre à servir officieusement les progrès de l'art musical.

JUILLET 1785.

Ce qu'il ne faut pas oublier d'abord de remarquer sur la dernière séance publique de l'Académie française (le jeudi 6 Juin) pour la réception de M. l'abbé Morellet, c'est que, grâce au nouveau régime établi sur la distribution des billets d'entrée, on y était à l'aise comme aux sermons de l'abbé Cottin. L'auditoire, en conséquence plus choisi, plus tranquille, s'est montré aussi beaucoup plus bénévole; et quoique le Discours du récipiendaire et celui du directeur soient tous les deux fort longs, ils ont été écoutés sans impatience, au moins sans aucun murmure désobligeant. M. l'abbé Morellet n'emploie que cinq ou six pages à nous prouver que, depuis qu'il était reconnu qu'un penseur pouvait être aussi académique qu'un poëte ou un bel-esprit, il osait se flatter d'avoir quelque droit aux honneurs du fauteuil, puisque, *occupé* depuis vingt ans du développement de la théorie générale du commerce, l'un de ses soins avait été de rectifier et de compléter le Vocabulaire de cette science, et de contribuer ainsi de loin au grand travail dont s'*occupe* l'Académie, etc. Le reste de son Discours est consacré presque tout entier à l'éloge de l'académicien qu'il remplace, et cet éloge nous a paru fait d'une manière assez intéressante. En voici le précis.

« M. l'abbé Millot fut élevé chez les Jésuites. Son premier emploi dans cette société fut d'être professeur d'éloquence; cet emploi le condamnait à faire tous les ans une Tragédie latine; il avait la docilité de la faire et la sagesse de la brûler. Son premier ouvrage fut un Discours sur un prix proposé par l'Académie de Dijon : *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?* Ce Discours se ressent du défaut de précision de la question proposée; mais on y remarque une singularité qui intéresse en faveur de l'écrivain. M. l'abbé Millot n'avait encore vécu qu'avec les livres, et c'est au commerce des hommes qu'il donne la préférence. Il osa, dans ce Discours, louer Montesquieu et défendre l'*Esprit des Lois;* cette noble hardiesse indisposa contre lui ses confrères...; mais cette disgrâce lui fut utile, en le faisant sortir du vaisseau avant le naufrage....

» Maître du choix de ses occupations, il s'exerça d'abord dans l'art si difficile d'écrire, par la pratique la plus utile de toutes, la traduction; mais dans le choix de ses modèles il consulta plus son admiration pour eux que ses forces. Démosthène fut l'un des auteurs qu'il essaya de traduire.... Ce même sentiment fut peut-être ce qui le jeta dans la carrière des Bourdaloue et des Massillon. La faiblesse de son organe, sa timidité, l'embarras même de son maintien, l'empêchaient de prendre l'empire que doit exercer l'orateur sur ceux qui l'écoutent. Il se rendit

justice; et après avoir prêché sans succès un Avent à Versailles et un Carême à Lunéville, il se livra tout entier à la littérature, qui lui promettait plus de gloire, et qui n'a pas trompé ses espérances...

» Parmi les différens objets qui s'offraient à sa constante activité il choisit l'Histoire; et le désir qu'il eut toujours d'être utile à la jeunesse borna son travail à des Abrégés, je dis des Abrégés et non des Elémens, quoiqu'il ait donné le titre d'*Elémens* à ses ouvrages historiques. L'Histoire qui peut choisir les faits a des abrégés, les sciences seules ont des élémens.... En abrégeant ainsi l'Histoire, M. l'abbé Millot semble n'avoir fait que se soumettre d'avance à l'inévitable loi qu'imposera le temps. Lorsque je jette les yeux sur ces vastes dépôts des productions de l'esprit humain, je ne puis me défendre d'une pensée moins douloureuse sans doute, mais semblable à celle qui frappa Xercès à la vue de son innombrable armée; il pleura sur cette multitude d'hommes qui avant la révolution d'un siècle ne seraient plus....

» Concis avec clarté, pur sans recherche, ni trop précipité ni trop lent dans sa marche, le style de l'abbé Millot est précisément celui qui convient à des Abrégés.... Il avait conçu en homme de sens que si les faits accompagnés de trop de détails surchargent et rebutent le Lecteur, trop dépouillés aussi des circonstances qui les entourent, ils ne donnent plus de prise à la mémoire et ne se gravent point dans l'esprit; le

fait principal ne s'attachant pour ainsi dire au sol où l'on veut le planter qu'à l'aide des faits accessoires qui en sont comme les racines. A ce premier mérite, M. l'abbé Millot ajoute un goût sûr; il choisit avec sagacité les faits qui ont un caractère de grandeur ou d'intérêt, ou qui, sans offrir au premier coup-d'œil la même importance, peuvent fournir des réflexions utiles et des résultats intéressans. En imitant Hume, Voltaire, Robertson dans le choix des grands faits et des grands résultats de l'Histoire, il exécute enfin le noble projet qu'il annonce lui-même dans la préface de son *Histoire de France*, de répandre cet esprit vraiment philosophique qui n'est que la raison même, libre des erreurs vulgaires, qui, en respectant les lois divines et humaines, sans lesquelles il ne resterait ni ordre, ni paix, ni sûreté dans le monde, dissipe tous les préjugés pernicieux, pour établir sur leurs ruines les idées justes qui peuvent seules conduire les sociétés au bonheur....

» Son *Histoire de France* et son *Histoire d'Angleterre* avaient déjà paru lorsque M. le marquis de Félino, ministre de Parme, désirant de répandre l'instruction parmi la jeune noblesse de Parme, voulut établir une chaire d'Histoire, et reçut des mains de M. le duc de Nivernois M. l'abbé Millot, comme l'homme de lettres le plus capable de seconder ses vues. C'est des leçons qu'il donnait à cette jeune noblesse que se sont formés ses *Elémens d'Histoire générale*

ancienne et moderne, où son plan s'agrandit et où il ne demeure point au-dessous de son sujet....

» M. l'abbé Millot s'occupait de ce grand travail, lorsque des divisions intestines vinrent troubler le pays qu'il habitait et le calme de ses études. M. le marquis de Fénino devint l'objet d'un mouvement populaire, qui alla jusqu'à mettre en danger sa personne et le petit nombre d'amis que lui laissait le malheur. L'homme de lettres était de ceux que l'adversité n'écarte pas. Le ministre n'osait plus se montrer en public, il était menacé d'être brûlé dans sa maison; dès-lors l'abbé Millot ne le quitte plus. On a beau l'avertir des périls auxquels il s'expose et lui annoncer la perte inévitable de sa place : *Ma place*, dit-il, *est auprès d'un homme vertueux, mon bienfaiteur, et qu'on persécute; je ne perdrai pas celle-là.* »

Nous passons ici une longue critique des *Mémoires du maréchal de Noailles* (1), ainsi que tous les lieux communs que débite notre orateur sur l'importance de l'éducation des Princes.

« Le caractère de l'abbé Millot offre des singularités plus piquantes peut-être que ses écrits. Il eut pour la retraite et la solitude un goût ou plutôt une passion qui lui a été commune avec d'autres gens de lettres; mais il y joignit une

(1) Le dernier ouvrage de l'abbé Millot, et dont nous avons eu l'honneur de vous parler dans le temps.

manière qui lui fut propre, de se rendre solitaire au sein même des sociétés. Au milieu des hommes il avait l'air d'un étranger qui entend la langue du peuple chez lequel il vit, et qui n'a pas l'habitude de la parler. En s'adressant à lui, on s'apercevait qu'on interrompait ses pensées et qu'on lui demandait un effort, et il avait autant de peine à sortir de lui-même que la plupart des hommes en éprouvent à y rentrer. Aucune discussion ne décourageait son silence, parce qu'aucun désir de briller ne flattait son amour-propre. Il pratiquait à la lettre la maxime de quelques moralistes outrés et du grand monde aussi sévère qu'eux, de ne laisser jamais paraître comme de ne laisser jamais entendre le *moi*.... Ce silence habituel cependant ne pouvait ni inquiéter ni déplaire. M. l'abbé Millot avait l'art d'écouter, auquel Fontenelle attachait un si grand prix, et que dans sa vieillesse il trouvait déjà rare...; et son absence laissait un vide dans ces mêmes sociétés où présent, il ne paraissait tenir aucune place.... M. d'Alembert disait que de tous les hommes qu'il avait connus, M. l'abbé Millot était celui en qui il avait vu le moins de préventions et le moins de prétentions. »

Avec un pareil caractère, M. l'abbé Millot fut-il heureux? Nous qui l'avons beaucoup vu, nous n'en savons rien; M. l'abbé Morellet, qui ne l'a presque jamais rencontré, nous assure que oui: « L'homme de lettres (dit-il), ainsi re-

» tiré au dedans de lui, jouit mieux de la satis-
» faction intime et douce que donne l'exercice
» des forces de l'esprit; il trouve un plaisir plus
» vif dans la méditation, parce que son atten-
» tion est plus profonde, et que ce plaisir est
» toujours proportionné à l'énergie de l'atten-
» tion..... » Pour être heureux, suffit-il donc de l'exercice des forces de l'esprit? Le peu de bonheur dont nous pouvons jouir ne vient-il pas bien plus de nos sentimens que de nos idées? et tout sentiment qui ne peut se communiquer aux autres, fût-ce même celui de la gloire, paraît bien triste et bien froid.

Ce qui, nous ne saurions le dissimuler, n'a paru ni beaucoup plus chaud, ni beaucoup plus intéressant, c'est l'éloquent panégyrique par lequel M. le marquis de Châtellux a répondu, en qualité de directeur, au Discours du récipiendaire. Il n'y a pourtant aucun des titres académiques de M. l'abbé Morellet qu'on ait oublié d'y faire valoir, et son *Manuel des Inquisiteurs*, et ses *Mémoires contre la Compagnie des Indes*, et sa Traduction du *Traité des Délits et des Peines*, et son magnifique projet d'un *Dictionnaire du Commerce*, et tous ses sublimes travaux sur l'économie publique, sur la liberté, etc. « De si grands objets, lui dit avec un calme plein de finesse l'auteur de la *Félicité publique*, de si grands objets n'échauffent pas moins votre âme que la mienne... » Et n'est-ce pas tout dire?

Nous n'ajouterons rien à un éloge si juste-

ment mérité, mais nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici avec quelque douleur que l'empire des lumières philosophiques n'est pas encore tout-à-fait aussi absolu que pourrait le désirer l'âme brûlante du marquis de Châtellux ou de l'abbé Morellet; c'est au moment qu'on célèbre avec tant de complaisance la victoire remportée par ce dernier sur l'ancienne Compagnie des Indes que le Gouvernement a osé se permettre d'en former une nouvelle; c'est au moment même qu'on cite en pleine Académie la belle lettre de mylord Shelburne, où ce ministre reconnaissant remercie le nouvel académicien d'avoir *libéralisé* ses principes, de l'avoir éclairé sur les avantages de la liberté du commerce; liberté précieuse qui sait concilier tous les intérêts; c'est dans ce moment même que la France et l'Angleterre s'avisent de renouveler la réciprocité de leurs lois prohibitives dans toute l'étendue, dans toute la rigueur dont elles sont susceptibles. Et puis croyez encore, messieurs les Philosophes, que les Nations, devenues plus dociles, cherchent véritablement à s'instruire. Hélas! je crains bien que vous ne soyez encore réduits long-temps à ne chercher qu'au fond de la Chine ou du Monomotapa la preuve triomphante des progrès que vos ouvrages ont fait faire au genre humain.

Si avec infiniment d'esprit le Discours de M. le marquis de Châtellux a produit peu d'effet, le morceau qu'a lu ensuite M. Marmontel,

de l'Autorité de l'usage sur la Langue, a excité les applaudissemens les plus vifs et les plus universels; on y a trouvé plusieurs observations fines et justes, un style plein d'énergie et de grâce, une foule d'expressions piquantes et d'images ingénieuses. Qu'il nous soit permis d'en citer les traits les plus remarquables.

« Dans la manière de s'exprimer, comme dans celle de se vêtir, l'usage diffère de la mode en ce qu'il a moins d'inconstance; mais l'usage comme la mode ne reconnaît pour règle que le goût; et selon que les mœurs publiques, le caractère et l'esprit dominant rendent le goût d'une Nation plus raisonnable ou plus fantasque, l'usage est aussi plus sensé ou plus capricieux dans ses variations. »

*

« Quand l'usage prescrit, sa loi porte, il est vrai, quelque atteinte à la liberté, mais ne la détruit pas. Je puis par un détour éluder sa décision, et par une façon de parler qui me plaise éviter celle qui me déplaît; ce sera une gêne, mais non pas une servitude... Si les lois positives de l'usage sont défectueuses, le mal est fait; la langue est telle; des hommes de génie n'ont pas laissé de la rendre éloquente... Il reste à la parler comme eux. »

*

« Si l'expression nouvelle ou rajeunie est douce à l'oreille, claire à l'esprit, sensible à l'imagination; si la pensée la sollicite et si le be-

soin l'autorise; si le tour en est animé, précis, naturel, énergique; si elle est conforme à la Syntaxe et au génie de la langue; si elle ajoute à sa richesse; si par elle on évite une périphrase traînante, une cheville lâche et diffuse; si elle n'a point d'équivalent pour exprimer une nuance intéressante ou dans le sentiment, ou dans l'idée, ou dans l'image, où est la raison de ne pas l'employer? »

*

« Ce qu'ont fait les Latins pour donner de la grâce à une langue toute guerrière est le chef-d'œuvre de l'industrie; et dans les vers de Tibulle et d'Ovide elle semble réaliser l'allégorie de la massue d'Hercule dont l'Amour, en la façonnant, se fait un arc souple et léger. »

*

« Rien ou presque rien de la langue de Pascal n'a vieilli; cela prouve sans doute un goût pur et sévère, mais trop sévère et trop exquis. Pascal, en épurant la langue, l'a pour ainsi dire passée à un tamis trop fin. »

*

« La Cour dont le langage roule sur un petit nombre de mots, la plupart vagues et confus, d'un sens équivoque ou demi-voilé, comme il convient à la politesse, à la dissimulation, à l'extrême réserve, à la plaisanterie légère, à la malice raffinée ou à la flatterie adroite, la Cour a pu dans tous les temps négliger une infinité d'expressions naïves ou franches dont elle n'avait

pas besoin.... L'expression fine et piquante a dû lui être chère; elle l'a dû conserver; elle a dû conserver de même le langage du sentiment dans toute sa délicatesse, comme essentiel au caractère de politesse et de galanterie qui est la surface de ses mœurs; mais son Dictionnaire n'a pas dû s'étendre au-delà du cercle de ses besoins.... Il ne peut suffire à l'homme qui pense fortement et qui veut s'exprimer de même. »

*

« Une communication habituelle entre les différentes classes de la société fait que la langue du peuple dérobe tous les jours quelque chose à celle d'un monde plus cultivé; et celle-ci, pour se dédommager, usurpe tous les jours quelques termes du langage plus relevé de l'éloquence et de la poésie; ainsi, par degré, l'héroïque devient familier, le familier devient populaire; en sorte que la langue écrite est à l'égard de la langue usuelle comme une île au milieu d'un fleuve qui la ronge insensiblement et finira par la submerger. »

M. Lemierre a terminé cette séance par la lecture du quatrième acte de sa tragédie de *Barnevelt*; on en a beaucoup applaudi le dernier vers. Le fils de Barnevelt a pénétré dans la prison; il présente, en détournant les yeux, un poignard à son père, et l'exhorte à prévenir la main des bourreaux en se donnant lui-même la mort: *Caton*, lui dit-il, *se la donna. Socrate*, répond le père, *Socrate l'attendit.*

COPIE *d'une Lettre de Sa Majesté le Roi de Suède à M. Rochon de Chabannes, qui lui a dédié sa comédie du* Jaloux.

De Stockholm, le 1 avril 1785

« M. Rochon de Chabannes, j'ai lu avec un véritable plaisir votre comédie du *Jaloux*; elle ajoute encore à l'opinion qu'on s'est formée des talens distingués de l'auteur du *Seigneur Bienfaisant*. Il serait à souhaiter que la scène française s'enrichît souvent de pareilles pièces; elle conserverait par-là son empire sur les mœurs, et ne cesserait de transmettre au public les sentimens du goût et du comique épuré.

» La dédicace que vous m'en faites est donc un hommage qui ne peut que me plaire, et ce sera pour moi un délassement agréable de voir votre pièce jouée sur le théâtre de Stockholm. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, M. Rochon de Chabannes, en sa sainte garde.

» Votre affectionné GUSTAVE.

COPIE *d'une Lettre de S. A. S. le Duc régnant des Deux-Ponts au chevalier de Kéralio, maréchal de camp au service de France, qui a été son gouverneur.*

De Carlsberg, le 23 Février 1785 (1).

« J'ai appris, mon cher chevalier, que vos correspondans approuvaient ma conduite poli-

(1) Cette lettre remarquable ne nous a été confiée que sous le sceau du secret; mais, en la recueillant dans ces Feuilles, nous n'avons pas pensé le trahir.

tique au milieu des événemens qui agitent l'Europe. Votre suffrage m'est plus précieux que tout autre, d'autant qu'en sacrifiant personnellement des avantages immenses au bien de ma maison, à l'amour de mes sujets, à mon inébranlable fidélité envers mes alliés, et enfin à mon honneur et à ma gloire, je n'ai fait que réduire en pratique les principes que vous m'avez inspirés. C'est une satisfaction bien pure de remplir ses devoirs d'honnête homme et de souverain; je croirai pouvoir m'y livrer sans réserve dans cette conjoncture, si votre amitié en devient le gage assuré, et elle y mettra le sceau. Recevez, mon cher chevalier, des nouveaux témoignages de la sincère amitié avec laquelle je serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» CHARLES, P. P., duc des Deux-Ponts. »

Nous croyons devoir nous dispenser de faire l'analyse d'*Agnès Bernau*, drame héroïque, en quatre actes, en vers, donné, pour la première fois, sur le Théâtre italien, le mardi 21 Juin. Il suffira sans doute de rappeler à nos lecteurs que c'est le même sujet qu'on a vu traduit dernièrement, avec si peu de succès au Théâtre français, par M. Dubuisson, sous le titre d'*Albert et Emilie*. De ces deux imitations de la pièce allemande, la plus fidèle, au dénouement près, c'est celle qui en a conservé le titre; mais sa des-

tinée n'en a guère été plus heureuse. Les trois premiers actes sont fort languissans. Les scènes burlesques qu'on a obligé l'auteur de faire à chaque acte, pour ne pas laisser le privilége exclusif qu'a la Comédie française de jouer des pièces purement héroïques, sont d'autant plus absurdes, qu'elles ne tiennent point de toute l'action, et ne produisent par conséquent aucun effet, aucun contraste vraiment théâtral. La situation du cinquième acte, où le duc force son fils à déterminer en sa présence Agnès à renoncer à lui pour détourner le glaive dont elle est menacée, a paru du plus grand intérêt; elle est forte et pressante, et les développemens de cette scène, qui appartient toute entière à l'auteur français, sont ménagés avec assez d'art. Quelques autres beautés de détail semées dans ce dernier acte, et le dénouement où le père attendri confirme le mariage de son fils, ont trouvé grâce devant le parterre; il a même demandé l'auteur avec assez d'empressement; on est venu lui annoncer que l'auteur était absent, mais qu'il se nommait *M. Milcent*, directeur du *Journal de Normandie*. Ce nom, ce titre fastueux n'ont pas eu l'air de lui inspirer une grande considération. La pièce a été donnée encore depuis quatre ou cinq fois, mais n'a pas été beaucoup plus suivie que si elle n'eût eu aucun succès le premier jour. Le style de ce drame est lâche et plein de négligence.

Claude et Claudine, opéra, en vaudevilles, de M. Mencion, secrétaire de M. de Beaumarchais, donné [illegible] dernier, a été bien maltraité. En voici le sujet, si tant est que c'en soit un.

Claude et Claudine s'aiment; mais l'un et l'autre ignorent ce que c'est que le mariage. Claude s'éloigne, on ne sait où il va; mais à son retour il nous apprend qu'on l'a mis au fait. Claudine sort aussi; elle s'endort et se trouve instruite à son réveil. Après cette éducation, si ingénieusement conduite, un seigneur qui leur veut du bien les marie. La niaiserie de ce sujet n'est rachetée par aucun détail agréable; mais le couplet suivant qui termine la pièce n'en a pas été moins vivement applaudi.

Quand une pièce est applaudie,
C'est pour nous un très-grand bonheur;
Cela redouble notre envie
De plaire encore au spectateur.
Mais quand l'amateur fait la mine
Et ne veut point revoir l'acteur,
La pièce alors est la Claudine,
Et le vrai Claude c'est l'auteur.

Le Théâtre italien a été bien dédommagé du peu de succès de toutes ces nouveautés par le début intéressant de mademoiselle Renaud, qui aux grâces de son âge (elle vient d'atteindre à peine sa quinzième année), à une figure aimable et décente, à la plus délicieuse voix que nous ayions jamais entendue, réunit encore un goût de chant naturel infiniment rare et la plus excel-

lente méthode. Sa voix a peu d'étendue; mais il paraît impossible d'en concevoir une plus juste, plus pure et plus facile. [illegible] sans manière, elle n'est belle que de sa propre beauté; sans effort, elle fait sentir jusqu'aux moindres nuances et du chant et des paroles; l'ariette la plus difficile semble s'échapper de ses lèvres comme le chant le plus propre à sa voix; et cette espèce de talent, à nos yeux du moins, paraît tenir du prodige. Tout Paris l'a vue avec ivresse et ne se lasse point de l'entendre. Si la manière dont elle joue la scène laisse beaucoup à désirer, la timidité de son âge peut lui servir sans doute d'excuse; et quoique son jeu ne soit jamais aussi animé qu'il devrait l'être, il ne paraît manquer au moins ni de finesse ni d'intelligence. Les rôles de son début qu'elle a rendus avec le plus d'intérêt sont ceux de *Zémire* et de la *Belle Arsène;* elle les a chantés tous avec une supériorité qui promet de laisser bien loin derrière elle et ses émules et ses modèles.

---

*Testament de M. Fortuné Ricard, maître d'arithmétique à D***, lu et publié à l'audience du Bailliage de cette ville, le 19 Août* 1784; brochure in-8°, de trente-six pages.

Cette plaisanterie est de M. Mathon de La Cour, des académies de Lyon, de Villefranche; auteur d'une *Dissertation sur la décadence des lois de Lycurgue*, qui a remporté le prix à l'Académie des Inscriptions; du *Journal de Musique;* de

plusieurs articles du *Journal des Dames*, etc., et qu'on ne pardonnerait point à la postérité [illegible] avec M. Maton, auteur des *Victimes* de *Vanbrok*, et de beaucoup d'autres poésies d'une originalité fort insipide.

L'auteur dispose dans ce testament d'une somme de cinq cents livres, produit d'un louis que lui avait donné son grand-père, il y a soixante-deux ou trois ans, en lui disant qu'avec l'économie et le calcul rien n'est impossible à l'homme....

Pour remplir complètement le vœu de son aïeul, il partage cette somme en cinq portions de cent livres chacune, qu'il ordonne de faire valoir comme les premières vingt-quatre livres sur le pied de cinq pour cent, en ajoutant toujours au capital l'intérêt de l'intérêt.

Au bout de cent ans, la première somme sera portée à treize mille cent livres. Il veut qu'on en forme un prix pour la meilleure dissertation théologique, dans laquelle on aura prouvé la légitimité des intérêts des prêts de commerce.

Avec la seconde somme, qui au bout de deux cents ans ne sera pas moins d'un million sept cent mille livres, il fonde quatre-vingts prix pour l'encouragement des lettres, des sciences, des arts, de toutes les connaissances et de toutes les vertus.

La troisième portion, qui aura produit plus de deux cent vingt millions, est destinée à établir cinq cents caisses patriotiques de prêt gra-

tuit pour secourir les citoyens les plus honnêtes et les plus industrieux; il n'en réservera que trente millions pour fonder deux académies dans les principales villes du royaume.

La quatrième somme, cent ans après, se montant à près de trente milliards, sera employée à faire bâtir dans les situations les plus agréables qu'on pourra trouver en France cent villes de cent cinquante mille âmes chacune.

Enfin la dernière somme de cent livres s'élevant, avec tous les intérêts de cinq cents ans, à plus de trois mille neuf cent milliards, il en sera fait l'emploi suivant.

« Six milliards seront consacrés à payer la dette nationale de la France, sous la condition que les Rois nos bons seigneurs et maîtres seront suppliés de permettre qu'à l'avenir les contrôleurs-généraux subissent, avant d'entrer en place, un examen préalable sur l'arithmétique.

» Douze milliards seront employés de même à payer la dette de l'Angleterre. Je suppose, comme on le voit (dit Fortuné Ricard), que ces deux dettes nationales n'auront fait que doubler avant ce temps; ce n'est pas que je doute du talent de certains ministres pour les porter bien plus haut, mais leurs opérations en ce genre se trouvent ordinairement contrariées par une infinité de circonstances; ce qui me fait présumer que ces dettes ne feront au plus que doubler....

» Je supplie les Anglais de ne pas refuser

cette légère marque de souvenir d'un homme qui, à la vérité, est né Français, mais qui estimait sincèrement sa valeur Nation, et qui surtout a toujours été l'admirateur du magnifique ouvrage que Newton a intitulé *Arithmétique universelle*. Je désirerais bien que, en reconnaissance de ce legs, la Nation anglaise consentît à appeler les Français ses *voisins* et non ses *ennemis naturels*....; mais je n'ose rien exiger à cet égard.

» Trente milliards seront employés à faire les fonds d'une rente de quinze cent millions à partager en temps de paix entre toutes les puissances de l'Europe. En temps de guerre, la portion de l'agresseur sera donnée à ceux qui auront été attaqués injustement. »

On offre à Sa Majesté six milliards pour remplacer le produit des loteries; un milliard pour ajouter à la portion congrue de tous les curés; deux milliards pour payer les mois de nourrice; quatre milliards pour des défrichemens; deux milliards pour l'affranchissement des vassaux; vingt milliards pour fonder quarante mille maisons de travail ou ateliers publics, etc.

A travers tous ces calculs de millions et de milliards on rencontre quelques vues, quelques projets d'utilité publique d'autant plus intéressans, qu'il serait possible de les exécuter sans attendre qu'on eût accumulé toutes les ressources offertes par la générosité de Fortuné Ricard.

Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Voltaire, dans lesquels on trouvera divers écrits de lui peu connus sur ses différends avec J.-J. Rousseau et d'autres gens de lettre ; un grand nombre d'Anecdotes et une Notice critique de ses Pièces de théâtre. Deux petits volumes in-12. A Amsterdam, 1785.

Nous n'avons pu découvrir encore qui était l'auteur de cette compilation ; mais on est assez tenté de le prendre pour un homme de jugement ; car il a si bien senti lui-même le peu de raison, le peu d'esprit qu'il pouvait avoir, qu'il s'est déterminé à n'en faire à-peu-près aucun usage. Il n'y a pas, je crois, en tout, dans ces deux volumes, vingt pages qui appartiennent à M. l'anonyme ; et il suffit de lire une seule des réflexions dont il s'est cru obligé d'enrichir ce Recueil, pour reconnaître qu'on ne peut lui savoir trop de gré d'une semblable réserve. Les successeurs de maître Fréron ont été ravis d'y voir rappeler l'anecdote suivante.

On avait découvert que le jeune Arouet voulait enlever mademoiselle *Pimpette*, la plus jeune des filles de madame du Noyer. Il fut renvoyé à Paris, à son père, qui ne voulut pas le voir, et qui obtint une lettre de cachet pour le faire enfermer : « Je n'ose me montrer (écrivait alors » le jeune poëte) ; j'ai fait parler à mon père : » tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire » embarquer pour les Iles, avec du pain et de » l'eau... » Que de scandales, s'écrie pieusement

l'honnête journaliste! que de scandales épargnés à l'église et aux bonnes mœurs, si la Providence avait permis qu'un projet si raisonnable eût été exécuté à la lettre!.... — Que de pareilles atrocités sont édifiantes! elles sont trop risibles au moins pour qu'on puisse en être indigné.

Avec quelque platitude que ces Mémoires soient rédigés, on les parcourt sans ennui, parce qu'on y trouve un grand nombre de lettres et de pièces fugitives de M. de Voltaire, dont quelques-unes n'avaient point encore paru, ou qui étaient du moins peu connues.

Poésies diverses de M. Hoffman; un volume in-12. M. Hoffman a recueilli dans ce volume les petites pièces fugitives qu'il avait répandues depuis quelques années dans plusieurs ouvrages périodiques : elles ont bien pu perdre quelque chose à se trouver ainsi rassemblées; mais on y reconnaîtra souvent encore avec plaisir ce ton aimable, ce ton mêlé de philosophie, de finesse et de naïveté qui a fait remarquer ses premiers essais et particulièrement ses Fables.

Odes, par M. Castera; un volume in-18. Ce qui manque le plus essentiellement à ces Odes, c'est la verve, l'élan propres à la poésie lyrique. On y trouve quelques strophes agréables, des vers faciles. L'auteur célèbre ceux de nos guerriers qui ont fait les dernières campagnes de l'Amérique et qui s'y sont illustrés, M. le comte

d'Estaing, M. le marquis de Bouillé, etc.; mais assurément ce n'est pas ainsi que les eût chantés Pindare ou Tyrtée.

Il n'y a encore jusqu'ici que cinq Spectacles ouverts tous les jours dans la nouvelle enceinte du Palais-Royal, les *Ombres chinoises*, les *Pygmées français*, les *Vrais Fantoccini italiens*, les *Variétés amusantes*, et les *Petits Comédiens de M. de Beaujolais*. Cette dernière troupe, voyant que ses bamboches, ses grandes marionnettes de bois attiraient peu de monde, vient de hasarder une nouveauté qui lui a parfaitement réussi; ce sont de petits opéras comiques dont des enfans jouent la pantomime sur le théâtre, tandis qu'on chante ou qu'on joue leur rôle dans la coulisse (1). L'exécution en est conduite avec tant d'intelligence qu'il est difficile, sans l'avoir vue, de se faire une idée de l'illusion qu'elle produit; l'accord du geste et de la parole est si juste et si parfait, que, même après en avoir été prévenu, on est tenté encore de douter qu'il y ait véritablement deux personnes qui se partagent ainsi le même rôle. Avec quelque clarté que l'abbé Dubos ait tenté d'expliquer tous les passages de Quintilien, de Sénèque et de Cicéron, relatifs à ce partage que les anciens avaient cru devoir faire de la déclamation; comme l'imagi-

(1) Les deux premiers ouvrages de ce genre qui ont été joués sur ce théâtre sont le *Vieux Soldat* et l'*Amateur de Musique*. Nous ignorons l'auteur des paroles; celui de la musique est M. Froment, un des premiers violons de l'Opéra.

nation, ainsi qu'il l'observe lui-même, ne supplée point au sentiment, cet essai, fait avec tant de succès sous nos yeux, en a rendu l'explication bien plus sensible encore. Sénèque a remarqué que l'on voyait avec étonnement sur la scène le geste des Comédiens habiles atteindre la parole et la joindre pour ainsi dire, malgré la vitesse de la langue; mais tout étonnant sans doute que peut paraître cet accord, il est fondé sur un principe fort naturel, et dont les anciens avaient développé la théorie et la pratique avec un soin extrême; ce principe, c'est qu'il est une musique pour les mouvemens du corps comme pour les progressions de la voix; on distinguait en conséquence la musique hypocritique qui enseignait à suivre la mesure en faisant les gestes, de la musique métrique qui enseignait à la suivre en récitant; ainsi l'acteur qui récitait et l'acteur qui faisait les gestes étaient obligés de suivre une même mesure dont l'un et l'autre devaient également observer les temps, et leur déclamation la plus simple était toujours une véritable musique puisqu'elle était notée.

Ce qui avait donné sans doute aux anciens la première idée de partager de cette manière entre deux personnes l'exécution du même rôle, c'est l'immensité de leurs théâtres, où l'acteur récitant, obligé de donner à sa voix toute l'étendue dont elle était susceptible pour se faire entendre, n'aurait plus conservé assez de force pour joindre à ce premier effort ceux qu'exigent les gestes

d'une action vive et soutenue. Peut-être est-ce en effet un travail au-dessus des forces humaines que celui de donner en même temps à sa voix et à ses gestes la chaleur, la vivacité, l'expression, l'harmonie et la force qu'exige une exécution parfaite; car il ne faut pas oublier qu'il n'y a point d'effet dramatique sans une sorte d'exagération, et cette exagération simultanée des gestes et de la voix suppose même sur nos théâtres ordinaires un effort dont la violence et la fatigue sont extrêmes.

Les Comédiens italiens se sont dispensés de faire toutes ces réflexions; le succès de cette nouveauté leur a paru une atteinte formelle au privilége exclusif de chanter qu'ils ont acheté de l'Académie royale de Musique, et comme leurs parts annuelles ne passent guère de trente à trente-deux mille livres, ils se sont plaints hautement de la ruine prochaine dont les menaçait une concurrence si redoutable. Leurs sollicitations ont été si pressantes, qu'on a interdit, au moins provisoirement, à la petite troupe de continuer les représentations de ce genre; il ne lui est plus permis de jouer que des pantomimes muettes ou des bambochades.

Les acteurs du Théâtre français ont jugé sans doute aussi ce moment plus favorable qu'un autre à renouveler leurs persécutions contre tous les Théâtres forains. Ils viennent de répandre un Mémoire très-grave et très-moral, dans lequel ils font valoir avec beaucoup de di-

gnité tous les anciens titres qui leur ont été accordés par Louis XIV et par son successeur; oubliant entièrement leur intérêt personnel, ils ne sont occupés que de la cause des mœurs et du bon goût.... (Pouvait-elle être en de meilleures mains?) Un des principes les plus neufs que nous ayons remarqués dans cet étrange Mémoire, c'est que l'émulation, utile dans les métiers, n'est que dangereuse dans les arts, et particulièrement dans celui de la Comédie; que si la concurrence des talens peut produire quelque bien lorsqu'elle est renfermée dans les limites du même Théâtre, elle devient funeste lorsqu'elle a lieu entre deux troupes différentes.... (c'est-à-dire que l'amour-propre des talens n'est pas d'une rue à l'autre ce qu'il est sous le même toit, etc.) Ce Mémoire est signé *La Malle;* et nos faiseurs de calembours n'ont pas manqué de dire que *La Malle* raisonnait comme un *coffre*.

Les directeurs des petits Spectacles ont répondu à cet écrit par un autre qui n'est guère plus raisonnable; ce sont deux coups de pistolet en l'air; il ne s'ensuivra, selon toute apparence, ni mort ni jugement.

Théâtre à l'usage des jeunes Personnes; un volume in-8°, avec cette épigraphe:

Leçon commence, exemple achève.
LA MOTHE.

Ce nouveau volume des OEuvres de madame la comtesse de Genlis ne contient que des Dra-

mes tirés de l'Ecriture-Sainte, la *Mort d'Adam*, imitée de l'allemand de Klopstock, *Agar dans le Désert*, *Isaac*, *Joseph*, *Ruth et Noémi*, la *Veuve de Sarepta*, le *Retour de Tobie*. A l'exception des deux premières pièces, où l'on trouve quelques traits d'une conception assez poétique, toutes les autres ont paru froides et sèches. Ce qui leur manque essentiellement est cette simplicité de mœurs et d'expression, cette teinte austère, antique, le seul charme dont de pareils sujets pouvaient être susceptibles. Il n'y a vraiment que l'âme et l'imagination d'un grand poëte qui puissent nous transporter avec succès dans ces temps reculés de l'enfance du monde, dans ces temps dont la peinture offre si peu d'objets, si peu de couleurs à saisir, et qui ne peut intéresser que par le caractère d'originalité le plus simple, le plus pur et le plus vrai.

On a donné, le lundi 8, sur le Théâtre français, la première représentation de *Verseuil et Melcour*, comédie, en vers et en un acte, de M. André de Murville, auteur de celle du *Rendez-vous du Mari*, représentée il y a quelques années sur le même Théâtre.

L'intrigue de cette petite pièce est la même absolument que celle de la *Fausse Inconstance*, comédie, en un acte, jouée il y a sept mois sur le Théâtre italien, dont nous eûmes l'honneur de vous rendre compte dans le temps. M. Radet, auteur de la *Fausse Inconstance*, en faisant pa-

raître sa pièce, annonça dans les Journaux qu'il était instruit que M. de Murville s'était occupé du même sujet pour la scène française; mais qu'il croyait que ce sujet appartenait à tout le monde. M. de Murville avait cependant quelques droits à en regarder la propriété comme un bien de famille; car le fonds de cette comédie est à mademoiselle Arnould, sa belle-mère. Cette actrice célèbre, qui a fait si long-temps l'ornement de notre scène lyrique, vivait depuis plusieurs années avec le sieur Bélanger, architecte de M. le comte d'Artois. Il se plaignit des assiduités de Florence, un des plus tristes acteurs du Théâtre français. Ses reproches la fatiguèrent enfin, et mademoiselle Arnould lui écrivit qu'elle voulait rompre avec lui, et le priait de ne plus remettre le pied chez elle. Le sieur Bélanger, en recevant cette lettre, imagina de s'en servir pour tourmenter son inconstante et son heureux rival; il la renvoya à celui-ci sous une autre enveloppe, à son adresse, entre trois et quatre heures du matin. Florence, qui n'ignorait pas la jalousie du sieur Bélanger, qui savait qu'il avait exigé depuis long-temps son renvoi, ne douta pas un instant que mademoiselle Arnould ne l'eût sacrifié à son ancien amant, et ne reparut plus chez elle. Mademoiselle Arnould ne concevait rien à ce procédé, et Bélanger eut le plaisir de jouir de sa petite vengeance, en retardant autant qu'il put l'explication qu'il était impossible qu'elle n'eût pas enfin avec Florence. On ose croire

que cette actrice, sans avoir besoin, comme dans la pièce de son gendre, de deux explications pour démêler ce petit incident, eut l'art d'arriver plus vite au dénouement; et M. de Murville eût bien fait sans doute de l'imiter en ce point.

Les deux comédies, quant à la conduite de l'intrigue, diffèrent assez peu l'une de l'autre; mais celle de M. de Murville est généralement mieux écrite que celle de M. Radet: les vers en sont plus soignés, les premières scènes sont remplies de détails qui ont été fort applaudis; les dernières ont paru languissantes; le dénouement, retardé trop long-temps sans aucune vraisemblance, ne pouvait être et n'a été d'aucun effet.

Dans le nombre des suicides commis cette année à Paris il n'en est aucun qui ait inspiré autant de regrets que celui de M. Pierre Chabrit, conseiller au Conseil souverain de Bouillon et avocat au Parlement de Paris. Il n'avait guère plus de trente ans, et s'était déjà fait connaître d'une manière très-estimable par un ouvrage intitulé *De la Monarchie française, ou de ses Lois*, ouvrage assez inégalement écrit, qui laisse beaucoup à désirer quant à la clarté du style et au choix des matières, mais où l'on trouve sur les antiquités de notre législation des recherches utiles et savantes. L'Académie française avait disposé l'année dernière, en sa faveur, du prix fondé par M. de Valbelle; il avait encore osé compter cette année-ci sur la même ressource. Grâce aux

intrigues ou aux sollicitations de M. de La Harpe, ce bienfait lui a été enlevé pour être donné au sieur André de Murville, dont la femme, fille de mademoiselle Arnould, est une blonde très-blonde, mais d'une physionomie assez piquante. L'honnête M. Chabrit, réduit à six cents livres de rente, s'est permis de croire, dans un de ces malheureux momens d'humeur qui font voir les choses comme elles sont, que dans sa position il était infiniment plus aisé de mourir que de vivre, et il a eu recours à une forte dose d'opium; on l'a trouvé mort dans son lit. Cet infortuné s'était trop pressé; car, le matin même qu'il venait de terminer sa carrière, un ami allait lui annoncer qu'il avait obtenu de M. le Contrôleur-général une pension qui aurait suffi à ses besoins. Feu M. Diderot l'avait recommandé il y a quelques années à Sa Majesté l'Impératrice de Russie, par une lettre qu'on vient d'imprimer à la tête du second volume de son Livre, lettre que Sa Majesté Impériale n'a peut-être jamais reçue, et dont les exagérations d'ailleurs n'auraient été guère propres à lui donner une grande confiance; notre bon philosophe y proteste que M. Chabrit est au-dessus de lui Diderot (tout juste) autant qu'il est au-dessous de l'auteur du Bréviaire de Sa Majesté Impériale..... l'*Esprit des Lois*.

Une mort bien plus généreuse que celle de M. Chabrit est celle d'une pauvre courtisane, nommée *Pauline*. Elle aimait un jeune officier

que son père avait fait enfermer, parce qu'il craignait que le jeune homme ne fît la folie de l'épouser. Elle s'est empoisonnée avec de l'eau-forte mêlée avec du sublimé, après avoir écrit au père pour lui demander la liberté de son fils, comme le prix de la mort à laquelle elle se dévouait, et qui rendrait désormais sa captivité aussi inutile qu'elle était injuste et barbare. Au défaut de la lettre originale qu'il ne nous a pas été possible de nous procurer, voici celle qui a été recueillie dans tous les papiers publics: elle est de M. Artaud, qui connaissait beaucoup cette intéressante victime d'un amour bien digne, sans doute, et d'une origine plus pure et d'un meilleur sort.

« Monsieur votre fils m'aimait et je l'aimais » beaucoup moi-même. Vous avez craint que » cette vive inclination ne finît par le déshon- » neur, et cette crainte a fini par vous rendre à » son égard plus barbare qu'il n'est peut-être per- » mis à un père de l'être. Je croirais l'être encore » plus que vous, Monsieur, si je ne prouvais » à cet objet chéri que son bonheur a toujours » été l'unique but de son amie. Sa captivité doit » cesser au moment où vous apprendrez que je » ne suis plus. J'ai pris une route sûre pour arri- » ver promptement au tombeau. Voici les der- » niers caractères que je trace, et je charge une » amie d'y joindre mon extrait mortuaire. C'est » vous qui m'avez tuée; mais je ne vous le re-

» proche pas. Lisez ceci de sang-froid comme je » vous l'écris ; rendez la liberté à votre fils, » rendez-la-lui généreusement, et n'empoisonnez » pas ce don en lui apprenant tout ce qu'il me » coûte, il ne le saura que trop tôt; il saura » comment je me suis punie pour lui seul d'un » attachement qui ne devait finir qu'avec mes » jours. Celui-ci est le dernier de l'infortunée

» PAULINE ».

Le Cousin Jacques est déjà connu dans la république des lettres par plusieurs Poëmes passablement lunatiques, tels que *Hurluberlu*, *Turlututu*, *Marlborough*, et les *Petites-Maisons du Parnasse*. Aucun de ces ouvrages n'avait fait beaucoup de sensation. Le dernier nous avait appris que l'auteur se nomme *M. Beffroi de Reigny* : tout ce que nous en avons pu savoir de plus, c'est que c'est un jeune homme assez bien né, mais sans fortune, et que l'abbé Aubert, le rédacteur des *Petites-Affiches* a bien voulu prendre sous sa digne protection. Tous les écrits du *Cousin Jacques* se distinguent par un tour d'esprit naturel et gai, mieux encore par un ton infiniment facile et léger; mais le titre de ses différentes productions est bien plus singulier, bien plus bizarre que n'en est le fonds ou le style ; on n'y rencontre ni pensées neuves ni images hardies, point d'écart d'esprit ou d'imagination ; c'est un badinage continuel, mais dont l'heureuse simplicité pourrait plaire, si de tous les genres de

monotonie celle de la frivolité ne devenait pas à la longue la plus fatigante et la plus ennuyeuse. Le poëme de *Marlborough* est peut-être le plus soigné quant à la versification, la couleur en est plus vive, plus animée; mais le fonds est également dépourvu d'intérêt et de poésie. On aperçoit du moins dans les *Petites-Maisons du Parnasse* une sorte de dessein; ce sont quelques idées du *Temple du Goût*, du *Pauvre Diable*, du *Russe à Paris*, délayées bien légèrement dans un assez gros volume. Les *Lunes* promettent plus de variété; le conte de *M. l'Amoureux*, la *Relation de l'Ermite de Paris* offrent des détails agréables, la narration en est assez rapide; quelques-unes des pièces fugitives rassemblées dans ce Recueil sont encore d'une touche aimable et spirituelle. Tout cela annonce de l'esprit et du talent; mais jusqu'ici c'est de l'esprit et du talent qui ne s'appliquent à rien. Voulût-on n'être que plaisant, on ne l'est pas long-temps avec succès sans un fonds d'idées et de connaissances plus ou moins riche, ou sans une imagination assez originale, assez féconde pour y suppléer.

ÉPIGRAMME, *par M. Masson de Morvilliers.*

Lorsqu'autrefois on a vu Rivarol (1),
Vrai Laridon, né dans un tourne-broche,

(1) L'auteur du *Discours sur l'universalité de la langue française*, dont M. C.... vient de donner dans le *Mercure* un *bon extrait, bien juste*, comme on les fait sans jalousie et sans partialité lorsqu'on croit avoir à se plaindre de l'auteur à qui l'on veut rendre justice.

Se nommer Comte en descendant du coche,
Bien est-il vrai qu'il a fait par ce vol
Rire Paris et son bourg de Bagnol (1);
Mais aujourd'hui que G.... lui reproche
D'avoir pillé Condillac et Buffon,
L'on ne rit plus, et de par Apollon
Au pilori du Parnasse on accroche
Le plagiaire et le Comte gasçon.

M. de La Clos, auteur des *Liaisons Dangereuses*, se trouvant dans un souper où des puristes qui n'écrivent point s'égayaient sur la dureté des vers de M. Lemierre, s'est permis de faire ainsi son épitaphe précoce. Quelque plaisante que soit l'harmonie imitative qui en fait le mérite, on ne se pardonnerait pas de rappeler ici cette épigramme si la malignité s'était moins pressée à la répandre. L'homme de lettres sur qui porte cette malice est si estimable, que l'envie même ne peut s'empêcher de le respecter. Tout inculte qu'est souvent le style de ses ouvrages, il restera de lui sans doute bien plus de beaux vers que d'un grand nombre de nos poëtes à qui la critique n'eut jamais à reprocher la même négligence.

Passant, entre en cet antre et pleure sur ce roc
Un rare et grand auteur qui passa la noire onde,
Ravi d'avoir avant tiré de son estoc
Le trident de Neptune est le sceptre du Monde (2).

(1) Bourg où les pères de Rivarol ont toujours été cabaretiers.

(2) Il faut savoir que M. Lemierre appelle *mon vers* ce dernier vers, qui est tiré d'une de ses premières pièces couronnées par l'Académie. On l'a gravé sur la porte de l'Arsenal de Toulon.

On a donné, le jeudi 18, sur le même Théâtre, la première représentation de *Lucette*, comédie, en trois actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Lantier, connu par deux comédies représentées au Théâtre français, l'*Impatient* et le *Flatteur*, et par un Recueil de vers et de prose, intitulé les *Œuvres de l'abbé Mouche*, etc. La musique est de M. Friziéri, auteur de celle des *Souliers mordorés*, qui eut dans le temps une sorte de succès.

Cette nouveauté a été si mal accueillie qu'il n'a pas été possible de l'achever; elle a été interrompue à la moitié du second acte. Le sujet de la pièce, autant que nous avons pu le deviner, paraît avoir été emprunté du Roman de *Paméla*; mais la maladresse du poëte n'en a pas su tirer une seule situation intéressante, et la musique, sans intention, sans caractère, n'a pas peu contribué à augmenter encore l'ennui et la mauvaise humeur du public; il y a long-temps qu'on ne l'avait vu exercer une justice aussi sévère.

Nicolas-Thomas Barthe, de l'Académie de Marseille, auteur de la *Lettre de l'abbé de Rancé*, de l'*Amateur*, des *Fausses Infidélités*, de la *Mère Jalouse*, de l'*Homme Personnel*, de l'*Ami du Mari*, est mort à Paris, le 17 Juin, des suites d'une hernie négligée. Il n'avait que cinquante et un ans, et venait de terminer un Poëme en quatre Chants, imité de l'*Art d'aimer*, d'Ovide.

Né à Marseille, de parens honnêtes et qui avaient acquis dans le commerce une fortune assez considérable, il fut élevé chez les Pères de l'Oratoire, dans le collége de Juilly, et se livra de bonne heure au goût que lui avait inspiré la lecture des Poëtes. Il ne s'en laissa distraire que par les amusemens de la société, où l'agrément et la vivacité de son esprit l'auraient fait accueillir avec plus d'empressement encore si les défauts de son caractère n'avaient pas nui trop souvent à l'aménité de son commerce.

Le climat brûlant sous lequel il était né, en exaltant sa tête et son imagination, avait influé fort désagréablement sur son humeur; il était sujet à des accès de violence, qu'il avait d'autant plus de peine à se pardonner lui-même, que leur explosion était presque toujours encore plus ridicule pour lui qu'elle n'était fâcheuse pour les autres; c'était la colère, l'impatience d'un enfant mal élevé.

Si l'amour des lettres et de la célébrité fut sa passion favorite, cette passion avait pourtant trois ou quatre rivales fort dangereuses, la passion du jeu, celle de la bonne chère, et sur toutes choses la personnalité la plus décidée, la plus minutieuse et la plus comique peut-être qu'on ait jamais songé à présenter au Théâtre; aussi, lorsqu'il nous eut donné son *Homme Personnel*, qui ne réussit que fort médiocrement, l'on ne manqua pas de dire : Comment s'étonner qu'il n'ait pas mieux saisi ce personnage?

Pour le voir dans son véritable jour, le modèle était trop près du peintre.

Ses travers cependant tenaient bien moins à son âme qu'à son caractère, à ses habitudes; il ne manquait au fond ni de bonté, ni de justice, ni même de sensibilité. Il eut des amis dont il fatiguait souvent l'indulgence, mais dont il mérita de conserver l'attachement. Lié depuis longtemps avec le vertueux M. Thomas, il le suivit dans plusieurs des voyages qu'il fut obligé de faire pour sa santé. Lorsqu'on leur servait quelque bonne crème, il en laissait à la vérité le moins qu'il pouvait à son ami malade; mais c'était cependant pour ne point se séparer de lui qu'il avait abandonné tous les amusemens qui l'attachaient au séjour de Paris, et cet ami, quoique absent au moment de sa mort, a été encore le dernier objet de ses soins et de sa pensée. Une des dépenses qu'il faisait avec le plus de plaisir était de donner à dîner; mais à la tête de la liste des convives, qu'il ne manquait jamais d'écrire lui-même, se trouvait toujours *Moi*. Il avait la vue fort basse; lorsqu'il ne pouvait distinguer un plat d'un bout de la table à l'autre, en ai-je mangé? disait-il à son domestique; vite, apportez-le-moi...; et après l'avoir examiné à son aise, il le renvoyait sans façon, et faisait prier la personne devant laquelle le plat était placé de lui en servir.

Colardeau avait été de ses amis, mais il ne le voyait plus qu'assez rarement. Ayant appris qu'il

était à toute extrémité, il vole chez lui, et le trouvant encore en état d'écouter ce qu'on lui disait : Je suis désespéré de vous voir si malade, lui dit-il, et j'aurais pourtant une grâce à vous demander, c'est d'entendre la lecture de mon *Homme Personnel*. Songez donc, mon ami, lui répondit Colardeau, que je n'ai plus que quelques heures à vivre. — Hélas! oui; mais c'est justement pourquoi je serais bien aise de savoir encore ce que vous pensez de ma pièce.... Il insista au point que le mourant fut forcé de consentir, et après l'avoir écoutée jusqu'au bout sans rien dire, il manque à votre caractère un trait bien précieux, lui dit Colardeau. — Vous me l'allez dire? — Oui, lui répliqua-t-il en riant, c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre encore la lecture d'une comédie en cinq actes... — Eh bien! ce même homme si étrangement égoïste dans ce moment, la veille de sa mort ayant reçu la visite du marquis de Villevieille, lui dit tranquillement : Mes médecins disent que je suis mieux; je sens trop à l'excès de mes douleurs que je n'en puis revenir; mais ce n'est point de cela qu'il faut s'occuper, laissez-moi jouir du plaisir de vous voir, et donnez-moi des nouvelles de l'Opéra.... Paraissant oublier ainsi son état et ses souffrances, il ne lui parla plus que d'*Iphigénie*, et des succès de mademoiselle Dozon, dont les talens dans ce rôle l'avaient singulièrement intéressé.

Avec l'esprit vif et très-preste à la repartie, il

ne se permettait guère un trait qui pût affliger quelqu'un; on ne connaît de lui aucune épigramme amère; mais lorsqu'il avait dit un mot qu'il croyait plaisant, armé d'une lorgnette, l'un de ses gros yeux blancs ne manquait jamais de faire le tour de l'assemblée pour recueillir les suffrages. Un jour, M. de Monticour, dont le sang-froid était si mordant, voyant cette lorgnette fixée sur lui, le démonta bien cruellement en lui disant d'un air tranquille et poli : *Monsieur Barthe, je ne ris pas.* C'est une leçon qu'il ne put jamais pardonner; il s'en est vengé en faisant, dans la *Mère Jalouse*, un portrait de M. de Monticour, qui n'est malin que parce qu'il ressemble.

Les torts les plus réels de M. Barthe n'étaient jamais que de l'emportement, de l'inquiétude ou de la tracasserie, sans fiel et sans méchanceté. Il s'était marié; mais on comprend aisément que sa femme ne put vivre long-temps avec lui. Lorsqu'il fut question de s'en séparer, elle découvrit qu'il avait mis la plus grande partie de sa dot en rente viagère sur sa tête à lui; ce n'était que par une suite de l'habitude qu'il avait de ne jamais songer qu'à sa propre personne. On ne lui eut pas plutôt fait sentir l'injustice d'une pareille distraction qu'il s'empressa de la réparer de la meilleure grâce du monde.

Ses premiers essais de poésie ont été, je ne sais pourquoi, des Héroïdes et des Eglogues. Dans le temps qu'il avait la fantaisie de s'occu-

per d'un genre si peu fait pour le caractère de son esprit et de son talent, Dorat l'aperçut un soir tout seul devant le grand bassin du Luxembourg, frappant du pied et se tordant les bras comme un furieux. Il s'approche de lui: Eh! qu'avez-vous donc, mon ami? — J'enrage; voilà près d'une heure que je suis ici à lorgner la lune. Vous savez tout ce qu'elle inspire à ces diables d'Allemands; eh bien! à moi pas la plus petite chose; je reste plus froid, plus stupide que la pierre, et je m'enrhume. Que le diable emporte la lune et tous ses poëtes dont la tendresse me confond!

La seule de ses pièces de Théâtre qui ait eu un grand succès, ce sont les *Fausses Infidélités;* c'est un fonds très-léger, mais dont il a tiré le parti le plus heureux; le dialogue en est tout à-la-fois naturel et plein d'esprit; la double confidence des deux amans qui se croient trahis en même temps par leurs maîtresses forme une scène dont les développemens sont neufs et d'un comique excellent. Il y a du mérite et dans la *Mère Jalouse* et dans l'*Homme Personnel*, des scènes bien conçues et des détails charmans. Les défauts qui ont nui le plus au succès de ces deux ouvrages tiennent au choix du sujet; le caractère des principaux personnages est plus odieux qu'il n'est comique, et l'auteur n'a pas eu l'art de les entourer assez heureusement pour en faire ressortir le ridicule, ou par des contrastes

piquans, ou par l'effet même des situations. Il est dommage que la décence de nos mœurs de Théâtre ne permette guère la représentation de l'*Ami du Mari;* c'est un tableau qui nous a toujours paru plein de finesse et de vérité. Les pièces fugitives de M. Barthe ont une touche quelquefois un peu sèche, mais une manière spirituelle qui leur est propre, de la précision, du mouvement, et une sorte d'originalité qui n'est point dépourvue de grâce et de goût. Le plus soigné de tous ses ouvrages, à en juger du moins par les lectures particulières que nous en avons entendues, c'est son *Art d'aimer* (1), ou plutôt son Art de séduire; la versification de ce Poëme est tout à-la-fois plus brillante et plus moelleuse : on y trouve tous les tons, de l'esprit très-moderne, une poésie digne d'Ovide, de la philosophie de Ninon, et quelquefois des traits de la sensibilité la plus délicate et la plus touchante; nous n'en citerons qu'un seul exemple tiré d'un épisode sur les amours de Laure et de Pétrarque; l'amour qu'elle inspira, dit-il en parlant de cette amante tout à-la-fois si tendre et si sévère,

L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.

(1) M. de Choisy, après la lecture de ce Poëme, avait adressé à M. Barthe des vers où il l'appelait *vainqueur de Bernard et d'Ovide.* Ah! vainqueur! lui dit M. Barthe, cela est trop fort, beaucoup trop fort; j'exige que vous changiez cela. — Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je mettrai rival.... — On parle d'autre chose. M. Barthe, après quelques momens de recueillement se rapproche de lui et lui dit affectueusement : *Vainqueur est plus harmonieux.*

C'est à M. Thomas que M. Barthe a ordonné de remettre tous ses manuscrits; il est à désirer que sa santé, toujours assez languissante, ne prive pas trop long-temps le public de ceux qu'il croira dignes d'honorer la mémoire de son ami.

---

*La Paysanne Pervertie ou les Dangers de la ville, ou Histoire d'Ursule R***, faite sur les véritables lettres des personnages.* Huit parties, en quatre volumes in-12, avec gravures. Il ne faut pas confondre cette *Paysanne* du sieur Rétif avec celle du sieur N....., petit auteur, ainsi que l'a dit très-naïvement le sieur Rétif, petit auteur, sans imagination, sans connaissance de la condition des paysans ni de celle du monde, et dont le Roman n'est qu'un misérable assemblage de lettres sans sel, sans but, sans style, d'une morale niaise, et auquel on aurait pu donner tout autre titre que celui de la *Paysanne* si l'on avait voulu.

Il n'y a pas moyen de reprocher les mêmes torts au sieur Rétif de La Bretonne; la nouvelle production de ce génie inépuisable remplit parfaitement toute l'étendue de son titre. C'est à la lettre le complément de son *Paysan Perverti*; on y voit reparaître Ursule, son frère Edmond, M. Gaudet, madame Parangon, le Marquis, la Marquise, Zéphirine, etc.; et le caractère de tous ces personnages est merveilleusement bien soutenu; ce sont les peintures les plus vives des séductions du vice et du libertinage mis en con-

traste avec les mœurs les plus simples, les plus pures, les plus patriarcales, et les suites les plus effrayantes d'une vie déréglée. Il y a dans ces tableaux une chaleur, une négligence, une vérité de style qui donne de l'intérêt et même une sorte de vraisemblance aux événemens les plus extraordinaires et le plus légèrement motivés; la bonne foi de l'imagination de l'auteur est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la magie de son talent, et l'illusion en est entraînante pour tous ceux du moins dont le goût n'est pas trop susceptible; car le choix de ses sujets et la bizarrerie sauvage de ses expressions doivent les blesser souvent; aussi les hait-il de toute son âme : *Les puristes*, dit-il quelque part, *sont les ennemis nés de tout bien.* Il assure qu'il a composé près de la moitié de cet ouvrage la larme à l'œil et le cœur gonflé; on peut le croire, il ne vous permet pas même d'en douter: malheur, ajoute-t-il à la manière de Jean-Jacques, *malheur sur celui que ces lettres n'auront pas ému, touché, déchiré; il n'a pas l'âme humaine, c'est une brute* .. Une brute ou un puriste, à la bonne heure.

A la fin de ces quatre volumes l'on voit un catalogue raisonné de ses nombreux ouvrages. Il a l'amour-propre d'apprendre à ses lecteurs que, lorsqu'il quitta son premier état de prote d'imprimerie, il n'avait que six ou sept cents francs devant lui, avec une femme et quatre enfans; aujourd'hui, grâce aux fruits de ses veilles, il fait subsister douze ou treize pères de

famille, tant imprimeurs que brocheuses, relieurs, dessinateurs, graveurs, taille-douciers, etc. Ne faut-il pas convenir avec lui que c'est là véritablement l'existence d'un citoyen utile, estimable, honorable ?

L'Enfer, Poëme du Dante, traduction nouvelle, avec cette épigraphe :

Qui mi scusi
La novita, se fior la lingua abborra.
CANTO XXV.

A Londres, et se trouve à Paris. Belle édition de Didot le jeune. Un volume in-8°. Cette Traduction nouvelle est de M. de Rivarol, auteur du *Discours* qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin sur l'*Universalité de la langue française*. Elle est précédée d'un excellent morceau de littérature sur la Vie et les Poëmes du Dante, sur celui de l'*Enfer* en particulier, et sur la méthode que l'auteur a cru devoir se prescrire et dans la traduction qu'il nous en a donnée et dans les notes qu'il a jugé nécessaire d'ajouter à la fin de chaque Chant. Quoique le ton de cette nouvelle Traduction ne soit pas également soutenu, quoiqu'elle nous ait paru manquer souvent tout à-la-fois et d'élégance et de fidélité, nous y avons trouvé de grandes difficultés heureusement vaincues; et n'en déplaise à l'ineptie ou à la sévérité de ceux qui l'ont critiquée avec

tant d'acharnement (1), nous osons penser qu'elle est bien supérieure à toutes celles que nous connaissions. La physionomie du Dante, l'odeur de son siècle y transpirent du moins à chaque page; ce sont les expressions de l'auteur de l'avertissement, hasardées à la vérité comme le sont quelquefois celles du traducteur, mais pleines cependant de justesse et d'énergie.

(1) Voyez l'analyse qu'en a faite l'illustre M. Framery dans le *Mercure de France*. Il veut absolument qu'on applique à Virgile ce vers :

Risposi lui con vergognosa fronte,

et qu'on traduise *risposi lui* par *me répondit-il*. Avant de faire le métier de régent, ne conviendrait-il pas d'apprendre à conjuguer un peu mieux ?

SEPTEMBRE 1785.

L'Académie française a tenu, selon l'usage, une séance publique le 25 du mois dernier, jour de Saint-Louis. M. Marmontel, secrétaire perpétuel de l'Académie, a annoncé que le prix d'encouragement avait été donné à M. de Murville; que celui destiné à l'ouvrage le plus utile avait été réservé pour l'année prochaine et qu'il serait double; que la médaille consacrée à l'action la plus vertueuse avait été décernée à M. *Poultier*, huissier-priseur, qui l'a méritée par le désintéressement avec lequel il a refusé un legs de deux cent mille livres, en exhortant celui qui voulait lui léguer ainsi la plus grande partie de son bien, à le laisser à ses héritiers naturels. M. Poultier a ajouté un nouveau prix à cet acte de désintéressement, en remettant la valeur de la médaille (1) au portier de la maison de M. de Villiers, directeur des Domaines, pour une action du même genre que la sienne, et d'une vertu peut-être encore plus sublime, mais que l'Académie n'a pu couronner parce qu'elle n'avait pas été faite dans l'année, ainsi que l'exige expressément la loi du fondateur. Ce portier, nommé *Chassin*, avait jadis soigné et nourri pendant plusieurs mois un commissionnaire de son quartier, malade et alors sans

(1) De douze cents livres.

asile. Celui-ci, mort quelques années après, avoit légué à son bienfaiteur tout le fruit de ses petites épargnes; mais Chassin n'a pas jugé que cet héritage dût lui appartenir; il a fait prendre des informations sur les parens qu'il pouvait avoir laissés en Auvergne, et les ayant découverts après beaucoup de soin, cet homme vertueux leur a remis la somme de six cents livres, montant de la succession du défunt.... M. Marmontel a annoncé ensuite que le prix d'éloquence dont le sujet était l'éloge de Louis XII, père du peuple, était remis à l'année prochaine; que dans le petit nombre d'ouvrages qui avaient été envoyés au concours l'Académie en avait distingué un (1) où elle avait reconnu du talent et de la sensibilité, mais que la forme du dialogue que l'auteur avait cru devoir employer ne lui paraissait guère propre au genre d'éloquence qu'elle désirait dans ces sortes de discours.

M. de Saint-Lambert, qui comme chancelier de l'Académie la présidait en l'absence de M. de Buffon, directeur, a lu des *Réflexions sur le véritable objet des éloges qu'elle propose.* Il a tracé une espèce de plan de celui de Louis XII; si ce n'est pas le plus avantageux que puisse suivre l'orateur qui traitera ce sujet, c'est au moins une esquisse assez bien faite et du règne et du caractère de ce Roi. M. de Saint-Lambert

(1) Cet éloge, qui vient d'être imprimé, est de M. de Florian. Nous aurons l'honneur de vous en rendre compte incessamment.

a exhorté dans ce discours nos jeunes orateurs à éviter ce luxe ou cet abus de l'esprit philosophique qui depuis quelque temps paraît avoir pris à tâche de substituer toujours les subtilités de l'analyse à l'effet des grandes masses, la discussion au mouvement, et remplacer ainsi les premiers ressorts de l'art oratoire par une accumulation de sentences et de pensées qui souvent même n'ont pas le mérite d'être neuves. Il a ajouté encore avec beaucoup de raison que, à force de vouloir penser et analyser éternellement tout ce qu'ils pensent, nos nouveaux orateurs, grâce à cette fastidieuse abondance, semblent n'avoir d'autre objet que celui d'interdire à leurs lecteurs l'exercice d'une faculté dont on serait tenté de croire qu'ils prétendent s'arroger le privilége exclusif. Ces Réflexions, dirigées évidemment contre l'auteur de l'*Éloge de Fontenelle*, ont été fort applaudies.

En parlant de l'excellente administration de Louis XII, M. de Saint-Lambert s'est permis de dire que ce Prince avait réformé la discipline de tous les grands Corps, et qu'il détruisit l'abus honteux qui s'était introduit dans les Tribunaux de justice de se partager les dépouilles de ceux qui étaient condamnés, quelquefois même avant qu'ils le fussent. Cette assertion a révolté M. S....., avocat-général du Parlement et l'un des Quarante; il s'est levé à la fin du discours et a dit à l'orateur *que pour l'honneur de la Magistrature il croyait devoir lui observer*

que, sous le nom de grands Corps et de Tribunaux de justice, il n'avait sûrement entendu parler que des Commissions et non des Parlemens, qui jamais dans aucun cas ne s'étaient partagé les confiscations. La vérité de l'Histoire justifie une réclamation dont M. S..... a donné le premier exemple à l'Académie ; il est sûr que c'étaient des commissaires qui sous le règne despotique de Louis XI se partageaient souvent d'avance les biens de ceux que les haines particulières de ce Roi leur ordonnaient de condamner; que cet abus, si destructif de toute justice, fut réformé avant le règne de Louis XII, sous la minorité de Charles VIII, par les fameux États-Généraux de Tours, et que jamais nos Parlemens, ni aucun de nos grands Corps de magistrature ne se rendirent coupables d'une iniquité aussi révoltante. Malgré la justice de la remarque, assez généralement applaudie, et à laquelle M. de Saint-Lambert n'a pas jugé à propos de répondre (1), l'Académie n'a pu voir sans chagrin l'un de ses membres contredire ainsi publiquement l'orateur qui la présidait; ce démenti formel lui a paru scandaleux, contraire à l'usage et surtout au respect que ce Corps littéraire paraît si jaloux d'inspirer au public pour les oracles qu'il prononce.

M. l'Archevêque d'Aix a mieux observé que

(1) Il n'a tenu à rien, nous dit-il après la séance, que je ne lui aie répondu : *Monsieur, il y a des temps où tout est corruption, comme du temps de la Fronde tout était faction.*

M. S..... les égards académiques; il s'est contenté de se plaindre, à l'oreille des confrères ses voisins, d'une autre sortie assez forte et peut-être plus déplacée que s'est permise encore M. de Saint-Lambert contre le clergé, en parlant du concile de Milan, que Louis XII assembla, sous le prétexte de réformer l'Eglise, mais dans le fait pour déposer Jules-II, son ennemi personnel.

Au discours de M. de Saint-Lambert a succédé la lecture d'un article de M. Marmontel, *sur les Études relatives à l'Éloquence.* La première partie de ce morceau de littérature, composé de préceptes connus de tout le monde, a paru très-bien faite pour être placée dans un Dictionnaire tel que la nouvelle *Encyclopédie*, mais trop longue et trop peu piquante pour être lue dans une séance académique. Ce défaut de convenance a été racheté à la fin par une peroraison très-brillante et pleine de mouvement. M. Marmontel, en convenant que les assemblées publiques et populaires, les grands intérêts des républiques de Rome et d'Athènes offraient à l'éloquence le théâtre le plus vaste et le plus propre à faire briller toute l'énergie et toute la magnificence de ses moyens, a développé ensuite avec une chaleur vraiment éloquente et d'un caractère digne de la tribune antique tout ce que l'état actuel de nos mœurs et la forme de nos gouvernemens laissaient encore de ressources à l'art qui immortalisa les Cicéron et les

Démosthène. L'énumération de tous ces objets, dignes d'exercer de nos jours les talens de l'orateur, a amené l'éloge très-mérité du Discours prononcé le matin, dans la chapelle du Louvre, par M. l'abbé de La Boissière. Conformément à l'arrêté fait l'année dernière par l'Académie, ce jeune orateur avait remplacé, par un excellent sermon *sur la Bienfaisance chrétienne*, le panégyrique de saint Louis; ce panégyrique, répété tous les ans depuis plus d'un siècle, n'offrait plus à nos orateurs qu'un sujet épuisé. M. l'abbé de La Boissière, dans ce Discours qui fait concevoir les plus grandes espérances de son talent, avait présenté comme un modèle de la bienfaisance chrétienne le dévouement sublime du prince Léopold de Brunswick; et ce tableau touchant de la mort d'un Prince protestant que son humanité rapprochait si fort du Dieu auquel doivent se rapporter toutes les religions de la terre avait fait couler les larmes du nombreux auditoire catholique, et la sainteté du lieu avait seule empêché qu'on ne l'applaudît. Le dévouement héroïque de ce Prince est le sujet d'un prix extraordinaire que M. Marmontel nous a annoncé dans ces termes :

« Une personne du plus haut rang, qui ne » veut pas être nommée, propose une mé- » daille d'or de la valeur de trois mille livres » pour l'ouvrage en vers dans lequel on aura » célébré le plus dignement, au jugement de » l'Académie, le dévouement héroïque du prince

» Maximilien-Jules-Léopold de Brunswick, qui » a péri dans l'Oder, en allant au secours de » deux paysans entraînés par les eaux. »

L'annonce de ce prix a été reçue avec transport; et si le Prince (1) qui le donne eût été présent, il n'eût pu voir sans en être attendri avec quelle complaisance le cœur des Français le bénissait de consacrer par cet acte de piété une action qui honore l'humanité, et plus particulièrement encore tous ceux que le sort a fait naître dans le rang du prince de Brunswick.

M. Gaillard, le même qui fut, il y a quelques mois, le premier exemple peut-être d'un académicien sifflé dans ses propres foyers, a voulu prendre en quelque sorte sa revanche en nous lisant une petite Dissertation assez bien écrite *sur l'Histoire de la Pucelle d'Orléans*, considérée comme sujet épique. Il regarde ce sujet comme un des plus favorables que notre Histoire puisse fournir à l'Epopée, et s'afflige que les vers froids et barbares de Chapelain l'aient fait tomber dans l'oubli, et que le génie brillant de M. de Voltaire ne l'en ait tiré que pour le livrer au ridicule éternel de la plaisanterie la plus gaie et la plus ingénieuse. C'est une vérité reconnue depuis long-temps; Boileau même, qui s'est tant moqué des vers de Chapelain, convenait que le plan de son Poëme était excellent. M. Gaillard, pour prouver que le sujet de la *Pucelle* est plus

(1) On sait aujourd'hui que c'est M. le comte d'Artois qui a donné ce prix.

épique que celui de la *Henriade*, n'a guère employé d'autre art que celui de rassembler les faits les plus importans du règne de Charles VII, avec les circonstances les plus touchantes de la vie et de la mort de la Pucelle. Son Discours, qui n'offrait d'ailleurs aucune idée nouvelle, a été écouté avec un silence presque aussi fâcheux que l'auraient été des sifflets.

La séance a été terminée par la lecture qu'a faite M. Bailly d'un *Éloge de Marivaux*, par feu M. d'Alembert. Cet éloge doit être imprimé avec plusieurs autres qui ont été trouvés dans le portefeuille de l'auteur : la manière sévère dont le public accueillit le dernier, celui de Saint-Aulaire, l'avait dégoûté de lire à l'Académie. Celui-ci a paru excessivement long, quoique semé quelquefois de traits assez piquans, et qui peignent avec beaucoup de vérité le caractère et le genre d'esprit de Marivaux : en voici une anecdote que nous croyons peu connue.

M. de Marivaux portait dans la société une humeur fort susceptible; il recevait une pension d'Helvétius, auteur du livre de l'*Esprit*; mais la reconnaissance ne le rendait pas plus complaisant pour les opinions de son bienfaiteur ; il lui résistait souvent. L'ayant quitté un jour fort brusquement à la suite d'une discussion très-vive et pleine d'aigreur, à laquelle Helvétius avait fini par n'opposer que le silence : *Ah ! comme je lui aurais répondu*, dit le philosophe quand il fut sorti, *si je ne lui avais pas l'obli-*

gation d'avoir bien voulu accepter de moi une pension qu'il eût refusée de tout autre...! Il eût été plus délicat sans doute de le laïsser penser aux assistans que de les en avertir.

Au reste, on a trouvé que le Discours de M. d'Alembert ressemblait beaucoup plus à une satire qu'à un éloge: ce qui n'a encore échappé à personne, c'est que, en critiquant avec raison le ton méthaphysique et maniéré qui règne dans les ouvrages de Marivaux, M. d'Alembert semble avoir presque cherché à l'imiter; ses reproches et ses louanges ne sont souvent que du *marivaudage* tout pur, quelquefois même avec un ton de familiarité presque niaise que d'Alembert avait adopté dans ses derniers éloges et que l'auteur de *Marianne* eut toujours le bon goût d'éviter, même dans le genre de Romans qui en paraissait le plus susceptible.

EPIGRAMME *sur M. S.....u, par M. Masson de Morvilliers.*

Qu'il est petit ce petit éditeur,
Qui tous les ans de petites notices
Flanque un Recueil dont il est rédacteur,
Et plus souvent de petites malices
Larde en cachette un Journal imposteur;
Dans ses extraits petit flagellateur
De grands esprits immortels par leurs veilles,
Et quelquefois petit admirateur
De petits noms qu'il égale aux Corneilles;
Dans son livret dont il n'est point l'auteur
Petit frélon de petites abeilles!

Enfin chez lui, pour mettre à son portrait
La ressemblance avec le dernier trait,
Tout est petit, excepté les oreilles.

VERS *de madame Cromot du Bourg à madame de La Reynière.*

C'est peu de vous offrir des nœuds, . .
Mais de ma main ils sont l'ouvrage ;
De l'amitié ce faible gage
Est l'emblème de tous mes vœux.
Les nœuds d'un petit Dieu volage
Ont moins de prix aux yeux du sage ;
Mais ce Dieu n'entre ici pour rien.
De l'amitié le doux lien
Est à l'abri de l'inconstance ;
Je vois entre eux la différence
Du nœud coulant au nœud *gordien*.

M. de Beaumarchais a obtenu enfin une réparation pour sa petite retraite à Saint-Lazare. D'abord il lui a été payé plus d'un million à compte de ses comptes avec le Gouvernement ; ensuite il a reçu de M. de Calonne une lettre infiniment honorable, par laquelle ce ministre lui mande que les services qu'il avait rendus à l'Etat dans la dernière guerre ayant été mis sous les yeux du Roi, Sa Majesté l'a chargé de lui en témoigner sa satisfaction, et de l'assurer qu'elle saisirait avec plaisir les occasions de lui donner des marques de sa bienveillance. En lui remettant cette lettre, le ministre ajouta, dit-on, verbalement, qu'il avait lu lui-même au Roi son

dernier Mémoire justificatif (1), et que Sa Majesté avait été fort contente de la justesse et de la modération avec lesquelles ce Mémoire était écrit, et qu'elle lui en savait gré. On lui a offert de plus, s'il en faut croire au moins ses meilleurs amis, une pension, sur la cassette, de cent pistoles ou de douze cents francs; mais la modestie ou la fierté, le désintéressement ou la justice rigoureuse de M. de Beaumarchais, a cru devoir la réduire à la somme de cent livres. Les représentations du *Mariage de Figaro* ont repris leur cours, et la soixante-douzième n'a pas attiré moins de monde que la première (2). Le public a fait à l'auteur l'application la plus flatteuse de plusieurs traits; il a surtout applaudi avec l'affectation la plus marquée ce mot du fameux monologue : *Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant.* Peu de jours après cette glorieuse reprise, le *Barbier de Séville* a été représenté sur le petit théâtre de Trianon, dans la société intime de la Reine, et l'on a daigné accorder à l'auteur la faveur très-distinguée d'assister à cette représentation. C'était la Reine elle-même qui jouait le rôle de Rosine, M. le comte d'Artois celui de Figaro, M. de Vaudreuil celui du comte Almaviva; les rôles de Bartolo et de Basile ont été rendus, le premier, par M. le duc de Guiche, et le second par M. de Crussol. Le petit nombre

(1) Sur la terrible querelle excitée dans le *Journal de Paris*, au sujet des bonbons et des aumônes de la petite Figaro.

(2) On a remarqué que presque tous les ministres y avaient assisté.

des spectateurs admis à cette représentation y a trouvé un accord, un ensemble qu'il est bien rare de voir dans les pièces jouées par des acteurs de société; on a remarqué surtout que la Reine avait répandu dans la scène du quatrième acte une grâce et une vérité qui n'auraient pu manquer de faire applaudir avec transport l'actrice même la plus obscure. Nous tenons ces détails d'un juge sévère et délicat qu'aucune prévention de Cour n'aveugla jamais sur rien.

Le *Jaloux sans amour*, comédie, en cinq actes et en vers libres, de M. Imbert, représenté, pour la première fois, en 1781, avec assez peu de succès, vient d'être remis au Théâtre avec quelques changemens qui lui ont valu un accueil infiniment plus favorable. Ces changemens ne sont guère que des coupures; mais ces coupures sont très-heureuses; si elles ne donnent pas à l'action de la pièce beaucoup plus de mouvement et de chaleur, elles en font paraître au moins la marche et plus nette et plus rapide. Le rôle de la comtesse, joué dans la nouveauté par mademoiselle Doligni, l'a été à cette reprise par mademoiselle Contat, qui lui a prêté un nouvel intérêt, et par les grâces de sa figure, et par des nuances de jeu plus justes et plus fines; on s'est même accordé à trouver que cette charmante actrice avait montré dans ce rôle des ressources qu'on ne lui connaissait pas encore, un caractère de noblesse plus soutenu et des in-

flexions de voix plus sensibles et plus touchantes. Les autres rôles ont été remis également avec tout le soin possible. Le caractère du chevalier, qui fait contraster d'une manière assez originale la sensibilité d'un cœur honnête avec le ton léger de la mode, a été parfaitement bien saisi par le sieur Fleuri; il n'a pas laissé perdre de vue ce qu'expriment ces deux vers de son rôle :

J'ai bien changé mes mœurs; mais, ma foi, jusqu'ici
Je n'ai pas eu le temps de changer mon langage.

La pièce a été réimprimée conformément aux dernières représentations; elle est dédiée à M. le comte de Vaudreuil.

M. d'Alayrac, garde de M. le comte d'Artois, auteur de la musique de l'*Eclipse totale*, du *Corsaire*, etc., s'est amusé à faire de nouveaux airs pour l'*Amant Statue*, petit opéra comique, de M. Desfontaines, donné il y a quelques années sur le Théâtre italien, avec des airs de vaudeville. Quoique la nouvelle musique n'ait pas un caractère bien neuf, bien saillant, elle a paru agréable, et la voix enchanteresse de mademoiselle Renaud lui a mérité le plus brillant succès. Nous avions remarqué dans le temps que le ton de ce petit ouvrage offrait un mélange bizarre d'indécence et de fadeur; si la licence du vaudeville rendait ce mauvais ton plus sensible, la musique de M. d'Alayrac, la figure aimable et décente de mademoiselle Renaud l'ont fort adouci; et telle qu'on la donne aujour-

d'hui, cette bagatelle peut paraître mériter sa bonne fortune.

PRÉCIS HISTORIQUE *de la Vie de M. de Bonnard*(1), *par M. Garat;* petit in-16, de cent neuf pages, avec cette épigraphe :

Non ille pro caris amicis
Aut patriâ timidus mori. HORAT.

Ce n'est point ici, l'auteur en convient lui-même, l'éloge d'un homme dont la renommée a parlé, d'un militaire illustré par des victoires, ou d'un écrivain qui a laissé des ouvrages sublimes ; on n'en a pas moins retrouvé trop souvent dans ce Précis l'emphase académique et le ton du panégyriste; avec beaucoup d'esprit et de talens, M. Garat ne nous a pas encore prouvé qu'il eût acquis celui de suspendre à propos le développement de ses idées, de passer heureusement d'une manière à l'autre et de plier toujours son style au caractère de son sujet. Le tableau des vertus domestiques du chevalier de Bonnard est fait cependant pour inspirer le plus tendre intérêt; comme fils, comme frère, comme ami, il montra toujours un cœur plein des affections les plus touchantes et les qualités sociales les plus distinguées. Essayons de rassembler ici les traits qui nous ont paru les plus dignes d'être remarqués.

(1) Bernard de Bonnard, mestre de camp d'infanterie, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, ancien sous-gouverneur des enfans de M. le duc de Chartres, de l'Académie de Dijon.

M. de Bonnard fut élevé dans la petite ville de Sémur en Bourgogne, où il naquit, en 1744, de parens honnêtes, mais dénués de fortune. Dans la pension où il passa ses premières années il était le plus faible de ses camarades, et cependant il régnait : *Nous faisons toujours sa volonté*, disaient-ils, *et nous ne savons pas pourquoi.*

S'étant destiné au service de l'artillerie, il y fit des progrès si rapides qu'il fut bientôt distingué de ses chefs. A Paris, il mérita l'accueil le plus flatteur de M. de Buffon, de MM. de Mortemar, de M. le duc d'Harcourt, de M. de Maillebois. « Ce dernier (dit notre historien *à suo* » *modo*) forma sur lui des projets dès qu'il le » connut, et le *jugea digne d'entrer dans les* » *espérances d'une destinée qui semble s'agran-* » *dir toutes les fois que quelque Nation dans* » *l'Europe a besoin d'un grand talent.* »

Il n'était pas aisé d'apercevoir d'abord dans M. de Bonnard ce qui lui faisait obtenir des succès si universels; aucune qualité brillante ne forçait l'attention à se fixer sur sa personne ou sur ses discours. Il parlait très-bien, avec pureté, avec élégance, mais, sans se faire remarquer par le talent de la parole (il avait même dans son accent je ne sais quelle langueur douce et niaise), il disait des choses fines; mais elles étaient si raisonnables que rarement elles étaient piquantes. Il était très-sensible, mais sa sensibilité restait presque toujours cachée dans son âme... On voyait bien en lui le désir de plaire

à tout le monde; mais on n'en voyait jamais l'empressement. Peut-être dans ce monde, où tant de passions s'agitent et trouvent la fatigue plus souvent que le plaisir, la douceur, l'aménité constante de son caractère étaient-elles une espèce de repos pour tous ceux qui en étaient témoins, etc.

Sa candeur énonçait avec force ce que son goût ou son âme avait senti sans se laisser ni intimider ni emporter; il défendait contre vingt personnes une opinion dans laquelle il était tout seul.... Je l'ai vu souvent remporter de ces triomphes; il en paraissait heureux, mais jamais vain....

Une femme demandait un jour de ses nouvelles à un de ses camarades, et ne se rappelant point son nom, *celui*, dit-elle, *qui est si heureux.*

Appelé à faire l'éducation des enfans de M. le duc de Chartres, toutes ses vues et toutes ses espérances furent consacrées à cette tâche importante; mais lorsque madame de Genlis, qui dirigeait déjà l'éducation des Princesses, fut chargée de présider encore à celle des Princes, il crut devoir lui céder la place toute entière, et dévora en silence la douleur d'être séparé de deux jeunes Princes auxquels il avait rendu trop de soins pour ne pas beaucoup les aimer. L'estime et les bienfaits de Monseigneur le duc de Chartres le suivirent dans sa retraite et la rendirent honorable.

M. de Bonnard s'était marié peu de temps

après qu'il avait été nommé sous-gouverneur des Princes. Il avait trente-cinq ans; la jeune personne qu'il épousa n'en avait pas tout-à-fait quinze; cette union cependant fut parfaitement heureuse : « J'avais toujours entendu répéter, » disait souvent M. de Bonnard, que les pas- » sions étaient des erreurs, et je n'avais jamais » compris ce qu'on voulait dire; le bonheur » dont je jouis dans mon mariage me l'a fait » comprendre... » Ce bonheur devait être court.

Ayant fait inoculer son fils, et s'étant obstiné à rester auprès de lui, quoiqu'il fût bien sûr de n'avoir jamais eu la petite-vérole, il la prit de lui, et cette maladie se déclara mortelle dès les premiers jours. Il ne voulut jamais permettre que sa femme approchât de son lit dans ses derniers momens : *Eloigne Sophie*, disait-il à son frère; *mon visage doit faire peur; elle est jeune, à son âge ces tristes images peuvent gâter toute la vie...* Il mourut le 13 Septembre 1784.

Voici une lettre écrite par M. Garat, à l'occasion de cette petite brochure, à M. Grouvelle, auteur de l'*Epreuve Délicate*.

« Je ne suis point surpris que la Vie du che- » valier de Bonnard vous ait fait quelque plaisir. » Il y a dans des vertus si aimables un fonds » d'intérêt que la plume la plus maladroite ne » peut détruire; c'est le cas de dire avec Pline le » Jeune que l'*Histoire plait de quelque manière* » *qu'elle soit écrite*. Peut-être aussi ai-je assez

» aimé les vertus que je peignais pour répandre » dans mon style quelques-uns des sentimens » de mon cœur. Ce petit ouvrage, plein de la » bonté de M. de Bonnard et de la mienne, j'ose » le dire, a pourtant mis une personne en fu- » reur, et c'est madame de Genlis (1). J'ai dit » d'elle tout le bien que j'en pensais; mais je » n'ai pas dit celui que je n'en pensais pas, et » en femme habile elle a entendu mon silence.

(1) L'article en question, le voici.

« Son *Théâtre d'Education* avait présenté les vérités les plus sim- » ples de la morale à l'enfance, de manière à faire le charme de tous » les âges. *Adèle et Théodore* n'avaient pas obtenu un succès aussi » universel; le succès devait être plus important, il fut plus con- » testé; la première fois on avait jugé madame la comtesse de Genlis » comme une femme d'esprit, on la jugea la seconde fois comme un » homme de lettres.... On chercha inutilement dans cet ouvrage » quelques-unes de ces lumières nouvelles sur l'éducation que Locke » et Rousseau avaient puisées dans une analyse profonde de toutes » les facultés de l'esprit humain. On reprocha à madame de Genlis » d'avoir donné trop d'importance à de petites pratiques déjà connues » pour rendre l'instruction plus facile, à des tapisseries de Chrono- » logie, de Géographie, d'Histoire, etc. L'ambition d'être gouvernante » des petits-fils de Henri IV parut extraordinaire dans une femme; » mais ses talens n'étaient pas plus communs, et M. le duc de » Chartres les jugea suffisans pour élever madame de Genlis à des » fonctions qu'on croyait ne devoir jamais être confiées qu'à des » hommes, etc. »

Cet article a si fort irrité madame de Genlis, qu'elle a engagé M. le duc de Chartres à se plaindre à M. le Garde des Sceaux, non pas de ce qu'on avait dit d'elle, mais de ce qu'on avait osé imprimer sans son aveu la lettre honorable que ce Prince écrivit à M. de Bonnard lorsqu'il lui eut demandé sa démission. Quoique l'ouvrage n'ait point été mis en vente, on a cru devoir à la plainte de M. le duc de Chartres la punition de l'imprimeur; et le sieur Didot a été passer, dit-on, deux fois vingt-quatre heures à la Bastille.

» Il n'y a pas eu beaucoup d'habileté dans sa » colère et dans celle qu'elle a inspirée au duc » de Chartres. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est » que dans le même temps qu'elle se plaignait » amèrement de l'ouvrage beaucoup de gens » se plaignaient vivement à moi du bien que » j'ai dit d'elle; et puis songez à contenter tout » le monde!

» J'ai appris, mon cher Grouvelle, que vous » veniez d'éprouver aussi combien cela est dif- » ficile. Je suis très-fâché de ne point connaître » votre pièce; car je suis persuadé que j'y trou- » verais aisément de quoi vous consoler du suc- » cès qui lui a manqué. Je jetai un jour les yeux » sur votre manuscrit lorsqu'il était entre les » mains de M. Suard, et j'en lus les deux ou » trois premières scènes, où je trouvai de très- » jolies choses, et non-seulement des vers, mais » des morceaux très-bien faits. J'ai toujours dé- » siré de vous en parler, et j'en ai parlé à notre » ami Régnier. Il est vrai que le sujet ne me » parut pas heureusement choisi; il faut jouer » les ridicules, mais non pas les illusions. C'en » est une charmante dans une femme de croire » que ce ne sont pas les agrémens extérieurs » qu'elle aime dans un amant qui est très-joli; » lorsqu'un emplâtre et une jambe de bois lui » prouvent le contraire, on n'est pas tenté de » rire d'elle, on souffre même de sa confusion; » c'est une humiliation pour tout le monde. Si

» je vous avais rencontré depuis, en vous disant
» le bien que je pensais des morceaux que j'a-
» vais lus, je vous aurais conseillé de ne pas
» laisser jouer la pièce. J'imagine aussi qu'elle
» aura été mal jouée; Dugazon aura fait de votre
» Médecin un turlupin, et ce n'était pas ce qu'il
» devait être. Au reste, je l'ai imprimé quelque
» part, et je le pense, le talent comme la vertu
» se fortifie dans le malheur; il ressemble à ce
» géant qui devenait invincible en touchant la
» terre. On m'à dit que vous aviez montré beau-
» coup de fermeté, et que personne n'avait
» parlé plus gaiement que vous de votre malheur
» littéraire; je vous en fais mon compliment,
» les succès viendront; mais le courage de ca-
» ractère ne serait jamais venu si vous ne l'aviez
» pas eu la première fois. Vous pouvez voir aussi
» des prospérités qui sont très-propres à vous
» consoler de votre disgrâce. J'ai vu le nouveau
» *Mustapha :* j'ai trouvé qu'il était supérieu-
» rement joué, et que celui de M. de Chamfort
» était supérieurement écrit.

» Adieu, je vous salue et vous embrasse. »

Réponse *de M. Grouvelle à M. Garat.*

« J'ai voulu, mon cher Garat, attendre pour
» vous répondre le moment où je serais à la
» campagne. Ce retard, cette retraite ont pro-
» duit ce que je vous envoie. Que vous me lisiez

» avec autant de plaisir que je vous ai lu, c'est » ce que je désire sans que mon amour-propre » s'en inquiète.

» Il est certain que vous m'avez écrit une » lettre dont je suis fier. Votre distinction entre » l'effet comique d'une illusion ou d'un ridicule » est parfaite. Vous êtes le seul qui ait touché » la véritable plaie; je connaissais, mais je ca- » chaïs mon mal. L'ouvrage était fait, il fallait » le risquer; c'était, comme je le disais souvent, » un mauvais sujet que je voulais mettre dans » le monde, parce que son éducation m'avait » coûté beaucoup, et qui, s'il n'avait rien pour » être recherché, n'avait pas du moins de quoi » se faire chasser. Mes amis en paraissaient aussi » sûrs que moi; selon toute apparence, j'aurais » pu me soutenir si l'on ne m'avait pas un peu » trop aidé à perdre l'équilibre; cela était frap- » pant, il m'est sorti de dessous terre une légion, » je n'ose dire d'ennemis, cela est trop beau » pour eux et pour moi, mais de malveillans » bruyans et obscurs, presque tous gens qu'on » ne rencontre que dans la rue (1), sans excep- » ter M. Fréron, qui s'est fort distingué. Les » détails de tout cela sont fort bizarres; il n'y » a pas jusqu'à M. de Charnois qui m'a docto- » ralement admonesté; il ne sait pas qu'avec » ses extraits il risquerait de faire tomber aussi

(1) Des garçons orfèvres, joailliers, ses parens ou ses anciens camarades d'école, piqués de voir la petite fortune que lui ont valu une figure aimable, de l'esprit et quelques jolis vers.

» le *Mercure*, si on le lisait en public. N'y a-t-il
» pas quelque lieu de s'étonner que la magis-
» trature de la scène française soit dans de cer-
» taines mains? Un poëte dramatique d'Athènes
» n'était pas jugé, avant sa représentation, par
» des Comédiens, et après par des Aub... et des
» Charnois. Laissons tout cela; faire mieux et
» garder l'anonyme, c'est la double morale qu'il
» en faut tirer; c'est le seul souvenir qui me
» reste de ce mauvais rêve; car on vous a dit
» vrai sur ce que vous appelez mon courage:
» j'ai été content de moi, surtout en pensant
» qu'apparemment j'aurais de même soutenu
» un succès. Je n'en travaillerai pas plus; mais
» je n'en aimerai pas moins les lettres et même
» la comédie.

Neque si malè cesserat, unquam
Decurrens aliò, neque si benè.

» Venons à vous, mon cher Garat. Votre lettre
» est d'autant plus aimable, qu'elle parle de
» vous, que cette confiance amène heureuse-
» ment vos consolations amicales; ce n'est pas
» l'esprit qu'il faut remercier de cette grâce dé-
» licate, ce n'est pas lui non plus qui vous en
» remercie.

» Madame de Genlis est tourmentée par les
» Euménides dont parlent mes vers. Plaignez-la,
» mon cher ami, puisqu'elle n'a pu vous faire
» de mal. Je savais tout ce qui s'était passé;
» quelqu'un disait fort bien devant moi que ce
» qui l'avait fâchée c'étaient vos louanges et

» non pas vos critiques; vous lui faisiez sa part,
» et celle qu'on fait à des vanités aussi robustes
» n'est jamais bonne; en fait de louanges, celle-
» ci dirait comme cet enfant gourmand : *Don-*
» *nez-m'en trop.*

» Comment ferez-vous pour lire tout cela?
» Comme j'ai fait pour l'écrire, en pensant que
» c'est de l'amitié à l'amitié. »

On a donné, pour la première fois, le mardi 26 Juillet, sur le Théâtre de l'Opéra, un nouveau ballet-pantomime du sieur Gardel. Ce ballet, intitulé le *Premier Navigateur, ou le Pouvoir de l'Amour*, est en trois actes.

C'est le charmant poëme du *Premier Navigateur*, de Gessner, qui a donné au sieur Gardel l'idée de ce ballet; mais si l'invention de la Fable appartient au Poëte allemand, celle des moyens qui en forment l'action et la marche dramatique appartient toute entière au sieur Gardel. On croit cependant qu'il eût mieux rendu ce que le titre annonçait, si l'amour n'eût pas offert à Daphnis une barque toute faite, toute armée de voiles et de rames, s'il se fût borné seulement, comme dans le Poëme, à inspirer à ce berger, dans un songe, l'idée d'abattre un arbre creusé par le temps, et d'en former un simple canot, cette intention eût été plus naturelle et plus vraie; on eût éprouvé plus d'intérêt et plus d'effroi en voyant cet amant

s'embarquer dans une nacelle informe et sauvage, que dans la jolie gondole que le sieur Gardel a cru devoir lui substituer. Au reste, le plan de ce ballet est bien conçu, l'action en est facile à saisir, d'un intérêt gradué, et, à quelques longueurs près, assez attachant. Les airs, tirés de nos meilleurs opéras comiques, sont d'un choix heureux, et très-propre à caractériser l'expression souvent trop vague et trop insignifiante du geste et de la pantomime.

EXTRAIT *d'une Lettre de M. Campion, de Marseille.*

... « Madame Saint-Huberti a donné ici vingt-trois représentations; je n'en ai pas manqué une. Toutes les chambres étaient autant de *bains de vapeur.* Cette femme est étonnante. On lui a prodigué les vers, les fêtes, les couronnes; elle en a emporté sur l'impériale de sa voiture plus de cent, parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs d'un très-grand prix. La fête qu'on lui a donnée sur mer était digne d'une souveraine. J'y fus invité, je l'ai vue dans tous ses détails, et je vais vous en rendre compte.

» Madame Saint-Huberti, vêtue ce jour-là *à la grecque*, est arrivée par mer sur une très-belle gondole portant pavillon de Marseille, armée de huit rameurs, vêtus de même à la grecque; elle était suivie de deux cents chaloupes chargées de ceux qui voulaient voir la

fête, et encore plus, celle qui en était l'objet. Elle a débarqué sur le rivage, au bruit d'une décharge de boîtes et des acclamations du peuple. Un moment après elle a remis en mer pour jouir du spectacle d'une joute. Le vainqueur lui a apporté la couronne, et l'a reçue de nouveau de ses mains avec le prix de son triomphe. On a voulu ensuite procurer à madame Saint-Huberti le plaisir de la pêche; mais l'affluence des bateaux était si grande qu'on n'a pu retirer un immense filet, et l'on s'est décidé à reprendre terre. A la sortie de sa gondole, madame Saint-Huberti a été saluée d'une seconde salve. Le peuple a dansé autour d'elle au son des *tambourins* et des *galoubets*, tandis que, couchée à la turque sur une espèce de *divan*, elle recevait en souveraine les hommages des spectateurs des deux sexes (1). On l'a conduite ensuite, à travers une haie de pavillons illuminés, dans une maison de plaisance voisine; elle s'est reposée un instant dans une salle de verdure, éclairée par des feux de diverses couleurs. Elle est entrée ensuite sous une espèce de tente où l'on avait élevé un petit théâtre champêtre sur lequel on a représenté une petite pièce allégorique. Euterpe, Melpomène, Thalie et Polymnie y vantent leurs talens, et chacune prétend à la prééminence. Apollon termine leurs débats en leur présentant madame Saint-Huberti, qui réunit tous

(1) C'était, comme vous voyez, à la beauté près, Cléopâtre même sur le Cydnus.

leurs talens et les fait valoir les uns par les autres. On veut la couronner; mais où trouver une couronne? Elle a déjà épuisé tous les lauriers. Apollon détache la sienne et la place sur la tête de la *dixième Muse* au bruit de l'artillerie et des applaudissemens. Pendant le bal qui a suivi, l'héroïne était placée sur une estrade entre Melpomène et Polymnie. On a servi ensuite un souper splendide sur une table de soixante couverts, dressée dans une salle fermée, suivant l'usage du pays, par une grille de bois; précaution bien nécessaire; car le peuple s'y pressait au point que la dixième Muse et ses convives eussent risqué d'être étouffés. Le souper a été des plus gais; on a chanté sur la fin, le peuple a fait chorus et a fait répéter plusieurs airs. Madame Saint-Huberti a couronné sa complaisance en chantant quelques couplets en patois provençal. On a porté sa santé au bruit des *vivat*, et une salve générale a terminé la fête.

Tel est l'enthousiasme ou le délire qu'a inspiré madame Saint-Huberti aux habitans de nos provinces méridionales, où elle a passé près de deux mois. Paris, qui rend justice au rare talent qu'elle eut peut-être la première de réunir l'art si difficile du chant à un jeu plein d'expression, quoique souvent exagéré, a trouvé ces fêtes, ces honneurs au moins ridicules; mais la complaisance qu'a eue celle qui en était l'objet d'y jouer le premier rôle n'a surpris personne; il est analogue au caractère de cette actrice, plus

excellente comédienne encore dans la société que sur la scène. Comment donc ne pas regretter de n'avoir pas vu couronner par Apollon cette *dixième Muse*, de ne l'avoir pas vue surtout, *vêtue à la grecque*, couchée négligemment sur un *divan*, recevoir les hommages du peuple qui vit naître chez lui les *Troubadours*, et dont les têtes et les affections se ressentent si fort du climat qu'ils habitent? Marseille a rendu à madame Saint-Huberti des honneurs que ne reçurent jamais à Rome les Esope et les Roscius; les Garrick et les Oldfields n'en obtinrent jamais de pareils dans le pays où la reconnaissance de la Nation a placé souvent le tombeau de ses grands artistes à côté de celui de ses Rois; Paris, qui n'oubliera jamais Le Kain et l'immortelle Clairon, ne les accorda pas même à ces sublimes modèles, qu'on n'espère plus voir remplacer jamais, et qui laisseront toujours entre eux et le talent de madame de Saint-Huberti, quelque précieux qu'il soit à l'Opéra, une immense distance.

Bouts-rimés *remplis à Genevilliers, chez M. le comte de Vaudreuil, par M. de Chamfort, de l'Académie française, pour madame Le Brun.*

Sur le Trône ou sur la — *fougère*,
A la Cour ou dans un — *hameau*,
Le Brun, souveraine ou — *bergère*,
Animerait mon luth ou bien mon — *chalumeau*.

VERS *sur la mort de M. Thomas* (1), *qu'on s'obstine à donner à M. de Chamfort, quoiqu'il ne les avoue point.*

Vous jugez bien qu'à la mort de Thomas
A Saint-Ouen ce fut un grand fracas,
Et Necker désolé fit, sans être en délire,
Un serment d'un genre nouveau :
Puisqu'un ami si cher, dit-il, est au tombeau,
Je jure de ne plus écrire (2).

(1) M. Thomas est mort, le 17 Septembre, d'une fièvre maligne, à Oullins, près de Lyon, où il avait loué une petite maison de campagne avec sa sœur et son ami M. Ducis. Dans tout le cours de sa maladie il ne s'est pas douté un seul instant de son danger; cependant il a bien voulu recevoir ses Sacremens; mais nos philosophes ont eu grand soin de faire constater le plus authentiquement qu'ils ont pu qu'il ne l'avait fait que par égard pour M. l'Archevêque de Lyon, qui, instruit de son état, le fit transporter sur le-champ au château qu'il a près de là, sur la rive gauche du Rhône, pour être plus à portée de lui donner tous les secours dont il pouvait avoir besoin. Cet écrivain, plus respectable encore par ses vertus que par ses talens, laisse six Chants de sa *Pétréide* entièrement finis, sept ou huit presque achevés, et tout le projet du Poëme, qui devait en avoir vingt-quatre, écrit en prose; des fragmens d'un ouvrage sur le génie des différens siècles, un excellent morceau sur la langue poétique (c'est le dernier travail dont il se soit occupé); plusieurs pièces fugitives et une correspondance fort intéressante. Mademoiselle Thomas a chargé M. Ducis, M. Deleyre, auteur d'une *Analyse de la Philosophie de Bacon*, et M. Garat, de présider à l'édition complète des OEuvres de son frère, qui, dans un testament fait avant son départ de Paris, l'a nommée sa légataire universelle.

(2) M. de Chamfort se connaît trop bien en style pour confondre de bonne foi le style de M. Thomas avec celui de M. Necker; il sait aussi parfaitement combien par son caractère et par son génie, par ses vertus et peut-être même par ses défauts, M. Necker est loin d'avoir jamais pu se résoudre à emprunter la plume de qui que ce soit; mais ce que M. de Chamfort sait encore mieux, c'est que le moindre mérite d'une Epigramme est d'être vraie, et qu'une petite noirceur est toujours bonne, pourvu qu'elle soit gaie ou plaisante.

On a donné, le 13 Septembre, sur le Théâtre italien, la première représentation de *Rose*, ou la Suite de *Fanfan et Colas*, comédie, en trois actes et en prose, de madame de Beaunoir; car c'est sous ce nom que son mari, connu par plusieurs pièces jouées sur nos Théâtres des boulevards, a fait paraître encore celle-ci.

Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps du succès mérité de *Fanfan et Colas*. L'auteur, après avoir montré le danger qui résulte trop souvent de la tendresse aveugle d'une mère pour son fils, a voulu dans ce dernier ouvrage présenter l'influence de l'éducation sur le caractère et la manière dont elle modifie nos sentimens et nos mœurs. Il a donc mis en opposition un jeune paysan sensible et bon, mais dont l'éducation n'a été que celle que comporte l'état dans lequel il est né, avec un jeune homme de qualité que l'on a de bonne heure accoutumé à vaincre ses passions. Il a cru avec raison répandre un intérêt de plus sur l'action de ce drame, en y employant les personnages déjà si connus de *Fanfan et Colas*; mais Fanfan n'est plus ici cet enfant gâté par la tendresse d'une mère; la leçon qu'il a reçue dans la pièce précédente a corrigé cette hauteur qui faisait détester son caractère; elle a développé chez lui la sensibilité du plus excellent naturel; bon, bienfaisant, plein d'affabilité, le jeune marquis de Fierval (c'est ainsi qu'on le nomme) est adoré de tout ce qui l'entoure; il

fait le bonheur de sa mère, de son instituteur devenu son ami, et tout l'espoir du baron de Fierval, son oncle, vieux gentilhomme, fort engoué de la noblesse de sa race. Le marquis de Fierval a déjà dix-sept ans et vient d'entrer au service. Colas, ce fils de la bonne nourrice Perrette, a, comme dans la première pièce, un an de plus que le jeune Marquis son frère de lait. Colas aime déjà et est aimé de Rose, fille d'un certain Guillaume, vigneron de ce village. Guillaume, ancien ami du père de Colas, veut bien donner sa fille à son fils; mais il a exigé, avant de la lui accorder, que ce jeune paysan fût travailler pendant deux ans hors du village et qu'il eût gagné cent écus; c'est à ce prix qu'il a mis la main de Rose. Colas s'est soumis à cette épreuve; il a quitté sa mère depuis un an et travaille chez un fermier, frère du vigneron Guillaume, établi à six lieues du village, dont la marquise de Fierval a acquis la seigneurie. Elle est venue l'habiter depuis six mois avec son fils, son oncle, et cet excellent précepteur dont le rôle, si moral et si intéressant dans la comédie de *Fanfan et Colas*, ne l'est pas moins dans celle-ci.

Depuis la *Suite du Menteur*, comédie du grand Corneille, jusqu'à celle de *Fanfan et Colas*, les *Suites* ont toujours été malheureuses, ou du moins n'ont jamais eu le même succès que les ouvrages dont, sous ce titre, elles offraient la continuation. Cette fatalité est au moins fort

singulière; quelques réflexions qui tiennent à l'art même de la comédie pourront servir peut-être à résoudre ce petit problème dramatique.

Les pièces que l'on nous donne sous le titre de *Suites* ne sont en général que des fables déjà connues, dont on prolonge ou continue l'action par des incidens différens de ceux que l'auteur avait déjà employés pour présenter le caractère, les vertus ou les ridicules de ses principaux personnages. Ces moyens, que l'imagination varie en raison de sa fécondité, peuvent offrir une grande diversité dans les développemens de l'action, mais ne changent rien au fonds réel du sujet; un menteur, un avare, un jaloux ne peuvent cesser d'être tels, sous quelque point de vue que l'auteur les présente et de quelque manière qu'il les fasse agir. Il peut concevoir un nouveau plan, créer une nouvelle intrigue; le fonds des caractères et du sujet doit toujours être essentiellement le même, sans quoi ces *Suites* seraient des comédies auxquelles il faudrait donner un autre nom. C'est sur le caractère du principal personnage que doit porter l'intérêt d'une comédie. Si ce caractère, si les principaux traits de sa physionomie ont été bien saisis, si l'auteur les a rendus avec les couleurs qui leur sont propres, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que dans un second ouvrage la seule différence des incidens fournisse des nuances assez neuves, assez piquantes pour ajouter beaucoup à l'intérêt d'un caractère déjà

connu. De là ces répétitions presque inévitables, cette espèce de monotonie que l'on reproche en général aux *Suites* de toutes nos comédies.

Ce ne sont point ces causes cependant qui ont rendu le succès de la première représentation de *Rose*, ou la Suite de *Fanfan et Colas* si douteux. Rien ne se ressemble moins que ces deux ouvrages; l'action, l'intérêt diffèrent absolument. L'espace de dix ou douze ans qui s'est écoulé entre la premiere Pièce et sa *Suite*, ce laps de temps si court en lui-même, mais, relativement à ce premier âge, si immense, offre *Fanfan et Colas* dans la crise où la première effervescence des passions décide le caractère et lui donne une façon d'être absolument différente; ce sont deux personnages que l'on ne connaissait pour ainsi dire que de nom et par un trait de leur enfance, dont le souvenir semble même leur attacher un intérêt de plus.

Ce qui a nui le plus au succès de la première représentation de cet ouvrage, c'est, avec quelques longueurs, un oubli impardonnable de nos conventions sociales qui ne pouvait manquer de déplaire. L'auteur, au second acte, dans la scène où le jeune marquis de Fierval avoue à Colas son amour pour Rose, faisait proposer par celui-ci à ce jeune gentilhomme un duel au pistolet; il le faisait paraître encore au troisième acte, armé d'un bâton, cherchant un rival à qui la différence de sa naissance et son état d'officier défendaient de se mesurer avec un paysan.

Ces deux incidens, si contraires à nos mœurs, à nos usages, à cet ordre qui dans la civilisation semble presque être une seconde nature, ont disparu à la seconde représentation; l'auteur a supprimé de même quelques expressions dont le ton presque tragique était trop étranger au sujet de ce drame. Cette seconde représentation a eu un succès plus faible à la vérité que celui de *Fanfan et Colas*, mais qui sera peut-être plus durable; ce qu'on ose assurer du moins, c'est qu'on n'a vu depuis long-temps aucune nouveauté de ce genre qui, par le but moral et l'intérêt même de l'action, mérite mieux de rester au Théâtre.

SOUHAITS *d'une jeune Demoiselle.*

De bien aimer je me sens bonne envie;
N'est-il pas temps à quinze ans d'y songer?
Quand j'aimerai, ce sera pour la vie;
Mais qui voudra pour toujours s'engager?

Point n'ai d'appas, le temps sait les détruire;
Point de trésors, le sort peut les ôter.
Je n'ai qu'un cœur, las! il devrait suffire;
Mais qui d'un cœur voudra se contenter?

Tous mes désirs mon amant fera naître,
Ma seule loi sera sa volonté;
Le doux plaisir il me fera connaître,
Celui qui doit ravir ma liberté.

S'il est berger qui soit sincère et tendre,
Et qui veuille être aimé de bonne foi,
Dieu des amours, ah! fais-lui bien entendre
Qu'il ne saurait être heureux qu'avec moi.

RÉPONSE *aux Souhaits d'une jeune Demoiselle.*

De bien aimer je n'avais nulle envie,
Un jeune objet vient m'y faire songer;
Je l'aimerais, j'en jure sur ma vie,
Si pour toujours il pouvait s'engager.

Illusion que le temps peut détruire,
Cruel amour, ne va pas me l'ôter!
Je crois encor qu'un cœur peut me suffire,
Et que le mien saura s'en contenter.

Dieux! quels désirs dans mon âme a fait naître
Son tendre aveu! Las! si sa volonté
Etait un jour de se faire connaître,
Que deviendrait ma douce liberté?

Ne suis berger, mais pourtant je suis tendre;
Je l'aimerai toujours de bonne foi.
Dieu des amours! si j'ai bien su l'entendre,
Elle n'aura de bonheur qu'avec moi.

RÉPONSE *de M. l'abbé Delille à une Lettre de M. le Bailli de Frélon.*

Au Lazaret de Marseille, le 10 Septembre 1785.

« Monsieur le Bailli, si quelqu'un avait jamais pu révoquer en doute la loyauté des chevaliers de Malte, votre lettre suffirait pour le réfuter; on ne peut répondre d'une manière plus noble, plus solide à l'accusation absurde dont je viens d'être l'objet, et quand je serais coupable, votre lettre pleine de noblesse serait encore la vengeance la plus digne d'un brave et généreux chevalier.

» J'ai cherché dans ma mémoire ce que je puis avoir dit d'offensant pour l'Ordre respectable

dont vous êtes un des membres les plus distingués; je me suis rappelé qu'en effet je m'étais plaint amèrement de la blancheur éblouissante de vos murailles, qui en huit jours aurait achevé de m'aveugler. Je me suis permis encore des plaintes et même des déclamations violentes contre l'insupportable chaleur que nous avons essuyée dans votre ville. Voilà les atrocités dont je suis obligé de m'avouer coupable.

» Parlons sérieusement, monsieur le Bailli. Il est bien étrange que l'on veuille me rendre responsable de ce qu'on a pu insérer dans une lettre sans signature et sans aveu, et falsifiée peut-être autant de fois qu'elle a été copiée. La boule de neige poussée par des polissons, à mesure qu'elle roule, se grossit et se salit, voilà sans doute le sort de cette lettre dont il a couru dans le monde tant de copies plus ou moins infidèles (1). Celles où l'on dit que votre Ordre est la seule école d'héroïsme qui existe dans le monde, où l'on vante l'esprit de politesse, de loyauté, d'hospitalité qui distingue vos chevaliers, ces copies-là, je les avoue avec plaisir; celles où l'on se permet des observations ou trop libres ou même injurieuses, je les désavoue absolument, et votre lettre, monsieur le Bailli, me dispense d'en détailler les raisons. Accueilli de la manière la plus distinguée par votre illustre et vertueux Souverain, lié depuis nombre

(1) Celle que nous avons eu l'honneur de vous envoyer a été faite sur l'original même, et n'en est pas moins *reniable*

d'années avec plusieurs de vos chevaliers qui m'honorent de leur amitié, cultivant un art qui fait profession d'admirer et de chanter les vertus héroïques, avec quelle vraisemblance a-t-on pu m'attribuer les phrases hardies et répréhensibles dont on se plaint ?

» J'ai l'honneur d'être avec respect, etc. »

De la Musique, considérée en elle-même et dans ses rapports avec la Parole, les Langues, la Poésie et le Théâtre; par M. de Chabanon, de l'Académie française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres. Deux petits volumes in-12. Cet ouvrage est le même que publia il y a quelques années M. de Chabanon sous un titre moins étendu; nous eûmes l'honneur de vous en rendre compte dans le temps. L'auteur n'y traitait que de la musique considérée en elle-même et simplement comme une succession de sons agréables à l'oreille. Aujourd'hui il embrasse un champ plus vaste; il considère l'art sous tous ses rapports; la propriété musicale des langues occupe seule le second volume, et cette partie de l'ouvrage est absolument nouvelle.

La musique est l'art des sons, celui de les perfectionner en cherchant à les rendre retentissans, purs et sensibles. La grande puissance de la musique tient donc à la qualité même des sons. Si un des moyens reconnus propres à embellir la voix est de n'en jamais resserrer l'organe, de lui laisser dans le gosier et dans la

bouche un passage libre et facile, il n'est pas douteux que la langue dans laquelle domineraient le plus de sons, tels que *a*, *ès*, *ói*, serait la plus facile à prononcer, et celle qui offrirait en même temps le plus de sons purs, doux et mélodieux. Une langue au contraire qui abonderait en voyelles, telles que *e*, *i*, *o*, *u*, en tenant le gosier dans une sorte de rétrécissement, concentrerait le son et lui donnerait un retentissement intérieur et guttural tout-à-fait pénible; il en cite surtout, comme l'exemple le plus frappant, la voyelle *u*, prononcée à l'italienne. Cette assertion de M. de Chabanon a déjà été soutenue avec beaucoup de subtilité par un écrivain suisse, M. Garcin, dans un ouvrage sur le Mélodrame, imprimé à Lausanne il y a quinze ou seize ans.

Une autre assertion de M. de Chabanon qui appartient encore à M. Garcin, c'est que l'idée la plus destructive de toute mélodie serait celle d'asservir les procédés du chant à ceux de la parole. Il est certain que, si l'on adoptait le rapport des valeurs musicales avec la quantité prosodique de la langue, il n'existerait pas dans l'univers une langue sur laquelle on pût appliquer une succession de sons mesurés; et l'inimitable début du *Stabat*, où tous les sons sont filés longuement et également sur des mots composés de longues et de brèves, ne serait alors qu'un contre-sens. Puisqu'un asservissement exact à la prosodie serait presque destructif de

toute mélodie dans le chant, nous croyons que M. de Chabanon est fondé à dire que la langue dont la prosodie n'est pas fixée et n'assigne point à chaque syllabe une quantité bien appréciée, a presque un avantage musical. Ce sentiment, bien contraire à celui du célèbre citoyen de Genève dans sa *Lettre sur la musique*, est mieux justifié encore par les chefs-d'œuvre dont les Piccini, les Sacchini, les Gluck et les Grétry ont enrichi notre scène, que par des raisonnemens métaphysiques, toujours trop incertains quand de grands exemples ne viennent pas les confirmer.

M. de Chabanon, après avoir essayé de prouver ainsi par une logique assez adroite que la langue française se prête plus qu'aucune autre aux procédés de la musique, considère ensuite cet art relativement à la tragédie chantée. Il observe avec raison que, si son but est d'inspirer la terreur et la pitié, la puissance des sons, qui ne paraît jamais davantage que lorsqu'elle a ces sentimens à peindre, devient par-là même un des moyens les plus propres à produire dans la tragédie les grands effets que cet art doit se proposer. Le succès de la tragédie chantée semble avoir alarmé parmi nous quelques partisans de la saine et haute littérature; ils y ont voulu voir la dégradation du talent, la corruption du goût; ils se sont plaints de ce que nos plus belles tragédies, les *Iphigénie*, les *Andromaque*, tronquées, mutilées par la coupe lyrique, étaient

dévouées par cette espèce de travestissement au triomphe de la musique. M. de Chabanon remarque fort bien que c'est un grand préjugé en faveur de la musique que de lui voir transporter avec honneur sur son théâtre ce que cent ans de succès ont naturalisé sur un autre, et que c'est peut-être une gloire de plus ajoutée à celle qui a consacré les chefs-d'œuvre de la scène française que de les faire concourir aux progrès et aux succès d'un art dont les procédés ajoutent un accent de plus au langage des passions, toujours supérieur, toujours plus pénétrant et plus sensible que celui de la simple déclamation.

Tout ce que M de Chabanon dit de la comédie en musique et de l'opéra comique est finement et très-bien exprimé. Il observe que la tragédie a avec la musique une analogie plus simple et plus vraie que la comédie. La tragédie et la musique tendent à émouvoir; leurs moyens, différens dans leurs procédés, mais semblables quant au but, s'adressent directement à l'âme. La rélation la plus directe de la comédie est avec l'esprit, et les sons n'ont aucune puissance sur l'esprit. La musique peut imiter le rire, le provoquer par des contrastes plaisans qui lui appartiennent; mais elle ne rendra jamais l'esprit et la raison du dialogue du *Misanthrope*, et les mots les plus plaisans de Molière ou de Regnard la servent bien moins heureusement que ce vers d'un chœur du *Devin du Village* :

Chantez, dansez, amusez-vous.

Cette opinion nous paraît contredite par les excellens opéras comiques que l'on joue chaque jour sur nos Théâtres et sur tous ceux de l'Europe; et si *le Tartufe*, *le Misanthrope*, *le Glorieux*, sont des caractères que la musique ne peut pas rendre, combien en voyons-nous d'autres auxquels elle prete des accens ou plus comiques ou plus piquans, et dont elle renforce souvent le ridicule ou la gaieté?

Tout ce que dit M. de Chabanon de l'arbitraire de l'art est d'une vérité démontrée pour tous ceux qui s'en sont occupés ou qui ont réfléchi sur ses effets. Combien de morceaux de musique faits originairement sur des paroles comiques ont été transportés par différens maîtres sur des paroles d'un Poëme tragique, sans que cette mélodie parût étrangère à l'emploi qu'ils en faisaient! Cela tient au vague même de l'art; et ce je ne sais quoi de vague est peut-être un des moyens qui le sert le plus avantageusement. La musique n'exprime rien, proprement dit; elle renforce l'expression; il faut que la parole lui en présente une à rendre. C'est une langue sonore, sensible, mais sans expression exacte ou déterminée; c'est une langue enfin que l'on peut regarder comme toute composée de consonnes, qui ne peut rien prononcer si les paroles auxquelles on l'attache ne lui servent de voyelles.

M. de Chabanon a terminé son ouvrage par des considérations sur le génie des langues,

leur harmonie, leurs progrès, et sur ce qui détermine l'idée qu'on se fait de leur point de perfection. Il résulte de ses réflexions :

Qu'une langue est réputée barbare tant que nul grand écrivain ne l'a épurée en en manifestant les ressources ;

Que c'est une suite de bons ouvrages qui font successivement une langue polie d'un idiome réputé brut ; et qu'enfin l'époque où une langue a formé les plus beaux ouvrages est réputée celle où cette langue fut à son point de perfection.

Cet ouvrage, en général plein d'excellentes vues sur un art que M. de Chabanon a cultivé toute sa vie, en offre plusieurs qui n'ont pas le mérite de la nouveauté, et d'autres que les faits contredisent. C'est un tort qu'il est difficile d'éviter quand on veut soumettre à l'analyse tous les procédés d'un art, et rendre compte d'effets purement physiques par des idées purement logiciennes. Un amateur tel que M. de Chabanon, un écrivain aussi instruit que lui, aurait pu être souvent plus clair, moins abstrait et surtout moins diffus. Ce que l'on a singulièrement remarqué dans les changemens considérables que M. de Chabanon a faits à la première partie de son ouvrage, c'est qu'il y cite souvent M. Piccini, dont il n'avait presque pas prononcé le nom lorsqu'il la fit paraître la première fois. Mais ce qui est plus important à observer, parce que la vérité ne dépend point des noms de parti, et qu'on l'altère ou la déguise trop

souvent pour servir ceux sous les étendards desquels on est enrôlé, c'est que M. de Chabanon avoue que toute la puissance de la musique existe dans la mélodie, que cette mélodie est produite uniquement par le chant, auquel ne suppléera jamais la plus longue succession d'accords. Il a fallu toute la longue succession de succès des Piccini et des Sacchini pour faire convenir un académicien, un philosophe, un amateur éclairé, d'une vérité que démontre la nature même des sons, et que la défense du système de Gluck l'avait condamné jusqu'ici à nier presque hautement.

Éloge de Court de Gebelin, de plusieurs Académies, censeur royal et président honoraire perpétuel du Musée de Paris; par M. le comte d'Albon, de la plupart des Académies de l'Europe, avec cette épigraphe :

Nullius in verba.

Brochure de 44 pages, ornée d'une assez mauvaise gravure représentant le *Tombeau de Court de Gebelin, transporté à Franconville, et inhumé dans les jardins de madame la comtesse d'Albon, le* 10 *Juillet* 1784.

Ayant eu peu d'occasions de voir M. de Gebelin, qui vivait dans une assez grande retraite, et ne connaissant même personne qui fût à portée de nous instruire de ce que sa vie et son caractère personnel pouvaient offrir d'anecdotes curieuses ou de traits intéressans, nous attendions

avec impatience l'Eloge que nous avons l'honneur de vous annoncer; mais nous sommes obligés d'avouer qu'il n'a pas trop répondu à notre attente. Sans être fort éloquent, le Discours de M. d'Albon est cependant plus oratoire qu'il n'est historique, et contient peu de faits. Voici tout ce que nous y avons trouvé de plus remarquable.

M. Court de Gebelin naquit à Nîmes, en 1725, de parens honnêtes. Son père, qui était protestant, obligé par les conjonctures de quitter la France, fut s'établir en Suisse, et, ayant obtenu des lettres de naturalité, il devint pasteur de Lausanne. Ce père chérissait trop son fils pour confier son éducation à des mains étrangères; il fut son premier instituteur, et peut-être cette éducation exigeait-elle tous les soins et tout l'intérêt de la tendresse paternelle; car, doué d'un esprit actif et précoce, d'une conception prompte, d'une imagination forte, d'un jugement juste et d'une merveilleuse sagacité, le jeune Gebelin reçut de la nature des organes qui ne se formèrent que lentement; à l'âge de sept ans il ne parlait presque pas encore Ce n'est pas le seul exemple fameux de tout l'avantage qui peut résulter de ces développemens tardifs, et il n'est pas difficile d'en rendre raison; cette marche plus lente de la nature sauve à notre enfance beaucoup de distractions nuisibles et semble donner aux facultés intellec-

tuelles le temps d'acquérir dans cette espèce de repos plus de consistance et de maturité.

Un désir insatiable de savoir anima les premières études du jeune Gebelin ; on peut dire qu'il n'eut dans son enfance que des livres pour hochets. A douze ans, il étonnait par l'étendue de ses lumières et de ses connaissances : il avait appris plusieurs langues, possédait l'histoire et la géographie, et savait encore le dessin et la musique ; il copiait avec la plus grande facilité les caractères des plus anciennes langues, et avait une très-belle plume, qu'il perfectionna de plus en plus. On le vit ensuite s'attacher à la gravure ; ce qui lui a été d'une grande utilité pour l'exactitude et la correction des planches de son ouvrage.

Dès qu'il eut fini ses études, son père lui fit embrasser le ministère de l'Evangile ; mais il ne tarda pas d'y renoncer pour se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Il pensait que, pour parvenir à son but, il fallait fuir toute entrave; il consentit cependant à devenir instituteur, et sut frayer à ses élèves les voies d'instruction les plus sûres et les plus courtes en créant des méthodes particulières.... Quelles étaient donc ces méthodes? c'est ce qu'on n'a pas jugé à propos de nous apprendre ; c'était pourtant bien la peine d'en dire quelque chose.

La mort de son père lui aurait enlevé la plupart de ses ressources, s'il ne les eût retrouvées

dans la vive amitié de M. Chéseaux, de Lausanne, connu par quelques ouvrages de mathématiques fort estimés; mais ces liens auxquels il dut quelque temps son bonheur ne tardèrent pas à se rompre. Ayant eu le malheur de perdre son ami, qui mourut dans un âge où l'on peut se promettre encore de longs jours, abandonné à lui-même, *il prend*, dit notre panégyriste, *une nouvelle vigueur, et, plein du sentiment de ses forces, il médite un sacrifice....* Lecteurs sensibles, ne soyez point trop effrayés de ce sacrifice annoncé avec tant de solennité. « Depuis long-temps, » continue notre orateur, Paris était à ses yeux » la patrie des talens, le séjour des arts, l'em- » pire du goût; il forme le dessein de s'y rendre. » Avant de l'exécuter, il entreprend le voyage » du Languedoc, qu'il se rappelait toujours avec » attendrissement. En quittant cette province, » il cède à sa sœur le petit patrimoine qui lui » reste, et vient dans la Capitale, n'emportant » que les richesses de son génie, qui ne suffi- » saient pas à beaucoup près pour ses besoins. »

A Paris il est bientôt en commerce avec les personnes les plus éclairées, c'est-à-dire avec les chefs de la confrérie économiste, les Quesnai, les Mirabeau, les La Rivière, les Roubaud, les Dupont, etc. Comment s'étonner que, entouré d'hommes si sages et si modestes, il se trouve tout-à-coup, ainsi que l'observe M. d'Albon, *haut de douze coudées sans que l'orgueil l'ait placé sur un faux échafaudage? Le docteur*

Quesnai, le Confucius, le Lycurgue, le Solon de nos jours, l'appelait son disciple bien-aimé, dans qui il avait mis toute sa confiance, etc.

C'est, échauffé par les lumières de cette illustre société, qu'il conçut le plan de son *Monde primitif.* Il passa dans la retraite près de dix années, uniquement occupé à méditer, à faire mûrir ses idées, et à rassembler les matériaux qui devaient servir à cet immense ouvrage, destiné à dévoiler tous les mystères de la plus haute antiquité.

Quelque opinion qu'on puisse avoir prise de l'utilité de ces recherches, ce qu'on ne peut refuser sans doute à leur auteur, c'est une érudition d'une étendue effrayante, une sagacité d'imagination prodigieuse, avec plusieurs vues très-philosophiques sur l'Histoire des langues et sur les premières origines de nos institutions sociales.

Si la santé de M. de Gebelin fut épuisée par les travaux excessifs que lui coûta l'exécution d'une entreprise si vaste et si pénible, elle fut plus altérée encore par les chagrins que lui causa l'embarras des affaires où l'avait engagé l'établissement de son *Musée.* La science économique avec laquelle il avait dirigé les fonds de cet établissement ne l'avait pas empêché de se trouver chargé d'une dette de trente à quarante mille livres, et sans autre moyen de l'acquitter que l'honnêteté de ses vues et la pureté de ses sentimens.

Son mérite lui acquit plus d'estime et de considération que de bonheur et de fortune; il n'aurait pas même eu les ressources nécessaires pour publier son ouvrage sans le secours de deux amies, mesdemoiselles Linotte et Fleuri. La première, qui mourut il y a quelques années, avait appris la gravure pour l'aider et diminuer les frais de son entreprise; plusieurs planches du *Monde primitif* sont son ouvrage. La seconde lui avança 5,000 liv. quand il fit imprimer son premier volume.

L'homme qui avait tout sacrifié à son amour pour les lettres et les sciences ne trouva pas même dans le fruit de ses immenses travaux de quoi s'assurer sa subsistance. L'Académie lui adjugea deux fois le prix fondé par le comte de Valbelle pour l'homme de lettres le plus digne et le plus pauvre. C'est la seule récompense qu'il ait jamais obtenue; il est vrai qu'il ne songea jamais à en solliciter aucune.

Tout entier à ses études, il ne pouvait se résoudre à les quitter que pour servir les malheureux; mais c'est une distraction que son cœur lui demandait souvent. Dénué de tout, il a rendu les services les plus essentiels et les plus désintéressés aux protestans de sa province. Il ne dut qu'au courage de ses prières et de ses sollicitations la liberté de plusieurs de ces malheureux qui gémissaient encore dans les chaînes d'une servitude cruelle, pour avoir paru trop attachés à une religion qui autrefois servit de

prétexte aux violences les plus révoltantes, et que le fanatisme, malgré le progrès des lumières qui en ont borné la puissance, conserve toujours le droit de persécuter avec plus ou moins d'avantage.

La santé de M. de Gebelin avait été prodigieusement éprouvée par son application continuelle à l'étude; une pierre formée dans les reins, et dont la nature le délivra sans aucun secours étranger, en fut la triste suite. Il était dans l'état de dépérissement le plus désespéré au moment où la folie du Mesmérisme commençait à tourner toutes les têtes. Le mystère de cette doctrine le séduisit peut-être par les rapports qu'il lui trouva avec les initiations mystérieuses des anciens. Le Magnétisme n'ôta point la cause de ses souffrances; mais il parut les suspendre un moment, et ce fut assez pour la reconnaissance de M. de Gebelin; il écrivit en faveur de Mesmer avec l'enthousiasme d'un apôtre, et le jour même de sa mort il donna encore la preuve la plus forte de sa confiance pour le nouveau Thaumaturge. Ses chagrins et ses maux lui avaient rendu la vie insupportable; il résista long-temps à ses amis qui l'exhortaient à se faire transporter chez Mesmer, en leur disant : *Non, je crains de n'y pas mourir.* Enfin il y consentit pourtant, et n'en expira pas moins au bout de quelques heures, à la grande consternation de tous les adeptes qui pleurèrent sa perte, mais bien moins sans doute que celle

du plus beau miracle dont leur saint eût encore à se vanter.

Nous ignorons l'auteur d'un ouvrage qui a paru sous le titre d'*Analyse des ouvrages de J. J. Rousseau, de Genève, et de M. Court de Gebelin, auteur du Monde primitif, par un solitaire; à Genève*, un volume in-8°; mais c'est un précis assez exact de la philosophie de ces deux écrivains. Il résulte de ce dépouillement de leurs principes que l'un et l'autre ont eu pour objet de conduire les hommes au bonheur, mais par des méthodes très-différentes. Rousseau pense que ce sont les institutions sociales qui ont dépravé l'espèce humaine, qui ont altéré chez elle le sentiment naturel du vrai, du beau, du juste. M. de Gebelin soutient au contraire que c'est la société qui a élevé notre instinct à l'idée de ce *grand ordre* qui règne dans la nature, et qui doit nous diriger dans le choix des moyens les plus propres à nous rendre heureux.

Tout cela pourrait bien n'être au fond qu'une dispute de mots. Isolé de toute société, l'homme est à peine un être moral. A mesure que la société développe nos facultés, elle a nécessairement augmenté la masse de nos forces et de nos lumières; elle a par conséquent donné beaucoup plus d'étendue à la possibilité de nous rendre ou beaucoup plus heureux ou beaucoup plus malheureux que la nature ne nous a faits. Si l'on était libre de choisir entre la simplicité de l'état de nature et la plus grande perfection de

la vie sociale, le problème en question mériterait sans doute encore la peine d'être discuté; mais, vu le point d'où nous sommes forcés de partir, il paraît évident que c'est à perfectionner par tous les moyens possibles la société où le sort nous a fait naître que doivent tendre aujourd'hui nos vœux et nos travaux.

On voyait autrefois dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois l'épitaphe suivante, que l'abbé Mignon en fit ôter lorsqu'il en était doyen :

Ci-gît qui en son temps faisait
Quatre métiers de gueuserie :
Il peignait, rimait, soufflait,
Et cultivait philosophie.

EPIGRAMME *de M. Watelet sur Mesmer, qui avait décidé qu'il ne passerait pas l'automne.*

Docteur, tu me dis mort, j'ignore ton dessein ;
Mais je dois admirer ta profonde science :
Tu ne prédirais pas avec plus d'assurance
Quand tu serais mon médecin.

On a donné, le vendredi 13 Septembre, sur le Théâtre français, la première représentation de l'*Hôtellerie, ou le Faux Ami*, comédie, en cinq actes et en vers, imitée de l'allemand, par M. Bret, auteur d'une *Vie de Ninon*, de plusieurs comédies peu connues aujourd'hui (1), et d'un long *Commentaire sur les œuvres de Molière*.

(1) Telles que le *Jaloux*, le *Faux Généreux*, l'*École amoureuse*, la *Double Extravagance;* cette dernière est la seule qui ait eu quelque succès dans sa nouveauté.

Cette pièce, très-mal reçue à la première représentation, n'a pas reparu depuis. C'est une imitation pour ainsi dire, acte par acte, scène par scène, de l'*Hôtel garni*, comédie allemande, de M. J. C. Brandes. Nous nous bornerons à en rappeler la marche le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Cette marche a été assez difficile à suivre à travers les brouhaha qui n'ont presque pas discontinué depuis la première scène jusqu'à la dernière. La pièce était déjà connue heureusement ou malheureusement par la traduction que nous en a donnée M. Friedel dans le sixième volume de son *Théâtre allemand;* c'est le septième ouvrage de ce *Théâtre* qui tombe successivement sur la scène française.

La pièce de M. Bret offre, comme l'original, quelques scènes et quelques situations d'un assez grand intérêt; mais il n'en est presque aucune qui soit préparée raisonnablement. L'exposition de la pièce française est aussi lente, aussi obscure que celle de la pièce allemande; ce n'est guère qu'à la fin du troisième acte qu'on a pu entendre clairement que madame Dormin est fille du comte de Werling, que son époux est fils du comte d'Olbron, et que Thoreck a dû l'épouser et en conserve encore l'espoir; ce n'est même que dans le cours du quatrième acte que l'on apprend par quelle sorte de hasard le comte d'Olbron, qui voyageait au moment de la disgrâce de son père, a pris le nom de Dormin,

a vu la fille du comte de Werling à Dresde, l'a suivie dans les lieux qu'habitait son père, s'est introduit dans sa maison, et a fini par l'enlever. Ces faits, motivant d'une manière touchante la misère et l'état d'abandon où se trouvent ces deux époux, eussent jeté un intérêt plus attachant sur leur situation, si l'auteur avait eu l'art de les présenter plus à propos. C'est de l'intérêt seul que l'on peut attendre le succès des ouvrages de ce genre; ne pas l'obtenir, c'est manquer absolument le but de la plus facile de toutes les compositions dramatiques; car il est bien plus aisé sans doute de concevoir et d'arranger pour la scène une action qui n'a d'autre objet que celui d'attacher le spectateur par les mêmes moyens que l'on emploie presque toujours avec succès dans les Romans, qu'il ne l'est d'étudier et de présenter les divers caractères de la société, en saisir les vices et les ridicules, les mettre en mouvement par les passions qui leur appartiennent, et de ce contraste si souvent comique tirer ces grandes leçons de morale qui corrigent les mœurs par le ridicule, et qui doivent être le but principal de la vraie comédie. Le drame proprement dit, la comédie romanesque tient à l'enfance de l'art (1), et telle fut sa marche chez toutes les Nations lorsqu'il a commencé à sortir du berceau. L'impuissance des auteurs

(1) Peut-être serait-il tout aussi vrai de dire que le drame tient à la vieillesse de l'art, à sa décadence. Térence à suivi Plaute, Ménandre n'est venu qu'après Aristophane.

français de nos jours semble vouloir l'y ramener; mais dans cette pénurie et de talens et d'invention ils ont bien tort de puiser leurs sujets ou comiques ou tragiques dans le Théâtre allemand; sans aller plus loin, notre ancien Théâtre leur fournirait des conceptions à-peu-près semblables, et qui sembleraient aujourd'hui et plus nouvelles et plus originales. Que faisaient nos Garnier, nos Jodelle, nos Mairet, si ce n'est de mettre en action et de revêtir d'un dialogue excessivement plat, il est vrai, la fable de quelque Roman? Que sont autre chose les pièces qui nous restent de ces auteurs? Nulle exposition, une action romanesque, mal conçue, marchant par sauts et par bonds, peu ou point de développemens, aucune étude des caractères, des ridicules et des passions, des incidens aussi invraisemblables que mal préparés, des situations presque toujours forcées, et dont l'effet est continuellement affaibli par des accessoires étrangers ou nuisibles à l'action; voilà tout ce qu'offrit notre scène jusqu'au siècle qui vit naître Corneille et Molière, et ce qu'on trouve encore dans presque tous les ouvrages dramatiques allemands que l'on a traduits dans notre langue. Nous ne doutons point que nos poëtes du quinzième et du seizième siècles ne crussent, comme M. Lessing, que ces Romans dialogués, surchargés d'événemens qui souvent distraient de l'intérêt principal ou ralentissent sa marche, ne fussent le comble de l'art; ils étaient par-

donnables, Molière n'était pas né; ils ne connaissaient pas ces chefs-d'œuvre, modèles indestructibles d'un art si difficile, dont ce grand homme avait étudié les règles dans les ouvrages des anciens; ces règles que M. Lessing se plaît à tourner en ridicule, et dont il estropie quelquefois le sens pour le plier à son nouveau système dramatique, au lieu de les expliquer de bonne foi par le succès de tant de chefs-d'œuvre antiques et modernes, d'après lesquels elles furent faites. Toutes ces règles, dictées par la raison, ne sont que l'expression des modèles d'une nature embellie. L'exacte vérité ne saurait plaire dans aucune production des arts. Les irrégularités qu'offre un très-grand ensemble ne peuvent blesser nos yeux, parce qu'elles échappent pour ainsi dire à l'étendue de nos regards; mais lorsqu'on veut copier la nature, lorsqu'on veut essayer surtout de représenter les principales circonstances d'une action dans un espace beaucoup plus resserré que celui dans lequel l'ordre ordinaire des choses en eût développé la suite, l'art doit élaguer alors tout ce qui est étranger à l'intérêt principal, tout ce qui pourrait l'affaiblir. C'est au goût seul à faire ce choix toujours dépendant des convenances, de ce sentiment juste et délicat du vrai et du beau idéal. Ce principe universel de tous les arts doit s'appliquer plus particulièrement encore aux conceptions dramatiques. Peut-être les Français trop esclaves de leur règle d'unité, de temps

et de lieu et d'action, se sont-ils souvent privés des beautés qui pouvaient naître d'une plus grande variété d'incidens et d'un intérêt plus vif, plus étendu, plus compliqué. Peut-être se sont-ils vus souvent réduits par cette extrême sévérité à ne remplacer le mouvement de l'action que par la régularité de sa marche. Peut-être ont-ils trop préféré à cette grande diversité de caractères dont se glorifient quelques Théâtres modernes l'art si difficile de les approfondir et de les développer; mais c'est peut-être aussi ce défaut de mouvement et d'action que l'on reproche à quelques-unes de leurs meilleures comédies qui les a forcés à sauver cette espèce de monotonie par la sagesse d'une conduite toujours bien motivée, par le charme d'un dialogue toujours facile, tour-à-tour spirituel, plaisant ou profond; mérite qui distinguera éternellement la véritable comédie de ces croquis informes dont le succès même le plus brillant ne saurait justifier l'inconséquence et le mauvais goût.

Voyage de Figaro en Espagne; deux petits volumes in-16. Ce n'est qu'une rapsodie de critiques et de sarcasmes sur les mœurs et les usages de la Nation espagnole. Elle fut assez long-temps obscure; étant, tombée heureusement entre les mains de M. le comte d'Aranda, il exigea la suppression de ce libelle; et la première édition, dont personne n'avait voulu d'abord, se trouvant bientôt épuisée, on en fit une seconde.

M. l'Ambassadeur crut remplir mieux son objet en faisant au voyageur anonyme l'honneur de faire réfuter son Livre pour ainsi dire article par article; cette réponse a paru sous le titre de *Dénonciation du Voyage de Figaro*, un petit volume in-12, imprimé avec beaucoup de soin; mais la réponse à un pareil ouvrage ne pouvait guère être qu'un démenti perpétuel, et ce démenti n'a pas paru à beaucoup près aussi amusant que les mensonges qu'il cherchait à détruire; tout cela n'a servi enfin qu'à engager le nouveau Figaro, qui, grâce aux petites persécutions qu'il éprouvait, s'est cru un personnage d'importance, à nous en donner une troisième édition, à la tête de laquelle il a mis son nom; c'est *M. le marquis de Langle*, du moins à ce qu'il dit. On sait que c'est sous ce nom qu'il voyage en Suisse, avec tout le costume et toutes les allures d'un aventurier.

Il y a dans son Livre quelques traits plaisans, un style en général assez vif, assez léger; mais de toutes les personnes qui ont été à portée de voir l'Espagne, je n'en connais aucune qui ne m'ait assuré que le fonds de l'ouvrage n'était qu'un tissu de fausseté absurdes. Était-il donc si nécessaire de mentir pour dire du mal des préjugés ou des abus qui ont empêché jusqu'à ce jour les Espagnols de partager tous les avantages que nous devons au progrès des lumières de la philosophie de ce siècle?

Traité sur le Venin de la Vipère, etc.; par M. l'abbé Felix Fontana, physicien de son Altesse Royale Monseigneur l'Archiduc Grand Duc de Toscane. Deux volumes in-4°, avec figures. Cet excellent ouvrage est le résultat de six mille expériences auxquelles M. l'abbé Fontana a sacrifié trois mille vipères. On y prouve, par une suite de recherches aussi exactes qu'ingénieuses, que la morsure de la vipère n'est pas absolument mortelle à l'homme, c'est-à-dire la morsure d'une vipère; car l'homme pourrait succomber à celle de plusieurs. La quantité de venin que la vipère a dans sa vésicule est environ de deux grains; d'après les calculs de M. l'abbé Fontana, il f udrait trois grains pour tuer un homme. Le travail de cet illustre physicien ne s'est pas borné à des recherches sur le venin de la vipère et quelques autres poisons; il embrasse les parties les plus importantes de la physiologie, et son Livre contient de savantes observations sur la structure primitive du corps animal, sur la reproduction des nerfs, avec une description très-curieuse d'un nouveau canal de l'œil. Nos savans regardent ce Traité comme un des meilleurs ouvrages de physique qui aient paru depuis long-temps.

Mémoires authentiques pour servir à l'Histoire du comte de Cagliostro; brochure in-12 : on la croit imprimée à Bâle. A en juger par toutes

les anecdotes, ou fausses ou hasardées, que renferme cette brochure, et par la manière vive et piquante dont elle est écrite, on est fort tenté de croire qu'elle pourrait bien être l'ouvrage du marquis de Langle, auteur du *Voyage de Figaro en Espagne*. Quoi qu'il en soit, comme cette singulière production est encore fort peu répandue, nous nous pressons de vous en offrir ici les traits les plus curieux.

« Le comte de Cagliostro était né sans fortune, d'une famille obscure (1), avec des passions fougueuses : il voulut essayer si la fortune, qui favorise tant d'ineptes personnages, le dédaignerait.... Il commença par se titrer; ce n'était pas trop de se faire comte. C'est dans les mauvais lieux de Venise qu'il chercha une femme propre à ses projets. Des malheurs inouïs avaient conduit dans les asiles de la misère bien plus que de la volupté une marquise génoise. Taille svelte; œil ardent, gorge à l'épreuve, démarche légère, haleine pure, voilà pour le physique. Le moral ne lui cédait pas : propos libertins, profonde dans les spéculations, calculatrice sous les dehors de l'étourderie, incapable du moindre sentiment, bref un sujet précieux pour séduire, tromper, parler de la vertu, employer le vice, et en imposer à la multitude.

(1) On le croit Napolitain; il a non-seulement l'accent de Naples, mais encore des tournures de phrase qui n'appartiennent, dit-on, qu'à l'idiome des Lazaronis.

» Ce couple bien assorti ne crut pas devoir se hasarder d'abord à Paris : *Nous ne sommes pas encore assez forts pour ce pays*, dit la marquise ; *c'est là que sont les premiers roués de la terre, la Cour, la ville, le clergé, la robe, la finance ont des sujets consommés....* Il fixa ses regards sur la Russie ; l'argent manquait, la marquise fut chargée d'y pourvoir. Il y avait alors à Rome une foule d'Anglais ; elle y vole pour les imposer. Un mois lui suffit pour réaliser cinq mille guinées. Il fallait là-dessus payer. . . . . ; quoique les *Bonneaux* romains soient extrêmement chers, il lui resta encore de quoi acheter de mauvais diamans et tout l'équipage de la charlatanerie... »

Telle est l'esquisse du portrait que l'auteur trace de ses héros. Il les conduit d'abord dans le Holstein pour faire au fameux comte de Saint-Germain l'hommage du désir de devenir *ses esclaves, ses apôtres et ses martyrs, et d'acquérir un des quatorze mille sept cents secrets qu'il porte dans son sein.* Ce célèbre adepte n'est pas peint avec des couleurs plus favorables.

« Le comte de Saint-Germain, mort depuis » quelques années et déjà oublié, était un fou » sérieux, avait peu d'esprit, quelques connais- » sances en chimie, n'ayant ni l'impudence qui » convient à un charlatan, ni l'éloquence néces- » saire à un fanatique, ni la séduction qui en-

» traîne les demi-savans (1). Étant à Chambéry, il » offrit sa chimie au marquis de Bellegarde. Ils » se mettent à souffler, le creuset donne une » matière qui avait la couleur et le poids, mais » non la ductilité de l'or. Ces opérations se faisaient dans une terre, où dans l'espace de sept » mois le comte fut trois fois père. L'argenterie » devint incomplète; il avait emprunté de tous » côtés, on lui conseilla de partir. A Paris, même » aventure, etc.... »

Le comte et la comtesse de Cagliostro paraissent à Pétersbourg en qualité de médecins. Ils y montrent un désintéressement rare; cette marche leur réussit. La comtesse avait vingt ans et parlait sans affectation de son fils aîné, depuis long-temps capitaine au service de Hollande. « Un phénomène si peu ordinaire amenait la conversation sur son âge, et il se trouvait qu'une femme dont l'haleine, le sein, les dents attestaient la fraîcheur de l'extrême jeunesse, comptait déjà plus de huit lustres... Les femmes, aussi adroites à se dérober des années que la marquise était empressée à s'en donner,

(1) Ce portrait est faux à beaucoup d'égards. Le comte de Saint-Germain a paru à tous ceux qui l'ont connu un homme de beaucoup d'esprit. Il avait cette éloquence naturelle qui est la plus propre à séduire; il savait beaucoup de chimie et l'Histoire comme peu de personnes l'ont apprise. Il avait le talent de rappeler dans la conversation les événemens les plus importans de l'Histoire Ancienne, et de les raconter comme on raconte l'anecdote du jour, avec les mêmes détails, le même degré d'intérêt et de vivacité.

viennent consulter en secret le dépositaire de la *fontaine de Jouvence*. Il distribue les eaux, les trésors abondent chez lui. Les femmes ne rajeunissent point; mais les amans le leur disent, et Cagliostro est un Dieu. »

Un grand Prince est sensible aux charmes de la comtesse et lui prodigue les présens. Un jour elle reçoit l'ordre de se rendre près de l'Impératrice. La comtesse, interrogée, mentit avec une adresse qui persuada la Souveraine. L'ordre de quitter la Russie fut accompagné d'un présent de vingt mille roubles. Il était question d'un enfant soustrait et d'un autre supposé; voici comme on raconte le fait.

« Une mère était sur le point de perdre un » enfant chéri, âgé de deux ans. Elle promet » cinq mille louis à Cagliostro s'il le guérit. Il » demande huit jours. Le second, la maladie augmente; il supplie qu'on lui laisse emporter » cet enfant. Le cinquième jour, il annonce un » changement heureux; le huitième, il assure » la guérison, et enfin au bout de trois semaines il rend un enfant à sa mère attendrie. » Un certain bruit se répand; on parle d'un » enfant acheté. Cagliostro avoue que l'enfant » rendu est substitué, que le véritable est mort, » et qu'il a cru devoir tromper la douleur d'une » mère pour un certain temps. La justice demande ce qu'est devenu le cadavre du premier; Cagliostro confesse l'avoir brûlé pour

» essayer la palingénésie. On lui demande les » cinq mille louis, ils étaient disparus (1). »

En sortant de la Russie, le comte passa à Varsovie. Les rieurs n'étaient pas de son côté. Il vint s'établir modestement à Strasbourg; mais il changea sa marche, il mit dans son parti les prêtres et les pauvres. En vain les Gazettes le dénoncèrent au petit nombre des sectateurs de la raison. Un des premiers de la ville paraissait s'en rapporter aux bruits publics; madame de Cagliostro trouva le moyen de le dissuader, et dans le même moment immola et sauva son mari.

Paris était le théâtre où Cagliostro devait briller : il s'y annonça comme le restaurateur de la Franc-Maçonnerie égyptienne et prêt à restituer aux frères les mystères d'Isis et d'Anubis. « A l'instant les soixante-douze loges épan- » dues dans cette Capitale sont en l'air. Per- » sonne n'ignore qu'il y a une Franc-Maçonnerie » de femmes, une littéraire, une réformée, une » Franc-Maçonnerie d'enfans. Cet institut, con- » sacré jadis à l'union et à la charité, a été » métamorphosé en académie, en lycée, en » club, en salle de bal, en soupers fins... Frappé » de ces abus, Cagliostro apportait les constitu-

(1) Tout ceci paraît encore apocryphe. L'on sait du moins qu'une très-grande Dame en Russie fut fort étonnée d'apprendre qu'un homme qui n'avait pu faire des dupes dans le pays du monde où les charlatans sont ordinairement le mieux accueillis en eût fait un si grand nombre en France.

» tions de la Franc-Maçonnerie égyptienne, que » Cambyse prit dans le temple d'Apis lorsqu'il » fit fustiger ce Dieu capricieux. »

La beauté de madame de Cagliostro faisait presque autant de sensation que la Franc-Maçonnerie égyptienne. Parmi une foule d'adorateurs elle distingua le chevalier d'Oisemont. Elle fit alors la connaissance de madame de La Motte-Valois : « Vous avez, lui dit celle-ci, un » courtisan bien assidu; c'est un jeune homme, » ne montrez jamais cela en compagnie. Qui » vise à la célébrité doit écarter les chenilles » titrées... Si, comme je l'imagine, le mariage » vous suffoque, prenez un homme de marque. » Je puis vous donner un Prince (1), beau, » quoiqu'un peu usé; riche, mais avare; plein » d'esprit, insolent, mais aimable, discret, point » *sentimentaire*, mais homme à procédés... » Madame de Cagliostro objecte d'abord que son mari a le secret d'être en plusieurs endroits à-la-fois et de se rendre invisible où il est.

Pendant que M. de Cagliostro faisait souper les morts avec les vivans, son épouse, digne de lui, préparait une autre farce. Les femmes, curieuses à l'excès, se désolaient de n'être point

(1) Voici encore un trait qui doit rendre la fidélité de notre historien fort suspecte. Ce n'est assurément pas madame de La Motte qui a donné M. de Rohan à madame de Cagliostro; son mari s'était emparé de l'esprit du cardinal long-temps avant qu'il eût quelque liaison avec madame de La Motte, et l'on assure qu'on a trouvé dans les papiers de M. de Rohan la preuve de plus de cent mille francs donnés par Son Eminence au comte de Cagliostro.

admises à ces mystères et sollicitaient madame de Cagliostro de les initier. Elle répondit avec beaucoup de sang-froid à la duchesse de T***, chargée de faire les premières ouvertures, que dès qu'on aurait trouvé trente-six adeptes elle comencerait son cours de magie. Le même jour la liste fut remplie. Les conditions préliminaires furent telles :

1°. Que chaque initiée fournirait cent louis ;

2°. Que pendant neuf jours elle s'abstiendrait de tout commerce humain;

3°. Qu'on ferait un serment de se soumettre à tout ce qui serait ordonné.

Le 17 du mois d'Août fut le grand jour. On se rassembla à onze heures. En entrant, chaque femme était obligée de quitter son cul, sa bouffante, ses soutiens, son corps, son faux chignon, et de vêtir une *lévite* blanche avec une ceinture de couleur. Il y en avait six en noir, six en bleu, six en coquelicot, six en violet, six en couleur de rose, six en impossible. On les fit ensuite passer dans un temple éclairé, garni de trente-six bergères couvertes de satin noir. Madame de Cagliostro, vêtue de blanc, était sur une espèce de trône, escortée de deux grandes figures habillées de manière que l'on ignorait si c'étaient des spectres, des hommes ou des femmes. La lumière qui éclairait cette salle s'affaiblissait insensiblement, et lorsqu'à peine on distinguait les objets, la grande-prêtresse ordonna de découvrir la jambe gauche jusqu'à la

naissance de la cuisse. Après cet exercice, elle ordonna de lever le bras droit et de l'appuyer sur la colonne voisine. Alors deux femmes, tenant un glaive à la main, entrèrent, et ayant reçu de madame de Cagliostro des liens de soie, elles attachèrent les trente-six dames par les jambes et par les bras.

La grande-prêtresse expliqua alors aux initiées que l'état où elles se trouvaient était le symbole de celui où les femmes sont dans la société, et de la dépendance où les hommes cherchent à les tenir : « Laissons-les, ajouta-t-elle, » débrouiller le chaos de leurs lois; mais chargeons-nous de gouverner l'opinion, d'épurer » les mœurs, de cultiver l'esprit, d'entretenir » la délicatesse, de diminuer le nombre des in» fortunés. Ces soins valent bien ceux de pro» noncer sur de ridicules querelles. »

On détacha les liens et l'on annonça les épreuves. Les récipiendaires furent partagées en six groupes, et chaque couleur renfermée dans l'un des six appartemens qui correspondaient au temple. On leur déclara que celles qui auraient succombé ne rentreraient jamais. Des hommes arrivèrent bientôt dans chacun de ces appartemens et employèrent tous les moyens de séduction. « Ni les raisonnemens, ni les sarcas» mes, ni les larmes, ni les prières, ni le déses» poir, ni les promesses ne purent rien, tant » la curiosité et l'espoir secret de dominer sont » des ressorts puissans chez les femmes. Toutes

» rentrèrent dans le temple telles que la grande-
» prêtresse l'avait ordonné.... » Après un quart d'heure de silence une espèce de dôme s'ouvrit, et sur une grosse boule d'or descendit un homme nu comme Adam, tenant dans sa main un serpent, et portant sur sa tête une flamme brillante : « Celui que vous allez entendre, dit
» la grande-prêtresse, est le célèbre, l'immor-
» tel, le divin Cagliostro, sorti du sein d'Abra-
» ham sans avoir été conçu et dépositaire de
» tout ce qui a été, de tout ce qui est et de
» tout ce qui sera connu de la terre. — *Filles*
» *de la terre*, s'écria-t-il, *dépouillez ces vêtemens*
» *profanes, et si vous voulez entendre la vérité,*
» *montrez-vous comme elle.* »— En un instant tout fut nu comme la main.

S'il en faut croire l'historien, abjurer un sexe trompeur fut le conseil que le prétendu *génie de la vérité* donna à ses élèves : *Que le baiser de l'amitié*, leur dit-il en terminant son extravagant discours, *annonce ce qui se passe dans vos cœurs !* Et la grande-prêtresse leur apprit ce que c'était que le baiser de l'amitié.

De tels mystères étaient bien propres à mettre en vogue le comte et la comtesse de Cagliostro. Il saisit le moment de l'enthousiasme pour poser la première pierre de la Franc-Maçonnerie égyptienne. Il annonça aux *lumières* du *Grand-Orient* que l'on ne pouvait travailler que sous une triple voûte, qu'il ne pouvait y avoir ni plus ni moins de treize adeptes, qu'ils devaient

être purs comme les rayons du soleil et même respectés par la calomnie, n'avoir ni femmes, ni maîtresses, ni jouissances faciles; posséder une fortune au-dessus de cinquante-trois mille livres de rente, et surtout cette espèce de connaissances qui se trouvent si rarement avec les nombreux revenus.

Quelques notes rendent cette brochure encore plus piquante. On y peint ainsi nos différentes classes d'alchimistes.

« C'est dans le faubourg Saint-Marceau que » se retirent les chimistes inconnus. Leur manie est de répandre que la Police les persécute. Les uns font de l'or, les autres fixent le » mercure. Ceux-ci soufflent et doublent la » grosseur des diamans, ceux-là composent des » élixirs. Les uns fabriquent des poudres, les » autres distillent des eaux, tous possèdent des » trésors, et tous meurent de faim. Leur langage » est inintelligible, leur extérieur est celui de » la misère, leur habitation est sale et obscure, » et lorsque la curiosité vous attire un moment » dans un de ces tristes réduits, vous apercevez » dans un coin une malhonnête créature qui a » l'air d'une sorcière, et qui garde le laboratoire » pendant que le chimiste cherche des dupes... » Quant aux adeptes connus, ils ont de superbes » laboratoires, garnis d'instrumens coûteux et » de vases bien étiquetés. Deux ou trois garçons » ont l'air de travailler, et lorsque le grand Seigneur arrive, alors le directeur fait briller à

» ses yeux l'espoir de réaliser les plus beaux
» secrets; il lui montre *les plus heureux com-*
» *mencemens*; il lui promet qu'à la troisième
» lune on *verra*. *Voir* est un terme de l'art qui
» dit cent fois plus qu'on ne peut exprimer....
» Il y a cependant des êtres qui embarrassent
» même l'incrédulité. Ils n'ont ni terres, ni
» contrats, ni rentes, ni famille, ni métier, et
» ils vivent, font même une certaine dépense;
» étrangers à l'agiotage, aux intrigues des fem-
» mes, où prendraient-ils des secours constans?
» Les inspecteurs des monnaies conviennent
» qu'on leur apporte une espèce d'or qui a été
» travaillé par la main des hommes. Enfin il y
» a des choses trop claires pour être rejetées,
» et trop obscures pour être adoptées. »

EPIGRAMME.

Eglé parle toujours bon sens
Et se conduit comme une folle :
Elle a des amis, des amans.
Toujours fidèle à sa parole,
Les premiers en sont fort contens;
Les seconds, elle les désole,
Tant elle est fidèle à ses sens.

On a donné, le mardi 18 Octobre, sur le Théâtre italien, la première représentation de *Germance, ou l'Excès de la Délicatesse*, comédie en trois actes et en prose. C'est le premier ouvrage par lequel M. Misse, secrétaire de M. le duc de Lauzun, se soit fait connaître.

Ce drame a eu l'espèce de succès que de bons amis peuvent procurer si facilement au plus médiocre ouvrage, surtout lorsqu'ils composent la majeure partie d'un public aussi peu nombreux qu'était celui de la première représentation de *Germance;* la petite cabale a demandé à grands cris l'auteur; on est venu le nommer; mais, malgré cette formule que le parterre prostitue si souvent, la pièce n'a eu que cinq ou six représentations et toutes fort peu suivies.

On a donné, le lundi 31 Octobre, sur le même Théâtre, la première représentation de l'*Amitié au Village*, comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Desforges (1), auteur de *Tom-Jones à Londres*, de la *Femme Jalouse*, de l'*Epreuve Villageoise*. La musique est de M. Philidor.

Un trait historique, consigné dans l'*Encyclopédie*, a fourni la première idée de ce nouveau drame.

« Jean-Philippe Fyot de La Marche, seigneur » de Neuilly en Bourgogne, à l'imitation de la » *Rosière de Salency*, instituée par saint Médard

(1) M. Desforges est fils naturel du docteur Petit, un des meilleurs anatomistes de la Faculté de Paris. Son père l'avait fait élever avec assez de soin et le destinait au barreau; mais, entraîné par son goût pour le Théâtre, il débuta sans succès, à Paris, à la Comédie italienne, et fut jouer ensuite en province et sur quelques Théâtres étrangers, nommément en Russie. Sa femme est encore aujourd'hui à la Comédie italienne; c'est elle qui joue, dans *l'Amitié au village*, le rôle de la mère d'Elise.

» en 530, accorda chaque année un prix d'une » médaille d'argent au garçon jugé par les pères » de famille le plus sage et le plus vertueux. Cet » établissement s'est conservé jusqu'à ce jour. » En 1769, un jeune homme estimé dans le pays » eut le malheur de se noyer dans la rivière » d'Ouche, en conduisant un bateau de foin, » quelque temps avant la distribution de la mé- » daille. Celui qui l'obtint, jugeant le défunt » plus digne de la recevoir, l'attacha à un ra- » meau orné de rubans qu'il alla placer sur la » tombe de son ami, au grand étonnement des » assistans, en disant : *Je te la rends, mon cher* » *ami, tu la mérites mieux que moi.* »

C'est ce trait, dont la modestie et la sénsibilité annoncent sans doute l'âme la plus pure, que M. Desforges a essayé de transporter sur la scène; mais les incidens qu'il a cru devoir ajouter au fait historique pour le rendre plus théâtral n'ont pas produit tout l'effet qu'il en attendait.

L'exposition de cette pièce a paru obscure; on en a trouvé la marche peu vraisemblable et fort embarrassée. Les situations les plus intéressantes ne font aucun effet lorsqu'elles sont mal préparées. Quant au style, il est d'une négligence que ne justifie ni celui de la *Femme Jalouse*, ni celui de l'*Epreuve Villageoise*. La musique a offert quelques morceaux dignes de la grande réputation de M. Philidor; mais cette composition a paru en général se ressentir trop de la lan-

gueur et de la tristesse du Poëme. Cet ouvrage, dont la première représentation n'a eu qu'un succès fort douteux à Paris, était tombé ignominieusement à Fontainebleau.

Le pauvre Philidor, dont les digestions sont devenues depuis quelque temps fort laborieuses, s'était rendu à une des répétitions de son ouvrage à la suite d'un long déjeuner qui l'avait fort retardé. L'orchestre à jeun mourait de faim. Le compositeur, aussi peu sûr du mouvement de ses jambes que de celui de la plupart des morceaux de sa musique, les faisait recommencer à chaque instant. On le vit s'avancer en vacillant sur le bord du théâtre au moment où l'on allait exécuter une ariette qui devait être accompagnée par l'orchestre avec des sourdines, en criant, *les sourdines! Messieurs, les sourdines!* Un des exécutans lui répondit : *Ils sont doublement heureux;* calembour qu'on ne peut écrire, mais qui exprime assez plaisamment l'envie qu'on portait dans ce moment aux sourds qui avaient le bonheur de dîner et de ne pas entendre sa musique.

Malgré le peu de succès qu'a eu à Paris la première représentation de cet ouvrage, le public n'en a pas moins demandé M. Philidor à la fin de la pièce. Ces applaudissemens, déterminés plutôt par l'envie de casser le jugement de la Cour que par l'impression que l'ouvrage faisait éprouver aux spectateurs, ont pu consoler pourtant l'auteur de la manière plus que défavo-

rable dont cet ouvrage avait été jugé à Fontainebleau. L'*Amitié au Village* est peut-être la première pièce donnée au Théâtre de la Cour que l'on se soit permis de huer et de siffler si distinctement malgré la présence du Roi et de la Reine.

Nous venons d'avoir deux débuts à la Comédie française, celui de la demoiselle Candeille, dans les grandes amoureuses tragiques, et celui de la demoiselle Vanhove dans les jeunes princesses.

Mademoiselle Candeille, fille du compositeur de ce nom, ancien choriste de l'Opéra et auteur de la musique de *Pizarre*, protégée très-particulièrement chez M. le baron de Breteuil, et l'élève du sieur Molé, n'a réussi que fort médiocrement dans les rôles d'Hermione, de Roxane, d'Aménaïde, et n'en est, dit-on, pas moins reçue. C'est l'ensemble d'une belle femme; mais le visage n'est que joli, peut-être même les traits en sont-ils trop mignons relativement à sa taille qui au théâtre du moins paraît au-dessus de la taille ordinaire; elle a le front fort grand, des sourcils si fins qu'on les aperçoit à peine, les narines relevées et trop découvertes, la bouche presque ridiculement petite; mais le plus beau teint qu'il soit possible de voir, la tête parfaitement bien placée, et de très-beaux bras, quoiqu'un peu longs. Sa voix est distincte et sonore, mais grosse et sèche, sans inflexion et sans éclat; c'est le

tintement monotone d'une cloche. Ses gestes, toujours en avant, comme ceux de mademoiselle Raucour sont toujours en arrière, sont prodigués sans mesure et sans grâce; ils feraient rire si tout l'air de sa figure n'avait pas quelque chose de très-noble et de très-imposant; on peut soupçonner même, à la manière de jouer de mademoiselle Candeille, qu'elle ne manque point d'intelligence, et l'on sait d'ailleurs qu'elle a de l'esprit et de l'instruction; mais il est aisé de s'apercevoir que les principes de son maître, quelque talent qu'il ait d'ailleurs lui-même, l'ont souvent égarée; eût-elle douée du sentiment le plus juste, eût-elle les meilleures directions du monde, il serait encore permis de douter qu'elle puisse jamais suppléer aux défauts essentiels de sa voix. Elle avait débuté il y a deux ans, sur le théâtre de l'Opéra, dans le rôle d'Iphigénie; quoique fort bonne musicienne, elle n'y eut aucun succès.

Ce que la nature a refusé à mademoiselle Candeille, elle l'a donné à un degré très-éminent à la demoiselle Vanhove, fille de l'acteur de ce nom. C'est une des voix les plus douces et les plus sensibles que l'on puisse entendre, c'est un son qui part de l'âme et qui va droit au cœur; les accens en sont naturellement variés et touchans. Sa figure, sans être fort jolie, est aimable, intéressante; son maintien n'a pas toutes les grâces qu'on pourrait désirer; mais il a celles que l'art ne saurait donner, le charme de la décence, de la

candeur et de la naïveté. Elle n'a pas quinze ans, et si tant d'heureuses dispositions sont bien cultivées, au lieu d'être corrompues par des succès prématurés, il n'est assurément point d'espérance qu'on n'en puisse concevoir. Elle a débuté dans la Tragédie par le rôle d'Iphigénie, et dans la Comédie par celui de Marianne de l'*École des Mères;* c'est dans la Comédie surtout qu'elle a excité le plus grand enthousiasme. Mademoiselle Contat, qui destinait ce dernier emploi à sa sœur cadette, a trouvé infiniment mauvais qu'on eût osé tenter de le lui ravir; voici comment elle s'en est expliquée dans une lettre à madame Vanhove, qui, grâce au ton ridicule dont elle est écrite, a fort diverti la ville et la Cour.

LETTRE *de mademoiselle Contat à madame Vanhove.*

« Je suis très-fâchée, Madame, que M. Vanhove fût sorti de l'assemblée lorsqu'on y a parlé du début de mademoiselle votre Fille. Je me serais expliquée à cet égard plus librement encore s'il avait été présent; mais, n'ayant pu le faire, j'ai l'honneur de m'adresser à vous pour vous rappeler de votre parole, vous réitérer la mienne, et vous avouer que je serais bien surprise qu'après m'avoir demandé non-seulement de ne me pas opposer à l'entrée de mademoiselle Vanhove, mais encore d'appuyer votre demande pour un ordre d'essai pour elle, vous voulussiez vous

armer de mes propres efforts contre l'intérêt de ma sœur, en faisant jouer à mademoiselle Caroline les rôles qui sont propres à Emilie; ce serait, en manquant à votre parole, tenter une pénible entreprise; car j'ai bien eu l'honneur de vous prévenir que, tant que je pourrai l'empêcher, je ne souffrirai pas qu'une autre s'empare de la place que je lui ai destinée. Si tel est votre projet, Madame, j'aurai le chagrin de vous contrarier; absente ou présente, je veillerai aux intérêts de ma sœur: je ne vous cache pas mes projets ni mes intentions; je désire qu'elles ne soient point opposées à vos vues, et j'ai cru avant tout devoir vous les communiquer encore. Vous m'avez dit et fait dire que mademoiselle Caroline jouerait la Tragédie; madame Belcour a peut-être exagéré vos prétentions en voulant un début en règle pour la Comédie, daignez m'en instruire vous-même; j'ai toute fausseté en horreur: j'ai cru devoir vous répéter ce que j'ai dit; ma lettre vous prouvera ma franchise, et je ne doute pas que votre réponse ne me rassure sur la vôtre.

» J'ai l'honneur d'être, Madame, votre, etc. »

Lorsque mademoiselle Contat, après une explication si impérieuse et si solennelle, après tout le mouvement qu'elle s'était donné pour empêcher que cette jeune rivale n'osât paraître à la Cour, a su qu'on l'avait mandée à Fontainebleau par l'ordre exprès de la Reine, son génie étonné a cédé modestement à une protec-

tion si auguste, en s'écriant pourtant avec une sorte de surprise assez comique : *Cette Reine a donc bien du crédit !*

Que Contat, nouvelle Eriphyle,
Contre toi de l'envie épuise tous les traits !
Paris répond avec Achille :
Vous m'en voyez encore épris plus que jamais.

Soit que notre jeune débutante fût plus intimidée, soit qu'elle fût jugée par des auditeurs moins indulgens, elle n'a pas eu, dit-on, à Fontainebleau le même succès qu'à Paris.

Vers la fin de 1783 nous étions bien honteux, je ne sais pourquoi, d'avoir été mystifiés par un mauvais plaisant de Lyon, qui, pour éprouver notre crédulité, avait fait annoncer avec beaucoup de pompe la découverte [illegible] de sabots élastiques avec lesquels on pouvait marcher sur l'eau sans craindre même d'avoir les pieds mouillés. Nous avons vu ce miracle il y a plus de deux mois, et le prodige a fait si peu de sensation que nous sommes presque excusables de n'en avoir pas encore parlé.

Un mécanicien espagnol a fait cette expérience, le lundi 5 Septembre, dans l'enceinte de la Rapée, où se font les joutes. Il s'est placé sur l'eau sans autre secours que ses sabots, on l'a vu avancer sur la riviere, tantôt suivant le courant, tantôt contre le courant; il s'est arrêté plusieurs fois, s'est baissé pour prendre de l'eau dans le creux de sa main, et dans ces deux si-

tuations il n'a pas paru dériver. Sa marche, lourde et lente, avait l'air d'être pénible, par la difficulté qu'il paraissait avoir de garder son équilibre; il glissait plutôt qu'il ne marchait; mais il y a lieu de croire que saint Pierre lui-même ne fit guère mieux, et ne le fit peut-être ni avec plus de grâce, ni avec plus d'assurance. Il est resté sur l'eau de quinze à vingt minutes; et, avant de gagner le bord, il a quitté ses sabots, qu'il a laissés dans une espèce de boîte qui était à flot, afin d'en cacher la forme aux spectateurs. L'administration avait eu soin de faire tenir à quelque distance de lui un bateau qui fût à portée de le secourir en cas d'accident.

On convient que, pour assurer le succès de ce nouveau prodige, il suffit de déplacer une masse d'eau égale au poids du marcheur. Le pied cube d'eau pèse soixante-dix livres; en sorte que le déplacement de deux pieds doit nécessairement soutenir à la surface de l'eau un homme du poids de cent quarante livres. Ces sabots ne sont donc réellement qu'un bateau divisé en deux parties; ainsi, en supposant que le hasard eût fait faire la découverte de ces sabots espagnols avant celle d'un esquif ou d'un canot quelconque, un trait de génie plus heureux eût été de les réunir, et sous ce rapport on peut dire que la découverte en question est plutôt un pas en arrière qu'un pas en avant. Quant à la difficulté très-réelle de conserver l'équilibre dans cette position, c'est sans doute un talent qui de-

mande autant d'adresse et d'exercice que la danse de corde et tous les autres tours de force de ce genre.

Nous n'avons pu savoir ni le nom du mécanicien espagnol, ni celui de son élève; ce n'est pas l'inventeur de la machine lui-même qui en a fait publiquement l'essai; nous savons seulement qu'il s'était donné le titre d'académicien de Barcelonne et de pensionnaire de Sa Majesté Catholique, et que ces deux titres lui ont été disputés d'une manière assez humiliante, par M. l'abbé de Ximènes, dans une lettre envoyée au *Journal de Paris*.

Portrait de Philippe II, Roi d'Espagne. A Amsterdam, 1785, c'est-à-dire à Neuchâtel; un volume in-12. Par M. Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, etc. C'est un drame politique dans le goût des drames allemands de feu M. Bodmer, le patriarche des Muses helvétiques. Le président Hénault avait déjà fait quelques essais du même genre, et l'on assure qu'il en existe encore de précieux modèles parmi les manuscrits de M. de Montesquieu, restés entre les mains du baron de Secondat, son fils. En jugeant par le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, c'est en concevoir une assez grande idée.

La forme dramatique, tout à-la-fois si simple et si intéressante, semble en effet la plus propre à donner du mouvement et de la vie aux personnages dont on veut peindre le caractère, les

actions, la pensée; mais cette forme exige un degré de naturel, de vérité auquel sans doute il n'est pas fort facile d'atteindre. L'historien ordinaire peut se contenter de peindre ses personnages de profil; l'historien dramatique s'impose la loi de les représenter pour ainsi dire de face; ce n'est plus un simple dessin qu'on attend de lui; c'est un tableau dont la composition, les traits, le coloris ne blessent en rien ni la vérité de la nature, ni celle des mœurs.

Si dans un drame politique qui n'est pas destiné au Théâtre l'on est dispensé de s'assujettir aux règles du drame ordinaire, on n'y est pas soutenu non plus par les mêmes ressources d'intérêt ou d'illusion. La fiction n'y doit paraître qu'en esclave de la vérité. Il n'est qu'un genre d'invention qu'il soit permis d'y employer, et peut-être est-ce celui qui offre le plus de difficulté; c'est la manière d'ordonner un sujet qui en développe le mieux les circonstances les plus intéressantes, et qui fasse ressortir avec le plus d'avantage tous les traits du caractère principal.

Nous n'entreprendrons point d'analyser, sous tous ces rapports, le nouveau drame de M. Mercier. Malgré tous les défauts qu'on aurait à lui reprocher, on est forcé d'avouer qu'à travers un style quelquefois barbare et presque toujours négligé on y trouve une sorte de hardiesse, d'énergie et de vérité qui rend cet ouvrage tout-à-fait estimable.

Le despotisme superstitieux de Philippe II y

est peint avec une naïveté qui approche souvent de la platitude ou de la niaiserie; mais il n'en inspire peut-être ni moins d'horreur, ni moins d'indignation; on éprouve, en lisant cet ouvrage le même sentiment que l'auteur dut éprouver en l'écrivant : « Combien, dit-il lui-même, com-» bien cette tête devenait effrayante à mesure » que je la considérais! Si l'on vit jadis un sta-» tuaire tomber aux pieds d'un Jupiter que son » ciseau venait de finir, je puis aussi dire avoir re-» culé d'effroi devant l'image que j'avais tracée. »

La mort de don Carlos forme l'action principale du drame; mais à ce cruel événement l'auteur a su enchaîner le souvenir de tous les autres crimes de Philippe II et de ses ministres, le tableau des horreurs commises en Flandre, et le terrible spectacle d'un auto-da-fé.

Les scènes les mieux faites de cet ouvrage prouvent encore la nécessité indispensable d'adoucir par le charme de la poésie l'impression des objets même qu'on ne nous présente que pour exciter notre haine ou notre horreur. Il y a des atrocités qu'on a bien de la peine à supporter en prose; pour qu'elles n'excitent pas plus de dégoût que d'horreur, il faut les revêtir absolument d'une expression imposante de l'harmonie et de la pompe des vers.

Voyage dans les Deux-Siciles, de M. Henri Swinburne, dans les années 1777, 1778, 1779 et 1780; traduit de l'anglais par mademoiselle

de Kéralio. Un volume in-8°. Tous les Voyages d'Italie connus n'empêcheront point de lire encore celui-ci avec plaisir. Un pays qui rassemble tant de monumens curieux, tant de souvenirs intéressans, tant de chefs-d'œuvre de l'art, antiques et modernes, offre des richesses qu'il ne paraît pas facile d'épuiser; il n'y a pas, comme disait madame la princesse d'Ascof, il n'y a pas jusqu'à la terre même en Italie qui ne soit classique. Swinburne a voyagé en philosophe et en littérateur; ses observations éclaircissent très-heureusement plusieurs passages des Auteurs anciens; et cette partie de son ouvrage mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'appliquent à l'étude de l'antiquité. La traduction de mademoiselle de Kéralio est d'un style simple et pur; on ne peut douter qu'elle ne soit fidèle, puisqu'elle a été revue par l'auteur, qui sait très-bien notre langue.

VERS *de madame d'Andlau, mère de madame de Genlis et de M. le marquis Ducrest, à M. Seyffer, son médecin.*

O toi qui seul soutiens ma très-faible existence,
Etre sensible, bienfaisant,
Accepte ce tribut de la reconnaissance,
Comme les Dieux acceptent notre encens.
Comme eux ton âme noble et grande
Dédaigne le prix des présens;
Près d'eux et près de toi la plus légère offrande
S'enrichit de nos sentimens.
Exauce donc mon ardente prière,

Fais que du bonheur d'être mère
Je jouisse encor quelque temps.
Le monde n'a plus rien qui flatte mon envie;
Mais qui connaîtra mes enfans
Pourra me pardonner de chérir trop la vie.

Vers *de madame de *** sur l'abbé Porquet.*

Autrefois j'aimais Porquet,
Et Porquet m'avait su plaire;
Il devenait plus coquet,
Je devenais moins sévère;
J'estimais ses rabats,
J'admirais sa perruque.
Aujourd'hui j'en rabats,
Car je le crois eunuque.

Sur *le Mur qu'on fait autour de Paris, par le comte de La Touraille.*

Pour augmenter son numéraire
Et rétrécir notre horizon,
La Ferme a jugé nécessaire
De nous mettre tous en prison.

On a donné, le lundi 14 Novembre, au Théâtre français, la première représentation d'*Adèle ou le Page Supposé*, comédie, en deux actes et en vers, de M. le chevalier de Chénier. C'est le premier ouvrage d'un fort jeune homme, et ce début n'a été rien moins qu'heureux.

L'action du nouveau drame n'est pas très-compliquée. Edgar, roi d'Angleterre, s'est amusé à courir la campagne déguisé sous l'habit d'un page. Quand la pièce commence, il y a huit

J. . . a été reçu, à la faveur de ce déguisement, chez un honnête gentilhomme dont la fille Pauline est fort jolie et n'a que quinze ans.

Il n'y a dans la manière dont cet ouvrage est écrit rien qui puisse soutenir un fonds si leger, si dépourvu d'intérêt, et il y a beaucoup de négligences propres à en faire ressortir l'invraisemblance ou la niaiserie.

Cette pièce n'a guère emprunté de l'Histoire que le nom d'Edgar, qui mourut l'an 975. Il fut surnommé *l'Amour et les Délices de l'Angleterre.* C'est lui qui détruisit les loups en imposant à la principauté de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups. Il aima beaucoup les femmes; mais l'histoire de son mariage serait plutôt le sujet d'une tragédie que celui d'une comédie. Il avait entendu parler d'Elfride, fille du comte de Devon. Il chargea son favori Athelwold de voir par lui-même si ses charmes répondaient à sa renommée. Ce favori résolut de l'enlever à son maître; en lui persuadant qu'elle était fort laide, il obtint la permission de l'épouser comme un parti très-riche. Le hasard ayant fourni au Roi l'occasion de se désabuser, il poignarda son favori dans une partie de chasse, et se chargea de consoler sa veuve en l'épousant lui-même peu de temps après. On voit que cette Elfride n'a rien de commun avec la Pauline du chevalier de Chénier.

La Dot, opéra comique, en trois actes et en prose, a été donnée, pour la première fois, sur le Théâtre italien, le lundi 21 Novembre. Le poëme est de M. Desfontaines, la musique de M. d'Alayrac, auteur de celle de *l'Eclipse totale*, du *Corsaire*, etc.

On prétend que le Roi de Prusse, voyageant un jour avec peu de suite, rencontra une jeune paysanne d'une figure agréable et de la plus belle taille. Sa Majesté Prussienne, que cette fille ne connaissait pas, la chargea de porter au gouverneur de la ville la plus voisine une lettre par laquelle il lui ordonnait de marier celle qui la lui remettrait avec un des plus beaux soldats de sa garnison qu'il lui désignait. La jeune paysanne, qui avait peut-être un rendez-vous avec son amant et qui craignait d'y manquer, pria une de ses tantes d'un âge fort différent lui aller porter cette lettre à son adresse. Le gouverneur le fit appeler le soldat que cette lettre lui désignait, et, malgré sa répugnance, s'empressa d'unir à celle qui lui en avait apporté l'ordre. Il en rendit compte ensuite au Roi, et se permit d'ajouter quelques réflexions douloureuses sur l'âge et la figure de la mariée qui laissaient peu d'espoir qu'une union si disproportionnée remplît les intentions de Sa Majesté. Le Roi le reprit se soupçonna bientôt la méprise, et, après avoir ri d'un quiproquo aussi singulier, il dit à la jeune paysanne qui s'était si heureusement pour elle fait remplacer par sa tante, et lui fit épouser

son amant. Cette anecdote, dont nous ne garantissons pas l'authenticité, a fourni à M. Desforges le fonds du nouveau drame.

La *Dot*, dont le succès avait été plus que douteux à Fontainebleau, a été traitée plus favorablement à Paris. Les deux premiers actes n'offrent pour ainsi dire qu'une répétition moins heureuse de ces brouilleries, de ces raccommodemens d'amans que l'on a déjà présentés tant de fois au Théâtre et avec tant de succès dans *Blaise et Babet*, dans l'*Épreuve Villageoise*, etc.; mais la manière dont madame Dugazon a rendu le rôle de Colette y répand un charme toujours nouveau. Le troisième acte n'a pas été aussi bien accueilli, grâce à quelques longueurs et à plusieurs détails de mauvais goût et d'un plus mauvais ton; ce troisième acte ne produit pas à beaucoup près l'effet que l'on devait se promettre d'une situation si susceptible tout à-la-fois de comique et d'intérêt.

La musique, sans être neuve, a souvent de la grâce; c'est la manière de M. Grétry, imitée plus ou moins adroitement, mais quelquefois avec une facilité très-heureuse.

Sur les Actions des Eaux de Paris, par M. le comte de Mirabeau; brochure in-8°.

Pour répandre plus facilement l'eau de la Seine dans tous les quartiers de Paris, deux habiles mécaniciens, les frères Perrier, ont entrepris des pompes à feu dans le genre de celles

ui existent depuis long-temps à Londres. Un tal établissement si dispendieux n'a pu se faire qu'à ide de fonds fournis par une C mpagnie, et fonds, divisés en actions (1), ont été livrés, me tous nos autres effets publics, à cet agio- ge inouï qui dans le cours de cette année a tourmenté pour ainsi dire l'esprit de la Nation entière. Cette espèce de frénésie épidémique, si contraire à tout principe de commerce, au crédit général et particulier, a fixé l'attention du Gouvernement; un arrêt du Conseil vient d'établir une Commission chargée de prononcer sur la validité de tant de paris à la hausse et à la baisse (2). La sagesse de cette opération, justifiée au moins par la nécessité de ces circonstances, en arrêtant la fureur d'un jeu si pernicieux, a fait baisser le cours de tous les fonds qui en étaient l'objet. Les actions des canaux ont suivi l'impulsion générale; mais leur chute,

(1) Ces actions étaient dans l'origine de 1,20 liv. Après elles montées vers le commencement de l'année à 1,10 jusqu'à 4,000 liv., quoiqu'elles n'aient enco 18 liv. de dividende par an, dividende qui a e sur les fonds mêmes de l'entreprise que sur le p clairement établis.

(2) Il y en avait au moins pour huit à neuf

(3) De puissans spéculateurs avaient soutenu le était infiniment favorable au crédit public. Il ment entre le crédit réel et le crédit d'opinion. L saient-ils, n'a qu'une étendue toujours fort lim connaissait que celui-là. Le crédit d'opinion est a trouvé le secret; il ne porte que sur des bas est sans bornes, et rien n'est plus propre à l'a des grandes spéculations à faire en pariant sur les fonds publics.

quoique considérable, ne les a pas portées encore au prix pour lequel avaient parié MM. Panchaud, Clavière, etc. Il était donc pour eux de la plus grande importance d'opérer sur ces effets une révolution plus décisive, leur fortune en dépendait. Un pareil motif était trop puissant pour ne pas réveiller le zèle patriotique de leur ami le comte de Mirabeau. Ce digne censeur de toutes les puissances de l'Europe, nommément de l'administration de son pays, s'est empressé d'étayer l'arrêt du Conseil et les vues bienfaisantes de la Commission par une brochure contre les pompes à feu. Il commence par demander pardon au public d'avoir tardé si long-temps à remplir les devoirs du ministère qu'il s'est imposé, celui d'éclairer la Nation sur ses intérêts, et à détromper ainsi les pères de famille qui ont la faiblesse d'avoir quelque confiance dans les projets des frères Perrier, et d'acheter encore des actions des eaux de Paris. On retrouve dans cet ouvrage tout ce qui caractérise le talent de cet écrivain, de la chaleur, mais beaucoup d'exagération et un ton déclamatoire qui fatigue encore plus qu'il n'éblouit.

M. le Beaumarchais, intéressé à soutenir les actions des eaux de Paris, a entrepris de répondre à M. de Mirabeau. Une lutte entre deux écrivains d'une célébrité qui, sans être absolument du même genre, semble au moins également remarquable, également singulière, ne pouvait manquer de piquer la curiosité du pu-

blic. On s'attendait avec quelque espèce de raison à trouver dans la réponse de M. de Beaumarchais ce luxe de plaisanteries, de calembours et de jeux de mots que la gaieté de son esprit n'a guère dédaigné; on n'a pu voir sans surprise une réponse forte de raisons, écrite en général avec sagesse et presque toujours du ton le plus propre à la chose. Il était pourtant à-peu-près impossible à l'auteur de *Figaro* de ne pas laisser échapper encore dans cet écrit quelques-uns de ces traits qui semblent être le cachet de son style, et qui trop souvent le déparent. En parlant des divers pamphlets qui ont succédé à la *Libre navigation de l'Escaut*, M. de Beaumarchais dit que « dans » trente ans on rira des critiques de ce temps-ci, » comme on rit des critiques de ce temps-là. » Quand elles étaient bien amères on les nom- » mait des *Philippiques*. Peut-être un jour quel- » que mauvais plaisant coiffera-t-il [illegible] » joli nom de *Mirabelles*, [illegible] de » Mirabeau, *qui mirabilia* [illegible] mots assez froid, assez re[illegible], est peut-être la seule tache que le [illegible] reprocher à cette nouvelle pr[illegible] de M. de Beaumarchais. Ses lecteurs [illegible] compte d'une sobriété de mauvaises pl[illegible], qui a dû lui coûter infiniment, et [illegible] de Mirabeau a été presque univ[illegible]. Quant au fond de la question [illegible] données et à des calculs diffi[illegible]; c'est au temps seul à prononcer [illegible] assertions;

des parieurs à la baisse et la destinée d'une entreprise dont l'utilité présente fait désirer au moins le succès, autant que le zèle et l'habileté de MM. Perrier semblent le garantir.

DIALOGUE *entre le Député du Public et mademoiselle C....., parodie de la seconde scène de* Rhadamiste; *par M. C..... d'Es.....*

LE DÉPUTÉ.

Le public, équitable et libre dans son choix,
Qui près de vos grandeurs (1) daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que, toujours ferme en ses jugemens,
Il ne rende justice à vos heureux talens;
Il sait, comme un auteur a fort bien su l'écrire (2),
Qu'on vous voit à-la-fois et larmoyer et rire;
Et ce public si fier, content de vos progrès,
Par d'éclatans *bravo* couronne vos succès.
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Pour un lait répandu (3), par des nerfs agacés,
Il peut voir en un jour ses plaisirs traversés.

(1) Grandeur d'âme, grandeur de crédit, grandeur de valeur, enfin c'est, comme le disait madame de Sévigné, une grande femme tout-à-fait.

(2) Voyez la préface du *Jaloux sans amour.*

(3) Mesdemoiselles C..... et J... vont accoucher, mademoiselle Laurent en meurt d'envie; si par hasard Madame S... se trouvait dans le même cas, il faudrait mettre la clef sous la porte. Par attention pour le public, ces Dames devraient bien s'entendre, afin que ces sortes d'accidens n'arrivent point à-la-fois. On assure que l'a... de B..... avant de partir pour l'Italie, a fait un enfant à mademoiselle C.....; mais elle serait fort embarrassée de déterminer positivement à qui appartiennent les honneurs de la paternité.

Le Théâtre français a besoin de recrues
Qui promettent surtout et qui ne soient pas grues.
De votre camarade une fille à nos yeux
Se présente, nous plaît malgré les envieux,
Et vous de votre sœur fortement idolâtre,
Vous voulez écarter *Vanhove* du Théâtre !
Pour en venir à bout vous prenez le haut ton,
Et prétendez nous *faire avaler le goujon* (1)!
Le public, de ces traits qui s'indigne et se lasse,
N'avait point encor vu d'acteurs si pleins d'audace.
Je vous déclare donc qu'on ne souffrira pas,
Que *Mimi* sur *Vanhove* usurpe enfin le pas.

Mlle C.....

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, j'ai peine à souffrir tant d'audace.
De quel front, me berçant d'un trop vain pronostic,
Osez-vous m'apporter les ordres du public?
Moi qui, comme il me plaît, semant partout le trouble,
Ai, malgré le public, défendu qu'on me double (2);

(1) Cette expression, qui paraît triviale, est ici fort à sa place; sa mère en vendait.

(2) Tout le monde sait que quand mad[illegible] ne veut pas jouer elle ne veut pas qu'on la double. [illegible] suivent d'autres, et voilà d'où viennent ces change[illegible] pertoire. Autrefois il y avait des doubles p[illegible] qui ne pouvaient pas jouer dans les pièc[illegible] C..... et le sieur Molé ne jouent plus guè[illegible] velles; c'est pourquoi il y a tant de Comed[illegible] auteurs que nous ne voyons plus. Si le sieu[illegible] n'y réussit pas, il n'a pas voulu que d'autr[illegible] a donc été la victime de son amour-propre [illegible] Rive à renoncer au comique et à vendre sa [illegible] nault-Dufrêne, Grandval, La Noue, jouaien[illegible] que et dans le comique, et le public voy[illegible] qu'on lui refuse aujourd'hui. Il serait ais[illegible] bole. Voilà l'effet de l'anarchie qui règne dan[illegible] ministration; l'intérêt et l'amour-propre y so[illegible]

Qui, décidant de tout selon ma volonté,
Ai su plier au joug ce public indompté;
Tandis que les acteurs, dont je suis seule arbitre,
Qu'autant que je le veux n'ont de voix au chapitre....
Que devient mon pouvoir? Que devient mon honneur?
Qui peut mieux remplacer une sœur que sa sœur?

LE DÉPUTÉ.

Le Théâtre français penche vers sa ruine,
Et votre sœur n'est rien encor qu'une machine,
Qui, de l'art ignorant les premières leçons,
Paraît toujours danser le *ballet des dindons* (1).
Laissez-lui prendre au moins un peu de consistance,
Et pour tous ses défauts ayez moins d'indulgence.

Mlle C.....

Qu'entends-je? Jusque-là l'on ose m'insulter!
Ma sœur est tout pour moi, mais je vais tout quitter,
Et sur mes ennemis, envieux de ma gloire,
C'est ainsi que je veux remporter la victoire.
Vous me regretterez quand je n'y serai plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

LE DÉPUTÉ.

Pensez-y bien; quoi que vous puissiez dire,
D'une telle menace on ne fera que rire.
Gaussin et Dangeville, et Clairon et Le Kain,
Sitôt mis en oubli, je crois, vous valaient bien.
Que cet exemple serve à vous rendre plus sage.
Il est bon quelquefois de céder à l'orage;
Gardez-vous de tout perdre en voulant tout braver,
Et vingt-cinq mille francs sont bons à conserver.

(1) Voyez les *Étrennes de la St-Jean;* tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre.

Mlle C.....

Cet objet, il est vrai, mérite que j'y pense ;
Je dois beaucoup. Partez, et dites à Florence (1)
Que, sachant retenir l'effet de mon courroux,
Vanhove désormais ne craigne plus mes coups.
Préville la protége ; et Vestris, dont j'enrage,
Et Belcourt et Saint-Val lui donnent leur suffrage.
Je saurai réprimer ce zèle peu discret ;
En attendant, je vais vous dire mon secret (2).
Que Florence en public la vante, la caresse,
Mais que, sans nul égard pour sa faible jeunesse,
Son début, promptement la forçant d'achever,
Pour notre bien il cherche à la faire crever ;
Que lui faisant jouer souvent la même pièce,
Du public refroidi l'enthousiasme cesse,
Et par la nouveauté n'étant plus estimé,
Qu'on dédaigne à la fin ce qui fut admiré ;
Que Raucour en faveur, criant comme une folle,
Ne lui laisse que l'air d'une petite idole,
Quelle l'écrase enfin du poids de sa grandeur ;
Que Suin, la fixant, la glace de terreur ;
Et pour lui souhaiter tous les malheurs ensemble,
Qu'à Laurent (3) et Candeille (4) un jour elle ressemble !
Pitié, justice, rien ne saurait me toucher...

(1) Semainier perpétuel, qui seul fait le répertoire pour toute la semaine, sous les ordres de mademoiselle C..... et du sieur Molé.

(2) On trouvera peut-être déplacé que mademoiselle C..... confie son secret au public ; mais la colère étouffe la prudence, et dans ces circonstances on ne se pique pas d'un raisonnement bien suivi.

(3) Jeune actrice, qui prétend être reçue avant la demoiselle Vanhove, et qui ne lui est supérieure que par la beauté de ses cheveux et de son équipage. On dit qu'elle est moins froide partout ailleurs qu'au Théâtre. C'est M. le duc de Lauzun qui prend soin d'elle.

(4) Elève du sieur Molé pour les gestes. D'ailleurs elle fait fort bien la statue.

Ah ! si je n'étais pas si prête d'accoucher,
Pour servir ma colère et remplir notre bourse,
Que *Figaro* serait d'une grande ressource !
Ah ! je crève !

LE DÉPUTÉ.

Calmez ces violens transports,
Ils pourraient vous causer de terribles remords.
Vanhove, à votre Corps qui promet d'être utile,
Si jeune, devrait-elle allumer votre bile ?
Ah ! qu'elle saurait bien, embrassant vos genoux,
Vous inspirer bientôt des sentimens plus doux,
Vous dire tendrement : *Etes-vous implacable ?*
Ciel ! pour tant de rigueurs de quoi suis-je coupable ?
Non, je ne vous hais point.... Se laissant désarmer,
Votre cœur attendri finirait par l'aimer.
O vous ! en ce moment que tout Paris contemple,
A la postérité laissez un grand exemple
Du plaisir que l'on sent à se laisser fléchir.
Il est si doux d'aimer, si triste de haïr !

VERS *de mademoiselle Aurore, de l'Académie royale de Musique, à M. le baron de Wurmser, qu'elle avait aidé à se relever dans une chute qu'il fit à Fontainebleau.*

Ce monde est un sentier glissant
Où chacun tant soit peu chancelle;
Le sage au sens rassis, l'étourdi sans cervelle,
De faux pas en faux pas, tous vont diversement.
Souvent même à plus d'un amant
Le pied glissa près de sa belle.
De toutes ces chutes pourtant
Cette dernière est la moins dangereuse;
Qui la répare promptement
Peut même la trouver heureuse.
De celle dont je fus témoin
Vous m'accusez d'être la cause.

Voyez à quel reproche un tel soupçon m'expose!
Tant d'autres volontiers prendraient un autre soin.
Mes camarades sont si bonnes,
Que nulle assurément ne me démentira,
Et nos auteurs sont les seules personnes
Que nous ne parons pas de ces accidens-là;
Les aider à tomber est tout ce qu'on peut faire,
Les relèvera qui pourra,
Le public en fait son affaire.
Pour vous, depuis long-temps instruit dans l'art de plaire,
Sans craindre de faux pas, marchez dans la carrière.
Croyez, si par hasard vous bronchiez en chemin,
Que vous rencontrerez quelque âme généreuse
Qui pour vous relever vous offrira la main....
Jamais chute pour vous ne sera dangereuse.

RÉPONSE. *Impromptu au nom de M. le baron de Wurmser; par M. le comte d'Albaret.*

Vous avez bien raison, ma chute était heureuse
Lorsque de vous j'ai reçu des secours,
Et que l'empressement, les Grâces, les Amours
M'offraient par vous une main généreuse;
En vous voyant j'éprouvais cette ardeur
Que ne connaît plus la vieillesse,
Et je doutais encor d'une telle faveur,
Même aux yeux de l'enchanteresse.
De l'Aurore j'appris que vous êtes la sœur,
Je ne fus plus alors surpris de mon bonheur,
Vous m'aviez rendu la jeunesse.

On a donné, le vendredi 25 Novembre, sur le Théâtre français, la première représentation de l'*Oncle et les Deux Tantes*, comédie, en vers et en trois actes, de M. le marquis de La Salle,

auteur de l'*Officieux*, pièce jouée avec une sorte de succès sur le Théâtre italien.

Le marquis de Frinville aime Julie et en est aimé. La main de cette jeune personne dépend d'un oncle et de deux tantes. L'oncle est un homme engoué de tous les systèmes du jour et partisan outré des jardins anglais. L'une des deux sœurs est une vieille présidente, religieusement asservie à l'étiquette, n'aimant que les anciens usages et ne pouvant souffrir que les gens de robe. L'autre, la comtesse, est une femme frivole et légère qui n'est occupée que de bals, de concerts et de comédies. Tels sont les différens caractères des trois personnages dont Frinville a besoin de captiver la bienveillance pour obtenir la main de Julie. Sous le nom de Frinville, il feint avec l'oncle d'être amoureux de toutes les nouveautés et d'avoir comme lui la manie des jardins anglais. Avec la présidente, sous le nom de Prudeval, il paraît attaché aux mœurs antiques; et, pour devenir son neveu, il consent même à quitter l'état militaire et à faire son droit. Avec la comtesse sa sœur, sous le nom de Brillancourt, il est léger, livré à tous les plaisirs, à tous les amusemens à la mode. C'est par ce manége et sous ces différens noms que Frinville vient à bout de plaire à ces trois originaux, et, grâce à une supercherie passablement usée au Théâtre, un notaire qu'il a mis dans sa confidence fait signer son contrat de mariage avec Julie par l'oncle et par les deux

tantes; tous trois pensent l'unir à l'époux que chacun a choisi séparément, et ce n'est qu'en voyant paraître Frinville seul avec leur nièce qu'ils apprennent enfin que cet amant a pris le nom de trois terres qui lui appartiennent, et a feint de partager leurs goûts si divers pour leur plaire à tous trois également.

Le marquis de La Salle avait déjà traité ce sujet dans une comédie donnée, en 1781, au Théâtre italien, sous le titre de *Chacun a sa folie*. Ce fonds n'a rien de neuf, c'est celui des *Trois Tuteurs* de M. Palissot, du *Dédit*, des *Trois Frères Rivaux*, etc. M. de La Salle, en traitant de nouveau ce sujet, a eu le talent de le développer plus heureusement que dans *Chacun a sa folie*, de faire marcher son intrigue sans avoir recours à ces travestissemens, toujours peu vraisemblables, et de la dénouer enfin par un moyen qui, sans être fort adroit, a paru simple et facile. Les caractères de *l'Oncle et des Deux Tantes* n'offrent rien de fort piquant, mais prêtent cependant à des contrastes assez gais et fournissent quelques scènes jolies, quelques traits vraiment comiques. On peut reprocher au style de n'être pas assez soigné et de manquer quelquefois également de mesure et de goût. C'est le caractère de l'amateur enthousiaste des jardins anglais, caractère qu'on n'avait pas encore songé à présenter au Théâtre, qui a contribué peut-être le plus au succès de l'ouvrage, au moins du premier acte. Les deux autres

n'ont pas aussi complètement réussi ; c'est surtout dans le troisième qu'on a remarqué des longueurs et quelques plaisanteries d'un ton qui ne saurait convenir à la bonne comédie.

M. de La Salle, dans une scène absolument calquée sur celle de Francaleu et de son neveu dans la *Métromanie*, a voulu justifier le goût que l'on a pour la comédie, en comparant l'immoralité de nos anciennes pièces avec celles que l'on fait actuellement; il a terminé cette tirade assez bien écrite par ce vers :

Le Spectacle à présent est l'école des mœurs.

Le rapprochement de cette assertion avec la morale de la *Folle Journée* a été généralement senti, et le vers applaudi en conséquence.

Le doyen des gens de lettres, M. l'évêque de Burigny, né à Reims, de l'Académie des Inscriptions, vient de terminer enfin sa longue carrière. Il vécut près d'un siècle, sans chagrin, presque sans infirmité, et peut-être n'y a-t-il que la douceur et la tranquillité de sa mort qui puissent paraître encore plus dignes d'envie qu'une existence si heureuse et si paisible. Il n'a pas senti l'approche de la mort plus douloureusement qu'on ne sent celle du sommeil; il a fait ses dispositions pour mourir comme on arrange son oreiller pour reposer plus doucement sa tête lorsqu'on sent le besoin de dormir. La seule légère inquiétude qu'il ait éprouvée dans

ses derniers jours était de n'avoir pas cessé de vivre avant le retour de son amie madame de La Ferté-Imbault, chez qui il demeurait; elle était à la campagne, et il désirait aussi vivement qu'il pouvait désirer quelque chose de lui épargner la tristesse et l'embarras de son convoi; ce dernier vœu-là même n'a pas manqué d'être accompli. Le Sommeil et le Trépas sont frères dans l'*Iliade*; M. de Burigny aurait pu dire comme le vieux Gorgias qui, près de mourir, répondit à un de ses amis qui s'informait de son état : *le Sommeil est sur le point de me remettre à la garde de son frère.*

Il y a dans les ouvrages qu'a laissés M. de Burigny plus de savoir que d'esprit et de talent; mais le premier de ses écrits, son *Traité de l'Autorité des Papes*, fit cependant dans le temps une sorte de sensation. Nous avons de lui une *Histoire de la Philosophie païenne*, une *Histoire générale de Sicile*, un *Traité sur Porphyre*, les *Révolutions de Constantinople*, la *Vie de Grotius*, celle d'*Erasme*, celle de *Bossuet*, etc. Il fut un des plus humbles et des plus dévoués serviteurs de madame Geoffrin, et n'en fut pas plus à la mode. Lorsqu'elle était deux fois vingt-quatre heures sans le gronder, il se croyait oublié, perdu, et ce furent là, je crois, les plus rudes épreuves que sa philosophie eut peut-être à soutenir, dans le cours d'une si longue vie. Il était né bon, timide et laborieux; mais il travaillait plutôt par goût que par ambition; et ce

genre de travail qui l'occupait sans fatigue, sans tourment, ne pouvait guère altérer le calme et la paix de son âme.

Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, etc. des Chinois; par les Missionnaires de Pékin. Tome x, in-4°. Ce volume contient la suite des portraits des Chinois célèbres, une longue lettre de M. Amyot, où l'on trouve des détails assez curieux sur l'administration de l'empereur Kien-Long et sur la submersion de l'île Formose, le 11 Mai 1782, avec un Recueil de pensées et de maximes extraites des divers Livres chinois; par M. Cibot, missionnaire de Pékin. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ici quelques-unes de ces pensées.

« Toutes les vertus qu'acquiert le Prince » sont des disgrâces pour les méchans. »

« La raillerie est l'éclair de la calomnie. »

« Le repentir est le printemps des vertus. »

« Que deux cœurs sont près l'un de l'autre » quand il n'y a aucun vice entre eux! »

« Qui a dix lieues à faire en doit compter » neuf pour la moitié. »

« Accueillez vos pensées comme des hôtes, » et traitez vos désirs comme des enfans. »

« Quel a été le plus beau siècle de la philoso- » phie? Celui où il n'y avait pas encore des » philosophes. »

« C'est brûler un tableau pour en avoir les

» cendres que de sacrifier sa conscience à son » ambition. »

« L'esprit a beau faire plus de chemin que le » cœur, il ne va jamais si loin. »

« L'on n'a jamais tant de besoin de son esprit » que quand on a affaire à un sot. »

« A quoi se réduit le vice quand on retran- » che ce qui n'appartient à aucune vertu ? »

Cette dernière pensée est peut-être encore plus subtile qu'elle n'est profonde; cela ne voudrait-il pas dire plus simplement qu'un homme qui réunirait toutes les vertus ne pourrait jamais avoir aucun intérêt à être vicieux ? Car ce n'est peut-être que pour suppléer aux vertus qui leur manquent, ou dont l'habitude leur a paru trop pénible, que les hommes peuvent trouver quelque avantage à se livrer au vice comme à un moyen plus commode de parvenir au but qu'ils se proposent.

Nous savions depuis long-temps que c'était aux soins de M. Bertin que l'on devait la publication de cet ouvrage ; mais ce que nous avions ignoré jusqu'ici, c'est le motif qui l'avait engagé à s'en occuper ; le voici :

Louis XV qui, comme disait M. Schomberg, était le plus grand philosophe de son royaume, sentait quelquefois parfaitement que tout n'allait pas en France le mieux du monde. S'entretenant un jour avec M. Bertin de la nécessité de réformer tant d'abus, il finit par lui dire qu'on n'y réussirait jamais sans refondre entièrement

l'esprit de la Nation, et le pria de songer de quelle manière on pourrait y parvenir plus sûrement. M. Bertin promit d'y rêver, et au bout de quelques jours il fut trouver le Roi et lui dit qu'il croyait avoir trouvé enfin le secret de satisfaire aux vœux paternels de Sa Majesté. — Et quel est-il? — *Sire, c'est d'inoculer aux Français l'esprit chinois.* — Le Roi trouva cette idée si lumineuse, qu'il approuva tout ce que son ministre crut devoir lui suggérer pour l'exécuter. On fit venir à grands frais de jeunes lettrés de la Chine; on les instruisit avec beaucoup de soin dans notre langue et dans nos sciences; on les renvoya ensuite à Pékin; et c'est des Mémoires de ces nouveaux missionnaires qu'on a formé le Recueil dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici le dixième volume. L'esprit de la Nation ne paraît pas à la vérité se ressentir infiniment de l'heureuse révolution que devait produire l'idée ingénieuse de M. Bertin; mais on se souvient encore qu'il y eut un moment où toutes nos cheminées furent couvertes de magots de la Chine, et la plupart de nos meubles dans le goût chinois.

JANVIER 1786.

On a donné, vendredi 8, Décembre dernier, la première représentation de *Pénélope*, tragédie lyrique, en trois actes. Le Poëme est de M. Marmontel, et la musique de M. Piccini.

Il y a plus d'un siècle que l'abbé Genest traita le même sujet au Théâtre français. Sa tragédie, faiblement conçue, écrite encore plus faiblement, eut cependant une sorte de succès lorsqu'elle fut reprise il y a environ trente ans, mais qu'elle dut entièrement au talent d'une actrice qu'on regrette d'autant plus qu'on a renoncé même à l'espoir de la voir remplacer jamais. Le nouvel Opéra de M. Marmontel a rappelé à tous les amateurs de la scène française l'impression profonde que fit mademoiselle Clairon dans le rôle de Pénélope; ce souvenir, en survivant à l'oubli dans lequel est tombée la pièce, est une espèce d'hommage rendu au génie d'une grande actrice dont les fastes de notre Théâtre offrent sans doute peu d'exemples. M. Marmontel, comme l'abbé Genest, a pris pour sujet de son drame le dénouement de l'*Odyssée*; mais il s'est attaché à suivre plus fidèlement les traits de son modèle. A-t-il bien ou mal fait? La réponse du public n'a pas été favorable.

Le Poëme a été jugé avec une grande sévérité; on en a trouvé la marche lente, uniforme

et froide. Le choix du sujet a généralement déplu; un mari qui retrouve sa femme fidèle après vingt ans d'absence, cela nous a paru plus singulier qu'intéressant. L'exposition n'est ni assez claire ni assez rapide; ce n'est qu'à la quatrième scène que Nésus apprend aux spectateurs que la femme qu'on a vue exhaler ses longues douleurs dans les trois scènes précédentes est Pénélope, et que ces Rois assis à table, chantant l'amour et le vin, sont ses poursuivans; c'est un oubli qu'il eût été facile de réparer. On a critiqué peut-être avec moins de raison la continuité trop prolongée des plaintes de Pénélope jusqu'à l'arrivée de son fils; sa situation est à la vérité presque toujours la même; mais l'expression de ses sentimens est aussi touchante, même aussi variée qu'elle peut l'être, et le retour de Télémaque à la fin de l'acte en devient une transition plus heureuse et d'un effet plus dramatique. Nous n'essaierons pas de justifier de même l'apparition du vieux Laërte au commencement du second acte; ce personnage, absolument oiseux, ne paraît introduit par le poëte que pour amener des danses de pasteurs, dont l'effet, trop étranger à l'action, en suspend gratuitement l'intérêt. On a blâmé encore généralement M. Marmontel de n'avoir pas, comme l'abbé Genest dans sa tragédie, placé la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope avant le dénouement. Dans la tragédie, Ulysse n'a pas la cruauté de tromper si long-temps et sans motif l'espoir

de son épouse, il ne se repaît pas froidement de ses larmes; Pénélope reconnaît une voix qui lui est si chère, elle ne doute pas que ce ne soit celle d'Ulysse, et son époux ne tarde pas de tomber à ses pieds. Ce mouvement que semble ordonner la nature, auquel nul danger n'empêche Ulysse de se livrer (car il est seul avec Pénélope), eût peut-être, à l'aide de la musique de M. Piccini, fait verser autant de larmes au Théâtre lyrique que mademoiselle Clairon en fit répandre au Théâtre français dans la même situation. Cette reconnaissance, que toute la scène semble préparer et qui l'eût terminée si heureusement, eût offert au talent du compositeur le sujet le plus propre à déployer la puissance de son génie; elle eût fourni au chantre mélodieux de *Didon* le motif du *duo* le plus tendre et le plus pathétique; elle eût sauvé cette scène, la plus importante de ce drame, de tous les reproches qu'on peut lui faire, d'être cruelle de la part d'Ulysse, d'être invraisemblable, parce que Pénélope doit reconnaître enfin la voix de son époux; et de n'en être pas moins inutile au dénouement qu'elle ne sert qu'à retarder sans objet. Ce dénouement n'a pas produit l'effet que M. Marmontel en avait espéré; le rajeunissement subit d'Ulysse sur les marches du tombeau sans l'intervention sensible de quelque divinité n'a paru qu'un jeu de théâtre fort mesquin; il a toujours été mal exécuté; mais quand il le serait avec la plus grande prestesse, en vau-

drait-il beaucoup mieux ? Comment M. Marmontel, pour opérer un pareil prodige, n'a-t-il pas fait paraître Minerve elle-même ? C'était le cas ou jamais d'avoir recours à un moyen employé si souvent à l'Opéra, et sans une autorité aussi grande que celle du Prince des poëtes. La Déesse, descendant des cieux, armée de cette égide redoutable dont l'aspect seul suffisait pour dissiper, pour anéantir les poursuivans, eût produit un effet plus imposant que le simple escamotage de la vieille tunique d'Ulysse, de sa barbe et de ses cheveux blancs.

Quant au style de cet ouvrage, sans être brillant, il est en général simple, naturel et propre à l'expression musicale; mais on y a remarqué cependant plusieurs détails peu soignés, des vers durs et quelques expressions hasardées que l'on s'est plu à relever avec beaucoup d'amertume.

M. Piccini a été plus heureux que M. Marmontel; pour la première fois, toutes nos Feuilles périodiques se sont accordées dans le compte qu'elles ont rendu de la nouvelle production de ce célèbre compositeur; on reconnaît qu'il y a déployé le même talent qui fit le succès de *Didon*, et qui a placé ce chef-d'œuvre de l'art dans le petit nombre des ouvrages qui resteront au Théâtre; il n'a manqué aucune des situations que lui a fournies le poëte; récitatifs, airs, chœurs, tout se tient, tout s'enchaîne, tout y est rendu avec cette vérité et cette sensibilité d'expression

à l'aquelle ajoute encore le charme d'un orchestre tout à-la-fois riche et simple, pur et varié.

Les admirateurs de madame Saint-Huberti l'ont trouvée plus sublime encore dans le rôle de Pénélope que dans celui de Didon.

COUPLETS *par une jolie Femme, étant à table, à Lyon, avec MM. Thomas et Ducis.*

La nature est ménagère
Des prodiges à citer;
Le siècle qui vit Homère
N'eut pas Sophocle à vanter;
Mais sur cet heureux rivage
Tous les dons sont réunis;
Nous voyons dans le même âge
Des Thomas et des Ducis.

Si l'esprit est quelque chose,
Ah! c'est tout d'avoir un cœur;
Beaux vers, élégante prose
Ne font pas notre bonheur.
On admire le génie,
On encense le talent;
Mais on aime à la folie
Ce qui tient au sentiment.

RÉPONSE. *Impromptu de feu M. Thomas.*

Beauté, par un de vos sourires
Les arts sont trop récompensés.
Quand votre aimable voix s'accorde avec nos lyres,
En nous chantant, que vous nous éclipsez!
Nous cédons sans regret au plus doux des empires,
Heureux par notre effet d'être effacés.
Je crois voir aujourd'hui la grâce enchanteresse,
Pour deux amis reconnaissans,

Sur ses propres autels dérober son encens;
Mais l'encens égaré retourne à la Déesse.
Vous nous inspirez tour-à-tour,
Dans une triste et douce ivresse,
Le goût heureux des arts, l'amour-propre et l'amour.

EPIGRAMME *attribuée à M. l'abbé A.....*

Oh! que de vers ton lourd génie entasse!
Rime et bon sens te disent : C'est assez.
Tes drames froids *dévalent* du Parnasse
Comme glaçons l'un par l'autre poussés.
De la *Didon* la musique prospère,
Mais contre *Ulysse* on crie, on *s'exaspère*.
Puisque ta Muse au lyrique séjour
A si mal peint le vainqueur du Cyclope,
Imite au moins la sage Pénélope,
Défais la nuit ce que tu fais le jour.

RÉPONSE *de M. Marmontel.*

Quel est ce mufle jaune et vert
Que sa propre laideur irrite,
Cet air sournois, cet œil couvert,
Ce regard d'un sombre hypocrite!
Eh, parbleu! c'est l'abbé A.....
Prédestiné pour être infâme,
La nature a semblé vouloir
Marquer son front, hideux à voir,
D'un signe de honte et de blâme;
Rien de plus bas, rien de plus noir,
C'est le vrai miroir de son âme;
Encor dit-on qu'en ce tableau
Sa vilaine âme est peinte en beau.
En attendant que Dieu lui fasse
Un caractère tout nouveau,
Passant, crachez-lui sur la face.

AUTRE *Réponse.*

Un jeune peintre, à son retour de Rome,
D'après Carrache peignait la *Mort d'Abel.*
Le tableau avançait si bien, que le jeune homme
Se croyait presqu'un nouveau Raphaël.
Dans son tableau l'Abel, l'Adam et l'Eve
Formaient un groupe, et la main de l'élève
Les avait peints des traits les plus touchans;
Mais, n'ayant pas fréquenté les méchans,
Il rendait mal l'air de mauvais augure,
L'air triste et bas qu'exigeait la figure
Du noir Caïn; l'art était en défaut,
Lorsqu'un beau jour, trouvant par aventure
Le cuistre A....., l'artiste fit un saut:
Enfin, dit-il, voilà ce qu'il me faut,
Et mon Caïn sera d'après nature.

EPITAPHE *du Monument élevé à M. Thomas par M. l'Archevêque de Lyon.*

AU DIEU CRÉATEUR ET RÉDEMPTEUR.

Ci-gît Léonard-Antoine Thomas, l'un des Quarante de l'Académie française, associé de celle de Lyon, né à Clermont en Auvergne le 1er Octobre 1732, mort dans le château d'Oullins le 17 Septembre 1785.

Il eut des mœurs exemplaires,
Un génie élevé,
Tous les genres d'esprit,
Grand orateur, grand poëte,
Bon, modeste, simple et doux,
Sévère à lui seul,
Il ne connut des passions que celle du bien,
De l'étude
Et de l'amitié

Homme rare par ses talens,
Excellent par ses vertus,
Il couronna sa vie laborieuse et pure
Par une mort édifiante et chrétienne.
C'est ici qu'il attend la véritable immortalité.

Ses écrits et les larmes de tous ceux qui l'ont connu honorent assez sa mémoire; mais M. l'Archevêque de Lyon, son ami et son confrère à l'Académie française, apres lui avoir procuré dans sa maladie tous les secours de l'amitié et de la religion, a voulu lui ériger ce faible monument de son estime et de ses regrets.

Réponse du comte de Mirabeau à l'Ecrivain des Administrateurs de la Compagnie des eaux de Paris; brochure in-8°, avec cette épigraphe tirée du liv. Ier, chap. LXXIV des *Annales* de Tacite :

Egens, ignotus, inquies, dùm occultis libellis cuique periculum facessit, mox odium apud omnes adeptus, dedit exemplum quod secuti ex pauperibus divites, ex contemptis metuendi, perniciem aliis, ac postremùm sibi invenére.

« Né dans l'obscurité, sans ressource que » l'intrigue, le voilà cet homme que ses libelles » avaient rendu si redoutable, chargé aujour- » d'hui de la haine publique. Qu'il serve à ja- » mais d'exemple à ceux qui de pauvres devenus » riches, qui du sein du mépris parvenus à se » faire craindre, veulent perdre les autres et fi- » nissent par se perdre eux-mêmes. »

M. de Beaumarchais, en attaquant le détracteur des Eaux de MM. Perrier, avait conservé une

sorte de mesure que l'on n'attendait guère de sa part, et dont on l'eût volontiers dispensé; cette circonspection semblait même avoir déçu les espérances que la malignité publique avait fondées sur une lutte entre deux athlètes également fameux par les faits bruyans de leur histoire et par leurs succès multipliés dans ce genre d'escrime; déjà l'on accusait la modération de M. de Beaumarchais d'annoncer une prudence trop timide, la crainte de voir flétrir d'un seul trait des lauriers, fruits de vingt combats consacrés par le plus brillant scandale. Mais tant de réserve et de circonspection n'ont pu garantir M. de Beaumarchais d'une attaque qu'il était assez excusable de redouter; les louanges, les assurances même d'estime qu'il a prodiguées à M. de Mirabeau à la fin de son pamphlet n'ont pu expier aux yeux d'un adversaire si implacable, ni le calembour des *Mirabelles*, ni les doutes élevés sur sa bonne foi et sur son désintéressement. La réponse a tardé assez long-temps à paraître; on assurait dans le monde que l'absence totale des égards que se doit le dernier des écrivains à lui-même, qu'il doit encore au dernier des hommes, l'avait fait supprimer; mais il était sans doute écrit de toute éternité que le règne de Beaumarchais ne devait pas être éternel, et M. de Mirabeau a eu le crédit de faire imprimer sa brochure au moment où l'on ne s'attendait presque plus à la voir paraître.

Nous nous garderons bien de le suivre dans

la discussion souvent très-prolixe des objections que lui a faites M. de Beaumarchais; c'est, comme nous l'avons déjà observé, l'achèvement d'une entreprise dont l'utilité est généralement reconnue, qui pourra décider entre des assertions si opposées de ces deux écrivains sur les frais de construction, sur ceux de l'entretien journalier des pompes à feu, et sur le produit progressif dont l'établissement est susceptible. Nous nous bornerons à faire connaître le ton général de l'ouvrage. Tout ce que M. de Voltaire appelait des *honnêtetés littéraires*, toutes celles qu'il prodiguait lui-même à ses ennemis n'égalent pas celles que M. de Mirabeau s'est permis d'adresser à M. de Beaumarchais.

Il a cru devoir commencer par justifier les motifs qui lui ont fait prendre la plume pour attaquer les Eaux de MM. Perrier.

« Tels furent mes motifs (dit-il), et peut-être » ne sont-ils pas dignes du siècle où tout se fait » pour l'honneur, pour la gloire, et rien pour » l'argent; où les chevaliers d'industrie, les » charlatans, les baladins, les proxénètes n'eu- » rent jamais d'autre ambition que la gloire, sans » la moindre considération de profit; où le tra- » fic à la ville, l'agiotage à la Cour, l'intrigue » qui vit d'exactions et de prodigalités, n'ont » d'autre but que l'honneur, sans aucune vue » d'intérêt; où l'on arme pour l'Amérique » trente vaisseaux chargés de fournitures ava- » riées, de munitions éventées, de vieux fusils

» que l'on revend pour neufs, le tout pour la
» gloire de contribuer à rendre libre un des
» Mondes, et nullement pour les retours de
» cette expédition désintéressée ; où l'on court
» en Angleterre négocier l'enlèvement d'un mal-
» heureux libelliste ; et quand on n'y peut réus-
» sir, l'achat de son libelle, pour devenir en-
» suite son correspondant, son agent, son ami
» par délicatesse, par honneur, par pur amour
» de la gloire, sans la plus légère spéculation
» d'avantage et de lucre ; où l'on profane les
» chefs-d'œuvre d'un grand homme, en leur
» associant tous les *juvenilia*, tous les *senilia*,
» toutes les rêveries qui dans sa longue car-
» rière lui sont échappées, le tout pour la gloire
» et nullement pour le profit d'être l'éditeur de
» cette collection monstrueuse ; où, pour faire
» un peu de bruit, et par conséquent par amour
» de la gloire et haine du profit, on change le
» Théâtre français en tréteaux et la scène co-
» mique en école de mauvaises mœurs : on dé-
» chire, on insulte, on outrage tous les ordres
» de l'État, toutes les classes des citoyens, toutes
» les lois, toutes les règles, toutes les bienséan-
» ces, dût-on trouver enfin dans la main exé-
» crable du despotisme la palme du martyre qui
» devrait être réservée aux grands talens, aux
» grandes vertus, mais que rencontre quelque-
» fois même l'impudence... Ah! sans doute, je
» n'aspire qui jamais à ce genre de gloire, je me
» sens trop incapable d'y atteindre. Je me bor-

» nerai à faire le bien et le profit de mes amis » aussi souvent et aussi long-temps que je le » pourrai, en servant la raison, en proclamant » ce que je crois la vérité, et je laisserai de bon » cœur à d'autres leurs magnifiques doctrines. »

Nous ne connaissons rien de plus outrageant que cette digression. L'audace de M. de Mirabeau est d'autant plus singulière que le tableau de sa vie et des faits qui l'illustrent pourrait être aussi piquant au moins, si on voulait le tracer avec la même franchise. Après avoir eu pour son adversaire tous les ménagemens pendant le cours de son ouvrage, il le termine par la peroraison suivante, modèle rare de l'éloquence que peut inspirer le courroux du plus profond mépris.

« Pour vous, Monsieur, qui, en calomniant » mes intentions et mes motifs, m'avez forcé de » vous traiter avec une dureté que la nature » n'a mise ni dans mon esprit, ni dans mon » cœur; vous que je ne provoquai jamais, avec » qui la guerre ne pouvait être ni utile ni ho- » norable; vous que je plains sincèrement d'a- » voir pu descendre jusqu'à prostituer votre » plume, déjà trop avilie, à servir la cupidité » de ceux-là même peut-être dont les lâches » manœuvres vous eussent imprimé la double » flétrissure du ridicule et de l'infamie, si l'opi- » nion publique pouvait jamais obéir à un coup » d'autorité dirigé par l'intrigue. Croyez-moi, » profitez de l'amère leçon que vous m'avez con-

» traint de vous donner. Souvenez-vous qu'il ne
» suffit pas de l'impudence et des suggestions
» de Cour pour terrasser celui qui a ses forces
» en lui-même et dans un amour pur de la vé-
» rité. Souvenez-vous que, s'il est des hommes
» dont il est aisé d'endormir les ressentimens à
» l'aide de leur amour-propre, et qui, au prix
» de quelques éloges, laissent patiemment in-
» sulter leur morale, je ne suis pas un de ces
» hommes. La critique la plus mordante de mes
» ouvrages et de mes talens m'eût laissé calme
» et sans humeur. Vingt lignes de plates exagé-
» rations sur mon style et mon éloquence, en
» me dévoilant mieux votre bassesse, ne m'ont
» rendu que plus sévère pour vos perfides insi-
» nuations. Retirez vos éloges bien gratuits; car,
» sous aucun rapport, je ne saurais vous les
» rendre; retirez le pitoyable pardon que vous
» m'avez demandé; reprenez jusqu'à l'insolente
» estime que vous osez me témoigner; allez
» porter vos hommages à vos semblables, à
» ceux qui pour tout sens moral ont de la va-
» nité. Pour moi qui ne connais d'autre mérite
» qu'un zèle ardent à servir la raison et la jus-
» tice, qui ne trouvai jamais de talent que dans
» une forte persuasion, de noblesse que dans
» la bonne foi, de vertu que dans le courage
» utile; moi qui pour tout vœu n'aspire qu'à
» m'honorer, jusqu'au tombeau, de mes amis,
» de mes ennemis, je laisse à jamais vous, vos
» injures, vos outrages, et je finis en fatigant

» polémique, qui vous laissera de longs souve-
» nirs, en vous donnant à vous-même un conseil
» vraiment utile : *Ne songez désormais qu'à mé-*
» *riter d'être oublié.* »

Il semble que dans tout état social il ne devrait appartenir qu'aux tribunaux vengeurs des lois de prononcer ainsi sur l'honneur d'un citoyen, de le rendre ainsi l'objet de la honte ou du blâme public. Sous ce point de vue, l'audace de M. de Mirabeau a paru un plus dangereux exemple, à moins que le Gouvernement n'ait cru que M. de Beaumarchais pouvait être excepté sans conséquence de la règle générale, et que, semblables à ces gladiateurs de l'ancienne Rome, condamnés par état à descendre dans l'arène qu'ils souillaient de leur sang pour amuser les loisirs féroces de ces conquérans du monde, les Mirabeau, les Beaumarchais appartenaient de même à l'amusement du public. Peut-être a-t-on cru avec raison qu'il n'y avait plus ni flétrissure, ni scandale à épargner à des écrivains accoutumés depuis si long-temps à en braver les effets; que l'opprobre dont ils allaient se couvrir mutuellement consacrerait le mépris dû à ce genre de talent, et qu'on détruirait même la crainte qu'ils inspiraient aux citoyens honnêtes, en laissant les deux coryphées de cet art si dangereux se traîner ainsi réciproquement dans la boue.

Voyages dans les États Barbaresques de Maroc, Alger, Tunis et Tripoli; ou Lettres d'un des Captifs qui viennent d'être rachetés par messieurs les Chanoines réguliers de la Sainte-Trinité, suivies d'une Notice de leur rachat et du Catalogue de leurs noms. A Paris; un volume in-12. Ces Lettres sont censées écrites par un jeune militaire qui, sur le point d'épouser une jeune personne dont il était aimé, s'embarque sur un vaisseau génois pour se rendre au camp de Saint-Roch, est pris par un corsaire de Salé, et vendu dans cette ville à l'un des deux Alcaïdes; il parvient à gagner ses bonnes grâces, le suit à Méquinez, à Tétouan, à Maroc, et enfin à Tunis, dont cet Alcaïde est élu Dey, etc. Après la mort de ce premier maître, il est vendu à un renégat tripolitain qui le maltraite beaucoup; mais heureusement pour lui il se trouve compris dans le rachat des Captifs que viennent de faire messieurs les Chanoines de la Sainte-Trinité. Le fonds de ces aventures et des observations que notre jeune militaire fait sur les différens pays qu'il a parcourus, mais qu'il n'a pu voir que fort rapidement, porte un air de vérité sur lequel il semble qu'on peut compter. Il est malheureux que ce fonds ne soit pas plus instructif.

Nous avons si peu de notions sur les États Barbaresques, qu'il n'est pour ainsi dire aucune relation de ce pays qui ne puisse exciter la curiosité, pour peu qu'on espère d'y trouver de l'exactitude. Celle-ci confirme ce que nous avions

entendu dire généralement à tous les voyageurs qui en ont parcouru quelques contrées, et s'accorde aussi parfaitement avec l'idée que nous ont donnée plusieurs historiens anciens, que la grande partie des côtes connues de l'Afrique offre le sol le plus fertile, le climat du monde le plus sain, et les peuples qui l'habitent forment peut-être l'espèce d'hommes la plus cruelle et la plus avilie; c'est vraiment la lie du genre humain.

N'est-ce pas pour l'Europe entière une idée humiliante que d'avoir consenti tranquillement à souffrir si près d'elle des Nations barbares qui ne connaissent d'autre industrie que le brigandage, les vexations qu'elles ne cessent d'exercer contre nous, et dont l'audace a même tenté plus d'une fois de venir nous braver jusque dans nos propres foyers? Comment l'ambition des conquêtes, si bornée aujourd'hui dans ses projets par l'équilibre établi entre les puissances qui en seraient le plus susceptibles, ne porte-t-elle pas enfin ses vues sur ces vastes contrées où l'aigle romaine a triomphé tant de fois de la plus redoutable de ses ennemies? Fez et Maroc, Alger et Tunis n'ont plus sans doute les richesses de Carthage; mais cette terre est encore aujourd'hui la même; elle ne demande que des bras qui daignent s'enrichir des dons qu'elle est prête à leur prodiguer. Ces Barbares dont la marine et le commerce eurent tant à souffrir, ces Barbares dont les rapines et les excès de tout genre

sont si difficiles à contenir ou à réprimer en détail, seraient vaincus et subjugués sans peine [illegible] attaqués d'après un plan suivi, si les Nations les plus intéressées au succès de l'entreprise, oubliant une fois de vaines jalousies ou d'injustes rivalités, réunissaient leurs forces pour un si grand intérêt, ou s'accordaient seulement à ne pas troubler les mesures de celle d'entre elles qui pourrait se charger seule de l'exécution d'un si louable projet. Comment des Nations pleines d'industrie, de lumières et d'activité, mais qui n'ont pas à se louer du climat qui leur échut en partage, ne songeraient-elles pas à former sous un si beau ciel des établissemens assez considérables pour y trouver quelque jour une plus douce patrie et la gloire de fonder un nouvel Empire?

Tous les papiers publics ont parlé du vol fait à Lyon, la nuit du 30 au 31 Décembre, chez MM. Finguerlin et Scherer, de 416,000 liv., dont 100,000 écus en sacs de 1,200 liv., 80,000 francs en or et le reste en piastres. On n'a vu le lendemain matin, dans les bureaux, aucune fracture apparente; les serruriers appelés ont déclaré que l'ouverture des portes n'avait point été faite avec des rossignols; cependant l'usage du caissier, dont la fidélité est au-dessus de tout soupçon, est d'emporter avec lui les clefs de la caisse, et celle de l'appartement a été trouvée dans la même cachette où il l'avait déposée la

veille ; toutes les recherches possibles n'avaient pu découvrir comment un vol si extraordinaire avait été fait. Voici les éclaircissemens qu'on a bien voulu donner les auteurs même de l'exploit dans une lettre adressée, ces jours passés, à MM. Finguerlin et Scherer; la lettre était timbrée de Paris ; c'est un monument d'industrie et d'audace assez rare pour qu'il nous ait paru mériter d'être conservé. La copie que nous avons l'honneur de vous envoyer a été faite sur l'original même, qui, comme on peut croire, est d'une écriture sensiblement contrefaite; les lettres ont un demi-pouce de longueur et sont comme celles d'un enfant qui commence à apprendre à écrire.

LETTRE *anonyme à MM. Finguerlin et Scherer, en leur envoyant dix-huit billets de la Loterie, de* 400 *liv.*

ACTE DE PRUDENCE ET D'HONNÊTETÉ.

« Les trois autres seront aussi envoyés après l'arrivée de quelques traînards ; quant au reste, il faut s'en consoler, la Caisse d'Escompte et le dernier emprunt sont de sûrs garans que c'est déjà nécessité.

» Mais comment diable cela s'est-il fait ? Dame ! c'est un mystère. Faut-il en donner une idée ? Tous les inconvéniens avaient été prévus dans les différens plans d'exécution, et on adopta celui qui en était le moins susceptible.

Toutes les recherches, toutes les espèces de fouilles, visites même générales dans les maisons, toutes les poursuites au dehors avaient été calculées, et de là tous les moyens propres à y parer adoptés et puis mis en pratique. Il n'y a pas eu jusqu'à la promesse d'indult ou d'impunité avec même forte récompense pécuniaire (1) pour les dénonciateurs, quoique complices, qui ne soit entrée dans ce calcul; aussi les adeptes avaient-ils été choisis, et nul n'a été mécontent dans le partage; enfin tout a été, humainement parlant, mis en usage pour assurer un joli succès; et pour l'obtenir, il était essentiel après coup de le soustraire à l'activité du clairvoyant et intelligent Privat (2); il fallait tromper un homme qui connaît tous les genres d'industrie, et à qui on a déclaré toutes les manœuvres, toutes les ruses, toutes les cachettes des industrieux; ce qui n'était pas fort aisé. Notre chef de file prit la chose sur lui et nous lui laissâmes conduire la barque. Du reste, Messieurs, n'inquiétez personne chez vous, ni dans vos domestiques, ni dans vos commis; ils ne sont compromis ni directement ni indirectement dans cette affaire; le hasard seul a favorisé cette exécution.

» A l'arrivée de la première recette, on fut dans votre comptoir, on ne trouva point les clefs

(1) Ces Messieurs viennent de promettre en effet mille louis de récompense au dénonciateur.

(2) Huissier royal.

d'en bas; on descendit pour savoir si quelqu'un était couché dans le magasin du dépôt des pièces; s'étant bien assuré qu'on y était couché effectivement, on se retira et l'on ne revint que la nuit du vendredi au samedi. Pour cette fois on trouva les clefs. Tout était préparé depuis long-temps pour l'opération; chacun avait un sac arrangé en façon de besace pour pouvoir porter commodément, à une certaine distance, huit à dix sacs à-la-fois; les plus faibles en portèrent six; ce fut l'affaire de trois voyages; cela fut bon train; chacun avait des chaussons aux souliers; on marchait sûrement et sourdement sur la glace; les mouches, qui ne portaient rien, étaient en avant et avertissaient, par certains bruits de convention, des mauvaises rencontres ou dangers; tout ce transport fut fait en deux heures et un quart; la diligence certes fut grande. On se fera sans doute ici cette question: Mais où ont-ils pu transporter tout l'argent? Qui l'a recélé?... Personne. On pourrait même dire aujourd'hui le lieu où cela fut d'abord déposé, d'autant plus que le propriétaire de ce lieu a ignoré et ignorera probablement toujours qu'un trésor y ait été déposé.

» Si l'on a pu se flatter à Lyon que la vente des effets royaux procurerait la connaissance et la capture des auteurs de l'enlèvement, etc., vain espoir. Nous nous en sommes [illegible]és, et, par une petite manœuvre, nous avons découvert qu'il y avait pour eux recommandation, ou

tout au moins ce qu'on nous a répondu avec émotion, sur la figure nous en a donné un violent soupçon. Des âmes vraiment méchantes, des scélérats en un mot les auraient brûlés; mais nous ne faisons pas le mal pour le plaisir de le faire; nous ne pouvons pas en tirer parti, nous les renvoyons; vous avez fait, Messieurs, une assez grande perte, sans que nous l'augmentions par une destruction qui ne nous apporterait aucun bénéfice.

» Comme vous avez l'âme honnête, Messieurs, rien conséquemment ne doit mieux concourir à vous consoler d'une perte, que d'ailleurs vous pouvez supporter, que le bon emploi que nous voulons faire de notre argent; nous nous en ferons des rentes viagères; déjà une très-grande partie est convertie en effets royaux, et enfin nous sommes tous résolus de vivre du produit de la petite fortune que cela procure à chacun de nous, d'y ajouter encore celui d'une honnête industrie, d'abjurer toutes autres malhonnêtetés et un métier que nous ne pouvons nous empêcher de convenir être infâme et inhumain. Eh bien! il sera dit que le plus beau vol qui ait été fait aura rendu à la société ses auteurs et l'aura garantie à l'avenir de toute déprédation de leur part.

» Voilà qui va intriguer et chagriner le sieur Privat qui voit que par cette résolution tout espoir d'avoir sa proie lui échappe. Il voudrait bien connaître une si extraordinaire société; eh

bien! on le lui donne en un, on le lui donne en deux, en trois, en mille à deviner. »

SECONDE *lettre anonyme à MM. Fingerlin & Scherer.*

« Voici les trois billets de 600 liv.

» Une chose propre à persuader de la véracité de la promesse faite dans le premier envoi de ne plus récidiver un métier aussi infâme que dangereux, ce sont quelques détails dans lesquels on est entré des manœuvres dans le transport des espèces; mais comme on n'a pas tout dit, voici encore quelque chose susceptible de piquer la curiosité, et que nous n'hésitons pas de révéler, puisque nous sommes bien décidés à nous reposer sur nos lauriers.

» Les allées qui traversent depuis l'Hôtel-de-Ville jusque par-dela Saint Nizier, coupant presque en ligne droite cinq à six rues, ont singulièrement favorisé le transport; elles en déroboient la marche, et dans le cas d'une alerte sérieuse elles assuraient notre fuite. Mais pour dérober encore mieux notre marche et faire perdre la vraie piste, le chef de file eut la prévoyance, au dernier transport, de donner un sac d'argent à deux de nos mouches, qui ne nous étaient plus d'une essentielle utilité, pour aller en différens endroits opposés à la marche les laisser tomber sur le pavé; on fit même cette manœuvre dans quelques allées; on montait

même quelques étages dans les maisons, on faisait quelque bruit dans les escaliers, on y chuchotait; on conçoit que tout ce manége était pour faire avoir dans les recherches de faux indices. Enfin que n'a-t-on pas prévu et fait pour assurer un plein succès? S'il fallait tout dire, la tâche serait pénible, et le récit d'autant plus ennuyeux que les détails déjà faits sont peu satisfaisans, puisqu'ils n'annoncent pas une disposition à renvoyer l'argent. Enfin, et tout sera dit, nous n'avons eu à craindre que la traversée des rues en passant d'une allée à l'autre; mais nos mouches de l'avant nous rassuraient.

» Loin de vous, Messieurs, que l'ironie a dicté ces détails, et que nous avons voulu ajouter à votre perte en insultant par la plus indécente comme par la plus atroce plaisanterie au malheur que vous avez éprouvé. Le baromètre de la dépravation des mœurs, dont on ne manquera pas de nous taxer, n'est pas encore monté à ce point et n'y montera sûrement jamais, surtout d'après notre résolution.

» Souvent on se porte à des actions que le cœur condamne, plus par une fatale nécessité que par un penchant naturel.

» Si quelque chose a pu seul nous amuser dans ces détails, c'est d'avoir fait parade de l'intelligence du chef de file mise en opposition avec celle du surveillant Privat.

» *Bene valeo*, Messieurs. »

Le Méfiant, comédie, en cinq actes et en vers, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre italien, le mardi 20 Décembre dernier, est du sieur Borel, fils d'un procureur du Roi de l'Amirauté de Rouen, qui, après avoir erré long-temps sur plusieurs Théâtres étrangers, est revenu jouer la comédie dans son pays et l'y joue encore dans ce moment avec assez de succès.

Ce serait une tâche aussi pénible au moins pour nos lecteurs qu'elle serait difficile pour nous qu'une analyse détaillée de ce drame, dont la marche est tout à-la-fois fort languissante et fort embrouillée.

Quelque langueur, quelque embarras qu'on ait remarqués dans la conduite de la pièce, elle a été reçue le premier jour avec assez d'indulgence, le parterre a même demandé l'auteur; mais cette espèce de succès ne s'est pas soutenu long-temps. Le caractère du *Méfiant*, comme celui du *Malheureux Imaginaire*, est naturellement trop triste pour être très-propre à la comédie; il n'est guère permis de le rendre odieux, et s'il ne l'est pas, ce caractère est beaucoup plus à plaindre qu'il n'est ridicule. Si M. Borel a conçu en général assez heureusement l'idée de ce personnage, il n'a pas eu le talent de le mettre aussi heureusement en action; il semble que tout ce qui entoure Damis se soit donné le mot pour faire ressortir le travers qu'on lui reproche, et cette attention est souvent si mal-

adroite, qu'elle ne sert qu'à le justifier. Ce qui décèle trop sensiblement l'intention du poëte, l'artifice et les ressources dont il a eu besoin, finit par détruire tout intérêt, toute illusion.

Le style de la pièce est négligé et souvent d'un ton fort bourgeois; mais on y trouve des tirades entières bien faites, des vers faciles et pleins de naturel et quelques traits de caractère de la plus grande vérité; ce dernier mérite surtout annonce un talent digne d'être encouragé.

L'Harmonie imitative de la Langue française, poëme en quatre chants, avec cette épigraphe tirée de l'*Art poétique* de Boileau :

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Brochure in-12, avec le portrait de l'auteur.

La singularité, la bizarrerie de ce Poëme est sans doute son premier titre à l'espèce de succès qu'on ne saurait lui disputer; car il s'est fort bien vendu. Dans le premier chant, après avoir donné une idée assez vague de l'harmonie imitative en poésie, après avoir répondu tant bien que mal aux objections faites contre notre langue, l'auteur s'applique essentiellement à passer en revue l'une après l'autre toutes les lettres de l'alphabet, et ce sujet heureux, il faut convenir qu'il l'a traité avec une complaisance, avec une profondeur bien plus étonnante encore que ne l'avait fait le maître de philosophie de M. Jourdain. Voici quelques traits d'un morceau de poésie tout à-la-fois si neuf et si intéressant.

A décider son ton pour peu que le D tarde,
Il faut contre les dents que la langue le darde;
Et déjà de son droit usant dans le discours,
Le dos tendu sans cesse, il décrit cent détours....
L'I droit comme un piquet établit son empire....
Le K partant jadis pour les Kalendes grecques,
Laissa le Q, le C pour servir d'hypothèques....
Le Q, traînant sa queue et querellant tout bas,
Vient s'attaquer à l'U qu'à chaque instant il choque,
Et sur le ton du K calque son ton baroque, etc....

Que d'esprit, de grâces, de poésie et de goût!

Le second chant offre l'application du système de l'harmonie imitative au sublime et au tempéré; on y trouve l'esquisse d'une tempête et d'autres exemples dans les deux genres.

Le troisième présente des exemples du genre simple et du style badin; ce sont des imitations du bruit de presque tous les métiers, du son de presque tous les instrumens, des cris de presque tous les animaux; c'est le charivari le plus étourdissant qu'il soit possible d'imaginer; il rappelle la fameuse caricature de Hogarth sur les cris de Londres.

On trouve dans le dernier chant une application très-agréable et très-utile du système de l'harmonie imitative au bourdonnement des insectes et au cri des oiseaux, un épisode dans le genre simple, et ce vœu touchant pour conclusion :

Tâchez que les patois, épurés dans leur course,
Viennent de jour en jour se confondre à la source;
Et puisse le berger s'écrier sous ses toits :
La langue que je parle est la langue des Rois.

Au simple exposé d'un pareil plan, l'on est fort tenté sans doute de dire avec le chevalier de Châtellux : *Di meliora piis...* (1). Mais il n'en est pas moins vrai que toute ridicule et toute extravagante que peut paraître l'idée de ce Poëme, ce n'est pas sans peine et sans talent qu'elle a pu être exécutée comme elle l'est; on trouvera dans ce bizarre ouvrage des difficultés sans nombre très-heureusement vaincues, beaucoup de vers dignes de nos grands maîtres, et l'on aura raison de regretter tant d'efforts et tant de labeur inutiles. La grande erreur de cette dure entreprise est de n'avoir pas assez distingué l'harmonie imitative qui peut plaire, de celle qui n'est que minutieuse, de celle que, loin de rechercher, l'on doit éviter avec soin, parce qu'elle imite des effets qu'il faut se garder d'imiter, qu'elle n'est plus harmonie, et n'offre au contraire à l'oreille qu'une discordance fatigante et pénible. Tout le monde a retenu avec admiration ces fameux vers du *Lutrin* de Boileau :

La mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Il n'y a point d'oreille qui ne sente tout ce que le rhythme ajoute à la vérité de l'image; mais ce rhythme, fût-il encore plus imitatif, n'aurait aucun charme s'il n'était pas en même temps harmonieux et facile. On cite tous les jours, comme un

(1) *Di meliora piis, erroremque hostibus illum.*
Virg., *Georg.*, Lib. III, v. 513.

exemple d'harmonie imitative, l'hémistiche du récit de Théramène dans *Phèdre*, *l'essieu crie et se rompt;* et, placé comme il l'est, cet hémistiche sans doute est d'une grande beauté; mais une suite de vers où, pour peindre un objet quelconque, on s'étudierait à ne rassembler que des syllabes dures et discordantes, n'en aurait pas plus de mérite, quelque peine qu'elle eût coûté; c'est un effort qu'on ne peut louer que lorsqu'il est employé à faire ressortir le ridicule de la manière d'un auteur, comme dans l'épigramme sur la *Pucelle* de Chapelain :

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et de son lourd marteau, martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cents.'

Pour donner une idée avantageuse du talent poétique répandu dans quelques morceaux de ce Poëme, il suffira, je crois, de citer cette imitation des tableaux d'Young.

Rival du sombre Young, je vous raconterai
Ce que j'ai vu jadis dans un temple sacré.
Minuit sonnait encor, la rue était déserte,
Et la porte d'airain gémissait entr'ouverte;
Je la pousse en tremblant, j'avance à pas égaux,
Et la lune au travers des rougeâtres vitraux
Sur le bronze poli des sépulcrales urnes
Réfléchissait en paix ses rayons taciturnes.
Tout rongé par des vers qu'a prévenus l'orgueil,
Le squelette d'un riche au bord de son cercueil
S'avance, et par pitié me demande une larme.
Au cri que j'ai poussé dans ma trop juste alarme,
Un murmure confus se répand dans les airs;

Maint cadavre hideux, en agitant ses fers,
Pour s'approcher de moi quitte son mausolée;
Sous mes pas chancelans la terre est ébranlée;
Je me vois par des morts pressé de toutes parts,
Et le pauvre à mes pieds, appelant mes regards,
Soulève d'une main la pierre qui l'opprime:
« Arrête, disent-ils d'une voix unanime,
» Etranger; un instant pense à moi par pitié;
» Parens, amis, enfans, ils m'ont tous oublié. »
Ah! dis-je en échappant à ces plaintes funèbres,
De ce temple effrayant désertons les ténèbres;
Je ne saurais, hélas! voir plus long-temps souffrir
Des spectres affamés d'un peu de souvenir....

Les Mémoires authentiques pour servir à l'Histoire du comte de Cagliostro ne sont point, comme on l'avait présumé d'abord, du marquis de Langle, mais d'un marquis de Luchet, tout aussi bon gentilhomme et tout aussi véridique historien que lui, de M. de Luchet, auteur du *Pot-Pourri*, du *Vicomte de Barjac*, des *Mémoires de Voltaire*, etc., etc.

FÉVRIER 1786.

CÉRAMIS, tragédie, en cinq actes, de M. Lemierre, a été représentée, pour la première fois, sur le Théâtre français, le jeudi 29 Décembre. Le succès de cette première représentation ayant été fort douteux, l'auteur s'est pressé de faire plusieurs changemens que le public a paru approuver, mais qui n'ont pu relever entièrement l'ouvrage; il l'a retiré après la troisième pour y faire encore de nouvelles corrections, et nous avons cru devoir les attendre, dans l'espérance de donner plus d'intérêt à l'analyse de cette nouvelle production dramatique de l'auteur d'*Hypermnestre* et de la *Veuve du Malabar*.

Le sujet de *Céramis* est purement d'invention. La scène est en Egypte.

Le jour de la première représentation, les trois premiers actes furent fort applaudis, le quatrième essuya beaucoup de critiques, beaucoup de murmures, et l'impression fâcheuse qu'avait faite ce quatrième acte influa sensiblement sur l'effet du dernier; le dénouement même ne réussit que médiocrement. Beaucoup de spectateurs, frappés sans doute de la sainteté de cette loi salique à qui la France doit une si longue suite de bons Rois, jugèrent que l'héroïsme prétendu de Céramis n'était qu'une ac-

tion révoltante et le désapprouvèrent hautement. Aux représentations suivantes on a paru reconnaître que ce qui serait parfaitement injuste en France pouvait l'être moins en Egypte; la pièce a été mieux accueillie; mais le quatrième acte a toujours paru faible, on n'y a guère vu que du fracas sans mouvement, sans intérêt.

Nous ne cherchons point à faire une vaine antithèse en observant que, pour être vraiment dramatique, il pourrait bien ne manquer à l'ordonnance de *Céramis* que d'être plus naturelle ou plus raisonnable; l'intérêt d'une grande attente y est ménagé avec assez d'art, et le rôle dominant, le rôle de Sérisbé est plein de grandeur et de passion; mais est-il bien naturel que la fille de l'usurpateur pense et agisse comme Sérisbé? Est-il bien naturel qu'elle aime un homme si peu digne d'elle, et conserve cependant tant d'empire sur elle-même et contre tous les intérêts qu'il est si simple de lui supposer? Quelle idée raisonnable peut-on se faire encore et du caractère d'Hyrsal et de sa conduite, du parti qu'il a pu se former dans l'Etat, et de la violence extravagante de tous ses projets et de toutes ses entreprises? Comment un homme si peu intéressant a-t-il pu séduire le cœur vertueux de Sérisbé, etc., etc.? Beaucoup de tragédies sans doute ont réussi, sur lesquelles on aurait pu faire de pareilles questions; mais n'est-ce pas la faute du poëte lorsqu'il laisse au spectateur assez de loisir, assez de sang-froid pour discuter plus ou moins

sévèrement le choix des moyens qu'il emploie à nous faire illusion ?

Quel que soit à l'avenir le succès de *Céramis*, nous osons penser que malgré tous ces defauts, cet ouvrage offre encore des beautés de plus d'un genre, et nous avons même la témérité d'y trouver un talent plus estimable que dans la *Veuve du Malabar*, quelque suivies et quelque nombreuses qu'aient été les *reprises* de cette *Veuve*.

Le rôle de Céramis a été rendu par le sieur Vanhove de la manière la plus commune et la plus bourgeoise. Celui d'Hyrsal n'a été joué qu'une fois par le sieur de La Rive qui, loin d'en tirer parti, en a fait ressortir tous les défauts ; il l'a été plus mal encore depuis par le sieur Saint-Prix ; mais mademoiselle Saint-Val a paru souvent sublime dans le rôle de Sérisbé, et nous ne connaissons aucun rôle tragique où elle ait donné une plus haute idée de son talent.

Terminons cet article par une naïveté de l'auteur. A l'une des dernières répétitions les Comédiens lui ayant fait plusieurs observations auxquelles sa bonhomie et son amour-propre se lassaient également de répondre, il finit par leur dire : *Ma foi, Messieurs, croyez-vous qu'on vous fera toujours des Guillaume-Tell, des Veuves du Malabar? Prenez ce qu'on vous donne.*

COUPLETS.

O lit charmant où ma Myrthé
Dort en paix, quoique sans défense;
Temple sacré de la beauté,
Tu ne crains rien de ma présence;
Je puis trouver la volupté
Au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur
Au chevet de ma bien-aimée;
Qu'elle en respire la fraîcheur,
Et que sa vapeur embaumée
Ajoute encore à la douceur
De son haleine parfumée.

O doux sommeil, fais-la jouir
Du calme heureux où tu la plonges.
Laisse mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ses songes,
Et que, sans avoir à rougir,
Elle se plaise à ses mensonges.

VERS *sur la mort de M. Métra, le Nouvelliste de la terrasse des Feuillans aux Tuileries.*

Il n'est plus! ô revers tragique
Dont se doit affliger tout digne politique!
Pour lui, je suis certain qu'au suprême moment,
A son caractere fidele,
Il eût trouvé moins dur d'entrer au monument,
S'il avait pu lui-même en donner la nouvelle.

Apologues et Contes orientaux, par feu M. l'abbé Blanchet, auteur des Variétés morales et amusantes; un volume in-8°. C'est à M. Dusaulx, de l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres, que l'on doit le Recueil des divers morceaux qui composent ce volume. L'abbé Blanchet ne les destinait pas à voir le jour. Cet homme, plus estimable encore par son caractère et par ses vertus que par les productions de son esprit, durant le cours d'une longue vie s'était obstiné à cacher ses talens avec ce soin que tant d'autres emploient à les montrer; il n'avait fait que céder aux instances d'un parent qu'il chérissait avec beaucoup de tendresse lorsqu'il permit, peu de temps avant sa mort, qu'on publiât les *Variétés morales et amusantes*; il exigea même que son nom ne parût pas à la tête de l'ouvrage.

Les *Contes* et les *Apologues*, publiés depuis sa mort par M. Dusaulx, sont traduits en partie de l'arabe, langue que l'abbé Blanchet possédait assez bien, en partie extraits de quelques auteurs anglais qui les avaient déjà transportés dans la leur. Ces Contes et ces Apologues offrent en général une morale excellente; ils sont écrits avec cette simplicité qui n'exclut point la grâce, et qui convient à ce genre d'ouvrage comme elle appartenait essentiellement à l'âme et au talent de l'auteur; on y retrouve, s'il est encore permis de s'exprimer ainsi, l'œil antique, l'œil oriental; mais on y désire trop souvent ces vues fines et philosophiques qui distinguent les Fables orientales de M. de Saint-Lambert, et cette tournure spirituelle, originale et piquante dont les Contes de M. de Voltaire offrent un si parfait modèle. Ceux de l'abbé Blanchet sont suivis

de *maximes* et de *proverbes orientaux*, qu'il avait traduits de Saadi et de Pilpay.

La vie de cet abbé offre des traits d'un désintéressement et d'une modestie rares et qui durent conserver à l'abbé Blanchet des amis que sa misanthropie aurait pu éloigner de lui; il refusa presque toujours le bien qu'on voulait lui faire; il fuyait avec une inquiétude presque ridicule les sociétés même dont il était le plus sûr d'être aimé. Cette sorte de vertu sauvage a fait comparer quelquefois son caractère à celui du célèbre J. J. Rousseau; mais si Jean-Jacques, en affectant de fuir les hommes, fut constamment dévoré de l'amour de la célébrité, le pauvre abbé Blanchet s'y dérobait de bonne foi. Quoique accablé de vapeurs, en s'éloignant de ses amis, il ne s'en plaignit jamais, et cacha toujours de son mieux sa vie, ses chagrins et ses ouvrages; il gardait pour lui seul toutes ses peines, et ne voyait le monde que lorsqu'il se sentait la force d'y porter un esprit de complaisance et de douceur.

On ne se souvient pas d'avoir jamais vu une séance publique de l'Académie française, ni plus brillante, ni plus nombreuse que celle du lundi 13, pour la réception de M. le comte de Guibert. En dépit de l'ordre nouvellement établi, il y eut plus de cent personnes réduites à rester debout; et dans cette foule, pressée comme on l'est au parterre de la Comédie, se trouvaient

plusieurs cordons bleus et plusieurs femmes de la Cour. C'est pour la première fois que madame l'Ambassadrice de Suède eut le plaisir d'assister à ce spectacle, et l'on verra bientôt qu'elle ne pouvait choisir une circonstance plus intéressante; elle était dans une tribune avec madame de Beauvau, la comtesse de Crillon, M. le maréchal de Castries et M. le maréchal de Ségur. On avait choisi exprès un jour où ces deux ministres fussent libres de s'y trouver.

Quoique le Discours de M. de Guibert passe de beaucoup la mesure ordinaire des Discours de ce genre (il dura près d'une heure et demie), l'auditoire ne parut pas en être fatigué; ce n'est guère qu'à la lecture qu'on s'est avisé de le trouver trop long. Cette différence dans la manière de juger de l'étendue d'un même ouvrage s'explique assez facilement; lorsqu'on entend un orateur qui prononce tout ce qu'il dit avec beaucoup d'âme et d'intérêt, on est sans doute bien plus susceptible des sentimens qu'il veut inspirer que lorsqu'on le juge froidement dans le silence de la solitude, ou sous les yeux d'un cercle frivole, toujours plus disposé à s'amuser de vos critiques qu'à partager votre admiration. Ce qui ne vous avait paru qu'un développement nécessaire de la pensée de l'orateur vous semble diffus; vous aviez trouvé ce mouvement sublime ou naturel, vous lui reprochez à présent de l'emphase ou de l'exagération; le Discours est toujours le même, mais vous n'êtes plus dans

la même disposition; et plus l'orateur aura-t-il eu de véritable éloquence, plus lui sera-t-il difficile peut-être de se garantir de l'inconstance et de l'injustice de nos jugemens.

M. de Guibert, après avoir parlé modestement de lui-même, se hâte de rendre à la mémoire de M. Thomas les honneurs qui lui sont dus, et son imagination a si bien vu toute l'étendue de la tâche qu'il s'est imposée, qu'il ne devait pas songer sans doute à chercher un autre sujet.

« Elle s'enflamme, dit-il, à sa vue (à la vue » de cette tâche). L'Élysée s'ouvre devant moi. » Je me sens pressé par ces grands hommes » que M. Thomas a loués lui-même avec tant » d'éclat; leurs ombres reconnaissantes m'envi- » ronnent, elles me crient: Acquitte notre dette; » nous sommes là pour nous plaindre ou pour » t'applaudir. »

Ce mouvement, dont la hardiesse n'appartient pas moins à l'orateur qu'au poëte, le conduit naturellement à parler des premiers ouvrages qui firent distinguer le talent de M. Thomas, de ces éloges académiques devenus modèles dans un genre assez fastidieux en lui-même, mais dont les succès plus ou moins mérités ont pour ainsi dire envahi depuis vingt ans tout le domaine de notre littérature. Cette triste réflexion n'est pas, comme on peut croire, de M. de Guibert, mais elle n'est que trop vraie.

Parmi les éloges de M. Thomas, celui que son

successeur rappelle avec plus d'intérêt, est l'*Eloge de Descartes*, et c'est sans doute celui où l'on trouve le plus de beautés et le moins de défauts, la philosophie la plus éloquente et l'éloquence la plus philosophique, de plus grandes idées et de plus grandes images, un sujet mieux approfondi et le ton le plus propre au sujet.

Dans l'*Essai sur les Femmes*, M. de Guibert loue un caractère d'éloquence plus sobre, et *sobre* a paru véritablement l'épithète qui convenait le mieux au ton de cet écrit. Embarrassé à expliquer pourquoi l'ouvrage n'avait guère eu qu'un succès d'estime, voici comme il se tire de peine : « C'est (dit-il) qu'il eut pour lui les » hommes, dont le suffrage porte ordinairement » l'empreinte tranquille de l'estime, et qu'il » n'eut pas pour lui les femmes, dont le senti- » ment prend si aisément la couleur de l'en- » thousiasme; elles y trouveront le procès trop » sérieusement instruit, et les femmes aiment » mieux être senties que jugées.... » Cette dernière phrase a été étrangement parodiée, et les femmes même n'ont pas eu l'air de l'approuver.

Un ouvrage de M. Thomas qui, pour nous servir de l'expression de notre orateur, ne laissa personne en suspens et força même le vice et la médiocrité à se parer d'une admiration hypocrite, c'est l'*Eloge de Marc-Aurèle*. Le caractère dramatique donné à cet Eloge est en effet d'une belle invention. « Quelle admirable adresse de » rappeler toutes les grandes actions de ce

» Prince par des députés de toutes les Nations » qui ont été témoins de sa gloire et de sa bienfaisance! Et chacun de ces députés, comme » il est peint! comme le Germain, l'Espagnol, » l'Africain, l'habitant de l'Asie ont chacun leur » costume et leur physionomie....! » L'auteur venge ici M. Thomas du reproche d'avoir exagéré toujours la grandeur de ses héros. « C'est assez » sans doute (dit-il) que l'inexorable Histoire » ait l'autorité de peser le mérite des grands » hommes et d'analyser leur gloire, il faut du » moins qu'un seul jour ils soient loués avec » abandon, et c'est à l'éloquence à leur rendre » ce dernier devoir. Oui, l'éloquence peut ce » jour-là, sans bassesse, se laisser aller à son enthousiasme et embellir sans être accusée d'imposture.... Enfin l'éloquence, qui n'est que » trop souvent de la flatterie, quand elle loue les » vivans, ne ressemble plus qu'à la gloire quand, » touchante et sublime, elle descend ainsi du » Ciel pour couronner un tombeau. »

L'ouvrage qui mit le comble aux succès oratoires de M. Thomas, c'est son *Essai sur les Éloges*. M. de Guibert n'a eu garde de l'oublier; mais peut-être est-ce le seul qui eût mérité une plus longue analyse; ce Livre, qu'on aurait, comme il l'observe, pu intituler l'*Histoire de l'Eloquence*, est certainement un des meilleurs morceaux de notre littérature moderne, et ce n'est cependant que depuis peu d'années qu'on lui a rendu toute la justice qui lui était due.

Après avoir parlé de ce que le public connaît de M. Thomas, « Il me reste (continue notre » orateur) à l'instruire de ses pertes. Il composait » un *Poëme sur Pierre le Grand*, et six chants » de ce Poëme, qui devait en avoir vingt-quatre, » sont presque terminés. J'ai quelquefois entendu blâmer le choix de ce sujet....; mais » M. Thomas, voulant prendre son sujet dans » l'Histoire moderne, et n'ayant par conséquent » ni la ressource du merveilleux, ni celle de » la mythologie, pouvait-il mieux faire que de » chercher aux extrémités de l'Europe une Nation et un héros sortant presque des mains de » la nature...? Il fait parcourir à ce héros les pays » qu'il a vus et ceux qu'il n'a pas vus; c'est le droit » du poëte.... Ainsi dans un premier voyage » en France Pierre trouve Louis XIV au comble » de sa gloire, et l'Europe en silence devant ses » armes; il voit ces fêtes mémorables, ces carrousels héroïques qui remplissaient encore ses » délassemens d'images de guerre et de triomphes; Versailles tout brillant de la fraîcheur » de sa création; Paris s'embellissant, comme » Salente, sous la baguette d'Idoménée. C'est à » une partie de chasse, où Pierre assiste sans » être connu et où il tue de sa main un sanglier » qui, comme celui d'Erimanthe, répandait autour de lui la mort et la terreur, que le Monarque français devine le héros du Nord; c'est » ensuite à la cérémonie de son audience publique, dans la galerie de Versailles, qu'il lui

» montre ou lui présente, en lui faisant le portrait de chacun d'eux, ces grands hommes » en tout genre qui se pressent autour de ses » regards, et qui rappellent ce beau cercle de » demi-Dieux peints par Homère autour du Souverain du Ciel.

» Dans un autre chant, le Czar fait un second » voyage en France, et tout a changé. Ce n'est » plus Louis XIV environné de tous ces grands » instrumens de sa gloire et fier d'une famille » florissante, c'est Louis XIV presque seul dans » son palais, et ne pouvant plus s'appuyer que sur » le berceau d'un enfant; c'est Louis XIV après » la paix d'Utrecht, et dont l'étoile a pâli, mais » dont l'âme a résisté; c'est Louis XIV en cheveux blancs et instruit par l'adversité, qui lui » raconte ses revers comme il lui a raconté ses » prospérités; il avoue ses mauvais choix, il déplore ses erreurs. Il donne au Czar la grande » leçon de l'orgueil corrigé et d'un caractère » supérieur à la fortune.

» M. Thomas avait formé le plan d'un autre » ouvrage *sur le génie des peuples à toutes les* » *grandes époques de leur existence*, et personne n'était plus propre que lui à remplir ce » beau sujet, par la profonde méditation qu'il » avait faite de l'Histoire et par la saine philosophie qu'il y aurait répandue. On y eût retrouvé » souvent le pinceau de Tacite et l'âme de Démosthène.... »

Si l'Eloge des vertus de M. Thomas est moins

long que celui de ses ouvrages, il n'est pas moins intéressant; on en jugera par le morceau qui suit.

« Homme excellent sous tous les rapports et » dans toute l'étendue de ce mot universel..., » je ne touche à ton image qu'en tremblant; je » crains d'affaiblir ce que je connais, je regrette » ce que j'ignore. Que de traits cachés par sa » modestie ou perdus dans la solitude où il vi- » vait! Une femme de ses amies, que l'ingé- » nieuse finesse de l'observation suivante et la » pureté du sentiment qu'elle renferme ne man- » queront pas de faire nommer, me parlait il » y a quelque temps de la vigilance continuelle » de M. Thomas sur ses défauts. *Par exemple*, » me disait-elle, *il aimait trop la gloire pour* » *n'être pas quelquefois agité par les succès des* » *autres; mais je ne surprenais cette belle fai-* » *blesse de son âme que par l'excès des éloges* » *dont il accablait alors ses heureux rivaux. Il* » *en était de même de toutes les imperfections* » *qu'il pouvait avoir; elles lui faisaient toujours* » *embrasser avec exagération les qualités oppo-* » *sées; en sorte que je ne me suis jamais aperçue* » *de ses défauts que par ses vertus.* »

A ce trait, auquel les personnes qui connaissent madame Necker ont reconnu sans peine et la finesse de son esprit observateur et sa sensibilité profonde, ajoutons encore le parallèle que M. de Guibert s'est permis de faire ensuite

entre le caractère de M. Thomas et celui de M. de La Harpe (1); ce dernier a eu lui-même la bonne foi de s'y reconnaître et l'indiscrétion de s'en plaindre. Au portrait de l'homme de lettres qui ne respire que pour la gloire et pour la vertu on oppose celui de l'homme de lettres qui n'aspire qu'aux jouissances momentanées de la réputation. Celui-ci, dit-on,

« Celui-ci sacrifie toujours la durée à l'éclat » et la vérité à l'effet; il produit sans cesse, » parce qu'il veut continuellement entretenir le » public de lui, et rien ne mûrit dans ses mains, » parce qu'il est dévoré de l'impatience de cueillir. Toujours inquiet, toujours ombrageux, il » passe sa vie à écouter autour de lui le bruit » qu'il croit faire; il assigne des règles, il distingue les genres, il pose les limites, et il oublie que le génie franchit quelquefois avec » bonheur ces barrières importunes. Il pâlit des » succès, et il les analyse pour les réduire au niveau des siens. L'infortuné ! comme s'il ne » pouvait exister de mérite qu'à ses dépens; » comme si la carrière de la gloire n'était pas » une patrie commune, un champ inépuisable » où les moissons peuvent sans relâche succéder aux moissons; comme s'il n'était pas plus » beau de s'élever au milieu de rivaux qu'on

(1) M. de Guibert n'a jamais pu pardonner à M. de La Harpe d'avoir remporté le prix de l'*Eloge de Catinat*, auquel il croyait avoir le droit le plus incontestable.

» honore que de planer sur la médiocrité et de » dominer dans un désert ! »

Nous croyons devoir terminer ici notre analyse du Discours de M. de Guibert; car il n'y a rien de fort remarquable dans la manière dont il a payé le tribut d'usage aux grandes qualités de Louis XIV et du cardinal de Richelieu, aux vertus plus touchantes de Louis XVI et de son auguste compagne. Avec quelque sévérité qu'on ait jugé ce Discours depuis qu'il est imprimé, n'a-t-il pas rempli son objet par la sensation qu'il a faite sur l'assemblée imposante devant laquelle il fut prononcé ? On ne saurait se dispenser même, à la lecture la plus tranquille, d'y admirer encore et de beaux mouvemens et l'empreinte intéressante d'une âme sensible, d'un caractère plein d'énergie et d'élévation. Si l'on y voit moins de méthode que de chaleur et d'abandon, avons-nous entendu beaucoup de Discours académiques qu'on puisse honorer du même reproche ? On y trouve le mot de *gloire* répété trop souvent, à la bonne heure; mais comment se résoudre à l'effacer lorsqu'on sent de bonne foi que ce mot est parti d'un cœur rempli d'amour pour la gloire ? On sait que depuis sa plus tendre jeunesse M. de Guibert n'a respiré que pour elle. Les passions nobles, comme il l'a dit lui-même, deviennent honorables par leur constance; elles n'ont pas besoin d'être couronnées par le succès pour obtenir quelque estime aux yeux des hommes.

Ce n'est pas sans raison que l'on a relevé dans ce Discours quelques phrases hasardées, quelques expressions peu correctes. Nous n'aimons point qu'on dise à l'Académie, *recevez les ordres de la postérité*, parce que cela n'est guère plus facile à entendre qu'à exécuter; nous n'aimons point qu'on soupçonne le bon M. Thomas *d'avoir eu la conviction secrète de faire reculer devant son talent les bornes de la nature*, parce que c'est précisément là ce que M. de Voltaire appelait du *galithomas*, et que ce ne sont point ces défauts d'un académicien d'ailleurs si estimable qu'il faut faire revivre; ils n'ont été que trop imités; mais des discussions de ce genre ne conviennent point à l'objet de nos feuilles.

La réponse que M. de Saint-Lambert a faite au récipiendaire a paru fort sage, mais de peu d'effet; il est vrai que la manière dont elle fut prononcée n'était pas propre à la faire valoir; il est difficile d'imaginer un organe plus pénible, plus ingrat. M. de Saint-Lambert s'est borné à rappeler au public avec beaucoup de simplicité les titres les plus connus de M. de Guibert, son *Essai sur la taetique* (1) (l'auteur, lorsqu'il le composa, n'avait que vingt-quatre ans), son Livre *sur l'Ordre profond et sur l'Ordre mince*, ses Poëmes, son *Connétable de Bourbon* et ses *Gracques;* tout cela ne devait pas prêter, ce

(1) Il n'y a, disait le Roi de Prusse, que M. de Saint-Lambert cité comme garant du mérite de l'ouvrage, *il n'y a pas grand mal à faire un mauvais Livre à vingt-quatre ans.*

semble, à de violentes critiques; cependant le nouvel académicien a trouvé mauvais qu'on eût oublié ses *Eloges*, et qu'on ait traité modestement de *Poëmes* de véritables Tragédies. M. le maréchal de Broglie a trouvé beaucoup plus mauvais encore que, en parlant du Livre *sur l'Ordre profond*, le directeur de l'Académie ait paru prendre la liberté de décider contre lui en faveur du système de son nouveau confrère, et ce dernier article a été supprimé en entier à l'impression.

La famille de M. de Praslin n'a pas été non plus trop contente de la manière dont M. de Saint-Lambert a rappelé la fermeté avec laquelle M. Thomas, qui occupait un poste honorable auprès de ce ministre, préféra le malheur de lui déplaire à celui d'être complice de l'injustice qu'il voulait faire à M. Marmontel, dont il croyait avoir à venger sa société. « Pour empêcher » M. Marmontel d'entrer à l'Académie, M. de » Praslin voulut engager M. Thomas à demander » la place qui vaquait; il ne put l'y déterminer » et fut mécontent; il ne renvoya pas M. Tho- » mas, si c'est ne pas renvoyer l'homme de bien » qu'on a aimé que de le traiter avec indiffé- » rence; M. Thomas demanda la permission de » se retirer. Depuis ce moment il craignit plus » les protecteurs que la pauvreté... » Ajoutons, pour l'honneur de la Providence ou de l'amitié, qu'elle daigna souvent choisir pour son ministre, que cet extrême désintéressement fut assez

bien récompensé; M. Thomas, quoiqu'il n'ait presque rien retiré de l'impression de ses ouvrages, jouissait, lorsqu'il est mort, de seize à dix-huit mille livres de rente.

La séance académique a été terminée par la lecture que nous a faite M. Ducis d'une *Epître à l'Amitié*, ayant pour épigraphe ces mots de Fénélon : *Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour.*

Il n'y a dans cet ouvrage aucune espèce de plan, point d'unité de sujet; ce sont des lieux communs sur l'amitié, sur l'amour, sur la préférence qu'on doit au premier de ces sentimens; c'est ensuite l'effusion de la reconnaissance du poëte pour les soins que lui rendit M. Thomas à l'occasion du funeste accident qui pensa lui coûter la vie à son retour de Chambéry; ce sont enfin des regrets sur la perte de son illustre ami. Il n'y a pas plus d'unité dans le ton de cette longue Epître qu'il n'y en a dans le plan; ici c'est tout le faste, toute l'emphase de la poésie épique; là c'est toute la fadeur de l'églogue; mais à travers ce triste chaos et de sentimens et d'images et de mots on voit briller par-ci par-là des vers d'une grande beauté. En voici qui ont été fort applaudis et qui nous ont paru mériter de l'être; le poëte parle de l'instant où il revoit son ami qui a volé à son secours.

C'est lui, je le revois : ô que de pleurs coulèrent!
Comme en mes faibles bras ses bras s'entrelacèrent!

Appuyé sur ton cœur, renaissant sous tes yeux,
Dans quelle extase, ami, je contemplai les cieux !
J'admirai leur azur, je regardai la terre,
Je crus me ressaisir de la nature entière.
Ah ! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !

Ce sont ses adieux à son ami prêt à partir pour Nice.

Tu pars. Climats heureux, je le confie à vous.
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux,
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire ;
Pour prix de vos bienfaits vous entendrez sa lyre.

N'oublions point encore le beau mouvement qui termine la peinture de ses regrets.

Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des fleurs ;
Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.
Oui, mon ami, c'est moi, mon accent t'est connu....
C'est moi que tout sanglant tes bras ont soutenu.
Quoi ! c'est moi qui renaît, et c'est toi qui succombe !
Hier contre son sein, aujourd'hui sur sa tombe.

Chanson *sur le Lycée* (1).

Sur l'air : Chanson, chanson.

La Grèce n'eut qu'une Aspasie,
Qui chérit la philosophie
Jusqu'au tombeau.

(1) C'est l'établissement qui a succédé au *Musée*, établi par l'infortuné Pilâtre des Rosiers. Monsieur et M. le comte d'Artois ont bien voulu le prendre sous leur protection, et M. le marquis de Montesquiou a travaillé avec un zèle infiniment respectable à donner à cet établissement toute la consistance, tout l'intérêt dont il était susceptible. Il en a rédigé lui-même le Prospectus, et ce Prospectus respire la philo-

Qu'il était pauvre ce Lycée !
Sa gloire sera surpassée
Par le nouveau.

Non, le Français n'est plus frivole;
On démontre dans cette école
L'attraction.
Là tout le beau sexe s'amuse
Du carré de l'hypothénuse
Et de Newton.

Jadis une belle en physique
Ne connaissait qu'un point unique,
Vrai jeu d'enfant;
Mais à présent elle compose,
Et va remonter à la cause
Du mouvement.

Je vois ces femmes de génie
Etudier l'anatomie
En vrai savant,
Puis dans l'usage de la vie
En appliquer la théorie
En pratiquant.

Voulez-vous savoir la chimie,
Approfondir l'astronomie,
Et vous pousser ?

sophie la plus aimable, le patriotisme le plus sage et le plus éclairé. Il a engagé les hommes de lettres les plus distingués à seconder ses vues, et il y a parfaitement réussi. M. Marmontel et M. Garat se sont chargés du Cours d'Histoire; M. de la Harpe de celui de Littérature; M. de Condorcet et M. de La Croix de celui de Mathématiques; M. de Fourcroy de celui de Chimie et d'Histoire Naturelle; M. de Parcieux de celui de Physique, etc. Ce nouveau Lycée n'est ouvert que depuis un mois; on y compte déjà plus de sept cents souscripteurs, et de ce nombre sont les femmes les plus distinguées de la ville et de la Cour.

Allez aux écoles nouvelles,
Vous apprendrez ces bagatelles
Sans y penser.

Voyez Dunois voyez Pompée,
Voilà David, voici Popée
Et Childebrand.
Passons à la guerre punique...
La lanterne qu'on dit magique
Instruit autant.

Si jamais, maître en l'art d'Homère,
Je peins la reine de Cythère
Et ses attraits,
Dans ce salon plein de modèles,
D'après Longin, d'après vos belles
Je la peindrais.

Craignons qu'une jalouse fée,
Bornant les sages du Lycée
Dans leurs projets,
Hors du giron de la science
Ne les change par sa puissance
En perroquets.

COUPLET *impromptu sur le Discours de M. de Guibert.*

Je suis un brave soldat
Qui chante toujours victoire
Sans avoir vu de combat;
Mon nom de guerre est la Gloire.
Vive la Gloire!

On a donné, le lundi 6 Février, sur le Théâtre français, la première et dernière représentation des *Coquettes Rivales*, comédie, en cinq

actes et en vers, de M. Lantier, auteur déjà connu de deux comédies moins malheureuses, du *Flatteur*, de l'*Impatient*, et d'un petit Recueil de vers et de prose intitulé les *Œuvres de l'abbé Mouche*.

Les premières scènes de cette pièce, d'un dialogue vif et piquant, semblaient présager le succès de l'ouvrage; mais comment soutenir durant cinq actes une intrigue si faible, qui se traîne avec une lenteur si pénible et n'offre aucune situation vraiment comique ou vraiment intéressante? Celles même qui annonçaient quelque intention heureuse n'ont pas produit l'effet qu'on en aurait pu attendre, ou parce qu'elles n'étaient pas assez préparées, ou parce qu'elles ne donnaient aucun mouvement à l'action. Malgré ce défaut fait pour détruire tout intérêt, on a cru reconnaître dans plusieurs endroits de cette comédie, notamment dans le quatrième acte, quelques combinaisons de scènes assez théâtrales et des traits qui rappellent le talent que l'auteur avait montré dans le *Flatteur*, et surtout dans l'*Impatient*. Plusieurs plaisanteries d'un mauvais goût et d'un plus mauvais ton ont achevé de décider le sort des *Coquettes Rivales*, et ce n'est pas sans peine que la pièce a résisté jusqu'au dénouement à l'ennui des loges et à la mauvaise humeur du parterre.

---

*Lettres de madame la comtesse de L*** à M. le c. de R****; un volume in-8°. Ces Lettres sont

censées avoir été écrites depuis 1674 jusqu'en 1680. « Elles me furent confiées, dit l'éditeur, » par M. le c. de R***, à condition qu'elles ne » paraîtraient que long-temps après sa mort, » que je ne ferais pas revivre les noms effacés, » et que j'en changerais même les lettres ini- » tiales... » Il était aisé de juger que la personne qui s'était chargée de publier ces Lettres ne méritait pas d'être accusée d'indiscrétion; car on eut bientôt deviné qu'elles étaient beaucoup plus modernes qu'on ne voulait le persuader aux lecteurs; ce qu'on eut infiniment plus de peine à deviner, c'est qui pouvait être l'auteur de cette petite supercherie littéraire. On soupçonna tour-à-tour madame Riccoboni, madame la comtesse de Genlis, et ce soupçon seul en fait sans doute un assez bel éloge. La première garda le silence. Madame de Genlis crut devoir désavouer hautement l'ouvrage, et le fit avec beaucoup de dédain dans une lettre envoyée au *Journal de Paris* par Lambert, son imprimeur ordinaire. On ne peut dissimuler que l'envie de percer le voile sous lequel s'était caché l'auteur anonyme n'ait attaché à cette production plus d'intérêt qu'elle ne semble en mériter; mais ces Lettres n'eussent pas même fait naître cette sorte d'intérêt si l'on n'y avait trouvé d'ailleurs de l'agrément et de l'esprit. Il est à-peu-près démontré aujourd'hui que ces Lettres sont de mademoiselle de Sommery, auteur d'un petit ouvrage de morale que nous avons eu

l'honneur de vous annoncer dans le temps; il est intitulé *Doutes sur différentes Opinions reçues dans la Société.*

Madame la comtesse de L*** est mariée avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle, mais qui par son caractère et ses procédés mérite son estime et sa tendresse; cela n'empêche pas, comme on peut le croire, qu'elle n'ait conçu une grande passion pour le comte Adolphe, et c'est à ce cher Adolphe que sont adressées toutes les Lettres de la comtesse de L ***. On s'est permis, peut-être assez prudemment, de soustraire les Réponses. Madame de L*** tâche d'être l'épouse, la maîtresse même d'un mari qu'elle ne saurait aimer, et de n'être que l'amie d'un amant qu'elle adore. Il serait difficile d'exprimer un adultère de sentiment avec plus de décence, de délicatesse et de vertu. Une situation si délicate promet à chaque instant de l'intérêt; mais cette attente est toujours trompée; les principaux personnages se trouvent à la fin du volume au même point où on les a vus au commencement; il n'y a donc dans la marche de l'ouvrage ni mouvement, ni progrès. On a tâché de suppléer à ce vide par des portraits, par des réflexions sur les personnes les plus illustres de l'époque où les Lettres sont censées écrites; mais ces portraits, ces réflexions n'ont presque rien de neuf.

Il ne paraît pas trop aisé de dire quel est l'objet que l'auteur de ces Lettres a pu se proposer;

il semble que ce ne soit ni d'instruire, ni d'intéresser, encore moins de tromper le public; car on y eût mis sans beaucoup de peine et plus d'adresse et plus de soin : on pourrait donc ne regarder cet ouvrage que comme un essai dans cette manière d'écrire simple, noble et naturelle qui fut propre au siècle dernier, et dont les prétentions de celui-ci affectent tous les jours de s'éloigner davantage. Sous ce rapport, les *Lettres de madame la comtesse de L**** méritent des éloges; on y trouve de la grâce, de la facilité, et, si vous en exceptez quelques taches assez légères, un goût fort sage et le meilleur ton.

Caroline de Lichtfield, publiée par le Traducteur de Werther; deux volumes in-12. Ce petit Roman, qui a eu le plus grand succès dans ce pays-ci, est d'une Dame de Lausanne, madame de Crouzas, fille de M. Pollier, auteur d'un ouvrage assez estimé, *De l'Influence des mœurs sur le Gouvernement.* Madame de Crouzas pensa devenir elle-même, il y a quelques années, l'héroïne d'un fort beau Roman; elle avait inspiré une grande passion à mylord Galloway, qui n'avait alors que seize à dix-sept ans, et faisait ses études à Lausanne; elle-même en avait environ vingt-cinq. Le jeune mylord l'avait enlevée, et se disposait à l'épouser, en face de l'Eglise, dans un village des environs, lorsque le bailli du lieu, d'accord avec le gouverneur de mylord, trouva je ne sais plus quel moyen de

troubler la fête et de faire partir subitement notre jeune épouseur pour Londres.

Caroline mérite d'être distinguée de la foule des Romans que chaque année voit naître et mourir. Les situations en sont neuves et touchantes; le style, à quelques négligences, à quelques incorrections près, est rempli de grâce, de naturel, d'intérêt et de vérité. Ce Roman commence par où les autres finissent, par le mariage de l'héroïne. Il est vrai qu'elle n'est pas plutôt mariée, que son mari a la générosité de consentir à se séparer d'elle; il est d'une laideur si effrayante, que sa jeune épouse conçoit pour lui l'aversion la plus insurmontable. Devinerait-on ce qui la ramène vers ce nouvel Azor qu'elle finit par adorer? C'est une grande passion pour le meilleur ami de son époux, pour un homme charmant qui doit tout à ce mari disgracié, qui fut seul cause de tous les malheurs de sa vie; car c'est en attaquant sur de faux soupçons le comte de Walstein, le mari de Caroline, que le baron de Lindorf, qui venait d'en recevoir les services les plus essentiels, l'avait blessé si malheureusement, qu'il en était devenu un objet hideux après avoir été un des plus beaux hommes de la Cour de Berlin, etc., etc.

Nous ne prétendons point garantir la vraisemblance de tous les incidens de cette histoire, mais nous osons promettre à tout lecteur sensible qu'elle lui fera éprouver souvent les émotions les plus vives et les plus douces. En doit

on demander davantage au meilleur Roman?

L'auteur annonce lui-même dans un petit avertissement que le fonds de *Caroline* est pris d'un conte inséré dans un Recueil allemand intitulé *Bagatelles (Kleinigkeiten)*. Le premier volume est très-supérieur au second. Ce Roman a eu un succès prodigieux.

Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux Mémoires de M. Linguet sur la Bastille; un volume in-8°. On l'attribue à M. Servan, ancien procureur-général du Parlement de Grenoble. L'auteur entreprend d'y prouver que la Bastille est de *droit divin*, de *droit positif* et de *droit politique*, qu'elle supplée à tous les pouvoirs intermédiaires, à l'honneur, principe de la monarchie, aux lois, etc. Il est aisé de concevoir le développement d'une pareille idée; mais l'ironie malheureusement n'en est ni assez fine, ni assez légère; on y rencontre des idées fortes et hardies, des images expressives; mais ces images nous ont paru souvent ou trop familières ou trop recherchées.

Il y a plus d'intérêt, plus d'originalité dans les notes, surtout dans celle où l'on passe en revue toutes les grandes et petites inquisitions, dans celle où l'on compare nos procès modernes aux anciens tournois, dans la dernière de toutes enfin où l'on examine avec beaucoup de hardiesse le génie de nos différentes lois, politiques, religieuses, bursales, civiles, crimi-

nelles, militaires. Voici une des remarques par lesquelles l'auteur commence cette discussion.

« On a calculé qu'un homme de moyenne » stature porte un jour dans l'autre trente-un » mille trois cent soixante livres d'air bien ré- » parties sur toute la surface de son corps. Un » Huron s'étonnerait bien davantage de la ma- » nière leste dont nous supportons, tous tant » que nous sommes, sans nous plaindre, sans » paraître le sentir, un fardeau énorme de lois; » et ces lois n'ont point d'équilibre entre elles » comme l'air, et ces lois ne sont point néces- » saires à notre vie comme l'air. Cet effet est » vraiment étonnant. »

L'épître dédicatoire qu'il se propose de mettre à la tête du Recueil complet de nos lois criminelles, qu'il est résolu de faire imprimer tout exprès pour le dédier aux accusés, est d'une simplicité assez gaie.

« Messieurs les accusés, j'ai l'honneur de vous » offrir le Recueil de nos lois criminelles, pour » vous apprendre une vérité qu'il est bon que » vous sachiez; c'est, messieurs les Accusés, » qu'une bonne fuite vaut mieux qu'une mau- » vaise attente. Sauve qui peut, et bon voyage. » Sur ce je prie Dieu, messieurs les Accusés, » qu'il vous ait en sa sainte garde. »

Avant d'être venu à Paris, disait souvent M. de Caraccioli, aujourd'hui premier ministre du Roi de Naples, je me faisais de l'Amour l'idée du monde la plus séduisante; je me le peignais comme un Dieu charmant; je croyais vraiment lui voir des ailes d'azur, un carquois brillant, des flèches d'or. J'ai bien ouvert les yeux, j'ai vu que ce n'était qu'un vilain petit Savoyard qui courait le matin, laissant des billets de porte en porte.

*

C'est encore lui qui se plaisait à répéter ce mot d'une femme, que le Mathusalem des amours en France ne vécut que six jours.

*

La curiosité, dit M. Dubucq, est suicide de sa nature, et l'amour n'est que la curiosité.

*

M. de Voltaire a presque toujours imité, mais avec quelle supériorité! Il est, disait M. Dubucq, comme le faux Amphitryon; quoique étranger, c'est toujours lui qui a l'air d'être le maître de la maison; et ne serait-ce pas monsieur, comme Jupiter, parce qu'il était Dieu chez lui?

*

Montesquieu, pour peindre la plus cruelle des tyrannies, celle qui s'exerce à l'abri des

lois, dit qu'elle écrase l'homme qui se noie avec la planche sur laquelle il espérait échapper au naufrage. Suivant M. Dubucq, Moïse a exprimé ce sentiment avec plus d'énergie dans cette loi saintement mystérieuse du Lévitique : *Tu ne feras point bouillir le chevreau dans le lait de sa mère.*

*

Tout le monde se souvient de ces vers de l'Hymne à l'Amitié dans *Castor et Pollux* :

> Et tu serais la volupté
> Si l'homme avait son innocence.

Aux yeux de M. Dubucq, ce ne fut jamais qu'un *non sens*, qu'il compare à ce trait si connu du berger, qui disait que, s'il était Roi, il garderait ses moutons à cheval.

*

Trait peu connu du caractère de Louis XV, mais que nous tenons de bonne part.

Quand feu M. de Montmartel eut réglé ses comptes avec le Gouvernement, le ministre fut chargé de lui offrir une récompense proportionnée aux services qu'il avait rendus à l'Etat ; il refusa tout : Je suis content, je n'ai besoin de rien. Six mois après, il revient trouver le ministre : J'ai refait, dit-il, mon compte, il me faut absolument cinquante mille écus pour régler tous mes arrangemens de famille; après les of-

fres que vous aviez bien voulu me faire, je me flatte que vous ne refuserez pas de les demander au Roi. — Mais il n'y a que six mois que vous refusiez les propositions les plus brillantes, et vous avez besoin aujourd'hui de cinquante mille écus ? — Cela est ainsi, et je vous demande en grâce de mettre ma requête sous les yeux de Sa Majesté.... Le ministre en parla au Roi comme de la demande du monde la plus extraordinaire. Le Monarque, fort embarrassé, se lève brusquement et répond en s'en allant avec une confusion marquée : Il faut, oui, il faut les lui donner.

L'enigme fut bientôt expliquée ; le Roi voulait ces cinquante mille écus pour lui-même, et n'avait pas voulu cependant les demander pour son compte au trésor royal.

*

Il n'y a plus d'hommes à bonnes fortunes, disait une femme de beaucoup d'esprit ; c'est ce qu'a dit à sa manière un des plus éloquens prédicateurs de nos jours : *La vertu dans ce siècle est si décriée qu'il n'y a plus d'hypocrisie.*

Coradin, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre italien, vers la fin de Janvier, n'a pas encore été redonnée depuis, quoiqu'on eût annoncé qu'elle reparaîtrait avec des changemens.

Le poëme est de M. Tacusset, la musique de M. Brumi. C'est le premier coup d'essai des deux auteurs.

Un fabliau, inséré dans la *Bibliothèque des Romans*, a fourni le fonds de cette pièce.

Coradin, comte d'Antibes, en Provence, est parti pour la guerre, en laissant sous la garde d'Euphrosine son épouse un jeune chevalier espagnol, nommé Alphonse, et son écuyer, qu'Edmond son beau-frère a fait prisonniers et conduits dans son château. Euphrosine a traité son jeune prisonnier, pendant l'absence de son époux, avec des soins que quelques méchans ont mal interprétés, et l'on s'est pressé d'en instruire le comte. Celui-ci a quitté son armée après avoir battu ses ennemis. C'est l'instant où commence la pièce.

Cette pièce n'a point l'intérêt du Roman; l'action a paru souvent invraisemblable, chargée d'incidens quelquefois trop imprévus et quelquefois peu motivés. Pour intéresser le cœur il faut persuader la raison, du moins la séduire.

Quant à la musique, M. Brumi a prouvé, par des réminiscences frappantes, que les compositions des Piccini, des Sacchini et des Grétry lui étaient très-connues. Des amis maladroits ont demandé l'auteur à la fin de la représentation avec quelques applaudissemens; mais ces applaudissemens ont été suivis de sifflets si aigus,

qu'il n'est point d'amour-propre qui pût s'y méprendre.

Des trois Oraisons funèbres consacrées à la mémoire de M. le duc d'Orléans, celle dont on a le plus parlé dans le monde est, comme de raison, celle dont il y avait le plus de mal à dire; c'est celle de M..... (1); on y a trouvé tant de maladresse, d'insolence et de gaucherie, que, sur le compte qui en a été rendu au Roi, il lui a été défendu très-expressément de l'imprimer. Voici ce que nous en avons entendu dire à des auditeurs peu suspects de partialité.

L'orateur a débuté d'abord par demander grâce pour l'aridité de son sujet; mais par un mouvement qu'il a cru aussi hardi qu'heureux: Peut-être, mes chers frères (a-t-il dit), en est-il plus d'un parmi vous assez prévenu pour me plaindre de la tâche que je me suis chargé de remplir. Je n'ai en effet à vous présenter aucun de ces caractères, aucune de ces actions éclatantes qui semblent prêter le plus au pouvoir de l'éloquence.... Il a fait ensuite un tableau aussi vague que pompeux de la bienfaisance et de la bonté du Prince; il l'a loué chaitablement d'avoir préféré le charme des vertus privées à cette gloire des héros dont il se dégoûta de bonne

(1) Prononcée dans l'église cathédrale de Notre-Dame.

heure, au moins pour son propre compte, mais qu'il ne cessa jamais d'estimer dans les autres; car ce Prince vertueux se plut toujours à honorer ceux en qui la patrie voyait ou son espérance ou son appui; ce qui amenait, comme vous voyez, nécessairement l'éloge détaillé de M. le Bailli de Suffren, de M. le comte d'Estaing, de M. le marquis de Bouillé, de M. de La Fayette, etc. Il est aisé de sentir l'effet qu'a pu produire un pareil plan aux yeux du moins de ceux qui dans cette cérémonie funèbre venaient offrir aux mânes du meilleur des Princes l'hommage sincère de leur reconnaissance et de leurs regrets. Ce qu'on sentira sans doute encore mieux, c'est combien le duc et la duchesse d'Orléans durent être surpris que l'article de la vie de leur père sur laquelle l'orateur avait cru devoir s'étendre avec le plus de complaisance et d'intérêt ce fût son mariage avec madame de Montesson; il le compare à celui de Louis XIV avec madame de Maintenon; c'est le grand morceau, c'est le morceau du Discours par excellence, au point, dit-on, que ce Discours pourrait plutôt passer pour un panégyrique de madame de Montesson que pour l'Oraison funèbre de M. le duc d'Orléans; ce qu'il y a de certain, et ce qu'on a trouvé d'infiniment répréhensible, c'est que l'orateur, de son autorité privée, s'est permis plusieurs fois de l'appeler sa compagne, son *épouse.* Quand M. le duc d'Orléans, en présence de son ancien

chancelier M. de Belle-Ile, lui a demandé de quel droit il osait appeler madame de Montesson l'épouse de son père, l'orateur lui a répondu hardiment qu'il avait cru en avoir le droit dans la chaire de vérité; que la lettre du feu Roi, qui avait permis ce mariage, était connue de tout le monde, que lui-même l'avait lue dans le temps. Louis XV donna à feu M. le duc d'Orléans une lettre pour l'Archevêque. (On sait que par l'édit de Louis XIII il est défendu à tous les prélats du Royaume de marier aucun Prince du sang sans une lettre écrite de la propre main du Roi). Louis XV l'écrivit lui-même, la remit à Monseigneur devant moi qui l'accompagnais, avec ordre de la lui rapporter après la cérémonie. Elle n'est sortie de ses mains que pour passer dans celles de feu M. l'Archevêque, et c'est des siennes que je l'ai reçue après la cérémonie pour la reporter au Roi. Il s'est confondu en excuses que M. le duc d'Orléans n'a point voulu recevoir, et les ordres du Roi sont arrivés pour défendre absolument l'impression de l'Oraison funèbre de notre digne prédicateur.

La lettre de Louis XV ne contenait que ces mots : « Monsieur l'Archevêque, vous croirez ce » que vous dira de ma part mon cousin le duc » d'Orléans, et vous passerez outre.... » Il est peu de lettre de créance aussi courte.

Le Discours de M. l'abbé Bourlet de Vauxcelles, lecteur de M. le comte d'Artois, est moins un éloge funèbre qu'une exhortation simple et touchante adressée aux enfans de monseigneur le duc d'Orléans sur la tombe de leur aïeul (1), et c'est tout ce que ce Discours devait être; il y règne une sensibilité douce, un abandon aimable, et qu'on doit préférer souvent dans un ouvrage de ce genre à la méthode la plus ingénieuse. Le public n'a pas manqué de faire une application maligne de la leçon suivante.

« Jeunes Princes, la Nation verra toujours » avec complaisance les distinctions que ses » usages vous décernent quand vous, vous pré- » senterez avec ce juste retour d'attention pour » elle et de modestie qui la flatte, quand vous » conserverez à-la-fois cette distance qui sépare » les rangs, et cette ingénuité de regards, cette » bonté de paroles qui rapproche les cœurs. Il » faut sauver son caractère et sa simplicité sans » abdiquer la dignité, ne pas croire qu'on s'ho- » nore en ne sachant que fuir sa place, ni qu'il » suffise de se précipiter dans le peuple pour se » ranger parmi les hommes et les sages, ni que » nous vous permettions un moment de n'être » pas les premiers par la noblesse de votre ex- » térieur ainsi que par le privilége de votre ori- » gine, etc. »

(1) Dans l'église des Dames de Belle-Chasse.

Il y a beaucoup d'emphase, beaucoup de fatras inutile dans l'Oraison funèbre de M. l'abbé Fauchet (1); elle est divisée en deux parties. L'orateur parle, dans la première, de ce qu'il appelle *les vertus nationales du Prince*, de son attachement pour le Souverain, de son courage pour la défense de la patrie, de son respect pour les lois, de son amour pour le peuple, de sa fidélité pour la religion; il cite pour garans de ses talens militaires Frédéric, Henri, Maurice. Quels juges et quels garans! Il dit qu'un jeune ami de la gloire qui a immortalisé en Amérique le nom français fut frappé d'entendre le héros du Nord exalter les connaissances tactiques et le génie guerrier du duc d'Orléans, et prendre à témoin de ce glorieux suffrage le prince Henri. Il faut le croire, puisqu'on l'a dit dans la chaire de vérité; mais M. de La Fayette a, dit-on, quelque peine à s'en souvenir. Dans la seconde partie de son Discours, M. l'abbé Fauchet parle avec plus de connaissance de cause, et par-là même avec plus d'intérêt des vertus domestiques de son héros et surtout de sa bienfaisance. En voici un trait qu'on nous saura gré sans doute de ne pas oublier.

« Un homme vertueux, cachant dans un extérieur simple une de ces âmes incorruptibles » qui sont le sanctuaire de la probité, était » attaché au duc d'Orléans pour son service in- » time; il l'avait placé ensuite auprès des Princes

(1) Dans l'eglise de Saint-Eustache.

» ses petits-enfans, en sorte qu'il ne parut con-
» server aucun rapport direct avec lui-même, et
» depuis quelque temps, ayant obtenu sa retraite,
» toute relation lui semblait interdite avec le
» Prince. Les apparences qui auraient pu trahir
» le secret de ses charités mystérieuses étant
» absolument effacées, il admettait furtivement
» ce seul homme dans l'intimité de sa miséri-
» corde tacite; il lui confiait son âme avec ses
» largesses, il l'envoyait, sous un nom supposé,
» dans tous les asiles du malheur. Un parti-
» culier obscurément vêtu descendait dans les
» cachots, montait au sommet des maisons, pénè-
» trait les plus tristes réduits de la misère, payait
» les dettes des pères de famille détenus dans
» les liens, faisait des pensions à des veuves
» dénuées de tout autre secours, relevait de la
» dernière indigence d'anciens défenseurs de
» la patrie qui cachaient le signe de l'honneur
» et se recélaient eux-mêmes sous les toits du
» pauvre, sauvait l'innocence aux abois de la
» nécessité de chercher dans l'opprobre des res-
» sources pour les premiers besoins, désense-
» velissait pour ainsi dire sur les grabats des
» malheureux pour qui toute lueur d'existence
» semblait éteinte, et les rendait à la vie. Ciel!
» ô ciel! s'écriaient avec de douces larmes ces
» infortunés, eh! à qui devons-nous tant de
» bienfaits, une si pure reconnaissance? Ce
» n'est pas à moi, répondait l'envoyé fidèle,
» j'agis pour un autre; cet autre veut que vous

» rendiez grâce à Dieu seul, à Dieu seul toute » la gloire; mais je dois compte du ministère » que j'exerce. La personne voisine que je » charge de veiller à vos besoins et à vos inté- » rêts attestera seulement de sa main, ou vous- » même, il a été donné au nom de *Luc*... Ah! » mes frères, le voilà enfin ce nom obscur, ce » nom sacré sous lequel se voilait le premier » Prince du sang; ce nom qui fera tressaillir » de la surprise la plus vive ces multitudes d'in- » fortunés pour qui il était le signal du secours; » ce nom qui, prononcé ici, révèle un si long » mystère de bienfaisance; ce nom inscrit dans » les geoles des prisons, dans les registres des » hôpitaux; ce nom qui a retenti sous les toits, » dans les souterrains; ce nom adoptif, ce nom » inconnu était celui du duc d'Orléans, c'était » lui-même. La vivacité du sentiment suspend » la parole, etc. »

C'est en effet le sublime de la charité chrétienne, et sans doute il en est peu d'exemples d'une simplicité aussi pure, aussi vraie, aussi attendrissante.

VERS *du prince d'Albanie au Destin, pour monseigneur le Prince de Prusse, gravés sur les rochers de l'ermitage qu'il a habité depuis le* 11 *Août* 1784, *jusqu'au* 5 *Septembre* 1785.

Quand l'aveugle Destin aurait fait une loi
Pour me faire vivre sans cesse,
J'y renoncerais par tendresse
Si Guillaume n'était immortel comme moi.

On a donné, le vendredi 17 Février, sur le Théâtre italien, la première représentation de la *Prévention Vaincue*, comédie, en prose et en trois actes, de M. Faur, secrétaire de M. le duc de Fronsac, auteur d'*Amélie et Monrose*, etc.

Cette pièce a eu une sorte de succès à la première représentation, on a même demandé l'auteur; mais cette distinction, si commune aujourd'hui et que le secrétaire d'un premier gentilhomme de la Chambre peut se procurer à si bon marché, n'empêche pas que cette nouvelle production de M. Faur ne soit trop souvent qu'une faible imitation de ce qu'on a vu cent et cent fois au Théâtre. Le second acte de la *Prévention Vaincue* offre cependant quelques intentions dont l'effet eût été assez comique si l'auteur les eût soutenues d'un dialogue plus saillant et surtout moins verbeux. Le défaut de style, l'invraisemblance de l'action en général, la langueur du premier et du troisième actes nous persuadent que cette nouveauté ne restera pas plus sur le répertoire des Comédiens italiens que tant d'autres pièces qu'ils jouent tous les jours avec plus ou moins de succès pour les oublier éternellement après cinq ou six représentations.

Nous avons oublié de parler d'une petite pièce en vaudevilles, donnée, sur le même Théâtre, dans le cours du mois passé; elle est intitulée *les Trois Folies*, et ces trois folies sont, Figaro,

Malborough et la fameuse Harpie trouvée, disait-on, au Chili, et dont la gravure a occupé pendant quelque temps la crédulité parisienne. Figaro, jeté par une tempête sur une île, est pris par des Sauvages et condamné à combattre une harpie qui désole leur pays. Figaro vient à bout de la tuer à l'aide des armes que lui apporte l'ombre de Malborough. Vainqueur du monstre, Figaro est reconnu Souverain de l'île et les Sauvages lui prêtent serment.

Quoique le succès de cette bagatelle n'ait été que médiocre, il n'en est pas moins inconcevable; car rien n'est plus insignifiant. L'à-propos seul fait quelquefois la fortune des pièces de ce genre; mais les retards que celle-ci a éprouvés ne lui ont permis de paraître qu'après que d'autres folies devaient avoir fait oublier celle dont il est ici question.

L'indécence avec laquelle la malignité s'était plue à répandre dans le temps qu'on avait voulu, sous l'emblème de la harpie, désigner un homme en place a fait différer plus d'un an la représentation de cette misérable farce. Elle est du sieur Favart, mais du sieur Favart fils, qui n'a hérité malheureusement ni de l'esprit de son père ni des grâces de sa mère.

Numa Pompilius, second Roi de Rome; par M. de Florian, capitaine de Dragons, et gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre, de l'Académie de Madrid, etc. A Paris,

un volume in-8°, de l'imprimerie de Didot l'aîné.

Il est aisé de voir qu'il n'y a pas de grands efforts de génie dans l'invention de ce Poëme; on n'y trouve pas l'apparence d'une situation neuve, d'une comparaison originale, et la manière dont ce plan est exécuté n'annonce assurément pas plus d'imagination que le plan même. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce Roman poétique, c'est la reconnaissance d'Anaïs sous le voile mystérieux de la nymphe Egérie; mais je ne sais si cette idée paraîtra fort heureuse, à moins qu'on n'y cherche quelque motif secret, comme celui de justifier l'étrange méprise de M. le cardinal de Rohan. Aurait-il voulu nous prouver que puisqu'un Prince aussi sage, aussi éclairé que Numa Pompilius a bien pu prendre la petite Anaïs, avec laquelle il avait vécu plusieurs mois, qu'il était sur le point d'épouser, pour une nymphe, pour une divinité destinée à faire le bonheur des Romains, M. le Cardinal peut bien avoir pris, la nuit, dans les bosquets de Versailles, une demoiselle Oliva pour une personne auguste.

Quoi qu'il en soit, ce nouvel ouvrage de M. de Florian, tout léger qu'il est d'idée, tout faible qu'il est de conception, se fait lire sans peine; si la couleur en est un peu monotone, si le style en est quelquefois maniéré, on ne saurait lui refuser le mérite que l'auteur a montré dans ses autres ouvrages, de la douceur, de la

grâce, de la facilité. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir voulu s'essayer dans un genre qui ne paraît pas être le sien. Il a beau chercher le ton épique, il retombe toujours dans celui de la romance et de l'églogue; il a beau donner à son héros des passions ardentes, il a beau lui faire entreprendre des actions et des travaux dignes d'Hercule, ce héros a toujours je ne sais quel air mouton dont il ne pourrait se défaire; sous le pinceau de M. de Florian, le furieux Ajax, le bouillant Achille ne seraient que des bergers en casque.

En lisant Numa, disait l'autre jour la Reine au baron de Besenval, *il m'a semblé que je mangeais de la soupe au lait.* On exprimerait difficilement d'une manière plus simple, plus vraie et plus plaisante, l'impression que produit le ton qui domine dans cet ouvrage.

Les amis de M. de Florian ont cité comme une preuve de sa modestie la fiction que voici. Numa dans un songe voit la déesse Cérès et lui demande la sagesse. Cérès lui répond : « J'avais prévu ta demande, et j'ai prié ma sœur Minerve de te combler de ses dons. Ne t'attends pas cependant à devenir son favori comme le fut le fils d'Ulysse. Non, mon cher Numa, aucun mortel ne doit se flatter d'approcher du divin Télémaque; c'est le chef-d'œuvre de Minerve, elle-même n'oserait tenter d'égaler son propre ouvrage. Mais heureux encore celui qui marchera de loin sur ses traces! Heureux le jeune héros

sur qui la Déesse laissera tomber quelques regards et qui occupera le second rang, quoique si éloigné de son modèle! »

L'idée est ingénieuse; mais n'eût-il pas été plus modeste encore, plus sage au moins, de ne pas même se permettre ici de rappeler le souvenir de *Télémaque*?

AVRIL 1786.

On a donné, le vendredi 10 Mars, sur le Théâtre français, la première représentation du *Mariage Secret*, comédie, en vers et en trois actes, de M. Desfaucheret, auteur de l'*Avare ou Bienfaisant*, dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps.

Cette comédie a eu un succès décidé, et le mérite à plusieurs égards. Assez finement intriguée, elle offre plusieurs situations vraiment comiques; quelques-unes cependant auraient eu besoin d'être mieux motivées; d'autres, quelquefois trop prolongées, ne font pas tout l'effet qu'on en devait attendre. Le rôle de Bessoncourt, qui a paru ressembler à celui de Dupuis dans la charmante comédie de *Dupuis et Desronais* de Collé, est loin d'être aussi vrai, aussi original. Le caractère et les préventions de M. de Bessoncourt mieux développés pouvaient rendre Emilie plus intéressante, jeter plus d'incertitude sur le succès des desseins de madame de Volmar, et donner par-là même plus d'effet au dénouement, qui eût été moins prévu. L'esprit gai, adroit et fécond en ressources de madame de Volmar donne à ce personnage une physionomie neuve et piquante qui contraste d'une manière très-comique avec la vaine et indiscrète bonhomie de Merval, toujours plein de confiance en soi

esprit, et n'ouvrant les yeux sur la sottise qu'il vient de faire que pour en faire une nouvelle. Ce sont ces deux personnages, supérieurement rendus par mademoiselle Contat et le sieur Molé, qui font tout le charme de cette jolie comédie. Le style en est en général assez négligé. L'auteur s'est permis trop souvent ces jeux de mots, ces idées recherchées, ces expressions néologiques qui tiennent au ton précieux de quelques sociétés à la mode. Si pour le goût ce sont des défauts réels, nos acteurs du moment n'en ont pas moins le plus grand talent pour les faire applaudir et des loges et du parterre. Ainsi ces défauts-là, loin de nuire au succès du *Mariage Secret*, ont servi peut-être à le rendre plus brillant. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage a paru agréable, et la critique même la plus sévère ne peut s'empêcher d'y reconnaître des détails pleins de grâce et de finesse, surtout des à-propos très-heureux et quelques idées de scènes vraiment théâtrales.

M. le comte de Genlis ayant trouvé dans les papiers de la succession de madame la maréchale d'Estrées un mémoire de 4,000 liv. non acquitté pour du vin de Sillery vendu à M. le marquis de Conflans, lui a envoyé le mémoire avec ce couplet, sur l'air de Grégoire dans *Richard Cœur-de-Lion*.

Quand le marquis de Conflans
Achète du bon vin blanc,

La chose est facile à croire,
Car on sait qu'il aime à boire ;
Mais pour donner de l'argent,
Vraiment, vraiment,
Il y pense rarement ;
Il veut être comme Grégoire,
Sans payer boire.

M. de Conflans a répondu à M. de Genlis, sur le même air.

Quand au marquis de Conflans
On vend de mauvais vin blanc,
Du vin qu'il ne saurait boire,
Loin d'acquitter le mémoire,
Il le renvoie au marchand,
Pestant, jurant ;
C'est très-juste assurément.
Et doit-il donc plus que Grégoire
Payer sans boire !

Le bruit s'était répandu qu'on allait augmenter de vingt mille écus la finance des charges des Notaires ou Conseillers du Roi Gardes-Notes, et qu'une partie de ces fonds était destinée à la construction d'une nouvelle salle d'Opéra. Cette nouvelle, qui ne s'est point confirmée, a donné lieu au calembour que voici :

Vingt mille écus c'est la cote
Que chaque Notaire paiera,
Et, ce payant pour l'Opéra,
Sera confirmé Garde-note.

Quelques conversations sur la manière de faire des synonymes, auxquelles le Livre de l'abbé

Roubaud avait donné lieu, ont faire naître à madame l'Ambassadrice de Suède l'idée de s'essayer dans ce genre d'écrire. Cet essai a paru un modèle.

VÉRACITÉ, FRANCHISE.

On est franc par caractère, on est vrai par principes; on est franc malgré soi, on est vrai parce qu'on le veut. La franchise interrogée souvent ne peut pas garder un secret; mais la vérité, étant une vertu, cède toujours le pas à une vertu d'un ordre supérieur alors qu'elle la remontre. La franchise se trahit, la véracité se montre; la véracité est courageuse, la franchise est imprudente. Un menteur qui se repent peut devenir vrai, mais jamais franc : on pourrait persuader à un homme franc qu'il doit mentir; mais cela n'avancerait à rien, car il ne pourrait exécuter sa résolution; si un homme vrai l'avait prise, le plus difficile serait fait. Je regarde le visage d'un homme franc et j'écoute les paroles d'un homme vrai. Il faut souhaiter de traiter avec un homme franc, mais confier ses intérêts à un homme vrai; car la vertu est plus maîtresse d'elle-même que le caractère. Dans les négociations, la vérité a de l'avantage sur la finesse; la vertu intimide le vice, mais la franchise ne déconcerte pas la fausseté; c'est une manière d'être contre une manière d'être. Cependant, si j'avais à choisir, j'aimerais mieux vivre avec un homme franc; car je saurais de lui ce qu'il doit me dire et quelquefois ce qu'il doit me cacher; je le pré-

férerais aussi, parce qu'il aurait toujours l'air d'être entraîné par moi, et qu'on trouve plus de plaisir à obtenir qu'à recevoir ce qu'on a résolu de nous donner. Je le préférerais enfin, parce que les qualités ont pour les autres cet avantage sur les vertus, qu'elles exigent moins de respect en donnant la même jouissance.

ANECDOTE *dont nous n'osons garantir la vérité, mais que nous tenons d'une personne qui sous plus d'un rapport mérite une grande confiance.*

On sait que le plan de la révolution qui a eu lieu en Suède en 1772 a été concerté en France lorsque le Roi y était en 1770; depuis ce moment il le portait toujours sur lui, et le peu de personnes qui étaient du secret le gardaient fidèlement. Toutes les mesures étaient prises pour l'exécution, et l'on n'attendait que le retour du baron de Springporten, qui devait amener des troupes de la Finlande. L'indiscrétion ou peut-être la cupidité de madame du Barri, que Louis XV, selon sa louable coutume avec ses maîtresses, avait mise dans sa confidence, faillit à tout perdre. L'ambassadeur d'Angleterre à la cour de Versailles fut instruit du projet par cette Dame, et ne perdit pas un moment à en faire part au ministre anglais à Stockholm; celui-ci le communiqua au comte d'Ostermann, ministre de Russie, qui en avertit les créatures qu'il avait dans l'assemblée des Etats.

Le 18 Août au soir il transpirait quelque chose, et le comité secret devait s'assembler le lendemain. Le Roi, averti du danger qu'il courait d'être arrêté dans son palais même, se rendit sur-le-champ chez le comte de Salza, une des meilleures têtes parmi ses partisans, mais qui était alors malade. Sa Majesté lui demande conseil. Sire, répondit le Comte, ne consultez que votre courage, prenez vos mesures pendant la nuit et demain tout ira bien. Il vaut mieux prévenir que d'être prévenu..... Le lendemain, pendant que le comité secret délibérait, le Roi rendit leur délibération inutile en s'emparant du pouvoir qu'il a conservé. La révolution étant achevée, le Roi envoya demander au comte de Salza s'il était content de lui.

Quoique le comte d'Osterman eût été bien informé, et qu'en conséquence il eût fait tout ce qui pouvait dépendre de lui, l'Impératrice de Russie le rappela, et le priva lui et toute l'Ambassade de six mois d'appointemens.

On a donné, le 21 Février, sur le Théâtre italien, la première représentation de l'*Incendie du Havre*, opéra comique en vaudevilles, de M. Desfontaines.

Tous les papiers publics ont parlé de la conduite aussi noble que courageuse des soldats des régimens de Poitou et Picardie, qui, après avoir éteint un incendie qui menaçait de consumer

toute la ville du Havre, n'ont accepté la somme d'argent que leur ont présentée les officiers municipaux de cette ville que pour en faire don au boulanger dont la maison avait été brûlée. C'est cette belle action que M. Desfontaines a essayé de représenter au Théâtre. Mais, pour la rendre plus dramatique, il a cru devoir supposer que la fille du boulanger était sur le point d'épouser La Valeur, soldat dans le régiment de Poitou, et que cette jeune fille se trouvait seule dans la maison au moment que l'incendie a éclaté. Poitou et Picardie accourent pour porter du secours, et La Valeur s'élance au milieu des flammes pour en tirer son amante évanouie. Tout le reste de l'histoire est suivi le plus fidèlement du monde.

Ce petit ouvrage, qui n'est guère qu'une pantomime mêlée de vaudevilles, a beaucoup réussi; mais ce succès tient moins peut-être au sentiment de l'action même qu'on a prétendu célébrer, qu'au spectacle de l'incendie assez bien rendu, et au coup de théâtre employé déjà dans l'opéra du *Seigneur Bienfaisant*. Il est permis de penser que ce sujet eût produit une toute autre impression si M. Desfontaines l'eût traité simplement en dialogue; un pareil trait de dévouement et d'héroïsme, le spectable effrayant qui a donné lieu à une scène si touchante ne semblaient guère susceptibles de la couleur et du ton qui caractérisent le vaudeville.

On a donné, le 2 Mars, sur le Théâtre italien, la première représentation de l'*Amour Filial*, comédie, mêlée d'ariettes, en un acte. Les paroles sont de M. de Rosoy, auteur de l'opéra comique de la *Bataille d'Ivry*, le seul des nombreux ouvrages dramatiques de cet auteur qui ait réussi, et beaucoup plus qu'il ne le méritait. La musique de l'*Amour Filial* est de M. Ragué.

Cette comédie est imitée d'un drame allemand, intitulé *Le Fils Reconnaissant*, dont nous avons déjà plusieurs traductions. On en a joué une, il y a deux ans, avec quelque succès, sur un de nos petits Théâtres. Dans la pièce allemande, l'action a du mouvement, un intérêt de curiosité que l'on ne retrouve point dans celle du sieur de Rosoy. C'est le fils d'un paysan qui est parvenu de l'état de simple soldat à celui d'officier et de commandant d'une petite ville dans le voisinage du hameau qu'habitent son père et sa mère. Chaque mois il leur envoie de l'argent, et ces bonnes gens, qui l'attendent, viennent d'en recevoir huit écus et une lettre. Le maître d'école leur fait longuement la lecture de cette lettre en présence de leur fille, de son amant Colas, et d'une certaine Colette à qui le bon fils a sauvé la vie et l'honneur dans une de ses expéditions. Cette Colette se trouve transplantée on ne sait trop pourquoi dans ce village. Notre héros ne l'a vue qu'un instant; cependant elle l'aime éperdument; elle en est aimée de même.

Il arrive enfin, embrasse ses parens, épouse Colette, et marie sa sœur à son amant.

Cette pièce est tombée à la première représentation; comment une action où il n'y a ni conduite, ni développement pouvait-elle intéresser? On a retrouvé dans le style cette bouffissure, ce ton emphatique que M. de Rosoy ne saurait abandonner, même lorsqu'il fait parler des paysans. La musique a paru digne d'un meilleur Poëme, et plusieurs morceaux ont été fort applaudis. Le parterre, qui pendant le cours de la représentation avait donné des signes non équivoques de son ennui et de son mécontentement; a pourtant fini par demander l'auteur à grands cris. Le bon fils est venu annoncer que c'était M. de Rosoy qui était l'auteur des paroles : *Cela est égal,* a crié une voix du parterre; *l'auteur de la musique?* L'acteur a répondu que c'était *un nommé M. Ragué.— Faites-lui bien nos complimens.* Cette gaieté, peu flatteuse pour le sieur de Rosoy, n'a pas empêché qu'on ait trouvé fort impertinente dans la bouche d'un comédien l'expression d'un *nommé*, mise avant le nom de M. Ragué; c'est un amateur, il est officier dans un régiment suisse, et son état et son talent méritaient sans doute plus d'égard. Il n'appartient qu'à M. Mercier de dire sans conséquence *le nommé Boileau.*

Trait *et Saillie, nouveau synonyme de madame l'Ambassadrice de Suède.*

Un trait vient de l'esprit, une saillie du caractère; on lance un trait, une saillie échappe. Celui qui dit un trait en a la conscience; celui qui dit une saillie est étonné de l'effet qu'elle produit. Le mouvement qui l'a inspirée fait tout le prix d'une saillie; le mot qui l'a exprimé tout le charme d'un trait. On peut préparer un trait, mais préparer une saillie est un contre-sens. J'aimerais mieux être l'objet d'un trait que d'une saillie; car l'on croit vrai tout ce qui est dit involontairement, et une épigramme faite sans intention est la plus dangereuse de toutes. Celui qui dit une saillie le plus souvent se parle à lui-même; celui qui dit un trait pense toujours à ceux qui l'écoutent. Un trait est spirituel, une saillie est originale. Dans la société, j'aime mieux rencontrer un homme qui parle par saillies que par traits; le premier sera sans prétention parce qu'il parlera malgré lui; l'autre sera exigeant parce qu'il voudra le prix de ses efforts; l'un parlera quand la colère, l'enthousiasme ou la gaieté le gagnera, l'autre quand le trait sera arrivé. Je ne demande pas à l'un de m'amuser tous les jours, mais j'y oblige l'autre; car il en a l'intention. Enfin les envieux pardonneront plus aisément les saillies que les traits; comme elles sont presque toujours inspirées par le caractère, il peut arriver que celui qui les remar-

que et les saisit ait plus d'esprit que celui qui les dit.

Il est des personnes à qui les traits échappent comme les saillies, en qui l'esprit est naturel comme le caractère; mais j'avoue que je ne fais jamais de synonymes d'après de semblables personnes; car je ne distingue, je n'examine, je n'analyse rien en elles; je jouis et je me livre au charme sans chercher à le définir.

M. de La Reynière, avocat au Parlement, fils de M. de La Reynière, administrateur des Postes, auteur des *Réflexions d'un Célibataire sur le Plaisir*, de la *Lorgnette Philosophique*, etc; mais beaucoup plus connu par le souper célèbre qu'il donna il y a deux ou trois ans, et dont nous eûmes l'honneur de vous rendre compte dans le temps; maître Grimod de La Reynière enfin a trouvé bon le faire son carnaval cette année aux dépens de M. de Saint-Ange, le traducteur des *Métamorphoses d'Ovide*. A l'abri trop peu respecté du titre d'avocat, il s'est permis de couvrir cet homme de lettres d'opprobre, et de ridicule dans un libelle intitulé *Mémoire à consulter et Consultation pour maître Marie-Elie-Guillaume Duchosal, avocat en la Cour, demandeur; contre le sieur Ange Fariau de Saint-Ange, coopérateur subalterne du Mercure de France, défendeur*; avec cette épigraphe tirée de Phèdre : *Stultè nudabit animam suam*; et pour vignette les armes de La Reynière, supportées

par deux chats et entourées des emblèmes de la Justice, de la Liberté, des Muses et de la Folie : *Quieti et Musis.* La cause intéressante dont il s'agit dans ce Mémoire la voici :

M. Duchosal, auteur de quelques Satires assez médiocres (1), réclame contre l'injustice qu'on a eue de lui attribuer sérieusement des vers à la louange de M. de Saint-Ange, vers que celui-ci a fait insérer dans l'*Almanach littéraire de M. Daquin*, et dans quelques autres Journaux, sous le nom de M. Duchosal, qui s'était chargé de les lui envoyer. C'est avec tout l'appareil des formes du barreau que maître Grimod de La Reynière demande en faveur de son client la réparation la plus authentique d'une calomnie aussi injurieuse et des dommages-intérêts applicables à œuvres pies. Il établit, par des preuves convaincantes, 1° que la prétendue Epître n'a été faite que pour se moquer du sieur Fariau; 2° que le piége, grossier pour tout autre, a été dressé à dessein, et que son ridicule et bizarre amour-propre seul a pu lui faire donner dedans à plein collier; 3° enfin que les vers ne sont point de M. Duchosal, mais de son ami M. de Ville, trésorier de France de la Généralité d'Amiens, qui, piqué de ce que M. de Saint-Ange avait refusé une place dans le *Mercure* à quelques pièces de sa composition, imagina, pour s'en venger de lui faire adresser des vers à son honneur et gloire, bien sûr qu'ils seraient d'autant mieux accueillis que la flatterie

(1) Les *Ailes du Parnasse*, etc.

en serait plus outrée, et que la vanité du sieur Fariau se prêterait à merveille à cette petite mystification. La vérité de ce fait important est justifiée par une lettre même de M. de Ville; et, pour ne pas se méprendre à l'intention que pouvait avoir eue l'auteur des vers, ne suffisait-il pas de les lire? C'est à M. Fariau qu'on dit :

O toi dont la plume hardie
De la Fable à la Comédie
Passe toujours *avec succès*,
O toi qu'une mâle harmonie,
Et que des *accords toujours vrais*
Placent en dépit de l'envie
Au haut du Parnasse français,
Sans vouloir *outrer* la louange
Je puis te faire un libre aveu :
Ovide chantait comme un ange,
Saint-Ange chante comme un Dieu.

Si maître Grimod de La Reynière s'était contenté de relever le ridicule d'un amour-propre assez aveugle pour prendre à la lettre de pareilles louanges, lui en aurait-on pu savoir mauvais gré? Non; mais à cette plaisanterie il a mêlé les injures les plus grossières, les personnalités les plus humiliantes; il rappelle les outrages reçus en plein café par le sieur Fariau avec une patience vraiment évangélique; la terrible colère qu'il en témoigna quelques jours après; ses menaces chevaleresques lorsqu'il se fut bien assuré de l'absence de son ennemi, et l'épigramme suivante qu'elles lui valurent le lendemain.

A un petit Poëte turbulent, en lui envoyant une Epée de bois; par M. Masson de Morvilliers.

Petit roi des niais de Sologne,
De Bébé (1) petit écuyer,
Petit encyclopèdre altier,
Petit querelleur sa.s vergogne,
Petit poëte sans laurier;
Au Parnasse petit rentier,
Petit brave au bois de Boulogne,
Tu veux en combat singulier
Exposer ta petite trogne;
Eh bien, nous t'armons chevalier.

Ce n'est pas tout; en jetant de la boue à pleines mains sur le sieur de Saint-Ange, maître Grimod ne s'est pas refusé au plaisir d'en faire tomber des éclaboussures sur quelques autres personnes, entre autres sur M. le marquis de La Salle, auteur de l'*Oncle et des deux Tantes*; il avait dit dans le Mémoire que le sieur de Saint-Ange était le premier auteur tombé aux Variétés amusantes (2); il se rétracte ainsi dans une note : « Cet honneur appartient à un sieur de la S***, qui se qualifie de marquis chez les auteurs, et d'auteur chez les marquis, dont on vient de jouer à la Comédie française une rapsodie en trois actes, moitié vers et moitié prose, formée de deux chutes et de sept plagiats, etc. »

L'Ordre des avocats, indigné avec raison de voir qu'un de ses membres, sous le titre de *Mémoire*,

(1) M. de La Harpe.

(2) Il a donné à ce Théâtre une comédie intitulée l'*Ecole des Pères*, drame fort ennuyeux, en trois actes et en vers.

eût osé imprimer un vrai libelle, se disposait à le rayer du tableau; le sieur Fariau de Saint-Ange a voulu lui intenter un procès criminel; M. le marquis de La Salle a menacé d'en faire une justice plus prompte. Pour le soustraire à la censure des avocats, aux poursuites du Châtelet, aux coups de bâton du marquis, la famille a obtenu une lettre de cachet qui l'exile dans l'abbaye de Blamont, à quatre lieues de Nancy. Ainsi s'est terminée la nouvelle facétie de maître Grimod de La Reynière.

MAI 1786.

On se souvient de la grande révolution que méditait M. Bertin lorsqu'il proposa le plus sérieusement du monde à Louis XV d'inoculer aux Français l'esprit chinois. Sans soupçonner aucun de nos ministres actuels d'un semblable projet, ne serait-on pas tenté de croire que quelque génie aussi entreprenant que celui de M. Bertin s'est occupé depuis quelques années des moyens de nous inoculer l'esprit anglais, et qu'il y a même assez passablement réussi? Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que le goût non-seulement des modes, mais encore des usages et des mœurs de cette Nation rivale n'a jamais été porté plus loin en France. Pour le croire, il suffit de regarder autour de soi; pour s'en convaincre plus tristement encore, il n'y a qu'à consulter depuis dix ou douze ans la balance de notre commerce avec l'Angleterre, on y verra ce que coûte au Royaume la manie des chevaux, des voitures, des meubles, des étoffes, des bijoux de toute espèce qu'on fait arriver ici de tous les ports de la Grande-Bretagne. La seule langue étrangère qu'on cultive avec quelque application, la seule qui entre essentiellement dans le plan des éducations à la mode est la langue anglaise; les seuls livres étrangers qu'on daigne traduire sont des livres anglais.

Mais ce n'est pas tout; les objets dont on vient de parler varient et ne laissent le plus souvent que de faibles traces; il en est qui ont une influence bien plus puissante sur les mœurs, sur le fonds même du caractère. Ce qui depuis plusieurs siècles a modifié de la manière la plus caractéristique le génie de la Nation, c'est la galanterie, l'esprit de société, le goût de la toilette; ce dernier article, pour peu qu'on y réfléchisse sans prévention, est de la plus grande importance par ses rapports multipliés avec les deux autres; eh bien! l'anglomanie et ses progrès effrayans menacent également la galanterie des Français, leur esprit de société, leur goût pour la toilette.

Il est rare aujourd'hui de rencontrer dans le monde des personnes qui soient ce qu'on appelle habillées. Les femmes sont en chemise et en chapeau, les hommes en frac et en gilet. Cette manière de se vêtir est, je l'avoue, très-commode, il s'en faut bien même qu'elle soit dépourvue de grâces; mais a-t-elle la noblesse, la dignité convenable à une Nation qui dans ce genre jouit si long-temps du beau privilége de servir d'exemple et de modèle à toutes les autres? Peut-elle exercer aussi utilement cette attention, cette recherche, ce désir extrême de plaire, dont l'habitude est si précieuse à contracter, même dans les petites choses, parce qu'elle s'applique ensuite sans effort aux plus grandes, aux usages de la société, aux manières,

au ton de la conversation, à la culture de l'esprit, aux chefs-d'œuvre des arts, du génie et de l'imagination ?

Comment l'esprit de société se conserverait-il au milieu de tant de goûts faits pour nous en éloigner chaque jour davantage, au milieu de tant d'institutions nouvelles qui semblent n'avoir été imaginées que pour le détruire? L'esprit de société ne se forme que dans ces cercles où les hommes, rapprochés des femmes, s'inspirent mutuellement le besoin de paraître aimables, où cette envie de plaire et de réussir, en excitant les jeux de l'esprit et de l'imagination, en ne leur permettant rien qui puisse blesser la décence et le goût, donne aux idées comme au langage plus de grâce et de finesse, quelquefois même plus de justesse et de douceur; car, si les idées d'un esprit sauvage ont plus d'originalité, celles qui ont été adoucies par les égards dus à la société sont souvent plus justes, elles sont au moins d'une application plus sûre et plus facile. Mais ces cercles si propres à entretenir l'esprit national, où les trouver désormais si l'on continue à suivre la pente que paraissent avoir prise nos mœurs et nos usages ?

Les hommes et les femmes se rencontrent sans doute encore quelquefois, mais peut-on dire qu'ils se voient? Depuis l'établissement des petites loges, il n'y a guère que les amis intimes qui puissent être sûrs de trouver les femmes chez elles. Si la petite loge n'est pas réellement

occupée, c'est au moins un prétexte fort simple, fort honnête pour fermer sa porte à la société et ne la laisser ouverte qu'à l'ami du jour, de la veille ou du lendemain. Il y a vingt-cinq ans, me disait encore l'autre jour mademoiselle Clairon, qu'une femme qui aurait paru plus de deux ou trois fois par mois au spectacle se serait affichée de la manière du monde la plus indécente. Grâce à l'invention des petites loges, elles y vont impunément tous les jours, et ce n'est qu'à l'instant du souper qu'on les trouve chez elles; en conséquence, on n'arrive dans les maisons qu'à dix heures du soir; dans celles où l'on ne joue point l'on ne tarde pas à se mettre à table; mais les femmes y sont pour ainsi dire seules: la plupart des hommes, même les jeunes gens ne soupent plus; ils restent, dans le salon, à jouer ou à causer entre eux; comment souper quand on a dîné à l'anglaise, à quatre ou cinq heures du soir? L'heure de la comédie n'ayant point été reculée comme celle des repas, et la fureur d'aller aux Spectacles étant plus universelle que jamais, on sort des maisons où l'on a dîné comme d'une taverne; le temps à donner à la conversation échappe après le dîner comme avant le souper.

La philosophie du siècle est-d'un usage si commode! Elle nous a fait sentir qu'il n'était point de perte plus irréparable que celle du temps; on l'épargne donc à tous égards le plus qu'il est possible. C'est grâce à ce calcul

que le désir de jouir a remplacé celui de plaire; ce qu'on appelait autrefois un homme à bonnes fortunes n'existe plus, on n'en connaît aujourd'hui guère d'autres que celles qu'on achète, ou que les circonstances vous mettent à portée d'obtenir sans trop de peine. La concurrence est devenue si grande qu'il n'y a plus disette pour personne. On est parvenu à calculer si juste le prix de ses soins et de son temps, qu'il y aurait vraiment un grand ridicule à marquer dans la société beaucoup d'attentions pour une femme, sans la certitude, du moins sans une espérance assez prochaine de l'avoir ou bien de l'afficher avec succès; ce serait prendre un air de vieille Cour, et c'est, comme chacun sait, le plus mauvais air du monde. Le peu de gêne et de contrainte qui règne dans les sociétés du plus haut rang a porté dans celles d'une classe inférieure une familiarité aussi sotte qu'indécente. Plusieurs de nos courtisanes se sont élevées par leur fortune au niveau des femmes comme il faut. L'amusement, les plaisirs, l'extrême liberté, tous les genres de séduction ayant attiré souvent chez elles les hommes de la meilleure compagnie, les femmes honnêtes se sont trouvées dans l'alternative cruelle, ou de prendre pour ainsi dire le rôle de ces dangereuses enchanteresses, ou de se voir absolument délaissées. Quelle atteinte portée à la décence, à la dignité, surtout au véritable amour, à l'aimable galanterie des mœurs chevaleresques! Par une suite nécessaire

de ce nouvel ordre de choses, vu le peu de temps qu'on est obligé de donner aux soins de la galanterie, les hommes se sont accoutumés à vivre beaucoup plus entre eux. De là le prodigieux succès qu'a eu l'établissement des clubs à l'anglaise; on en voit éclore tous les jours de nouveaux, le club politique, le club militaire, le salon de la Comédie italienne, le salon des Arts, le club des Echecs, celui des Américains, etc., etc. Ce sont des assemblées très-nombreuses, composées de gens qui ne se connaissent presque pas, mais qui ont consenti à se rencontrer dans le même lieu sans s'obliger à faire les uns pour les autres aucun frais ni d'esprit, ni d'attention, ni de complaisance; ne point se gêner mutuellement est pour ainsi dire la seule politesse qui dans ces sociétés soit de rigueur. On y arrive à l'heure que l'on veut, on en sort de même; on y peut paraître sans aucune espèce de toilette, dans le sens figuré comme dans le sens propre. Il y règne une assez douce égalité, mais sans confiance, sans mouvement, sans intérêt; on y trouve sans doute des hommes d'une conversation aimable et instructive; mais le ton général dont ces cercles sont susceptibles n'en est pas, comme l'on voit, plus propre à former ou à entretenir l'esprit de société.

Dans le nombre de ces nouvelles institutions il n'y en a que deux où les femmes aient été admises; c'est la Société olympique et le Lycée. La première est une association de franc-maçonnerie

qui n'a guère d'autre objet que l'amusement; on y fait de la musique, on y donne des fêtes; mais, excepté les jours consacrés à cette destination, l'Olympe du Palais-Royal est absolument désert.

Quant au Lycée, c'est un établissement qui doit être distingué de tous les autres, et qui nous paraît digne des plus grands encouragemens; c'est une véritable académie pour les femmes et pour les gens du monde, et qui pourrait contribuer, ce semble, très-heureusement à réparer les défauts sans nombre de nos éducations publiques et particulières. L'esprit philosophique qui a présidé à la formation actuelle du Lycée, les connaissances qu'on y professe, le choix des hommes de lettres chargés de les enseigner, l'intérêt qu'ils ont su répandre sur leurs instructions, en laissent concevoir les plus grandes espérances. Il n'y a point de collége public qui puisse lui être comparé, il n'en est point qui pût remplir le même objet. On parle à des hommes faits avec plus d'intérêt et de liberté qu'à des enfans, et le désir de rendre ses leçons agréables aux femmes, aux gens du monde, inspire à l'instituteur des ressources qu'il n'eût point trouvées sans un pareil motif; c'est surtout dans un pays où l'éducation des jeunes gens destinés aux emplois militaires, aux charges de la magistrature et de la Cour finit pour ainsi dire au moment où elle devrait commencer qu'une instruction de ce genre devient et plus utile et plus nécessaire. Il n'en résultera, dit-

on, que des connaissances superficielles.... pour un grand nombre des auditeurs sans doute, mais non pas pour tous; des prétentions ridicules; toutes les prétentions, comme l'a observé M. de Condorcet dans le Discours par lequel il a fait au Lycée l'ouverture des leçons de mathématiques, « Toutes les prétentions naissent également de l'ignorance de l'homme et de l'ignorance plus grande qu'il suppose à ceux devant » lesquels il les montre. Ainsi nous croyons que » le meilleur moyen de diminuer le nombre des » gens à prétentions c'est celui de chercher à » diminuer celui des dupes qu'ils font ou qu'ils » croient faire... Les lumières superficielles valent mieux que l'ignorance, pourvu que ces » lumières superficielles soient très-répandues; » c'est seulement lorsqu'elles sont très-rares » qu'elles peuvent inspirer l'orgueil de s'ériger » en juge, ou la vanité de se parer du peu qu'on » sait. Toute connaissance réelle, quelque légère qu'elle soit, est utile lorsqu'elle est commune, et il n'y en a point qui ne puisse » devenir nuisible, tant qu'un petit nombre » d'hommes la possèdent exclusivement, etc. »

Nous revenons aux clubs ordinaires, et quelque agréable qu'en soit l'institution pour les hommes paresseux ou pour ceux qui, par les circonstances où la fortune les a placés, ne seraient pas d'ailleurs à portée de voir beaucoup de monde, il faut convenir qu'on ne pouvait guère imaginer d'établissement plus contraire

aux intérêts de la société, et surtout de la société des femmes. Si notre heureuse inconstance ne permettait pas d'espérer que la mode n'en sera pas éternelle, il y aurait sûrement à craindre que le goût des clubs n'amenât insensiblement une révolution très-marquée et dans l'esprit et dans les mœurs de la Nation; mais cette disposition que nous avons si naturellement à nous lasser de tout rassure sur nos folies, comme elle doit modérer aussi la vanité que nous pourrions tirer de nos plus sublimes projets.

En dépit donc des clubs, des wiskis, des jockeys, des fracs noirs, et de tout ce que le magasin de Sykes offre de vases et de meubles charmans, nous osons prédire encore que nous ne deviendrons pas plus Anglais que nous ne sommes devenus Chinois, quelque ingénieuses qu'aient été les mesures prises par M. Bertin pour opérer cette admirable métamorphose. Ainsi soit-il!

CHANSON, *par M. le vicomte de Ségur.*

Ne soyez qu'infidèles,
Sans crime on peut changer;
Mais, sans les outrager,
Aimez toutes les belles.
Si les Amours
Portent toujours
Votre cœur sur leurs ailes,
Imitez l'inconstant Zéphyr,
Qui poursuit toujours le plaisir,
Et caresse sans les flétrir
Toujours roses nouvelles.

Le bruit est pour la Gloire,
Le secret pour l'Amour.
Amans, heureux un jour,
Cachez votre victoire.
Dans vos succès
Soyez discrets,
Aimez avec mystère.
Le Ciel fit les myrtes épais
Pour cacher de leurs voiles frais
Et les plaisirs et les secrets
D'une tendre bergère

IMPROMPTU *de M. Marmontel à madame la B..... de St..., en lui rendant une plume qu'elle venait de laisser tomber.*

Cette plume est une de celles
Qu'à vos pieds déposa l'Amour,
Quand ce Dieu, fixé sans retour,
Vous laissa lui couper les ailes.

EPIGRAMME *sur l'opéra d'*Amphitryon, *de M. Sedaine, sifflé outrageusement ces jours passés au Spectacle de la Cour.*

L'Amphitryon nouveau vient enfin de paraître,
La docte Académie à l'auteur tend les bras;
Sedaine à coup sûr doit en être
Puisque Molière n'en fut pas.

Le succès des synonymes de madame l'Ambassadrice de Suède ayant inspiré à plusieurs personnes de sa société la manie d'en faire sans y mettre ni le même esprit, ni la même grâce, M. le comte de Thiars, las de tant de synonymes,

en a composé un sur les mots *Anesse* et *Bourrique*, qui a paru très-propre à en faire passer la mode; le voici :

ANESSE ET BOURRIQUE.

Expression dont le commun des hommes se sert indifféremment pour exprimer la femelle d'un âne. Les nuances cependant entre ces deux dénominations sont très-distinctes et frappent aisément les esprits subtils et profonds qui pèsent la valeur des termes et veulent parler ou écrire avec élégance.

L'ânesse est une personne qui possède tous les avantages accordés à son espèce. Elle est, dans la vigueur de l'âge, douce, patiente, laborieuse, ayant les vertus de son sexe, et telle enfin que l'Evangile peint la femme forte, bonne mère, bonne nourrice, bonne ouvrière.

La bourrique au contraire présente dans la même espèce un individu avili; et soit que la nature lui ait donné une constitution faible et vicieuse, soit que l'âge lui ait ôté ses forces et ses agrémens, dans cet état de dégradation on la désigne sous le nom honteux de Bourrique.

L'usage, ce tyran des langues, l'usage vient à l'appui de cette distinction. Tout homme qui s'exprime bien dit avec confiance : l'ânesse de Balaam parla. Nul orateur n'oserait dire ou écrire la bourrique.

Lorsque Collé composa son immortel Pot-Pouri, on y lut avec admiration les vers suivans:

Balaam avait une ânesse
Qui prenait des airs de duchesse ;
Elle parlait gras,
Lorgnait Duras,
Et faisait les beaux bras.

On sent aisément que si cet illustre poëte avait mis bourrique à la place d'ânesse, les Dames titrées auraient pu s'en offenser, et que l'amour-propre de monsieur le Maréchal eût été moins satisfait.

Si dans un cercle on entend une personne d'esprit dire une bêtise, on dit : Elle raisonne comme une bourrique. Si au contraire on veut peindre une Dame qui a du caractère, ce qui demande plus d'élévation et d'énergie dans l'expression, on dit : Elle est têtue comme une ânesse.

Les femmes, ce précieux ornement du monde, qui sont dans la société ce que les fleurs sont dans les champs, doivent souvent leur fraîcheur et leur santé au lait d'ânesse. Nul docteur en médecine ne s'est avisé de leur ordonner le lait de bourrique.

Ces exemples me paraissent suffisans pour déterminer l'emploi que l'on doit faire de ces deux expressions qui, comme je le prouve, ne sont point synonymes. Si cependant quelque âne donnait la préférence à la bourrique, ce serait un égarement du cœur, une pure illusion du sentiment qui ne doit pas tirer à conséquence.

A la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, du mardi 25 Avril, M. Dacier, après avoir annoncé le prix proposé pour 1787 (1), a lu l'Éloge de M. Pacciaudi, savant italien, associé-étranger de l'Académie, de l'Ordre des Théatins, bibliothécaire de Parme. Cet éloge, quoique bien fait, était peu intéressant par le sujet.

M. P..... (2), nouvellement reçu et couronné à cette même séance, a lu ensuite un Mémoire sur la législation des Assyriens; on y a entrevu qu'il offrait beaucoup de recherches sur un objet à-peu-près hors de la portée des recherches. Quelques personnes ont applaudi à une comparaison forcée que ce savant s'est permise entre l'encan public des filles de Babylone et la Rosière de Salency. En général le Mémoire a été peu accueilli.

M. Hénin, premier commis des affaires étrangères, a lu un Mémoire sur les Runes, dont il a fait répandre dans l'assemblée les planches gravées qui offrent deux alphabets runiques et une inscription trouvée dans l'église de Hoge, dans la province d'Helsingland, avec une des inscriptions de Persépolis, pour établir une comparaison entre les caractères de l'Orient et de l'Occident. Ce savant a rappelé les travaux faits par quelques littérateurs Suédois pour dé-

(1) *Quels furent l'origine, les progrès et les effets de la pantomime chez les Anciens?*

(2) Auteur d'un Recueil d'épîtres et de poésies champêtres.

chiffrer les runes, qui n'étaient autre chose qu'une écriture simple et alphabétique commune à tous les peuples du Nord, qui a souffert diverses altérations depuis l'époque de l'établissement du christianisme. Ces runes consistent en traits brisés, et ont en effet une grande ressemblance avec ceux qu'on remarque dans l'inscription de Persépolis; c'est ce que l'auteur du Mémoire a développé avec beaucoup de sagacité dans l'ouvrage dont il rendait compte, c'est-à-dire dans une suite de Mémoires lus aux séances particulières.

Cette savante discussion a été suivie de l'Eloge de l'abbé Arnaud, qu'on a beaucoup applaudi. M. Dacier y peint avec des couleurs très-vives et très-naturelles l'enthousiasme de l'abbé Arnaud pour les arts et pour les anciens, sa passion pour les Grecs, la chaleur de son style, la vivacité de ses expressions, et cette éloquence de la conversation qui le rendait cher à la société et qui la lui faisait aimer. Il n'a point dissimulé que l'accueil qu'il y trouvait fut un piége pour lui, qu'il se laissa séduire par des succès faciles, et négligea de travailler péniblement pour la postérité. A l'occasion du Journal auquel l'abbé Arnaud travailla de concert avec M. Suard, M. Dacier a rendu justice au goût, à l'esprit, au mérite littéraire de celui-ci, et a réuni dans son Eloge ce que l'amitié de ces deux hommes de lettres n'avait point voulu qu'on

pût séparer, c'est-à-dire la part que chacun d'eux a eue à cette production estimable.

M. Bailly a annoncé, en commençant sa lecture, qu'il en réservait la suite pour la séance prochaine de l'Académie des Sciences qui avait lieu le lendemain. La première partie qu'il a lue avait pour objet la chronologie indienne; la seconde devait rouler sur l'astronomie de ces peuples. Le *Baravedam*, qui est un des livres saints des Indiens, distingue quatre âges du monde. Il donne aux deux premiers plusieurs centaines de milliers d'années; au troisième un intervalle moins énorme, mais cependant très-disproportionné aux calculs de la chronologie vulgaire; le quatrième est de deux mille quatre cents ans environ. Que faut-il penser de ces traditions? Sont-elles purement fabuleuses? Doit-on croire au contraire que pendant un espace de siècles qui surpasse l'imagination l'Inde a non-seulement existé, mais conservé ses Annales? M. Bailly donne une explication de cette chronologie, qui tient un juste milieu entre ces deux suppositions. La première manière de compter les temps a été par jour, la seconde par mois, la troisième par année. L'Indien emploie un même mot qui répond à celui de révolution, pour exprimer ces trois mesures. Les deux premiers âges sont comptés en jours, le troisième en mois, le quatrième en années. Il n'est donc pas étonnant que les nombres des deux pre-

miers âges soient si énormes ; et, en réduisant tout à sa juste valeur, on trouve un espace de sept mille deux cents ans environ ; calcul qui se rapproche de nos chronologies occidentales. Le nombre des générations confirme cette explication ; enfin tout s'accorde à persuader que M. Bailly a trouvé le nœud de la difficulté qu'il s'était proposée. Son Discours, d'ailleurs écrit et prononcé avec grâce, s'est fait écouter avec plaisir.

On a pris un intérêt non-seulement de curiosité mais d'utilité à celui de M. Le Roy, sur la marine des anciens. Il a présenté à l'Académie quelques figures de galères ou bâtimens longs, tels qu'il voudrait qu'on en fît construire à l'imitation de ceux de quelques Nations anciennes, et qui réuniraient deux grands avantages ; 1° une voilure supérieure et inchavirable ; 2° une construction de la cale telle que, étant endommagée en un point, le reste ne s'en ressentirait nullement ; cette cale serait divisée en compartimens, séparés les uns des autres. M. Le Roy a observé que cette construction serait surtout importante pour les bâtimens doublés en cuivre ; il a regretté que M. de La Peyrouse n'eût pas une telle cale. Il a fini par désirer qu'on construisît des bâtimens sur la Seine avec la voilure ancienne, qui pourraient passer librement sous les ponts et accroître l'activité du commerce. Il a d'ailleurs rendu compte d'une expérience heureuse faite en pleine mer.

On a fort applaudi ce Discours et les vues qu'il a paru offrir.

M. Dacier a terminé la séance par la lecture d'un Mémoire de M. de Chabanon, sur quelques problèmes de musique d'Aristote. M. de Chabanon pense que la musique des Grecs ne différait point essentiellement de la nôtre, quoiqu'ils ne fissent pas usage de l'harmonie; il l'envisage comme voisine du récitatif. Il établit que les différences d'expressions entre leurs théories et les nôtres tiennent à ce que les anciens envisageaient plus particulièrement la quarte, au lieu que nos théoriciens modernes envisagent la tierce comme plus importante. Il explique ce mot d'Aristote, qui dit que la musique imite mieux que la parole. Ce Mémoire, qui est la suite et le développement des réflexions et des longues recherches de l'auteur sur l'art musical, a été très-favorablement accueilli.

Lettre *à MM. de l'Académie française, sur l'Eloge du maréchal de Vauban, proposé pour sujet du prix d'Eloquence de* 1787; avec cette épigraphe tirée de Phocyllide :

> Εὐεπιην ἀσκεῖν ἢ τὴν μάλα παντας ὀνησει.
> Cherche moins à briller par tes discours qu'à les rendre utiles.

Par M. Choderlos de La Clos, officier d'artillerie, de l'Académie de la Rochelle, auteur du fameux roman des *Liaisons Dangereuses*.

« Le tribut d'un éloge décerné par l'Académie, si glorieux à recevoir, ne saurait être » trop difficile à obtenir; acquitté au nom du » public, il doit être généralement consenti, » et sans doute chacun a le droit de discuter le » mérite de celui qu'on offre à l'admiration de » tous. » C'est ce droit que réclame M. de La Clos pour examiner si M. de Vauban fut en effet un grand homme, et si la génération présente lui doit de la reconnaissance. Il ne pense pas qu'on puisse compter dans les titres d'éloges du maréchal de Vauban, ni le projet de *Dime royale* publié sous son nom, mais que les écrivains les plus célèbres ne croient pas être de lui, ni ces volumineuses *oisivetés*, que M. de Fontenelle, si accoutumé à louer, n'ose citer lui-même que comme des *espèces de songe*. Il ne le considère que comme guerrier, comme ingénieur.

M. de La Clos convient que dans la partie de l'attaque des places M. de Vauban s'est véritablement distingué; qu'en ce genre il a fait plus que perfectionner, qu'il a créé l'art; mais il demande ensuite qui pourra le louer, passant toute sa vie à fortifier, et ne faisant pas faire un pas à l'art de la fortification? Qui pourra le louer, enterrant les millions avec une effrayante prodigalité (1), pour élever d'une main ces mêmes

(1) Non pas dans l'exécution; car M. de La Clos le loue lui-même, à la fin de sa Lettre, de l'ordre et de l'économie qu'il a su établir dans tous les travaux dont il a eu la direction; avantage d'autant plus grand qu'il a toujours subsisté depuis.

places qu'il renversait de l'autre si facilement? Qui pourra enfin le louer, coûtant à la France plus de la moitié de la dette actuelle de l'Etat, pour laisser à découvert une partie de ses frontières, et ne donner à l'autre que de faibles défenses, dont l'insuffisance a été si bien connue et si souvent prouvée par lui-même?

Le système de fortification, qu'on appelle le système de M. de Vauban, n'est autre, suivant M. de La Clos, que le système bastionné connu dès la fin du quinzième siècle, déjà régulièrement exécuté, en 1567, à la citadelle d'Anvers, adopté successivement et seulement avec quelques légères différences par tous les prédécesseurs de M. de Vauban, et auquel celui-ci n'a fait comme eux que quelques changemens, dont encore on pourrait contester le mérite et l'importance.

En nous dispensant de suivre l'auteur dans le détail de cette discussion, nous observerons qu'elle porte essentiellement sur ce principe, qui paraît d'une vérité incontestable, c'est que la véritable fortification doit suppléer également au nombre et même à la qualité des troupes, ainsi qu'au génie des commandans; M. de La Clos cherche à prouver que les méthodes suivies par M. de Vauban sont bien éloignées de remplir ce triple objet.

Quoique la Lettre dont on vient d'avoir l'honneur de vous rendre compte ait été envoyée imprimée à MM. les Quarante, elle ne s'est point

encore vendue publiquement. Il n'y a guère lieu de croire que l'Académie veuille priver sur cette réclamation M. de Vauban du prix qu'elle lui a décerné; mais le ton de la Lettre n'a pu déplaire à cette Compagnie; il est sage, mesuré, plein même de respect et de vénération pour elle et pour l'auguste ministère que la Nation semble lui avoir confié désormais, celui de prononcer les jugemens de la postérité.

VERS *de M. le comte de Rivarol à M. Bose, sur le Portrait de Louis XVI, gravé par M. Henriquez.*

Alexandre, jaloux de l'immortalité,
Se réserva la main d'Apelle,
Afin qu'un peintre si fidèle
Le rendit tout entier à la postérité.
Bose! le ciel te garde un destin plus prospère.
Apelle ne peignit que l'effroi de la terre.
Plus fortuné que lui, tu peins un jeune Roi
De qui la gloire sans seconde
Sera d'avoir partout fait respecter sa loi,
Sans coûter une larme au monde.

L'Académie française ayant donné cette année à M. Roucher, auteur du *Poëme des Mois*, le prix d'encouragement qu'elle avait donné l'année dernière assez légèrement à M. de M....., un satirique, sans doute fort injuste, a fait à ce sujet l'épigramme suivante.

A Messieurs les Quarante.

Jurés-priseurs de mots en vers ainsi qu'en prose,
Vous que le dieu du Pinde autrefois, et pour cause,
Crut des topinambours au milieu de Paris,
Après un siècle entier voulez-vous l'être encore ?
Un M....., un Roucher s'honorent de vos prix ;
Mais cet honneur vous déshonore.

VERS *d'un Ami de l'Auteur de la* Lettre d'un Garde du Roi (1).

L'Histoire en a la preuve en mains,
C'est l'exemple qui fait les hommes.
Si Dieu renvoyait les Romains
Dans le pauvre siècle où nous sommes,
Caton tournerait à tout vent,
Lucrèce serait une fille,
Messaline irait au couvent,
Et Brutus même à la Bastille.

On a donné, le mardi 15 Avril, sur le Théâtre italien, la première représentation de l'*Habitant de la Guadeloupe*, drame, en trois actes, de M. Mercier. Le fonds de ce nouveau drame est tiré d'un Roman anglais intitulé *Miss Sidney Bidulph*. Le tableau moral qu'il présente, et dont la société ne fournit que trop souvent le modèle, était bien fait pour assurer à cet ouvrage le succès qu'il vient d'obtenir.

(1) C'est une brochure destinée à servir de suite au Mémoire de M. de Luchet, sur le comte de Cagliostro. Les critiques de ce pamphlet sont beaucoup plus amères qu'elles ne sont piquantes et spirituelles. Le bruit s'était répandu que l'auteur avait été mis à Bicêtre; mais ce bruit est faux.

On a supprimé, à la représentation de cette pièce, imprimée depuis un an, une foule de réflexions et de longues moralités, qu'on reprochera toujours à M. Mercier d'avoir trop prodiguées dans ses ouvrages dramatiques; mais ces changemens, qui en resserrant l'action lui ont donné plus de rapidité, n'ont pu empêcher que l'intérêt du troisième acte ne fût presque nul; il cesse à l'instant où Vanglane avoue à sa cousine qu'il a une fortune immense, qu'il veut la partager avec elle, et qu'il n'a joué le rôle d'indigent que pour éprouver le caractère et les sentimens de sa famille. Si l'auteur eût renvoyé cet aveu au troisième acte, s'il eût attendu la présence de M. et madame Dortigny pour le faire, cette suspension, qu'il aurait été facile de ménager, eût prolongé l'intérêt, en eût répandu davantage sur ce troisième acte qui, tel qu'il est, n'offre aux spectateurs que la punition de M. et madame Dortigny presque effectuée, ou du moins tout-à-fait prévue dès la fin du second acte.

La *Physicienne*, comédie, en un acte et en vers, est de M. de La Montagne, auteur de l'*Enthousiaste* (1) et de quelques autres pièces qui ont eu à l'Ambigu-Comique un succès distingué. L'auteur ne comptait pas que celle-ci dût prétendre à de plus hautes destinées; mais les Comédiens français y ont cru reconnaître un ta-

(1) Petite caricature de *la Métromanie*.

lent dont il leur convenait de s'emparer, et comme notre poëte paraissait fort pressé d'argent, ils ont eu l'honnêteté de lui payer d'avance la somme qu'aurait pu lui valoir un nouveau succès au boulevard.

La *Physicienne* a été donnée, pour la première fois, au Théâtre français, le jeudi 16 Mars. Plusieurs traits des premières scènes ont été fort applaudis, mais le reste a fort déplu; la pièce a été retirée : on a essayé d'y faire des corrections, et ce n'est que le vendredi, 5 Mai, qu'elle a reparu. Quoiqu'elle manque toujours d'intrigue, quoique les scènes s'y succèdent l'une à l'autre sans aucune liaison, sans aucune forme dramatique, on y a trouvé des saillies heureuses, des vers bien tournés, quelques-uns même d'un style vraiment propre au genre comique. Les spectateurs de cette seconde représentation, peu nombreux à la vérité, mais, comme on dit, bien choisis, non contens d'applaudir tout ce qui pouvait être susceptible d'applaudissement, ont fini par demander l'auteur à grands cris; il a paru, il s'est avancé jusque sur le devant de la scène, et après être resté là plusieurs minutes, tremblant et courbé jusqu'à terre, il s'est permis d'exprimer au public l'excès de sa reconnaissance : « Je suis, Messieurs (a-t-il dit en balbutiant), je suis pénétré de votre indulgence; » elle seule peut m'accorder des honneurs qui » ne sont dus qu'à nos maîtres... » Jeune homme, n'eût-il pas été plus décent et plus modeste de

garder le silence, de demeurer caché derrière la coulisse que de venir mendier des suffrages dans une posture si humble et si grotesque?

Le titre de la pièce dit assez quel en est le sujet. On y a voulu fronder le ridicule d'une femme qui affiche la manie de la science physique, électrique, magnétique, aérostatique, etc. D'assez jolis couplets terminent cette bagatelle; voici un de ceux qui a le plus réussi.

Mesdames, malgré vos censeurs,
Votre savoir nous enchante.
Il s'embellit des sons flatteurs
De votre voix touchante.
Vos talens doivent s'employer
Dans nos cours de physique :
Deux beaux yeux sont le vrai foyer
De la flamme électrique.

Nous aimons mieux quelques traits du dialogue entre le père et l'amant; ce dernier, pour caresser la vanité paternelle de M. Siphon, qui trouve qu'il y a beaucoup de rapport entre le caractère de sa fille et le sien, lui dit bonnement :

Toujours en vous voyant l'on vous croira son père.

Nous sommes, répond celui-ci avec une sorte de regret assez comique,

Nous sommes dans un temps où l'on ne croit plus rien.

Je voudrais, dit encore le bon homme en parlant des prétentions de nos femmes de lettres,

Je voudrais qu'en parlant cet étrange jargon
Il leur vint tout-à-coup de la barbe au menton, etc.

La séance publique de l'Académie française, le jeudi 27 Avril, sans être aussi brillante que la dernière (1), n'a guère été moins nombreuse. On était également curieux de savoir comment s'y prendrait M. Sedaine pour se réconcilier avec le style académique, et comment son ami, M. Lemierre, le saurait louer dignement sans déroger aux principes de la Compagnie, qu'il avait ce jour-là l'honneur de présider. Le Discours de M. Sedaine n'est pas mieux écrit que ses autres ouvrages; mais il a paru d'une modestie et d'une simplicité faites pour désarmer la critique; aussi a-t-il été écouté en général avec une grande indulgence. Le seul endroit qu'on ait distingué par des applaudissemens qui ont dû embarrasser l'amour-propre de l'orateur est celui où il fait une espèce d'amende honorable pour tous les défauts reprochés à sa manière d'écrire : « J'avoue, dit-il avec son élégance accoutumée, que les reproches qui » m'*ont été* faits *ont été* justes, *eussé-je* dans ma » conscience des raisons à leur opposer, etc. »

En parlant des travaux que l'académicien qu'il remplace avait préparés pour la nouvelle *Encyclopédie*, M. Sedaine a cru devoir faire une digression éloquente sur les premiers auteurs de ce monument immortel : l'intention du morceau est excellente, mais le mouvement en est un peu gauche. Après avoir rendu à Diderot et d'Alembert l'hommage qui leur est dû, après

(1) Pour la réception de M. de Guibert.

avoir dit d'eux, *Hommes pour nous, ils ne seront des Dieux que pour les siècles futurs*, il s'est sans doute un peu trop pressé de se placer à leur suite: « Pardonnez, Messieurs (dit-il), cette digression » presque involontaire; en rappelant le grand » ouvrage de l'*Encyclopédie*, pouvais-je ne pas » citer ces hommes si recommandables et aux » quels, permettez-moi de le dire, m'ont asso- » cié les bontés et les bienfaits de la Souveraine » du Nord..... » Ce qu'il ajoute est infiniment mieux, parce que rien n'est plus vrai. « J'aurais » résisté peut-être à la vanité de le publier dans » cette assemblée, si cette distinction ne con- » courait pas à justifier le choix dont vous m'a- » vez honoré. »

On s'attendait bien à trouver dans la réponse de M. Lemierre et de l'esprit et de l'originalité; mais, il faut l'avouer, on n'a pas été peu surpris d'y trouver encore infiniment de goût, de la grâce, peut-être même plus de douceur et d'harmonie qu'il n'en eut jamais dans ses vers. Il a eu l'art de rappeler si heureusement tous les ouvrages du récipiendaire, que, grâce à la manière ingénieuse et piquante dont il a su en présenter le souvenir, on a cru les voir rassemblés autour de lui comme autant de trophées de ses nombreux succès. Des reproches dont M. Sedaine venait de reconnaître lui-même la justice de si bonne foi, il a eu l'adresse plus aimable encore de faire naître la louange la plus flatteuse, la plus fine et la plus juste en même temps: « L'aveu

» (lui dit-il) que vous venez de faire.... vous » excuse et vous honore, et parmi vos titres » de gloire vous aviez seul pour ainsi dire le » droit d'insulter à votre propre triomphe. Vous » n'ignoriez pas que, si l'acteur ne doit voir sur » la scène que son interlocuteur, l'auteur ne doit » jamais perdre le spectateur de vue. Doué d'un » tact aussi prompt que délicat, il veut trouver » dans l'expression ce coloris qui est au style ce » qu'est à de certains fruits la fleur qui les cou- » vre. Mais il est aisé d'apercevoir que par une » sorte de défiance de vous-même vous vous » êtes abstenu de dire tout ce que vous pouviez » faire sous-entendre, et que par d'adroites ré- » ticences, par le jeu de la pantomime, par » des repos, par l'action, vous avez su éviter » une partie des difficultés de l'art d'écrire; » toutefois l'expression dans les momens d'effet » ne vous a point abandonné, et le mot propre, » celui du cœur, qui peint tout un caractère ou » récapitule toute une situation, ne vous a ja- » mais échappé.... Aussi cette Compagnie, dé- » positaire de la langue, s'est-elle souvenue que » si elle se fait une loi de couronner les talens » qui ont contribué à la perfection du lan- » gage, elle devait aussi ses palmes à l'imagi- » nation, au naturel et à l'entente raisonnée du » Théâtre, etc. »

Si M. Lemierre n'a pu répandre le même intérêt dans l'éloge de l'académicien auquel M. Sedaine a succédé, il n'y a pas mis moins de me-

sure ni moins d'esprit. Voici ce qu'il dit de son principal ouvrage, le *Poëme sur l'art de peindre.* » Au milieu des détails techniques et de pure » instruction qui ne pouvaient prendre la cou- » leur poétique on rencontre des détails d'agré- » ment où l'inspiration se fait sentir. Ainsi sur » des penchans escarpés et hérissés de plantes » tristes mais salutaires l'œil est réjoui d'espace » en espace à la vue de quelques fleurs écloses » d'elles-mêmes au milieu des trésors d'une utile » végétation. »

Après avoir peint les charmes de la qualité qui distinguait le plus son caractère, « Quel de- » vait être (ajoute-t-il) M. Watelet, doux natu- » rellement et cultivant encore les arts, puisque » leur effet est d'adoucir les caractères même » sauvages, comme le ciseau du sculpteur amol- » lit le marbre, comme à l'aide du feu l'on tourne » et l'on assouplit les métaux! La douceur de » M. Watelet influa jusque sur les sentimens » d'aversion dont il est malaisé de se défendre » dans le cours de la vie, et jamais son éloigne- » ment pour ceux dont il avait à se plaindre ne » put aller jusqu'à la haine... »

M. l'abbé Delille devait terminer cette séance académique par la lecture d'un chant de son *Poëme sur l'Imagination;* mais, après avoir bien dîné chez M. de Montesquiou, après s'être laissé conduire par lui jusqu'à la porte de l'Académie, il s'est échappé comme un écolier. On a déter- miné M. le Secrétaire perpétuel à remplacer ce

vide par la lecture d'un morceau de prose sur le Goût; ce morceau, destiné pour la nouvelle *Encyclopédie*, est plein de vues fines et profondes, mais n'a pas fait un grand effet, parce que, en voulant suivre une marche très-méthodique, l'auteur s'est vu obligé de remonter à une suite d'idées ou trop abstraites ou trop élémentaires pour intéresser la classe la plus nombreuse de ses auditeurs.

Mémoires d'Anne de Gonzague, Princesse Palatine; un volume in-12. Des Mémoires originaux d'Anne de Gonzague seraient probablement assez mal écrits, on peut le présumer du moins sur le seul morceau authentique qui nous soit resté d'elle, le Récit de sa conversion (1); mais que d'anecdotes curieuses, que de choses piquantes en plus d'un genre n'y trouverait-on pas, à en juger par le portrait qu'a fait d'elle le cardinal de Retz! « Madame la Princesse Palatine estimait autant la galanterie qu'elle en » aimait le solide. Je ne crois pas que la Reine » Elisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité » pour conduire un État. Je l'ai vue dans la faction, je l'ai vue dans le cabinet, et je lui ai » trouvé partout également de la sincérité. »

Les Mémoires que nous avons l'honneur de vous annoncer, à quelques petites négligences

(1) On trouve encore dans le Recueil des lettres du comte de Bussy-Rabutin une Lettre de la Princesse Palatine, dont le style n'a certainement aucun rapport avec celui des Mémoires.

près, sont parfaitement bien écrits, et le style et le ton en sont aussi modernes que le langage. On n'y trouve aucun trait qui ne soit connu, rien qui paraisse appartenir véritablement à la manière de voir de la Princesse Palatine. Est-il naturel de penser qu'avec un caractère si marqué, des relations si intimes avec les principaux personnages du temps, la confiance des deux partis, une franchise d'ailleurs si universellement reconnue, la Princesse Palatine n'eût dit dans ses Mémoires que des choses qu'on trouve partout? L'écrivain ingénieux qui a osé prendre un masque si spirituel ne s'est pas flatté sans doute de sauver une pareille invraisemblance par cette multitude de lacunes qui sûrement lui ont coûté moins de regrets qu'elles n'en laissent aux lecteurs. On voit qu'il n'a pris aucune peine, aucun soin pour donner à sa petite fraude littéraire l'espèce de crédit dont elle était susceptible, et l'on est tenté de penser qu'il aurait même été fâché de tromper trop long-temps ses lecteurs. On se gardera donc bien de lui reprocher trop sérieusement quelques anachronismes qu'il lui eût été si facile d'éviter, comme la conversation que la Princesse est supposée avoir avec le coadjuteur avant leur connaissance, la soumission respectueuse qu'elle annonce pour l'autorité des Arnaud à une époque, en 1630, où les Arnaud n'avaient encore rien fait qui pût les faire citer comme des autorités, etc.

Le seul fait que nous ayons trouvé dans ces

Mémoires, dont nous ne nous rappelons pas d'avoir vu aucune trace dans d'autres écrits du temps, c'est l'avis donné à M. le Prince par le cardinal, qu'il y avait des gens apostés par le duc de Beaufort et le coadjuteur pour l'assassiner. « Un des ministres (ajoutent nos Mémoires) le » confirma. On l'engagea, pour savoir à quoi » s'en tenir, d'envoyer son carrosse vers la place » Dauphine ; un coup fut tiré sur la voiture du » Prince, et un laquais qui était dedans fut tué, » à ce qu'on assure. Les uns ont cru que M. le » Prince avait joué cette comédie pour avoir » un motif de poursuivre les chefs de la Fronde; » les autres que c'était une ruse du Cardinal » pour opposer le Prince aux frondeurs et les » animer à jamais contre lui par le soupçon » qu'il jetterait sur eux.... » Il faut convenir que, si c'est une pure fiction de l'écrivain, elle passe un peu les limites où doit se renfermer le talent d'inventer l'Histoire.

Quand l'anecdote de madame de Rhodes, citée dans ces Mémoires, n'aurait pas plus de réalité, on serait toujours disposé à l'accueillir plus favorablement; supposée ou non, elle est dans les mœurs et dans les usages de cette époque singulière de notre Histoire.

On a remarqué dans les prétendus Mémoires de la Princesse Palatine plusieurs portraits d'une touche fine et piquante; mais le plus grand nombre de ces portraits nous a paru calqué très-sensiblement, quoique d'une main habile et légère,

sur ceux qu'on trouve dans les Mémoires du cardinal de Retz: cette imitation est surtout bien frappante dans celui de M. de Turenne. L'auteur des nouveaux Mémoires dit de lui : « Il » avait un certain embarras qui jetait de l'obs- » curité et de l'incertitude dans ses discours...; » on le devinait en quelque sorte plus qu'on ne » le connaissait. Les occasions se présentaient, » et il se montrait supérieur à ce qu'on avait » présumé de lui... » Le cardinal de Retz avait dit de M. de Turenne : « Il a toujours eu en tout, » comme en son parler, de certaines obscurités » qui ne se sont développées que dans les occa- » sions, mais qui ne s'y sont jamais développées » qu'à sa gloire. »

Si l'on ne reconnaît guère dans ces Mémoires le vrai caractère de la Princesse Palatine, ils n'en portent pas moins l'empreinte d'un caractère fort distingué; mais sous ce rapport-là même on pourrait peut-être reprocher à l'auteur de n'y avoir pas mis autant de talent que d'esprit. Voici quelques-uns des traits qui nous ont semblé perdre le moins à être isolés.

« L'intervalle qui sépare les Rois des autres » hommes qu'ils sont habitués à ne voir que » dans une attitude de soumission, ne leur per- » met guère de connaître avec précision l'épo- » que où l'obéissance peut se changer en op- » position, la soumission en audace. »

« Une réputation éclatante, lorsque les hom- » mes ont le temps de réfléchir, nuit plus que les

» grands défauts. Il faut que les événemens im-
» prévus et soudains élèvent les gens d'un mé-
» rite supérieur, sans quoi chacun songe à
» n'avoir pas un rival qui l'embarrasse et obs-
» curcisse son mérite. »

« J'ai souvent remarqué que les factions sont
» comme le gros jeu et comme tous les grands
» intérêts qui font disparaître les distances et
» mettent tout de niveau dans les momens de
» besoin et d'enthousiasme. »

« M. de La Rochefoucauld apercevait dans tout
» l'amour-propre de sa Princesse, madame de
» Longueville, et le voyait sans cesse faire l'of-
» fice de son cœur et de ses sens... M. de La
» Rochefoucauld est un peu suspect; il est
» comme ces médecins qui dans toutes les ma-
» ladies voient celle qu'ils ont le plus particu-
» lièrement étudiée, etc. »

Pour faire juger de l'intérêt et surtout de la curiosité qu'a excités cet ouvrage anonyme, il suffira sans doute de dire que des soupçons également vagues l'ont donné tour-à-tour à mademoiselle de Sommery, à M. de Rhulière, à M. de Malesherbes, à M. de Montesquiou, à M. l'abbé de Périgord, à M. Necker, au comte de Guibert. Le seul point sur lequel tant d'opinions si diverses semblent tomber d'accord, c'est de l'attribuer plutôt à un homme du monde qu'à un homme de lettres.

L'auteur était M. Senac de Meilhan, intendant de Lille, qui a publié plusieurs autres ouvrages. (*Note de l'Editeur.*)

Voyages de M. le marquis de Chastellux dans l'Amérique septentrionale, dans les années 1780, 1781 *et* 1782; avec cette épigraphe :

Multorumque hominum vidit urbes, et mores cognovit.

Odyss. Lib. I.

Deux volumes in-8°, avec des cartes rédigées par M. Dezoteux, officier de l'Etat-Major de l'armée, et qui, ayant fait la dernière guerre en Amérique, en qualité d'aide-de-camp de M. de Rochambeau, a parcouru lui-même la plus grande partie des lieux indiqués dans ces cartes.

Il paraît certain que, lorsque l'auteur écrivit le Journal de ses Voyages, il ne l'avait rédigé que pour lui-même et pour ses amis; mais la curiosité qu'inspirait alors tout ce qui avait rapport à l'Amérique en multiplia bientôt les copies, et sur les instances de M. de Grimm il voulut bien consentir lui-même qu'on en insérât plusieurs morceaux détachés dans le *Journal de Lecture* qui s'imprime à Gotha. Quoiqu'on eût l'attention, pour ne leur donner aucune suite, de les tirer indifféremment du premier et du second Voyages, afin d'éviter que quelque libraire étranger n'entreprît de les rassembler, cette précaution a été inutile; un imprimeur de Cassel a réuni ces morceaux détachés et les a publiés sous le titre de *Voyages de M. le chevalier de Chastellux*, nom que portait encore l'auteur il y a deux ans. C'est la publicité d'une édition aussi mutilée, aussi informe, qui a déterminé l'auteur

à en faire paraître une plus complète et plus soignée, c'est celle que nous avons l'honneur de vous annoncer. Elle ne manquera pas d'être jugée avec une extrême rigueur; on sera surpris sans doute que, publiée par lui-même ou du moins de son aveu, il ne l'ait pas revue avec plus de sévérité, qu'il n'en ait pas retranché cette foule de détails qui, tout intéressans qu'ils sont pour l'amitié, ne le sont presque jamais pour le public, et n'ont pas même toujours ce caractère de simplicité ou de naïveté qui pourrait seul leur prêter quelque charme. Malgré ces reproches, nous oserons répéter ici ce que nous croyons avoir déjà dit précédemment, c'est qu'il n'existe aucun Livre encore plus propre à donner une idée juste et de la nature du pays qu'habitent ces nouveaux républicains, et de leur différentes relations, morales ou politiques.

JUIN 1786.

A la mode de faire des synonymes a succédé celle de faire des *Folles*. Ne devait-on pas craindre que le premier de ces amusemens ne finît par donner à l'esprit une justesse dont la société eût sans doute été fort embarrassée? La peinture d'un sentiment exalté jusqu'à la folie, est bien plus digne d'un siècle qui semble avoir mis sa gloire à être de tous les siècles le plus sensible. Les deux Folles que nous avons l'honneur de vous envoyer ne nous ont été communiquées que sous le sceau du mystère; mais, en confiant ce secret à nos Feuilles, nous ne croyons point l'avoir trahi.

La *Folle de la forêt de Sénart*, *par madame la B..... de St....*

Je me promenais il y a quelque temps dans la forêt de Sénart, et mes rêveries m'avaient entraîné dans l'épaisseur des bois. J'étais importuné par l'éclat du soleil, et je cherchais un jour sombre comme ma pensée. J'aperçus à quelques pas de moi une femme endormie. L'imagination montée par plusieurs heures de solitude, cet événement fort simple me frappa; je voyais tout avec émotion, et mon cœur attendri s'ouvrait à toutes les sensations. Je m'approchai d'elle. Ses

cheveux épars couvraient une partie de son visage; l'élégance de ses vêtemens semblait annoncer un rang distingué; mais il régnait dans sa parure un désordre que l'art n'avait point préparé, et qui semblait plutôt l'effet d'une agitation violente. Elle était jeune, je la reconnus aux formes de son visage; mais cet éclat des fleurs, ornement du printemps de la vie, n'embellissait plus ses traits; sa fraîcheur ne ravissait plus les yeux, l'expression de sa figure en faisait le charme; sa beauté semblait toute morale, et c'était au cœur qu'on en recevait l'impression. Je la regardais avec attendrissement; ses yeux fermés exprimaient encore la douleur, et son sommeil paraissait plutôt l'affaissement de la nature que son repos. Elle se réveilla d'elle-même, elle ne pouvait dormir long-temps; en me voyant elle fit un cri, saisit précipitamment un voile épais qu'elle avait près d'elle, le jeta sur son visage et s'éloigna. Je la suivis: Madame, lui dis-je, apprenez-moi de grâce d'où naît l'effroi que je vous inspire. — L'effroi! me répondit-elle, l'effroi!.... Non, c'est moi.... ce n'est pas vous.... vous restez, vous ne fuyez pas.... Vous ne m'avez-donc pas vue? — Pardonnez-moi, lui dis-je; pendant votre sommeil j'étais près de vous. — Hélas! me répondit-elle, puisque vous m'avez vue vous allez me quitter. Mon voile! mon voile! pourquoi ne l'avais-je pas? Celui-là m'aurait plaint, il a l'air sensible. — Vous ne vous trompez pas, lui dis-je, Madame; vous

m'inspirez l'intérêt le plus tendre. — C'est impossible, s'écria-t-elle, c'est impossible; vous ne savez donc pas qu'on ne peut s'intéresser à moi, ou du moins c'est un instant, après on s'éloigne; pendant cet instant-là je vous dirai tout.... En achevant ces mots, elle se tut. Son voile mal rattaché me laissait apercevoir son visage. Une absence totale de pensées la plongea d'abord dans une rêverie vague et sans objet. Les mouvemens de ses yeux ensuite exprimèrent successivement le retour de ses idées, mais les mots lui manquaient. Elle remuait les lèvres; une puissance surnaturelle semblait lier sa langue; elle faisait des efforts inutiles, et tous ses traits peignaient l'impatience et la douleur. Vous voyez, me dit-elle, je pense; je pleure, mais je ne peux plus parler; questionnez-moi, cela m'aidera. Je ne sais par où commencer; cependant il n'y a qu'une chose, qu'une seule chose à dire; quand vous la saurez, vous saurez tout de moi. Qui est-ce qui a plus d'une idée? La vôtre à vous quelle est-elle? la mienne je la sens partout; ôtez-la-moi, prenez-la; quand vous en aurez deux, vous serez plus heureux, et moi je vous devrai tout. — N'avez-vous pas, lui dis-je, des amis, des parens qui vous accompagnent, qui vous consolent? — Des parens! me répondit-elle; oui, j'ai mon père et ma mère, mais je les ai quittés; vous sentez bien que je devais les quitter. — Les haïssez-vous? lui dis-je. — Moi, les haïr! Ah! Dieu, s'écria-t-elle, je les

aime; c'est pour cela que je les ai quittés. Me voir est une peine, c'en est une; oui, c'en est une; vous le sentirez tout-à-l'heure..... Si ce n'en était pas une il m'aurait aimée; pourquoi voulez-vous qu'il ne m'eût pas aimée? — Ah! lui dis-je, cet homme-là sans doute est un barbare. — Lui! Quelle injustice! s'écria-t-elle, ce n'est pas sa faute si j'inspire l'horreur; mon âme, mon cœur lui conviennent; il aurait voulu m'aimer, et je ne sais quel sort funeste l'entraînait loin de moi. — Vous haïssait-il? — Oh non, me répondit-elle; cela n'était pas si clair, et c'était tout de même. Quand je passais, il ne détournait pas les yeux, mais son cœur ne battait pas; il me répondait, mais je voyais bien qu'il ne m'avait pas entendue; il restait, mais ce n'était plus entièrement lui; je le voyais toujours bon, sensible même; mais c'était pour moi, ce n'était pas pour lui. Au reste, c'est tout simple; si je n'avais pas ce voile, vous vous en iriez aussi; car je fais peur. Je ne le savais pas. Voyez l'erreur des femmes; je ne les croyais pas insensées.... — Elle se mit à rire alors, et cette nouvelle preuve d'égarement m'inspira plus de terreur que toutes les autres; j'étais préparé à ses larmes; mais cette expression de joie dans l'excès de la douleur en devint le plus horrible signe; son visage, tout charmant qu'il était, me rappela ce souris qu'on croit apercevoir dans les traits de la mort, et qui semble produit par une convulsion de douleur, ou par une sombre joie encore plus

effrayante. Je n'essayai point de lui faire quelques vains complimens ; l'aurais-je rassurée par mes louanges ? Sa folie était au cœur, et mes paroles ne pouvaient y atteindre. Elle me tint alors plusieurs discours sans suite, mais cependant sans disparate ; et malgré la rapide succession des sentimens qui l'agitaient, une seule pensée causait son égarement, et la privation de toutes les autres prouvait la perte de sa raison. — Vous me plaignez, me dit-elle, je le vois ; cela me fait du bien. Il me plaindrait, je crois, aussi ; mais cela ne serait pas de même, cela ne me consolerait pas. Cependant je ne suis pas si malheureuse ; car j'ai une espérance depuis un certain temps, depuis que j'ai quitté la maison de mon père ; depuis (me dit-elle en portant la main sur son cœur et la portant ensuite à la tête) que la pensée qui était là est aussi là, j'ai une espérance. — Quelle est-elle ? lui dis-je avec empressement. — Ah ! me répondit-elle, vous m'aiderez peut-être à la hâter. Comment fait-on, je le savais autrefois, je l'ai oublié ; comment fait-on pour dégager son âme de ce visage, de cette figure qui fait qu'on me fuit ? Car le moi d'ici (dit-elle en me montrant son cœur) il l'aimera, j'en suis sûre. Si vous saviez un moyen moins lent que le mien, dites-le-moi, je vous en prie. — De quel moyen vous servez-vous, lui dis-je avec effroi ? — Ah ! me dit-elle, vous allez le savoir. Tous les jours il chasse de ce côté. Une nombreuse compagnie d'hommes, de femmes

est avec lui ; plein de charmes, brillant de gaieté, il plaît à tous, il parle à tous ; moi je me cache dans une petite cabane et je le vois passer. D'abord je fuyais sa vue ; mais depuis que j'ai découvert que cela me faisait au cœur un mouvement qui semblait le séparer de mon corps, j'y retourne tous les jours ; quelquefois je crois que le moment est venu, je m'évanouis ; mais je reviens à moi, et cela m'afflige. Si vous savez une autre manière plus prompte, dites-le-moi ; quelle serait ma joie alors ! il m'aimera alors ! mais vous ne me le direz pas ; déjà l'instant est passé ; déjà vous me haïssez.... — En achevant ces mots elle fondit en larmes. J'essayai de la calmer par les plus tendres expressions d'intérêt ; mais dans ce moment un cor retentit dans la forêt ; à ce son un tremblement universel la saisit ; les battemens de son cœur soulevaient sa robe ; elle échappa de mes mains, et s'enfuyant avec une rapidité surnaturelle : Félicitez-moi, s'écria-t-elle, félicitez-moi, à mon émotion, à mon saisissement ! je le sens, je le crois, l'instant de la délivrance est arrivé ; c'est aujourd'hui, c'est aujourd'hui.

La *Folle de Saint-Joseph*, *par M. le chevalier de Grave.*

Il était deux heures du matin, le réverbère suspendu au milieu de la cour commençait à s'éteindre ; je me retirais du côté de mon appar-

ment, lorsque je crus entendre quelque bruit au bas du grand escalier; je criai deux fois, qui êtes-vous? que faites-vous là? Une voix douce et touchante me répondit: C'est moi, vous voyez bien que je l'attends.

Comme je n'étais pas celui qu'on attendait, j'allais continuer mon chemin lorsque la même voix me dit: Ecoutez donc, venez, et ne faites pas de bruit. Je m'approchai, et près de la dernière marche, derrière le pilier, j'aperçus une femme vêtue de noir, une ceinture blanche et les cheveux épars.

Ecoutez, me dit-elle en me prenant la main, je ne vous fais pas de mal; eh bien, ne m'en faites pas. Je n'ai rien dérangé à votre escalier; je suis dans un petit coin, on ne peut m'y voir; cela ne nuit à personne. Qu'il ne le sache jamais; bientôt il descendra, je le verrai et je m'en irai.

A chaque mot ma surprise augmentait. Je cherchais en vain ce qui pourrait me faire reconnaître cette infortunée; sa voix m'était aussi inconnue que ce qu'il m'était possible d'apercevoir de son extérieur. Elle continuait de me parler; mais ses idées se confondaient, et je ne voyais plus que le désordre de sa tête et les peines de son cœur.

Je l'interrompis et j'essayai de la ramener à notre situation. Si quelqu'un vous avait vue avant moi sur l'escalier!... Ah! me dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas au fait; il n'y a que lui qui soit quelqu'un, et tout le reste n'est

rien; et quand il s'en va il ne fait pas comme vous, il n'écoute pas ce qu'il entend; il n'entend que celle qui est là haut. Autrefois c'était moi...., aujourd'hui c'est elle; mais cela ne durera pas... En disant cela, elle tirait un médaillon de son sein qu'elle serrait avec force.

Dans ce moment nous entendîmes une porte s'ouvrir, et un laquais, tenant une lumière au haut de la rampe, me fit distinguer un jeune homme qui descendait légèrement.

Appuyée près de moi, sa malheureuse victime tremblait de tout son corps; à peine nous eut-il dépassés que ses forces achevèrent de l'abandonner, elle tomba sur les dernières marches près du pilier qui nous cachait. Je voulais appeler du secours, la crainte de la compromettre me retint; je la pris dans mes bras; elle était sans connaissance; j'avais un flacon de sel d'Angleterre, je le lui fis respirer. Elle parut se ranimer un peu; je tenais ses deux mains dans une des miennes, de l'autre je soutenais sa tête. A mesure qu'elle revenait à elle ses nerfs lui faisaient éprouver des tressaillemens convulsifs. Deux fois je l'entendis soupirer; sa poitrine était oppressée; les sons qu'elle croyait former s'éteignaient par la douleur. Enfin, après quelques momens d'un silence que je n'osais interrompre: Ecoutez, me dit-elle, je le sens bien, j'aurais dû vous prévenir. L'accident qui vient de m'arriver vous aura inquiété; car vous êtes bon et vous avez eu peur, et je ne m'en étonne pas; j'étais

comme vous, j'avais peur aussi quand cela m'arrivait; je croyais que j'allais mourir; j'en étais au désespoir : cela m'aurait ôté le seul moyen de le voir, et c'est tout ce qui me reste; mais j'ai découvert, oui j'ai découvert que je ne peux mourir. Tout à l'heure, quand il a passé, je me suis quittée pour aller à lui; s'il mourait je mourrais aussi; mais sans cela c'est impossible : on ne meurt que là où l'on vit, et ce n'est pas en moi, c'est en lui que j'existe. Il y a quelque temps j'étais folle, oui, bien folle; et cela ne vous étonnera pas, c'était alors qu'il commençait à monter cet escalier. J'ai fait tout ce qu'on peut faire dans le désespoir, tout; les moyens ont manqué, et c'était tout simple, je ne pouvais pas mourir. Maintenant ma raison est revenue, tout va et vient, elle de même.... Elle est dans ce médaillon, vous la voyez, c'est un portrait; mais ce n'est pas celui de mon ami. A quoi bon? il est bien, lui, et ne peut pas être mieux; il n'y a rien à faire, rien à changer. Si vous saviez de qui est ce portrait! C'est celui de celle qui est là haut. La cruelle! que de mal elle m'a fait depuis qu'elle s'est approchée de mon cœur! Il y était content, il y était heureux; elle a tout dérangé, tout brisé, tout détruit. Tourmentée de l'excès de ma douleur, je courais partout, le jour, la nuit. Une fois il m'arriva d'entrer seule dans la chambre de mon ami; hélas! il ne l'était plus; je vis ce portrait sur sa table, je le pris et me sauvai... En achevant ces mots, elle se mit à

rire, puis elle me parla de promenades, de calèches et de chevaux, et je vis encore une fois ses pensées se confondre. Après quelques instans elle cessa de parler. Alors je m'approchai d'elle et lui dis : Pourquoi gardez-vous avec autant de soin le portrait de la méchante femme qui est là haut? — Quoi! reprit-elle, vous ne la savez pas? c'est ma seule espérance; tous les jours je le prends et le mets à côté de mon miroir, et j'arrange mes traits comme les siens; déjà je commence à lui ressembler un peu, et bientôt avec du travail je lui ressemblerai tout-à-fait; alors j'irai voir mon ami, il sera content de moi et n'aura plus besoin d'aller chez celle qui est là haut; car, excepté cela, je suis sûre que je lui plais davantage. Voyez à quoi tient le bonheur, à quelques traits qui ont cessé d'être arrangés à sa fantaisie? Que ne le disait-il? j'aurais fait ce que je fais actuellement, et il n'aurait pas été obligé de s'adresser à une étrangère; c'était bien aisé, il nous aurait évité bien des peines; mais sans doute il n'y a pas pensé. Tous les soirs je viens sur cet escalier; il ne descend jamais qu'après que l'horloge a sonné deux heures. Alors, comme je n'y vois pas, je compte les battemens de mon cœur; depuis que j'ai commencé à ressembler au portrait j'ai compté quelques battemens de moins; mais il est tard, il faut que je me retire. Adieu. Je la conduisis jusqu'à la porte de la rue; lorsque nous fûmes passés elle tourna à gauche; je fis quelques pas avec elle. Ses yeux

se fixèrent sur la ligne de lumière que les réverbères formaient devant nous : Vous voyez toutes ces lampes, me dit-elle, eh bien, la suite des générations des hommes se succède de même ; elles sont de même agitées par les vents, un feu sensible les anime, une égale distance les sépare, elles n'existent qu'autant qu'elles se consument; et l'enfant qui les allume ne sait pas plus ce qu'il fait que le hasard qui les éteint. Après cela, soyez étonné si le bonheur se dérange aussi facilement dans le monde..... Je la suivis toujours : Restez, me dit-elle, retournez chez vous; j'emporte une partie de votre sommeil, et je fais mal ; le sommeil est bien doux quand on est heureux... Je n'osai l'affliger en restant davantage, et je la quittai; cependant, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose, je la suivis des yeux en marchant plus lentement. Bientôt elle s'arrêta près d'une petite porte, elle l'ouvrit et la referma sur elle. Alors je rentrai chez moi, l'esprit et le cœur également agités; cette infortunée m'était toujours présente; je me retraçais la cause de son malheur; et quelques regrets, quelques souvenirs se mêlaient à mes larmes. J'étais trop vivement affecté pour espérer le sommeil, et, en attendant le jour, j'écrivis ce qui m'était arrivé. Puisse ce récit intéresser les âmes sensibles!

Il y a quelques mois que M. de Mirabeau conseillait à M. de Beaumarchais de ne plus songer

désormais qu'à mériter d'être oublié. Est-ce pour suivre un conseil si plein de franchise qu'il a cru devoir répandre avec tant de solennité la lettre que voici ? Elle est sans doute assez curieuse pour mériter d'être conservée; c'est Figaro prenant toute la dignité qui convient à l'acte de la vie le plus sérieux et le plus imposant.

Copie *de la Lettre de M. de Beaumarchais à madame de Villers sa femme, en partant, le 24 Avril* 1786, *pour Kehl.*

« Je ne veux pas, ma chère amie, vous priver plus long-temps de la jouissance de l'état qui vous appartient; vous êtes ma femme, vous n'étiez que la mère de ma fille; il n'y a rien de changé à votre état antérieur; mais je désire que dès ce moment, qui est le premier de mon absence, vous me représentiez honorablement dans ma maison et que vous preniez mon nom qui est devenu le vôtre.

» Embrassez notre fille tendrement, et faites-lui comprendre, si vous le pouvez, la cause de votre joie. J'ai rempli tous mes devoirs envers elle, envers vous. Mon absence est sans l'amertume qui m'a suivi dans mes autres voyages; il me semblait toujours qu'un accident pouvait nous tuer tous les trois d'un seul coup; je suis tranquille, en paix avec moi-même, et je puis mourir sans remords.

» Ne rassemblez point nos amis pour les fêter à ce sujet, mais que chacun apprenne par vous la justice que je vous ai rendue. Conservez, je vous prie, l'air et le ton modestes que je vous ai demandés pour toute récompense, afin que vos ennemis et les miens ne trouvent point de matière à censurer l'acte le plus sérieux et le plus réfléchi que j'aie fait de ma vie.

» Allez voir mes deux sœurs; demandez-leur bonne et franche amitié. Elles me doivent cette douce et honorable déférence; elles doivent leur attachement à votre fille, à sa mère; et mes bienfaits autour de moi seront désormais proportionnés aux égards qu'on vous montrera. Je ne recommande rien à mon neveu Eugène qui vous est attaché. Ma nièce de Miron vous rendra toujours ce qu'elle vous doit.

» Prenez ouvertement les rênes de votre maison; que M. Gudin, mon caissier, traite avec vous comme avec moi-même. Habillez nos gens pour mon retour avec modestie, mais comme il vous plaira. Menez votre fille à ce bon curé de Saint-Paul qui vous a montré un si tendre respect lorsqu'il nous a mariés.

» Soyez toujours ce que vous êtes, ma chère amie; honorez le nom que vous allez porter; c'est celui d'un homme qui vous aime et qui le signe avec joie, votre ami et mari. — Signé *Caron de Beaumarchais.*

» *P. S.* Je vous fais remettre exprès cette lettre

par M. l'abbé..... (1), mon bon ami et le vôtre. Sachez-lui gré, ma chère, du doux empressement avec lequel il me demande la préférence de cette commission.

» Si quelqu'un s'amusait à vous donner quelque désagrément au sujet de cette nouvelle, pardonnez tout en ma faveur. Je me suis toujours bien trouvé de ne conserver aucun ressentiment des injures. Adieu pour un mois. »

Scanderberg, tragédie en cinq actes, en vers, représentée, au Théâtre français, pour la première et dernière fois, le mardi 9 Mai, est de M. Dubuisson, auteur de *Thamas Kouli-Kan*, du *Vieux Garçon*, d'*Albert et Emilie*, etc. On ne croit pas qu'il existe d'ouvrage dramatique d'une conception tout à-la-fois plus extravagante et plus froide.

Le style de cette étrange production n'est pas plus raisonnable que n'en est le plan. Voici un vers que tout le monde a retenu, grâce à sa sublime obscurité :

L'idole de mon cœur est le Dieu de mon âme.

On a donné, sur ce même Théâtre, le samedi 13, la première représentation du *Portrait*, ou *le Danger de tout dire*, comédie, en un acte

(1) Conseiller de Grand-Chambre, homme d'esprit, qui a justement ou non la réputation trop bien établie d'être beaucoup plus attaché à ses amis qu'aux devoirs et à la considération de son état.

et en vers, par M. Desfocherets, auteur de la jolie comédie du *Mariage Secret*.

Une jeune femme, aimant son mari autant qu'elle en est adorée, lui prépare une surprise agréable; elle veut lui donner son portrait sans qu'il en ait été prévenu. Pour y réussir, il a fallu aller plusieurs fois secrètement chez le peintre; dans ces courses elle a été aperçue par un de ces hommes qui, n'ayant aucune affaire, sont toujours occupés de celles d'autrui, se trouvent partout, veulent tout savoir et croient tout deviner. Cet homme, qui est l'ami du mari, ne manque pas de l'instruire de ce qu'il a vu; il n'a pas pu en pénétrer le motif, mais les soupçons qu'il jette dans son esprit suffisent pour exciter sa jalousie. Il vole chez le peintre, et la manière dont celui-ci répond à ses questions porte ce sentiment jusqu'aux dernières fureurs. La jeune femme cependant rentre chez elle avec le portrait, et le place sur un canapé caché par un rideau; son fils, un petit espiègle de sept ou huit ans, qu'elle a mis dans sa confidence, mais à qui elle n'a pas laissé le temps de voir le portrait de peur de surprise, se glisse furtivement derrière le rideau pour le regarder à son aise. Dans ce moment le mari reparaît furieux; il accable sa femme des plus cruels reproches, et, croyant enfin la confondre, il court tirer le rideau. On se partage aisément sa surprise en voyant le portrait entre les mains de son fils, qui lui récite en tremblant les vers destinés à lui en consacrer l'hommage.

Ce coup de théâtre offre un tableau agréable, mais que le spectateur a prévu trop long-temps pour qu'il puisse être d'un grand effet. Est-il encore bien naturel qu'un enfant demeure si long-temps derrière le rideau, témoin de la scène du monde la plus violente, pour se trouver juste en attitude au moment où il convient de l'être? On a jugé qu'en général le ton de cette pièce n'était guère d'accord avec le fonds qui est infiniment léger; des mouvemens si violens dans un tableau de ce genre paraissent nécessairement outrés; leur expression est plus convulsive, plus pénible qu'elle n'est touchante et vraie. Le rôle du bavard a paru tenir trop de la caricature; la manière dont le sieur Dugazon l'a joué n'était pas faite pour rendre ce défaut moins sensible.

Fragment *du Discours de réception de M. Sedaine, dont M. Marmontel a exigé la suppression comme très-injurieux pour les gens de lettres, très-déplacé dans un Discours académique, et aussi dépourvu de* justesse *que de* justice *et de* bienséance. *Malgré la rigueur d'un pareil anathème, nous nous empressons de recueillir ici ce morceau; et nous oserons même avouer que c'est le seul de tout le Discours qui nous ait paru digne de l'auteur et de l'originalité qui distingue son talent et sa manière de voir.*

« Un homme s'élève au milieu de sa nation » de la Nation la plus sensible, la plus délicate,

» la plus sévère sur les créations du génie et » sur les productions de l'esprit, de celle enfin » qui, sous l'apparence de la frivolité qu'on » lui reproche, exerce avec plus d'avantage » le sentiment vif, fin et profond qui précède » et dicte ses jugemens.

» Ce homme enfin se lève et dit : Ecoutez-» moi; je suis celui à qui la nature a accordé » assez de génie pour dominer vos âmes; je » vous invite tous à vous rassembler dans une » même enceinte pour y reconnaître la supé-» riorité de mes talens. Spectateurs et audi-» teurs, vous serez intéressés, touchés, émus » par les personnages que j'ai imaginés; je vais » les faire parler dans le style le plus pur et le » plus noble; je vais les faire agir, et de vérita-» bles malheurs, ce qui émeut la pitié la plus » sensible aux accens de l'humanité souffrante, » ne vous ont peut-être jamais fait répandre » autant de larmes que je vais en faire couler » de vos yeux; et ce prodige ne suffit pas encore » à la magie de mon art, la terreur va s'empa-» rer de vos sens; je vais vous effrayer de pé-» rils imaginaires, vous partagerez tous les » mouvemens de mes personnages, et la mar-» che de leurs crimes, et l'impression des re-» mords qui suivent les forfaits, et le plaisir de » la vengeance que je vais en tirer.

» Un autre homme, ou le même, vous dit » ensuite : Je veux vaincre de plus grandes diffi-» cultés; je vais vous prouver que je peux tout;

» mon empire sur votre âme est
» l'avoir vue serrée, comprimée, op
» je vais la remettre dans l'état le plus tran-
» quille ; je vais lui rendre le calme de la séré-
» nité, lui plaire, l'instruire, l'intéresser ; une
» joie pleine et entière va s'emparer
» cœurs, la gaieté va s'épanouir sur tous les
» visages, et un rire universel ira frapper la
» voûte du palais où je vous rassemblerai.

» Et cet enchanteur, qui promet tant de
» merveilles, cet homme prodigieux qui s'an-
» nonce avec toutes les prétentions, avec toute
» l'ambition des Corneille, des Racine, des
» Voltaire et des Molière, je le nomme seul, et
» il le sera long-temps ; cet homme de lettres,
» osera se plaindre de la sévérité de ses juges,
» des clameurs du parterre, de l'analyse du
» censeur, de l'amertume de la critique ; il
» verra des envieux partout, sans songer que
» se plaindre de l'envie, c'est dire hautement
» qu'on se croit assez de mérite pour l'exciter. »

Coup-d'œil *philosophique sur le Règne de saint Louis; par M. Manuel.* Un volume, avec cette épigraphe tirée de la *Henriade* :

> Je suis cet heureux Roi que la France révère,
> Le père des Bourbons.

Un coup-d'œil philosophique sur ce règne devait présenter, non-seulement les faits qui l'ont illustré, mais encore le développement des moyens que ce Prince sut employer le pre-

n. [illegible] aquer et pour soumettre à la puissance royale celle des grands vassaux de la couronne. On devait surtout s'attendre à trouver dans cet ouvrage une analyse raisonnée de ces [illegible] Établissemens de saint Louis, qui constituent encore une partie essentielle de notre jurisprudence, dans lesquels, sans ministre, sans conseil, en rassemblant le droit écrit des Romains, les décrétales, les conciles, les coutumes et les ordonnances des Rois ses prédécesseurs, il a donné à la Nation le premier Code de lois authentique qu'elle ait eu. C'est à ce bon Roi que l'on doit en particulier cette institution importante dont les anciens Gouvernemens n'avaient pu lui fournir qu'un modèle assez imparfait; celle d'un censeur, d'un dénonciateur public (les procureurs-généraux), chargé de poursuivre le crime au nom du Prince, et qui, l'œil toujours sur la loi, lui désigne à chaque instant le citoyen, le magistrat même qui ose l'enfreindre. Tous ces Établissemens, dont nous éprouvons encore l'heureuse influence, étaient dignes sans doute d'arrêter l'attention de l'auteur. Combien ne la méritait pas encore le grand changement qu'opéra imperceptiblement dans nos mœurs la sagesse de ce règlement de saint Louis, qui substitua les formes juridiques aux formes purement militaires et si souvent barbares qui jusqu'à lui avaient servi à décider les contestations les plus simples et les plus compliquées! Ce fut le Roi qui introduisit en-

core et remit du moins en vigueur l'appel de tous les jugemens à son tribunal; c'est même à ce grand moyen politique, qui soumit l'indépendance de la féodalité à l'empire des lois, que l'autorité royale a dû successivement l'accroissement de sa puissance; ce sont les appels des justices seigneuriales à celle du Souverain qui détruisirent la tyrannie des grands vassaux de la couronne, en apprenant à leurs sujets que leurs maîtres étaient eux-mêmes, sujets d'un pouvoir supérieur. Ces appels [illegible] plus particulièrement les peuples à la puissance royale, seule capable de les protéger contre les vexations ou les dénis de justice de leurs seigneurs; et c'est ce ressort d'une politique aussi sûre que profonde, qui prépara les coups que Louis XI porta au gouvernement féodal; et ce règne d'un autre Louis où Richelieu, armant pour ainsi dire les gens de loi contre les gens de guerre à l'aide des Parlemens, acheva de détruire les restes expirans de cette aristocratie militaire et despotique qui avait si souvent ébranlé le Trône, qui pesait également sur le Monarque et sur les peuples. Tous ces objets, si dignes de la philosophie de l'Histoire, et que semblait annoncer le titre de l'ouvrage dont nous avons l'honneur de vous entretenir, eussent vraisemblablement montré comment Louis IX influa sur son siècle, par ses armes, par ses lois, et par ses vertus, plus fortes encore que ses lois et ses armes.

Votre auteur, au *coup-d'œil philosophique*, a cru vraisemblablement que toutes ces considérations ne devaient point entrer dans le plan de son ouvrage, ou plutôt qu'il n'en devait suivre aucun. Il s'est borné à présenter d'une manière aussi vague qu'obscure l'Histoire plus que abrégée des premières croisades et de celles de saint Louis; il a joint à cette sorte d'aperçu, tiré en entier de l'*Histoire générale* de M. de Voltaire, un chapitre sur le *Clergé*, un autre sur la *Justice*, où on trouve et les faits et les vues dans le même ouvrage. Mais en nous répétant ce que nous a dit M. de Voltaire sur les préjugés religieux de ce siècle, sur les mœurs et l'ambition des papes et du clergé, sur la manière déplorable dont la justice était administrée, il s'est bien gardé d'imiter le style du grand homme que les Hume, les Robertson s'honorent d'avoir pris pour modèle: l'auteur du *Coup-d'OEil philosophique* substitue à cette manière aussi noble que simple, aussi précieuse que claire, un ton continuellement déclamatoire et souvent tout-à-fait inintelligible. A des déclamations si rebattues et si usées sur le fanatisme et la superstition succède un petit extrait des *Annales de saint Louis, par Guillaume de Nangis*, un catalogue des miracles que l'on attribue à ce Roi, et des notes sur Damiette, fort inférieures à ce que M. Savary a écrit, dans ses Lettres sur l'Egypte, sur cette ville et sur la première croisade de ce prince. C'est à l'aide de

ces parcelles d'Histoire, dont plusieurs n'appartiennent pas privativement au règne de saint Louis, que l'auteur est venu à bout de rocher un petit volume *qu'il ne dédie à personne*, par la raison sublime et fière *que le premier qui fit une dédicace était un mendiant*.

LETTRE *du comte de Mirabeau à ***, sur MM. de Cagliostro et Lavater;* brochure, in primée à Berlin, avec cette épigraphe :

Quantum carminibus quæ vertit atque venenis.
Humanos animos..... HORAT.

Il paraît que c'est le bon M. Lavater que M. de Mirabeau a eu essentiellement en vue dans cette nouvelle diatribe. Il n'a pu voir sans indignation toute la célébrité dont ce théologien suisse jouit en Allemagne, l'espèce de culte qu'on y rend à ses opinions, à sa personne, à ses ouvrages ; et son zèle pour l'humanité ne lui a pas permis de garder le silence sur les effets pernicieux de l'influence que peut obtenir un fanatique de ce genre ; il y a même apparence qu'il n'a commencé par parler du comte de Cagliostro que pour le plaisir d'associer à un charlatan un homme qui, malgré ses travers et ses ridicules, n'a jamais rien fait assurément qui puisse lui mériter l'honneur d'être en pareille société.

Voilà nos grands politiques du Palais-royal bien trompés. Quand M. de Mirabeau partit pour Berlin, ils ne doutèrent pas qu'il ne fût

appelé dans cette Cour pour y discuter contre M. Linguet, ou l'échange de la Bavière, ou l'élection du Roi des Romains, ou quelqu'autre grande question de ce genre. Déjà l'on applaudissait à cette nouvelle manière de terminer les différends qui peuvent s'élever entre les puissances; aux combats singuliers, dont le sort décidait quelquefois de l'empire des Nations, ne serait-il pas en effet plus humain de substituer des combats purement littéraires? Et quels plus dignes champions pourraient ouvrir une pareille lice que M. Linguet et le comte de Mirabeau? C'est à l'époque surtout où les Souverains de l'Europe ont des armées et plus nombreuses et mieux disciplinées qu'elles ne le furent jamais, que ce serait une chose sublime d'avoir imaginé un moyen si simple de s'en passer. Eh bien! voilà comme les conjectures les plus fines, les plus profondes se trouvent souvent déçues; M. de Mirabeau est de retour à Paris. Il a trouvé sans doute qu'en politique les plumes allemandes pouvaient se mesurer entre elles sans avoir besoin de son secours; ce n'est enfin ni le chef de l'Empire germanique, ni aucun autre membre de cette auguste république de Souverains qu'il a jugé à-propos d'attaquer dans ce moment-ci, c'est tout platement un pauvre théologien de Zurich, fort connu en Allemagne pour avoir beaucoup écrit, et, parmi un grand nombre de volumes assez inutiles, un ouvrage neuf et original sur les *Physionomies*, quelques livres de

théologie pleins d'extravagances mystiques, mais quelques autres aussi très-propres à rendre la religion aimable, parce qu'ils respirent une bonne morale, une imagination vive et douce, l'âme la plus sensible et la plus aimante.

A l'éloge pompeux que l'auteur des *Lettres sur la Suisse* (1) a fait de Cagliostro, éloge que son avocat cite dans son Mémoire avec une complaisance assez ridicule, M. de Mirabeau oppose le portrait plus naturel et plus vrai qu'en a tracé M. Meiners dans ses *Briefe yber die Schweitz*. Ce que ce morceau a de plus remarquable, c'est qu'il semble favoriser en effet l'opinion très-répandue aujourd'hui en Allemagne que les Jésuites ourdissent des trames secrètes dans les pays protestans, ou pour y rassasier leur soif de prosélytisme, ou pour s'y ménager une influence qui répare leurs malheurs, et rétablir avec éclat leur société, plutôt dispersée qu'anéantie. « On soutient, ajoute M.r de Mirabeau, qu'ils stipendient dans cet objet un grand nombre d'émissaires, dont le principal ressort est leur prétendue habileté dans les sciences occultes, et la curiosité crédule des grands, dont ils savent exalter l'imagination, fasciner l'esprit, capter la confiance. Il paraît que M. Meiners regarde Ca-

(1) On ne sait pourquoi M. de Mirabeau s'est obstiné à chercher ce passage dans les *Lettres de William Coxe*, où il se plaint de n'avoir pu le trouver, comme s'il n'existait pas d'autres *Lettres sur la Suisse*, de M. de La Borde, d'où ce passage a été transcrit le plus fidèlement du monde. Ce dernier ouvrage n'est pas à la vérité fort connu, mais il l'est au moins beaucoup plus que celui auquel il a emprunté de l'être.

gliostro comme un des principaux organes de cette étrange mission. » Ah! si nos Messieurs du Parlement l'avaient cru, l'auraient-ils déchargé de toute accusation?

Cette opinion, continue M. de Mirabeau sur les prétendues machinations jésuitiques que tout homme sensé qui n'habite pas les pays situés entre le Rhin et le Danube prendra peut-être pour une vision absurde, est cependant celle d'un grand nombre d'hommes sages, modérés, instruits, auxquels on ne saurait contester un caractère général et de la vraie philosophie. Et comme ils ont rencontré, quoiqu'en très-petit nombre, quelques contradictions qui méritent des égards, il en est résulté un polémique singulier et piquant, auquel ont pris part d'un bout à l'autre de l'Allemagne des hommes sensés, des écrivains estimés, de bons citoyens. J'ai peine à croire que, après avoir lu attentivement leurs écrits, tout homme de sens ne soit pas obligé de convenir que le nombre des visionnaires et des superstitieux augmente plutôt qu'il ne diminue, et que le fanatisme et l'intolérance ne dorment jamais; vérité trop négligée, trop méconnue peut-être depuis qu'on nous a prodigué jusqu'à la satiété tant de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, tant d'écrits estimables ou méprisables sur l'abus des opinions religieuses et les conséquences du prosélytisme..... Quand les Académies, quand les gens de lettres montrent quelque instruction, ou vante les lu-

mières d'une Nation qui cependant étouffe ou se débat dans les langes, au bruit des contes dont la bercent ses nourrices.

Le comte de Mirabeau est trop clément, trop charitable pour vouloir assurer positivement que le bon pasteur de Zurich soit aussi entré dans le prétendu complot des Jésuites; mais il remarque cependant avec une attention assez suspecte que M. Lavater, intime ami de M. Sarrazin, banquier de Bâle, que le comte de Cagliostro indique comme une des sources secrètes de ses richesses, n'est guère moins prôné dans l'Allemagne catholique soumise au despotisme spirituel des pères de la Société de Jésus, qu'influent et révéré parmi les protestans ascétiques dont il est l'oracle et la lumière.

Voici de quelles couleurs il peint le nouvel apôtre de la Suisse : « Ce Lavater, dit-il, doué, » sous les glaces du Nord, des plus bouillantes » extases du Midi, composé bizarre d'instruc- » tion et d'ignorance, de superstition et d'im- » piété, d'esprit et de démence, dévot et magi- » cien, galant et rigoriste, voluptueux et mys- » tique, intrigant et studieux, ce Lavater, auteur, » à trente-six ans, de quatre-vingts volumes, est » peut-être un des plus singuliers personnages » de ce siècle. On connaît en Europe les quatre » tomes énormes de poésie en prose qu'il a » donnés sur l'Art physionomical, et dans les- « quels se montrent quelques tours de génie...

» Mais c'est par les cinq volumes in-4° que La-
» va[illegible] produits sur la Vie de Ponce-Pilate
» qu'il a obtenu la vénération profonde et pres-
» que l'adoration des amateurs de la mysticité
» et du galimatias apocalyptique ; *Ponce-Pilate,*
» *ou l'Homme sous toutes les formes, ou la Hau-*
» *teur et la Profondeur de l'Humanité, ou la*
» *Bible en petit et l'Homme en grand, ou l'Ecce*
» Homo *universel, ou tout en Un....* » Il est vrai qu'un pareil titre annonce merveilleusement l'esprit de cet ouvrage.

Pour justifier la ressemblance du portrait, M. de Mirabeau fait une longue énumération de toutes les folies qu'on a reprochées depuis long-temps à l'original, son amour excessif pour le merveilleux, cette activité infatigable qui paraît tenir encore plus de l'intrigue que du zèle, sa manie de vouloir faire des miracles, l'opiniâtreté avec laquelle il n'a pas craint de soutenir qu'il n'y a point de foi véritable qui ne soit accompagnée du don de faire des prodiges, et qu'il n'y a aucune différence avec un athée et celui qui n'est pas vrai chrétien, etc. Il rappelle ensuite ses liaisons, au moins fort bizarres, avec le curé Gassmer, avec Cagliostro, avec je ne sais quel visionnaire de village dont il s'était cru le Fénélon, avec le nommé Saint-Martin, paysan suisse, qui faisait surtout des miracles de nuit, et avec lequel il se fit un devoir de coucher plusieurs fois pour l'observer de

plus près (1); enfin la Lettre vraiment folle qu'il vient d'écrire au docteur Marcard, de Hanovre, pour lui annoncer l'heureux succès des expériences du magnétisme et du somnambulisme qu'il a faites sur sa femme. Ce qui aux yeux de M. de Mirabeau n'est guère moins extravagant que tout ceci, c'est le protocole, *mon cher, mon très-cher*, sous lequel il est dans l'usage d'écrire à plusieurs Souverains qu'il a vus lui répondre, l'admirer, lui obéir, se rendre ses tributaires. Nous sommes sûrs qu'il y en a au moins une; c'est une Lettre de recommandation qu'il avait fait demander lui-même à M. Lavater pour monseigneur le duc de Saxe Weimar; cette Lettre commençait en effet par ces mots : *Lieber Herzog;* mais il est à présumer qu'il a mieux aimé donner son pamphlet que d'en faire usage.

M. de Mirabeau est forcé de convenir qu'il lui a paru qu'en général on ne révoquait pas en doute la bonne foi de Lavater; mais en est-il moins dangereux? « En effet, ajoute-t-il avec » beaucoup de raison, rarement l'éloquence et » les opinions d'un homme qui n'a pas com- » mencé par se tromper lui-même ont long- » temps et beaucoup trompé les autres. »

Après tout ceci, demanderait-on encore pourquoi le comte de Mirabeau s'est cru indispensablement obligé de faire un libelle contre le

(1) On a dit d'une grande Dame de ce pays-ci qu'elle n'avait daigné coucher avec J. J. Rousseau *que pour voir son ridicule de plus près.*

prédicant de Zurich; sa réponse est toute prête.

« Je voudrais, dit-il, je voudrais armer la raison, et, s'il le faut, l'amour-propre de ceux d'entre les Princes que les Lavater et d'autres adeptes trompeurs ou trompés, fanatiques ou fripons, sont parvenus à séduire, contre les extravagances honteuses ou les fascinations grossières qui les ont infatués. Eh! que gagneront-ils donc à cette pitoyable facilité, à ces déplorables faiblesses! La perte d'un temps plus précieux pour eux que pour les autres mortels, et la chute de leur considération personnelle. »

M. de Mirabeau, dont les vues s'étendent toujours plus haut qu'on ne pense, aurait-il craint que les liaisons de plusieurs Princes d'Allemagne avec Lavater et d'autres adeptes ne pussent porter quelque atteinte aux succès de la ligue germanique? Ce serait un point de vue qui donnerait sans doute à son libelle infiniment plus d'importance et de dignité.

Mais est-ce avec une éloquence comme la sienne qu'il faut combattre de pareilles folies? L'arme du ridicule et de la plaisanterie semble être la seule qu'il convienne d'employer contre ces vains fantômes d'une imagination trop sensible, d'une tête trop exaltée; et lorsque ces erreurs appartiennent d'ailleurs à un homme si estimable que l'est M. Lavater et, par ses talens et par ses vertus, ne devait-on pas même, en les attaquant le plus vivement possible, s'imposer

la loi de ménager la personne et le caractère de l'homme qui a eu le malheur de s'en laisser éblouir?

Au reste, quelle est la discussion que M. le comte de Mirabeau ait jamais entreprise sans se trouver entraîné par l'instinct impérieux de son caractère ou de sa conscience à en faire un pamphlet, une satire personnelle? Dans une digression sur la tolérance, M. de Mirabeau se permet de trouver fort mauvais que ni l'Empereur, ni le Roi de Prusse, ni les États-Unis n'aient encore osé élever un temple pour les Déistes (1). (Et pourquoi pas au moins une petite chapelle pour les Athées?) Il censure avec sa franchise accoutumée plusieurs règlemens faits par Joseph II, relativement à l'exercice public de la religion. Au lieu de lui répondre, nous terminerons cet article en consignant dans nos archives volantes ce qui vient de nous être assuré de la manière la plus positive; c'est que le Roi d'Espagne a fait demander tous les rescripts publiés par l'Empereur pour la réforme des couvens et des différens ordres religieux, qu'on les traduit en

(1) Si l'on imprime toute la Correspondance de M. de Voltaire, on y verra que ce temple fut long-temps le château en Espagne du patriarche de Ferney; qu'il vit même le moment où, grâce à la protection du Roi de Prusse, ce beau rêve allait être réalisé dans le duché de Clèves, et que la seule raison qui priva la philosophie d'un triomphe si éclatant, ce fut le fil attachement de nos philosophes pour la vie de Paris: Vos gens de lettres, écrivait-il à M. d'Alembert dans l'indignation de voir échouer un projet si cher à son cœur, *vos gens de lettres aiment mieux braver les bûchers et la roue que de renoncer à leurs caillettes et à leurs petits soupers.*

espagnol et qu'on se propose d'en faire un bon usage. Quand le docteur Franklin apprendra cette nouvelle, elle le confirmera sans doute dans l'opinion qu'il avait souvent avancée ici, que, tout ignorante et toute superstitieuse qu'elle était, l'Espagne serait sage avant nous.

VERS *de M. le marquis de Ximènes à M. le vicomte de Ségur* (1).

Quelles sont donc les mœurs du siècle où nous vivons!
La palme des talens ne peut parer nos fronts
Sans que de nos aïeux les mânes en colère
Ne nous fassent rougir d'avoir su l'art de plaire.
Quel est donc ce Paris qui veut être à-la-fois
Athènes par ses goûts et Sparte par ses lois;
Qui de ses vieux guerriers invoque l'ignorance,
Et se montre constant dans sa seule inconstance?

RÉPONSE *de M. le vicomte de Ségur.*

Salut à l'aimable Muse
De ce charmant Anacréon,
Dont l'esprit élégant s'amuse,
Sous la conduite d'Apollon,
A défendre avec tant d'adresse
La faute d'un jeune étourdi
Qu'il y déguise la faiblesse
Qu'on a toujours pour son ami.
Dans ce siècle aimable et frivole
Tout passe si rapidement,
Que ce vieillard, qui s'envole,

(1) A l'occasion de quelques méchans couplets, où l'on blâme avec beaucoup de grossièreté M. le vicomte de Ségur d'être permis de jouer la comédie avec des acteurs, et, nommément sur le théâtre de mademoiselle Guimard, en présence de la ville et de la Cour.

Forme et détruit en un moment
La méchanceté qui circule,
Les jugemens et les avis.
On ne craint plus le ridicule;
Tout est blâmé, tout est permis.
Chacun établit un système
Sur le plan qu'il veut se former,
Et la raison ne sait plus même
Ce qu'il faut permettre ou blâmer.
Grâce à cette tolérance,
Je vois s'écouler mes beaux jours,
Et je me fixe avec constance
Près des Grâces et des Amours.
Je m'égare parfois, mais c'est avec ivresse;
Le bandeau du plaisir est toujours sur mes yeux;
Et si quelques remords tourmentent ma vieillesse,
Au moins mes souvenirs pourront me rendre heureux.

On a donné, le mardi 15 Mai, sur le Théâtre italien, la première représentation de *Nina*, ou la *Folle par amour*, drame en un acte, mêlé d'ariettes. Les paroles sont de M. Marsolier de Vivetières, auteur de *Céphise* et du *Vaporeux*; la musique du chevalier d'Alayrac, connu par celle de l'*Eclipse*, de la *Dot*, de l'*Amant Statue*, etc.

Le fonds de ce nouveau drame est une anecdote dont nous pouvons garantir l'authenticité, que nos Papiers publics ont rapportée il y a quelques années, et que M. d'Arnaud a déjà employée dans ses *Nouvelles*, ou *Délassemens de l'Homme sensible*, sous le nom de la *Nouvelle Clémentine*. Voici le fait historique.

Une jeune fille, d'un village situé à quelques lieues de Rouen, était promise à un jeune homme qu'elle adorait et qu'elle devait épouser au retour d'un voyage assez long. Ce jeune homme l'instruisit du jour de son arrivée; et l'engagea à venir à sa rencontre dans une auberge, à une ou deux lieues de son village. Elle s'y rendit; après une longue attente, elle voit paraître enfin les camarades de voyage de son amant; elle s'élance au devant d'eux, et c'est au moment où elle croit le revoir et l'embrasser qu'elle apprend qu'un accident malheureux, une chute de cheval l'a fait périr la veille. A cette nouvelle, la jeune fille tombe morte, et ne revient à la vie que pour perdre la raison. Depuis cette époque funeste, l'infortunée se rend tous les jours à la même auberge, ordonne d'y mettre le couvert pour deux personnes, va jusqu'à l'endroit où elle avait espéré de retrouver son amant, s'assied par terre, répand une ou deux larmes, revient dire à l'auberge : *Il n'arrivera pas encore aujourd'hui, je reviendrai demain*, et regagne son village sans proférer une autre parole.

C'est cette situation que M. Marsolier a osé porter sur la scène, et quoi qu'on puisse penser de la manière dont il l'a traitée, sans doute on lui saura toujours gré du choix d'un sujet si neuf et si touchant.

Il est difficile de rendre tout l'effet de ce drame. On l'avait déjà joué avec le plus grand

succès, à Choisy, chez M. le duc de Coigny. Une souscription, à la tête de laquelle était M. le comte d'Artois, en avait fait donner une seconde représentation sur le Théâtre de mademoiselle Guimard, et son succès garantissait celui qu'il vient d'obtenir sur le Théâtre italien. C'est madame Dugazon qui a fait le rôle de Nina; elle y a paru supérieure à elle-même, et peut-être à toutes les actrices dont s'enorgueillissent nos autres Théâtres; jamais on n'a déployé une sensibilité plus exquise et plus profonde; jamais on n'a su prendre plus heureusement des tons plus divers; jamais on ne les a nuancés avec plus de justesse; c'est la sublimité de son jeu qui a décidé essentiellement le succès de l'ouvrage; car les larmes qu'il fait répandre n'empêchent pas d'apercevoir ce qu'il laisse trop à désirer. Il y a beaucoup de longueurs dans l'exposition, et surtout peu de vraisemblance. Est-il naturel qu'Iphise raconte le malheur de Nina et l'événement qui en fut l'origine à des villageois qu'on doit naturellement supposer devoir être instruits, puisque ces événemens se sont passés dans le château où se trouve Nina, et qu'il y a déjà quelque temps que ces bonnes gens se font un devoir et un plaisir de chercher à la distraire. On a blâmé avec raison des scènes qui, inutiles à l'action, ne servent qu'à la prolonger par des détails oiseux ou par de faibles répétitions du même sentiment. On a regretté que M. Marsolier n'ait pas imaginé quelques situa-

tions qui, en mettant un peu plus en action le caractère de Nina, l'eussent rendue plus intéressante encore : on a trouvé qu'elle était beaucoup plus parleuse que ne le comportait une situation aussi violente que la sienne; la folie ne doit parler que pour paraître sublime. Et comment paraître toujours sublime lorsqu'on est aussi jaseuse que Nina? On a condamné surtout la manière brusque et tout-à-fait gauche avec laquelle l'auteur ramène Germeuil, que l'on croit décidément mort, jusqu'au moment où il escalade le parc. Malgré tous ces défauts, le fonds de ce drame est si touchant que, traité même par un talent plus médiocre encore que celui de M. Marsolier, il n'aurait pu manquer de produire un grand intérêt.

Quant à la musique, M. d'Alayrac a rarement rempli les intentions du poëte; son chant n'a presque jamais l'expression que le sentiment des paroles ou le mouvement de l'action semblaient demander. Le premier chœur pendant que Nina sommeille, et la Romance qu'elle chante, sont les seuls morceaux qui nous aient paru avoir le caractère qui leur était propre. La scène si intéressante de Nina et de son amant est bien au-dessous du sentiment qu'elle lui offrait à peindre. Quoi qu'il en soit, le succès de *Nina* égalera peut-être celui du *Mariage de Figaro*, et ces triomphes dramatiques, si difficiles à obtenir, s'ils réveillent la critique, sont bien faits pour en consoler.

Pogonologie, ou Histoire philosophique de la Barbe; par M. J. A. D***, c'est-à-dire par M. Dulaure, auteur de la *Nouvelle Description de Paris* et des *Environs;* petit volume in-12, ayant pour épigraphe ces mots de Montaigne :

L'usage nous dérobe le vrai usage des choses.

C'est un mélange continuel de badinage et de discussion, mais dont les nuances et le ton n'ont peut-être pas un caractère assez décidé. On y a rassemblé toutes les anecdotes que pouvaient fournir et l'Histoire Ancienne et l'Histore Moderne sur les mentons à barbe, sur les mentons rasés, sur les femmes barbues, sur la vertu spécifique des longues barbes qui, par la chaleur égale qu'elles maintiennent, procurent aux corps glanduleux une douce transpiration, et préservent ainsi d'une infinité de maux, tels que les maux de dents, l'esquinancie, le relâchement de la luette, etc.; sur la mode des barbes postiches, des barbes dorées, des moustaches; sur les barbes des prêtres; sur le caractère des différens peuples qui portent la barbe : ceux qui se sont occupés le plus constamment à se raser sont les plus soumis à l'empire des femmes, et par conséquent les plus frivoles. De tout ceci l'auteur conclut fort sérieusement qu'il serait avantageux aux personnes qui, par leur état ou par leurs dignités sont destinées à commander aux autres, à les endoctriner ou à mériter leur confiance, de laisser croître leur barbe dans toute sa longueur. On

permet aux militaires de ne garder que la moustache, qui donne à l'homme un air martial et vigoureux : « Il faut, ajoute notre auteur, que l'homme paraisse ce que la nature l'a fait; c'est le sentiment d'un penseur illustre, d'un moraliste profond, de J. J. Rousseau; je ne puis mieux terminer que par ses propres expressions. « Une » femme parfaite et un homme parfait ne doivent » pas plus se ressembler d'âme que de visage; » ces vaines imitations de sexe sont le comble de » la déraison; elles font rire le sage et fuir les » amours.... Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir » cinq pieds et demi de haut, une voix de basse- » taille et de la barbe au *menton*, l'on ne doit » point se mêler d'être homme. »

De cette foule d'anecdotes pogonologiques, recueillies si soigneusement par M. Dulaure, nous ne rappellerons ici que celle du comte de Bouteville, que nous croyons une des moins connues.

« C'était le plus célèbre duelliste de son temps. » Condamné à être décapité, voyant que l'exé- » cuteur lui avait coupé les cheveux et allait lui » couper la moustache, qui était belle et grande, » il ne put cacher le chagrin que lui causait ce » déshonneur, et il y portait la main comme pour » la préserver du mal dont elle était menacée. » Alors l'évêque de Mende, qui le réconfortait » en ce dernier instant, voyant cette nouvelle » inquiétude, lui dit : Mon fils, il ne faut plus

» penser au monde; quoi, vous y pensez encore! »

M. Dulaure n'est pas le premier auteur français qui ait entrepris d'écrire sur la barbe; il y avait dans la bibliothèque de feu M. le duc de La Valière le *Blason des Barbes de Maintenant*, par un anonyme, in-8°, imprimé sans date ni nom de ville. Pierre Le Guillard ou l'Eguillard, avocat à Caen, y publia, vers 1580, des Quatrains à la louange des barbes rouges ou rousses, sous ce titre bizarre tiré du grec, l'*Epénopogonérithrée*, in-4°. Nous avons encore une ancienne *Pogonologie, ou Discours facétieux des Barbes*; par R. D. P., imprimé à Rennes en 1589, in-12. Le savant père Oudin, jésuite, avait composé un *Mémoire historique* sur le même sujet, dont il se proposait d'enrichir une nouvelle édition du *Traité des Perruques*, par Thiers, etc.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE TOME TROISIÈME.

Le Dormeur Eveillé, comédie, avec ariettes, de MM. Marmontel et Piccini. Le père du Cerceau. Arlequin toujours Arlequin, opéra comique. M. de La Borde, page 1.

Chanson de M. de Champcenetz à madame de Saint-Alban, 5.

Jugement d'un Gascon sur le Dormeur Eveillé, 6.

Mon Bonnet de Nuit, par M. Mercier, ibid.

Le duc de Bénévent, comédie, de M. Lieutaud. Voltaire et Grétry, 7.

Léandre-Candide, vaudeville, 9.

Les Deux Rubans, opéra comique, de MM. Parisau et de Blois, ibid.

L'Amour à l'Epreuve, comédie, de M. Faur, 10.

Rapports sur le Magnétisme animal. Deslon. Procédés. Phénomènes. Mesmer accuse Deslon au Parlement. Mot du Roi à M. de La Fayette, ibid.

Memnon, opéra comique, de MM. Guichard et Ragué. Voltaire. Fréron. Contestation sur l'invention de cette pièce, 21.

OEuvres de Pompignan. Sa Traduction des Géorgiques comparée à celle de M. l'abbé Delille, 22.

Séance académique. Eloge de Fontenelle, par M. Garat. Le Patriarche, églogue, d'un Anonyme sans études. Le comte d'Oels. La dame Le Gros reçoit le prix de vertu. Compliment de Marmontel, 25.

Diane et Endymion, opéra, de MM. de Lirou et Piccini, 36.

De l'Universalité de la Langue française, par Rivarol. Belles pages. Métaphores recherchées, 39.

Vers de M. Palissot pour le Portrait de Mesmer, 50.

Le Magnétisme démasqué, épigramme, ibid.

Fanfan et Colas, comédie, de madame de Beaunoir. Intérêt utile qu'excite cette pièce au Théâtre. M. de Beaunoir en est le véritable auteur. L'abbé Aubert. Voltaire. Florian, ibid.

Le Jeune Vestris envoyé à la Force. Le comte de Haga. Mot ridicule de Vestris le père. La Reine pardonne. Repentir du Danseur. Rigueur du public. Le comte d'Oels, 52.

Vie de Benoît Labre, par Marconi, 56.

Voyage du comte de Haga en France, par du Coudrai, 57.

Ma Conversion, attribuée à Mirabeau, 58.

Observations sur le Gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, par Mably, 59.

Dialogue entre le comte d'Oels et le jeune Sabran, à la représentation de Castor. Impromptu de M. de Boufflers à ce sujet, 63.

Vers de M. de Boufflers pour le Buste du comte d'Oels, ibid.

Distique latin, de l'abbé Boscovitz, pour la

Pompe à feu de MM. Perrier, traduit par M. Guidi, 64.

Cinquantième représentation du Mariage de Figaro. L'auteur en justifie la morale. Timocrate, de Thomas Corneille, eut quatre-vingts représentations de suite. Beaumarchais bienfaiteur des mères nourrices. Beau trait d'une nourrice, ibid.

Début de mademoiselle Dozon à l'Opéra. Sacchini. Notice sur mademoiselle Dozon. Mot de mademoiselle Arnould sur madame Saint-Huberti, 69.

Mémoire du comte de Mirabeau. Conversation de l'Auteur avec le Garde des Sceaux. Lettre de Mirabeau au Roi, 73.

Richard Cœur-de-Lion, drame lyrique, de MM. Sedaine et Grétry. Quatrain de M. de La Croix à M. Grétry, 76.

La Brouette du Vinaigrier, drame, de M. Mercier, 78.

Mémoires Historiques et Politiques des Pays-Bas Autrichiens, par le président de Neny, 79.

Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares. Habileté de l'Auteur, 82.

Chanson, par M. de Champcenetz, 85.

La Fausse Coquette, comédie, de M. Vigée, 87.

De l'Administration des Finances de la France, par M. Necker, 89.

Cléopâtre, tragédie, de Marmontel. Avis de Piron sur la Pièce. Avis de Voltaire sur l'Auteur, 93.

Arcades du Palais-Royal. Bon mot. Chanson, 95.

Les Amours de Chérubin, opéra comique, de M. Desfontaines et Piccini fils. Le Véritable Figaro, opéra comique, de MM. de Sauvigny et Dezède, dirigé contre Beaumarchais, défendu par la Police. Mensonge de M. de Sauvigny, 97.

Les Docteurs Modernes, parade, de MM. Radet, Barré et Piis. Voltaire, sur Louis XIV. Pamphlet de M. d'E.... pour Mesmer, 100.

Le Calcul, pièce de vers, 104.

Dardanus, opéra, de M. La Bruère, réduit par M. Guillard; musique de Rameau, refaite par Sacchini, 104.

L'Avare ou bienfaisant, comédie; de M. Desfocherets, 107.

Le Magnétisme bien défendu par M. de Servan, dans ses Doutes d'un Provincial, etc., 109.

Ronde dialoguée entre madame Dugazon et Michu, par le chevalier de Boufflers, pour la convalescence de madame de Mauconseil; avec des Notes du baron de Grimm, 112.

Corneille aux Champs-Elysées, comédie, de M. Artaud. Justice du Parterre confirmée par M. de Duras. Le Triomphe du Génie, et le Génie vengé, comédies, du chevalier de Cubière, 114.

Les Amans Timides, comédie, de M. Vigée, 117.

Lucette, opéra comique, de MM. Piccini père et fils, 118.

Lettres d'un Cultivateur américain, par M. de Crevecœur, 119.

La Rencontre de deux Amis, par le chevalier de B....., 121.

Les Deux Frères, drame, par M. Flavel, 121.
Alexis et Justine, comédie, avec ariettes, de MM. Monvel et Dezède. Madame Dugazon,
La Préface du Mariage de Figaro impatiemment attendue du Public. L'abbé Aubert et M. Suard y sont maltraités, 124.
Lettre de M. Suard à M. Le Noir à ce sujet, 125.
Panurge dans l'île des Lanternes, comédie lyrique, de MM. M.... et Grétry. Epigramme contre M. M..... Vestris, 128.
Chanson nouvelle, avec des Notes, 131.
Quatrain sur les Grands Hommes du siècle, 132.
Chanson au Prince Henri de Prusse, la veille de son départ; par M. de Nivernois, 133.
Epigramme de Rhulière sur madame du Deffant, ibid.
Abdir, drame, de M. de Sauvigny. C'est l'Histoire du jeune Asgill. Deux Lettres de la mère d'Asgill au comte de Vergennes. Roman de Mayer sur ce sujet, 134.
Séance publique de l'Académie française. Sur l'élection de M. l'abbé Maury. Son Discours. Remarque sur une expression de ce Discours. Réponse du duc de Nivernois à ce Discours. Beau mot qui s'y trouve. Scène désagréable pour M. Gaillard. Résolution de l'Académie, 144.
Livre échappé au Déluge, par Sylvain Maréchal, 149.
Lettre de M. l'abbé Delille à madame de Vaines, écrite de Constantinople, 150.

Impromptu du prince de Ligne sur le duc de Brunswick, 158.
Les Epreuves, comédie, de M. Forgeot, ibid.
Les Tant pis et les Tant mieux, sur Beaumarchais, 159.
Mot de d'Alembert sur M. de Lally, 164.
Lettre de M. Suard à Beaumarchais, au nom d'un Ecclésiastique, ibid.
La Femme Jalouse, comédie, de M. Desforges, imitée de Colman. Les Amours de Colombine, comédie lyrique, de MM. Le Fort et Champein, 169.
Parodie du Vaudeville de Figaro, 172.
Chanson nouvelle sur Beaumarchais, 174.
Epigramme, par M. G...., 175.
Le Cheval et la Fille, conte sur deux rimes données, ibid.
Impromptu sur l'Ouvrage de M. Necker, par le président d'Alco, de Montpellier, 177.
Distique impromptu du vicomte de Ségur sur MM. Necker et de Calonne, ibid.
Séance publique de l'Académie française. Discours de réception de M. Target. Anecdote sur l'abbé Arnaud. Réponse du duc de Nivernois. Lecture orageuse de l'abbé de Boismont sur les Assemblées littéraires. Décision prise par l'Académie, ibid.
Epigramme sur la Mercuriale prononcée à l'Académie par l'abbé de Boismont, 185.
Vers de M. de Montesquiou pour le Portrait de l'abbé Arnaud, 186.
Les Deux Frères, comédie, de M. de Rochefort, ibid.

Etudes de la Nature, par M. B. de Saint-Pierre, 187.
Un Défenseur du Peuple à l'Empereur Joseph II, sur son Règlement contre l'émigration. Mot du Roi de Prusse à M. de Valory, 196.
Mot de Cérutti sur l'Ouvrage de M. Necker, ibid.
Mot de Franklin, ibid.
Mot de mademoiselle Arnould sur La Harpe, ibid.
Théodore, comédie lyrique, de MM. Marsolier de Vivetières et Davaux, 197.
La Poétique de la Musique, par M. le comte de ...., 198.
Albert et Emilie, tragédie, de M. Dubuisson, 200.
Vers sur l'entrée de l'Abbé .... à l'Académie française, 201.
Pizarre, opéra, de MM. Duplessis et Candeille, 202.
Anecdote sur la comtesse de ...., 204.
Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus, par Mirabeau. Calcul original sur l'honneur de succession, 205.
De l'Amour de Henri IV pour les Lettres, par l'abbé Brizard. Anecdote et Lettre curieuse, 209.
Les Deux Mentors, traduits de l'anglais par La Place, 211.
Epigramme, par M. Dupuy-des-Islets, ibid.
Le Bon Siècle, par le même, 212.
La comtesse de Chazelles, comédie, de madame de Montesson. Mauvaise plaisanterie d'un Spectateur, qui nuit à la Pièce. Elle

tombe; ce qui n'empêche pas l'Auteur de se nommer. Anecdotes. Le duc d'Orléans. L'abbé Aubert, etc., 212.

Essais dans le goût de ceux de Montaigne, par M. d'Argenson, publiés par M. de Paulmy. Jugement sur le cardinal d'Amboise. Sully et le cardinal de Fleury comparés. Les d'Aguesseau. Mots de madame de Cornuel et du président Hénault, 219.

Complainte de M. de Corancé sur la suspension du Journal de Paris, dont il est le principal propriétaire. Motif de cette suspension. M. Suard, 228.

Chanson sur ce sujet, 230.

Bouts-Rimés, par le chevalier de B....., 231.

Vers pour le Portrait du peintre Lantara, ibid.

Vers à une Femme qui avait des vapeurs, 232.

Circonstances de la mort de MM. Pilâtre des Rosiers et Romain, ibid.

La Dupe de soi-même, comédie, de Goldoni, 235.

Lettre du lord Shelburne à M. l'abbé Morellet, ibid.

Roxelane et Mustapha, tragédie, de M. de Maisonneuve. Quelques mots sur l'Auteur. Sujet traité par MM. Chamfort et Belin. La Reine reçoit M. de Maisonneuve dans sa loge, 239.

Chanson sur M. de C...., désigné pour remplacer M. Le Noir, 242.

Vers de l'abbé Porquet à M. de Vaux, 244.

Réponse du même, à des Réflexions sur les

chagrins de la vie, à madame de Boufflers, 244.

Lettre de M. G.... au baron de Breteuil, qui lui avait assigné 300 livres sur le Mercure. Quatrain de Rivarol sur les deux frères G..., 245.

L'Epreuve Délicate, comédie, de M. Grouvelle, mal reçue. Mot de consolation du prince de Condé à l'Auteur, 246.

Explication du Système de l'Harmonie, par le chevalier de Lirou, 248.

Séance publique de l'Académie française. Discours de réception de M. l'abbé Morellet. Anecdotes sur l'abbé Millot. Réponse de M. de Chastellux. Lecture de Marmontel sur l'autorité de l'usage sur la Langue, fort goûtée. Lecture de Lemierre, 251.

Lettre du Roi de Suède à M. Rochon de Chabannes, qui lui a dédié sa comédie du Jaloux, 262.

Lettre du duc des Deux-Ponts au chevalier de Kéralio, ibid.

Agnès Bernau, drame, par M. Milcent, 263.

Claude et Claudine, vaudeville, de M. Mencion, 265.

Début de mademoiselle Renaud au Théâtre italien, ibid.

Testament de M. Fortuné Ricart, par M. Mathon de La Cour. Plaisanterie arithmétique, 266.

Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Voltaire. Anecdote d'amourette du jeune Arouet. Fréron, 270.

Poésies diverses de M. Hoffman, 271.

Odes, par M. Castera, ibid.

Spectacles du Palais-Royal. Les Petits Comédiens de M. de Beaujolais. Mémoire de M. La Malle; Calembour sur son nom, 2[illegible]

Théâtre à l'usage des Jeunes Personnes, par madame de Genlis, 275.

Verseuil et Melcourt, comédie, de M. de Murville. Anecdote galante entre Florence et mademoiselle Arnould, 276.

Suicide de M. Chabrit. Suicide généreux d'une Courtisane, 278.

Sur le Cousin Jacques (Beffroi de Reigny), et ses ouvrages, 281.

Epigramme de M. Masson de Morvilliers sur Rivarol et M. G...., 282.

Epitaphe de Lemierre, en style de Chapelain, par La Clos, 283.

Lucette, comédie lyrique, de MM. Lantier et Friziéri, 284.

Notice sur Barthe. Thomas. Colardeau. Traits d'égoïsme de Barthe. Trait de M. de Monticour. Mot de caractère de Barthe, ibid.

La Paysanne Pervertie, de Rétif de La Bretonne. Colère de l'Auteur contre les Puristes, 291.

L'Enfer, du Dante, traduit par Rivarol, 293.

Seance publique de l'Académie française. Prix d'encouragement donné à M. de Murville; de vertu, à M. Poultier, qui le cède à un Portier, nommé Chassin. *Lecture de Saint-Lambert; l'une de ses Assertions démentie par M. S.... Lecture de Marmontel. Mots d'éloge sur l'abbé de La Boissière. Prix de vers annoncé sur le dévouement du duc de Brunswick. Lecture de M. Gaillard. Lecture d'un Eloge de Marivaux, par d'Alembert. Mot d'Helvétius*, 29[illegible].

Epigramme sur M. S.....u, par M. Masson de Morvilliers, 303.
Vers à madame Cromot du Bourg à madame de La Reynière, 304.
Beaumarchais. Ses Succès. Le Barbier de Séville, joué à Trianon par la Reine, le comte d'Artois, etc., ibid.
Le Jaloux sans Amour, comédie, de M. Imbert, 306.
L'Amant Statue, avec de nouveaux airs de d'Alayrac, 307.
Précis historique de la Vie de M. de Bonnard, par M. Garat. Lettre de l'Auteur à M. Grouvelle. Madame de Genlis. Réponse de M. Grouvelle, 308.
Le Premier Navigateur, ballet-pantomime, de M. Gardel, 317.
Extrait d'une Lettre de M. Campion de Marseille, sur l'enthousiasme inspiré par madame Saint-Huberti, 318.
Bouts rimés, par Chamfort, pour madame Le Brun, 321.
Vers sur la Mort de Thomas, avec des notes, 322.
Rose, ou Suite de Fanfan et Colas, par madame de Beaunoir. Sur les Suites de Comédies, 323.
Souhaits d'une jeune Demoiselle, stances, 327.
Réponse aux Souhaits précédens, 328.
Réponse de M. l'abbé Delille à une Lettre de M. le Bailli de Frélon, sur l'ordre de Malte, ibid.
De la Musique, par M. de Chabanon, 330.
Éloge de Court de Gebelin, par M. le comte d'Albon. Le Monde primitif. Humanité de Gebelin. Son enthousiasme pour le Mesmérisme.

Sur un Livre intitulé Analyse des ouvrages de J. J. Rousseau et M. Court de Gebelin, 336.
Epitaphe dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, 344.
Epigramme de Watelet, sur Mesmer, ibid.
L'Hôtellerie, ou le Faux Ami, comédie, de Brét. Vues sur l'Art dramatique, ibid.
Voyage de Figaro en Espagne, par M. L. l'Angle, 349.
Traité sur le Venin de la Vipère, par l'abbé Fontana, 351.
Mémoires authentiques pour servir à l'Histoire du comte de Cagliostro. Le comte de Saint-Germain. Fontaine de Jouvence. Madame de La Motte-Valois. Le cardinal de Rohan. Franc-Maçonnerie égyptienne. Epreuves. Alchimistes. ibid.
Epigramme, 362.
Gernance, comédie, de M. Misse, ibid.
L'Amitié au Village, comédie, avec ariettes, de MM. Desforges et Philidor. Trait historique. Note sur M. Desforges. Débauche de Philidor, 363.
Débuts de mesdemoiselles Candeille et Vanhove à la Comédie française. Tracasserie de mademoiselle Contat, 366.
Lettre de mademoiselle Contat à madame Vanhove. Mot de mademoiselle Contat. Quatrain, 368.
Sabots pour marcher sur l'eau. Expérience, 370.
Portrait de Philippe II, drame politique, par M. Mercier, 372.
Voyage dans les Deux-Siciles, par Swinburne, traduit par mademoiselle de Kéralio, 373.
Vers de madame d'Andlau à son Médecin, 375

*Vers de madame de***, sur l'abbé Porquet*, 376.
Quatrain sur le Mur qu'on fait autour de Paris, par le comte de La Touraille, ibid.
Edgar, ou le Page supposé, comédie, du chevalier de Chénier. Trait de la vie du roi Edgar, ibid.
La Dot, opéra comique, de MM. Desfontaines et d'Aigrac. Trait de Frédéric II, 378.
Sur les Actions des Eaux de Paris, par Mirabeau. Lutte polémique entre Beaumarchais et Mirabeau, 379.
Dialogue entre le Député du Public et mademoiselle C....., parodie de la seconde scène de Rhadamiste, par M. C.... d'Es...., avec des notes, 383.
Vers de mademoiselle Aurore au baron de Wurmser, 387.
Réponse impromptu du comte d'Albaret, au nom du baron de Wurmser, 388.
L'Oncle et les Deux Tantes, comédie, du marquis de La Salle. Vers applaudis, ibid.
Sur l'évêque de Burigny. Madame Geoffrin, 391.
Mémoires concernant l'Histoire, etc. des Chinois, par les Missionnaires de Pékin. Entretien de Louis XV et de M. Bertin, 393.
Pénélope, opéra, de MM. Marmontel et Piccini. Mademoiselle Clairon, 396.
Couplets par une jolie Femme, étant à table, à Lyon, avec MM. Thomas et Ducis, 400.
Réponse impromptu de M. Thomas, 400.
Epigramme attribuée à l'abbé A....., 401.
Réponse de Marmontel, 401.
Autre réponse, ibid.
Inscription du monument élevé à Thomas par M. l'Archevêque de Lyon, ibid.

Réponse de Mirabeau à l'Ecrivain des Administrateurs de la Compagnie des Eaux et Forêts. Diatribe contre Beaumarchais, 403.

Voyages dans les Etats Barbaresques de Maroc, Alger, etc., ou Lettres des Captifs rachetés par les Chanoines réguliers de la Sainte-Trinité, 410.

Vol audacieux fait chez MM. Fingu[illegible] Scherer. Lettres impudentes et originales [illegible]uteurs du vol, 412.

Le Méfiant, comédie, du sieur Borel, 419.

L'Harmonie imitative de la langue française, poëme, 420.

Mémoires pour l'Histoire de Cagliostro, par le marquis de Luchet, 424.

Céramis, tragédie, de Lemierre. Mot de vanité de l'Auteur, 425.

Couplets : O lit charmant où ma Myrthé, etc. 428.

Vers sur la Mort du nouvelliste Métra, ibid.

Apologues et Contes orientaux de l'abbé Blanchet. Quelques mots sur l'Auteur. Sa misanthropie, ibid.

Séance publique de l'Académie française. Discours de réception de M. de Guibert. Eloge de Thomas. Jugement de madame Necker sur Thomas. M. de La Harpe attaqué indirectement par M. de Guibert. Discours de M. de Saint-Lambert. M. de Praslin. Lecture de M. Ducis, 430.

Chanson sur le Lycée, 443.

Couplet impromptu sur le Discours de M. de Guibert, 445.

Les Coquettes Rivales, comédie, de M. Lantier, 445.

Lettre de madame la comtesse de L..... à M. de R...., attribuées à mademoiselle de Sommery, 446.

Caroline de Lichtfield, Roman, par madame de Crouzas. Aventure galante de cette Dame, 449.

Apologie de la Bastille, attribuée à M. de Servan. Mots de M. de Caraccioli, de M. Dubucq, de Montesquieu. Trait de Louis XV, 451.

Coradin, comédie lyrique, de MM. Tacusset et Brumi, 455.

Oraison funèbre à la mémoire de M. le duc d'Orléans, par M. ..... C'est plutôt un Eloge de madame de Montesson. Autre Discours sur le même sujet, par l'abbé Bourlet de Vaux-celles. Autre par l'abbé Fauchet. Beau trait de charité du duc d'Orléans, 457.

Vers du prince d'Albanie au Destin, 464.

La Prévention vaincue, comédie, de M. Faur, ibid.

Les Trois Folies, vaudeville, 465.

Numa Pompilius, par Florian. Mot plaisant de la Reine sur cet ouvrage, 466.

Le Mariage Secret, comédie, de M. Desfaucherets, 469.

Couplet du comte de Genlis à M. de Conflans, 470.

Réponse de M. de Conflans, 471.

Calembour en vers, ibid.

Véracité, Franchise, Synonyme, de madame de St-..., ibid.

Anecdote sur la Révolution de Suède, en 1772.

Madame du Barri. Le comte d'Osterman, 473.

L'Incendie du Havre, opéra comique, de M. [illegible] fontaines, 474.

L'Amour Filial, comédie avec ariettes, de MM. de Rozoy et Ragué. Gaieté du parterre 476.

Trait et Saillie, Synonyme de madame de St..., 478.

Mémoire de M. de La Reynière, [illegible] M. de Saint-Ange, pour M. Duchosal M[illegible] la Ville. M. Fariau, 479.

Epigramme sur M. Fariau, par M. Masson de Morvilliers, en lui envoyant une épée de bois, 482.

Sur l'Anglomanie, les Clubs, les Lycées, etc., 484.

Chanson, par le vicomte de Ségur, 492.

Impromptu de Marmontel à madame de St..., en lui présentant une plume qu'elle venait de laisser tomber, 493.

Epigramme sur l'Amphitryon, opéra sifflé, de Sedaine, ibid.

Anesse et Bourrique, synonymes burlesques, de M. de Thiars, ibid.

Séance publique de l'Académie des Inscriptions. Eloge de Pacciaudi, par M. Dacier. M. Hénin lit un Mémoire sur les Runes. Eloge de l'abbé Arnaud, par M. Dacier. M. Suard. Lecture de M. Bailly sur la Chronologie indienne. Discours de M. Le Roy sur la Marine des Anciens. Mémoire de M. de Chabanon sur quelques Problèmes de musique d'Aristote, 496.

Lettre à MM. de l'Académie française, sur l'Eloge

de Vauban, par La Clos. Vauban déprécié, 500.

Vers de Rivarol à M. Bose, sur le Portrait de Louis XI, 503.

Epigramme sur MM. Roucher et de M....., ibid.

Vers d'un Ami de l'Auteur de la Lettre d'un Garde du Roi, 504.

L'Habitant de la Guadeloupe, drame, de M. Mercier, ibid.

La Physicienne, comédie, de M. de La Montagne, 505.

Séance publique de l'Académie française. Discours de réception de Sedaine. Réponse de Lemierre. Eloge de Watelet. M. l'abbé Delille. Marmontel, 508.

Mémoires d'Anne de Gonzague; son Portrait par le cardinal de Retz. Ces Mémoires sont supposés. Anecdote historique. M. de Turenne. M. de La Rochefoucauld. L'Auteur est M. Senac de Meilhan, 512.

Voyage de M. de Châtellux en Amérique, 517.

La Folle de la forêt de Senart, par madame de St...., 519.

La Folle de Saint-Joseph, par le chevalier de Grave, 524.

Lettre de Beaumarchais à madame de Villers sa femme, en partant, le 24 Avril 1786, pour Kehl, 530.

Scanderberg, tragédie, de M. Dubuisson, 532.

Fragment supprimé du Discours de M. Sedaine, 534.

Coup-d'œil philosophique sur le règne de saint Louis, par M. Manuel, 536.

Lettre du comte de Mirabeau sur MM. Cagliostro et Lavater. Ce dernier y est fort mal traité. Les Jésuites. Temple au déisme désiré par Voltaire, 540.

Vers du marquis de Ximènes au vicomte de Ségur, 549.

Réponse du vicomte de Ségur, ibid.

Nina, ou la Folle par Amour, drame, avec des ariettes, par MM. Marsolier de Vivetières et d'Alayrac. Trait historique qui fait le fonds de la Pièce, 550.

Pogonologie, ou Histoire philosophique de la Barbe, par M. Dulaure. Anecdote sur le comte de Bouteville sur l'échafaud, 554.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

Fautes à corriger dans la Table du Tome II.

Page 548, ligne 29, au lieu de Blanor, *lisez*, Blanford.

Page 551, ligne 33, au lieu de opéra-comédie, *lisez*, opéra comique

Page 556, ligne 20, au lieu de l'Auteur Rétif, *lisez*, l'Auteur rebelle.

00102187

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016